Acquired with the assistance of the

Sophia Augusta Brown

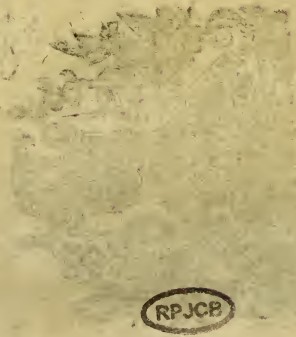
Fund

JOHN CARTER BROWN LIBRARY

LE RECVEIL DES EXCELLENS ET LIBRES DISCOVRS SVR L'ESTAT PRESENT DE LA France.

Imprimé nouuellement.

M. D. XCVIII.


RPJCB

L'IMPRIMEVR AV LECTEVR.

ENTRE plusieurs discours, dressez sur la cause, le progrez, & les remedes, de nostre longue & cruelle maladie: i'ay choisi ces six procedans de diuerses mains: lesquels i'ay compris en ce petit volume: tant par ce qu'ils me sembloient descouurir à nud les desseins des ennemys de ceſt Estat, toucher nostre mal au vif, & en monstrer les plus prompts &

ſalutaires remedes: qu'à cauſe auſsi qu'ils contiennent noſtre lamantable hiſtoire depuis l'annee 85. iuſques au iourd'huy. La lecture nous en eſt autant neceſſaire, comme noſtre mal eſt opiniaſtre & dangereux, & lequel ne peut eſtre guary ſi chacun ne s'y employe d'vn commun effort: Ce qui eſt principalement retardé par la ſtupidité de ceux qui n'ont aucun reſſentiment des douleurs de leur pays: Ne conſiderans pas qu'en vain on conſerue la beauté d'vne main, ſi ce pendant le cœur s'en va mourant petit à petit, faute de le ſecou-

rir & deffendre contre les humeurs malignes, qui l'assaillent continuellement.

TABLE DES DISCOVRS QVI sont dans ce recueil.

Le premier discours contient ce qui s'est passé depuis l'an 85. iusques en l'an 88. auec certaines lettres du Roy & du Duc de Guyse.

Le second continue l'histoire de ce qui est aduenu depuis l'an 88. iusques en l'an 91.

Le tiers, intitulé la fleur de Lys, refute les impietez & desguisements contenus en la Declaration publiee au mois de Ianuier, 1593.

Le quatriesme intitulé l'Anti-Espagnol, est vne exhortation de ceux

de Paris, qui ne se veulent faire Espagnols : à tous les François de leur party, de se remettre en l'obeissance du Roy Henry IIII. *& se deliurer de la tyrannie de Castille.*

Le cinquiesme est vn discours des grands effects qui ont suiuy la conuersion du Roy.

Le sixiesme est vn libre Discours sur la deliurance de la Bretagne.

DISCOVRS SVR L'ESTAT PRESENT de la France.

ON dit qu'il y a du plaisir à regarder du bord bouillonner les ondes, & à contempler de dessus la terre, comment l'orage & les vents se iouënt de la mer, ie le croy : & cela veut dire seulement, qu'il vaut mieux voir le danger de loing que d'y estre. Mais si du haut d'vne coste i'apperceuois vn nauire où i'eusse mes amis enfermez, en hazard de se perdre, & sans remede emporté cõtre les rocs, par les courãts & par la tourmente, que i'aurois de regret de me rencontrer à ce spectacle Si la Frãce ne m'estoit rien, sçachant exactement son estat, comme ie le sçay, il ne me cousteroit gueres d'en discourir : quand on m'en apporteroit des nouuelles, elles me seroyent indifferentes, ie les receurois sans passion, bien aise au contraire d'estre

hors de ſes tumultes, d'ouyr parler de ſes remuëmens, auec auſſi peu d'eſmotion & de crainte, comme ſi on me contoit ceux qui aduindrent à Rome, ſous Tybere ou Neron. Ie ne le puis eſtant François, ie ne le puis, voyãt la ſeule barque de mon eſperance, le vaiſſeau où i'ay tout ce que i'ay de plus cher, & qui luy meſmes m'eſt plus cher que moy-meſme, le voyant courir à ſon naufrage, voyant ma patrie, ma premiere mere, que tant de diuerſes maladies reduiſent à l'extremité, haletãt à peine ſon dernier ſouſpir. Mais il n'y a ordre, auec les cris vne partie de la douleur s'en va, & les paroles, que la triſteſſe nous arrache du cœur, ſont plus violétes que celles que la ioye en tire. Si quelques-fois aux afflictions nous ſouſpirons des mots extraordinaires, teſmoins de noſtre douleur, on les eſcoute plus volontiers, que s'ils partoient d'vn nonchalant eſprit, alenty par ſes continuels contentemens, qui n'enfantent rien auſſi, qui ne ſoit vulgaire. Ceux-cy ſeront de meſmes recommandables ſeulement pour la matiere qu'ils traittent, non pour l'ordre ou la diſpoſition. Les autres ſeruent leur patrie de leurs corps & de leurs

moyens: Ils font bien, puis qu'ils le peuuent: moy ie plains seulement la mienne, ie luy donne mes seules larmes, n'ayant rien que cela de reste, qui luy puisse seruir: ie louë ceux la, qu'ils ne me blasment point: ie feray comm'eux quand ie le pourray, & eux comme moy quand ils seront reduits à cecy.

Mon, Dicæe, estant oisif en ceste prouince, où d'autres occasions m'auoyent amené, i'ouys premierement dire que le Roy auoit esté chassé de Paris, par le Duc de Guyse? Comme toutes choses croissent par la reputation, ce fut le premier bruit. Chacun apporte ses passions, pour commentaires des nouuelles, qu'on luy conte: ie ne sçay, si touché de ce vice commun, ie glosay incontinent sur ce rapport: mais il me souuient que desiors ie dis à quelques-vns, qui m'en parlerent, que ie ne croyois pas que la chose fust aduenuë si cruëment, estimant bien l'vn capable de ceste peur, mais non l'autre du tout de ceste hardiesse. En mesme temps, ou vn peu apres, on m'a apporté icy deux diuers ouurages: l'vn est vne declaration du Roy, sur ce qui est aduenu à Paris, le douziesme de May, contre luy mesme:

mais cela si froid, si timide, que rien plus, comme d'vn homme qui se plaint & n'ose nommer celuy qui l'a battu, comme d'vn homme qui a peur que son ennemy soit encor en cholere, & ne se vueille cõtenter du mal qu'il luy a desià fait. Il n'ose dire qu'il ait esté contraint de s'enfuyr, n'y que l'on l'ait chassé, n'ose appeller cela iniure, à peine declareroit-il qu'il en fera punition : ne commande plus à son peuple, mais le prie. Et au bout du compte, ce qui est le plus ignominieux, mande que l'on face des supplications aux Eglises, à fin que ceste querelle se puisse bien tost appaiser, comme s'il auoit peur que Monsieur de Guyse fust offensé, de ce qu'il ne s'estoit pas laissé prendre dans le Louure, mais s'en estoit fuy. L'autre tout au rebours sont deux lettres du Duc de Guyse, l'vne au Roy, l'autre publicque, toutes deux lettres de soldat, braues, audacieuses, où il se loüe galemment de ce qu'il a faict, dit que ce iour la Dieu luy mit entre les mains le moyen d'vn signalé seruice, le recite auec peu de paroles & hardies, sans aucune demonstration de crainte, n'y de penser auoir failly. Et finalement conclud par

vne resoluë menace, que malgré tout le monde, il maintiendra le party Catholique, & chassera d'aupres du Roy, ceux qui fauorisent les heretiques, designant le Duc d'Espernon. Mon Dicæe, cela m'a donné enuie de vous les enuoyer, vous estes curieux de semblables choses. Et quand & quand l'indignation a tiré de moy ce discours de l'Estat de France telle qu'elle est auiourd'huy. Lequel vous seruira pour iuger mieux de ces deux escrits. Publiez-le si vous le trouuez bon, en taisant vostre nom & le mien. Car nous sommes appellez ailleurs. Sinon, gardez-le en vostre estude.

La France est diuisee en trois partys. Le Duc de Guyse & ses parens de ce costé là : comme les Ducs de Mayenne, d'Aumale, d'Ellebœuf, de Mercœur, freres ou cousins germains tiennent à mon iugemẽt, celuy qui semble le plus grand, & c'est celuy qu'auec tous leurs partisans ils nomment la saincte Ligue. Le Roy tient le secõd, le plus legitime, mais le plus foible. Le Roy de Nauarre, & aucuns des Princes du sang Catholiques, Messieurs de Montmorency premier Officier de la Couronne, de la Trimouille,

de Turaine, de Chastillon, & plusieurs autres Seigneurs, tant de la Religion que Catholiques, le troisiesme, qui se peut dire le plus iuste, & certes encores le plus seur. I'appelle le premier, le plus grand, soit parce qu'il y a apparence qu'il soit deriué & comme vn membre de la coniuration generale de tous les Princes Catholiques de la Chrestienté vnis & confederez ensemble sous l'authorité du Pape, pour faire la guerre à ceux qui font profession de la Religion: soit par-ce que ceste bãde est nouuelle & les nouuelletez en Frãce, pour vn tẽps surpassẽt tout: dequoy seruira d'argument l'apparat qu'auoyent aux premiers troubles ceux de la Religion en ce Royaume, duquel ils auoiẽt occupé toutes les bõnes villes, vne ou deux seulemẽt exceptees, & ce pendãt au bout d'vn an il ne leur en resta pas vne: soit finalement par ce qu'il s'est basty entre les Catholiques, qui y sont en beaucoup plus grand nombre que ceux de la Religion, lesquels combien qu'ils ne soyent pas tous entierement & en tout & par tout de la Ligue, s'accordent presque tous neantmoins en ce point, qu'ils veulent la conseruation de leur

Religion, & en cela font demonſtration de fauoriſer ceux qui en entreprennent la deffence : ce qui faict que ce premier party, ſemble à la verité le plus grand pour ceſt heure, encor qu'il ne le ſoit pas à la verité, ou que il ne puiſſe gueres durer tel.

I'ay dit que celuy du Roy eſtoit le plus legitime, nul n'oſeroit debatre cela. Tandis que ſuyuant ſes ſeuls mouuemens, il a commãdé ſon peuple, il a eſté ſeul obey, & le ſeroit encores s'il vouloit: mais il faut que ce vouloir la luy prenne de bonne heure. Car s'il tarde plus gueres, & qu'il face cognoiſtre qu'il eſt permis à tout le monde en ſon Royaume, non ſeulement de luy deſobeyr, mais de s'attaquer à luy ſans dãger, iamais il ne recouurera ſon authorité. Dieu en a mis les moyens en ſon ſeul courage. I'ay dit auſſi que ſon party eſtoit le plus foible: il eſt vray, il ne ſemble pas tel, il l'eſt: pluſieurs raiſons font cela. Luy premierement qui y commande, s'eſt gouuerné de telle ſorte, qu'il fait cognoiſtre, que des trois chefs de ces trois partis, il eſt celuy qui a le plus de foibleſſe, qui a le plus de crainte, qui oſe le moins entreprendre, &

ſur qui au contraire on entreprent le plus ſeurement, & le plus aiſement: il s'eſt, dite, tellement conduit, qu'il n'a plus rien, qui retienne les eſprits de ſes ſubiets en ſon obeiſſance, que l'ancié reſpect, qu'ils portent à leurs Roys, & l'ordre de leur Royaume mal-aiſé à changer: moyens à la verité treſpuiſſans en vn eſtat paiſible, mais qu'vne guerre ciuile de quatre ans ſeulement peut auſſi facilement ruyner, comme elle a faict autrefois à Rome en moins de temps, & comme elle faict par tout ailleurs, où elle s'eſt trouuee. Car elle ne s'engendre que par le meſpris & le deſdain du Prince contraires au reſpect & à la Majeſté. Iugez là deſſus ce que pourra faire vne de trente, comme la noſtre. Secondement il eſt le Soleil couchãt de ſon Royaume, & ſi foible encor en ſon coucher, qu'en ſa preſence il voit diſputer & par eſcrit, & par armes de celuy qui ſe leuera apres luy. Or depuis qu'vn Roy ſouffre cela, il eſt perdu. C'eſtoit vn crime capital ſous les Cæſars Romains de deuiſer de ce qui aduiendroit apres la mort de l'Empereur, tant s'en faut qu'ils oſaſſent nommer quel ſeroit à leur aduis le ſucceſſeur. Tibere en ſçauroit bien que

dire, lequel apres vne foiblesse qui luy vint, estant malade dans le lict en son extreme vieillesse, fut estouffé par Caligula son heritier, Prince ieune & florissant, de peur que le vieillard estant reuenu de pasmoison, ne le fist mourir, seulement pour auoir esté salué Empereur, durant qu'on le tenoit pour mort: tant de puissance auoient ils de conseruer leur puissance entiere iusques au tombeau. Les Othomans ne veulent iamais que leurs propres enfans approchent d'eux, ne pouuans mesmes souffrir leur esperance. Et s'il faut trouuer vn exemple domestique de nos Roys: On compte que le grand François ayeul de cestuy-cy, estant caduc & malade en son Chasteau de Fontainebleau, où il estoit vne fois au commencement du mois de May de la mesme annee qu'il mourut, la maladie luy accreut tellement, qu'on le tint ou pour mort, ou pour ne deuoir plus gueres viure: Soudain toute la Cour courut trouuer le Daulphin Henry, qui pour la mesme ialousie de la succession n'osoit s'approcher de son pere il y auoit six ou sept ans, de sorte qu'à peine demeura il vn seul homme de marque autour du Roy, tout

le monde estant allé adorer ce nouueau soleil. Ce pendant le Roy retourné en conualescence, pour ce coup, & sa maladie estant vn peu allegee, voicy le iour de l'Ascension qui suruient, iour qu'on celebre fort solennellement en France. Le vieil Prince se leue, se pare, sort de sa chambre, le visage & les cheueux fardez contre la maladie & la vieillesse, s'habille des habillemens d'vne gaillarde ieunesse, & en cét estat se trouue à la procession, & luy-mesme porta le daix sous lequel reposoit le *Corpus Domini*. Adiousstant à son retour de là, ces mots, Ie leur feray encores peur vne fois deuant que mourir. Il fut vray, la chance se tourne: car aussi tost que la nouuelle fut espãduë de la santé du Roy, tous les Courtisans s'en reuindrent doucement l'vn apres l'autre bien estonnez & bien en peine, & le Daulphin à son tour demeura aussi seul que son pere auoit esté, cela c'estoit estre Roy, cela c'estoit se faire craindre. Combien y a il encor de pays au monde, où il suffit pour mourir de s'enquerir quels pourroient pretendre à la Couronne apres la mort du Prince, ou le Prince ne desire rien tant que de laisser cela en dou-

te? Helas! il n'en eſt pas ainſi de noſtre Roy: ſa foibleſſe a permis à tout le monde, non ſeulement de diſputer de ſa ſucceſſion en ſa preſence, mais à quelques vns de le vouloir contraindre encor d'y pouruoir, & de faire ſon teſtamẽt, comme s'il ne reſtoit plus que cela qu'il ne mouruſt. Sa foibleſſe & la liberté qu'il y a de l'offẽcer ont fait qu'vn François peut dire auſſi hardiment auiourd'huy, ie ne ſuis point du party du Roy, comme feroit vn Eſpagnol: au lieu qu'il y a trente ans, que c'euſt eſté vn blaſpheme, vn parricide. Sa foibleſſe finalement eſt ſi deshonnoree, que i'ay veu me trouuant en pays eſtranger deuant vn grand Prince alié de la Couronne Françoiſe, qu'en parlant de noſtre Eſtat, vn de là, qui en diſcouroit, dit ces mots, Qu'il ne falloit compter le Roy que pour vn O en chiffre, lequel de ſoy ne peut rien, mais adiouſté à quelque party, le faict valoir d'auantage. Ie l'ay veu & en rougis de creue-cœur pour la honte de la nation, combien que les diuiſiõs de noſtre Royaume, qui nous contraignent à des remedes extraordinaires, m'euſſent conduit là pour vn autre effect que pour ſon ſeruice

particulier, & que ce lâgage ne fut point desauantageux à ce que i'estois venu faire. Tiercement il ne se peut pas asseurer mesmes d'aucun de ceux qu'il estime de son party. Ceux-la perdét le cœur voyans que luy-mesme l'a perdu, ceux-là n'osent pas s'affermir aupres de luy, voyans que luy mesme branſle: n'osent s'attaquer à bon escient à ceux qui luy font la guerre, voyant, que luy-mesme l'endure & à peine s'en ose plaindre. De ceste façon, tout son Conseil, toutes ses villes, tous ses subiects sont partiaux. Et croy certes que de tant qu'il y en a qui approchent de sa personne, il n'en voit pas vn, excepté vn ou deux de ses creatures, en qui il se puisse asseurement fier, qui n'ait point de dessein particulier autre que le sien, qui n'ait part auec les vns ou les autres de ses ennemis. Car depuis qu'vn Roy faict cognoistre qu'il craint quelqu'vn dans son royaume, qu'il y a quelqu'vn qui peut estre plus grand que luy, il n'a plus de Majesté, n'est plus rien, tout le monde court à ceſtuy-la. Si nous ne pouuons estre libres, à tout le moins nous ne voulons auoir qu'vn maistre. Si ce maistre la a vn autre maistre par dessus luy, inconti-

nent nous laissons le premier pour courir au dernier: c'est le naturel de l'hõme.

Quand au party du Roy de Nauarre qu'il ne soit le plus iuste, les commencemens de ces guerres en font foy. Il se deffend, la deffence est iuste & narurelle, il se deffend encor de telle sorte, qu'oubliant toutes occasions de se douloir, il a tousiours fait conscience de trauailler le Roy, (bien qu'au milieu de la guerre,) le voyant ailleurs empesché contre ceux de la Ligue : nonobstant qu'il sçeust pour certain que toutes ces brouilleries qu'ils auoyent entre'eux retomberoient toutes sur luy. Et non seulement cela encor, mais toutes les fois qu'il l'a peu, il luy a offert sa personne & ses moyens pour luy faire recouurer son authorité contre les autres, à la charge de se sous-mettre puis apres à telles conditions de paix, qu'il plairoit à sa Majesté luy donner: Il l'a offert, & depuis ces derniers remuëmens, encor, bien que mil & mille occasions passees en toute ceste guerre luy seruent de preuue, qu'il ne se doit fier qu'en Dieu & en son espee. Ie l'appelle encor le plus seur à bonnes raisons: sa personne premierement y ayde beaucoup: ses enne-

mis à tout le moins luy ont fait ce bien là, de luy apprendre à estre Capitaine: certes il l'est, comparable aux plus grãds qui furent iamais: & si c'est à ses despens, ç'a esté encor plus au leur qu'il a fait son apprentissage. Ses partisans sont plus fermes, ne regardans qu'à luy seul, retenus par le deuoir de la conscience, qui les vnit ensemble, soit pour la religion, soit pour se sentir engagez en vne cause iuste. Son party plus esprouué, desormais il ne peut craindre d'efforts qu'il n'ait des-jà essayez, les ennemis n'y peuuent plus rien entreprendre de nouueau: & si les deux autres auoient esté aussi viuement attaquez par ce troisiesme, comme ce troisiéme par les deux autres, ils seroyent plus esbranlez que n'est cestuy-cy. Il y a d'auantage le droit acquis de la naturelle succession du Royaume, qui ne luy est nullement debatuë par aucun particulier. Et quand bien toute la France seroit d'accord de luy oster la Couronne, quãd elle luy escherroit, pour cela ne le seroit-elle pas, à qui on la deuroit bailler en sa place. Or celuy est vn grand aduantage de n'auoir point de certain Antagoniste. Ces esperances indubitables luy acquie-

rent force seruiteurs, en retiennent beaucoup d'autres, & pendant cela les esprits de plusieurs, qui ne veulent point voir changer l'ancienne forme de leur republique sçachans bien que cela ne se peut faire sans violéce, sont bien aises de s'arrester sur luy: qui y entrant par la porte ordinaire, n'a que faire de bresche.

Voylà quel est l'ordre, qui se trouue auiourd'huy aux desordres du Royaume de France. Ce sont là les principales parties qui y sont desià reglees & formees: outre celles là il y en a d'autres, qui n'ont point de party formé, mais qui se tiennẽt à l'vn de ces trois, autant que la commodité de leurs affaires particulieres le porte, qui viennent à la trauerse, & qui ont tous des desseins à eux seuls. S'accordans aux autres quant aux commencemens, mais non quand à la fin. Ceux-cy sont la Royne mere du Roy, le Roy d'Espagne, les Ducs de Lorraine & de Sauoye. Quãd à eux, pour ayder aux diuisions de nostre Royaume, pour depossẽder le Roy de Nauarre & les Princes du sang, ils se trouuent tous bien d'accord, mais pour le partage, non. Chacun le voudroit tout entier pour soy, ou a tout le moins la

plus grande partie.

Il y a encores les Princes Catholiques de la maiſon de Bourbon, qui ſont demeurez auec le Roy, qui ſont bien touſiours de ſon party, d'autant que la religion qui ſeule en ſepare le Roy de Nauarre ne les en ſepare point: mais qui n'en ſeront iamais iuſques là, qu'ils conſentent que l'on aduance ou la maiſon de Lorraine ou celle de Guyſe deuant la leur, & qui en ce cas la, porteront touſiours celuy du Roy de Nauarre leur aiſné, comme le party de leur maiſon. Ceux-la tiennent vn grand rang en France. Car ſi le Roy de Nauarre n'y eſtoit point, la ſucceſſion de la Couronne tomberoit ſur l'vn d'eux. Ce qui eſt encor vn faſcheux deſtourbier aux deſſeins du Duc de Guyſe.

Auec toutes ces confuſes & neantmoins diſtinguees diuiſions, auſquelles comme i'ay dit, il ſemble que nos malheurs ont deſià donné quelque forme & quelque reigle, chacun de tous ces partiſans a ſon intention & ſes procedures à part.

Le Duc de Guyſe auec ceux qui vrayement de la Ligue ne recognoiſſent que

luy en France, a pour son intention & son but principal, de s'emparer de l'Estat, ou du tout, ou en partie : conseil hereditaire que le feu Cardinal de Lorraine son oncle enta en leur maison. Ce Prince, seul autheur de nos querelles, auoit vn pere & vn oncle deux fort habilles hommes. Comme la diuision commença premierement du temps du Roy Charles dernier, entre les Catholiques & ceux de la Religiõ: & qu'ils virẽt que le feu Prince de Condé, qui en estoit, embrassa ce dernier party: Eux qui auoient donné le motif des troubles se ietterent de l'autre, & desià certes le feu Duc de Guyse s'estoit fait chef de part de son costé, nourrissant dans son ame par les desseins du Cardinal son frere, vne secrette intention d'vsurper pour luy, ou pour les siens ceste Couronne. A quoy, le Roy & ses freres estans tous petits, il voyoit le chemin luy estre ouuert principalement par la guerre ciuile. Il mourut laissant cestuicy quasi enfant souz la tutelle de son frere le Cardinal, duquel auec le laict il sucça aussi tost les semences de ceste ambition domestique, qui furent si bien reçeuës par ce ieune aiglat, qu'en peu

de temps on cognuſt, que ce qui eſtoit de plus petit en luy, eſtoit plus gros que les reins de ſon pere. De vray il y a beaucoup de parties nees en luy propres pour vn grand deſſein, & quand à moy, i'ay touſiours penſé la naiſſance de ceſt homme la fatale, & comme vn indice certain, que Dieu vouloit changer quelque choſe en noſtre patrie. Luy ſeul eſt toute la Ligue, le reſte de ſa maiſon ne l'eſgale pas, & tous enſéble ne ſçauroient fournir à la moindre partie de ce qu'il entreprẽt: fort diſſimulé, fort aduiſé, fort prudent, & plus que tous les autres de ſa faction: tout le monde voit cela par les effects: ie l'ay veu par ſes eſcrits, & de ſa propre main en vne affaire de tres-grande importance où le plus grand des ſiens apres luy, ſans luy alloit faire vne lourde faute. Or voilà ſon intention & ſon but, voicy ſa procedure, & comment il s'y gouuerne. Son mal a eſté, que venant au monde des affaires, il y auoit encor beaucoup d'enfans de France, & de ſon aage quaſi, qui eſtoient capables de pouuoir ſucceder les vns aux autres, d'eſtre mariez, & d'auoir des enfans. Ce qui luy deuoit faire perdre courage: mais pour cela, com-

me il commença à sentir son cœur, il ne s'estonne point: ains desguisant pour vn temps son dessein, il se contente de s'encrer & de s'establir ce pendant dans le party Catholique, suyuant les enseignemens de sa maison. La fortune luy ayda. D'ailleurs il a beaucoup de vertu, quelques effects luy succedent. De sorte qu'auec le nom & la memoire de son pere, il se trouua incontinent par les guerres Ciuiles, que le Cardinal son oncle r'allumoit tousiours par quelque moyen, le premier en la faction Catholique, se rendant principalement aggreable aux villes, qui depuis les massacres estoient demeurees fort seditieuses & turbulentes, & en crainte d'vn Prince de la religion. Les citoyens desquels il caressoit par beaucoup de priuauté, de douceur, de façons populaires; premieres & plus certaines marques d'vn esprit, qui aspire à la tyrannie. Le feu Roy Charles mourut sans enfans, cestuy-cy est marié, mais n'en a point: plus il voit que la Couronne manque d'heritiers de droite ligne, & que ceux de la collateralle y sont appellez, plus il s'en approche, & desià donne des tesmoignages, qu'il y demandoit

part. On oyt des bruits sourds, qu'il estoit de la vraye tige de Charlemaigne: ceux de Vallois, de celle de Capet, lequel auoit vsurpé la Couronne de France, sur ceux de sa maison. De sorte qu'il y auoit apparence, qu'à peine attendroit-il la mort du Roy à présent regnant, & de son frere, restez des enfans de France, pour debattre leur succession contre les collateraux, mais que mesmes il anticiperoit. Or n'auoit-il rien si ennemy que la paix. Car n'estant appuyé que sur le party des Catholiques factieux, & sur les villes seditieuses, il perdoit son credit là dedans, si on ne reueilloit la diuision contre ceux de la Religion. Comme c'est vne chose certaine, que tout ainsi qu'vne guerre ciuile nourrist diuers partis en vn estat, aussi vne longue paix les ruine tous, hor-mis celuy du Roy: tellement que son seul remede estoit tousiours de broüiller & nous reietter aux armes ciuiles, & puis entreprendre selon l'occasion. De fait dés l'an mil cinq cens septante huict, il faict vne ligue, comme ceste derniere, toutesfois le Roy ayant encore son authorité entiere, Monsieur son frere viuant, qui retenoit vne grande partie des esprits de

France à luy, & par conſequent en oſtoit d'autant à ceſtuy-cy: elle fut incontinent eſtouffee, & en fut-on quitte, pour vne petite legere guerre contre les Huguenots, laquelle peu apres on appaiſa: la France eut repos deux ou trois ans, pendant leſquels il n'eſt pas croyable combien ceſt eſprit turbulent, ambitieux, & courageux par conſequent patiſt neantmoins de choſes, ſe laiſſa raualler & gourmander en diuerſes ſortes, pour ne ſe faire point ſoupçonner de ce deſſein, lequel durant la paix & l'authorité abſoluë du Roy, il deſguiſoit ſi habillement, que meſmes il en eſtoit meſpriſé de beaucoup de gens, qui ne cognoiſſoient pas les dernieres raiſons de ceſte opiniaſtre patience, marque d'vn long & profond deſſein. En fin Monſieur frere du Roy, qui eſtoit vn grand empeſchement pour luy, veint à mourir. Ceſtuy-la luy vouloit mal d'ailleurs, d'autant qu'ayant des deſſeins ſur l'eſtat de Flandres, luy qui deſlors auoit vne particuliere intelligence auec le Roy d'Eſpagne, y faiſoit de fort mauuais offices pour ce regard. De ſorte que s'il euſt veſcu, i'ay ouy dire à pluſieurs que le Duc de Guyſe l'euſt eu

ſur les bras. A tout le moins luy eſtoit-il mal-ayſé d'entreprendre rien en France pendant ſa vie. Ceſte morte ou par hazard, ou par deſſein, veint bien à propos pour luy. Ie dis par deſſein, d'autant que le procez & les confeſſions de Salcede, ont tenu beaucoup de gẽs en ſuſpens ſur cela. Soudain que Monſieur fut enterré, ny ayant plus que le Roy debout, il luy ſemble, qu'il s'offre vne belle occaſion de venir à chef de ſon deſſein commencé par ſes pere & oncle, depuis trente ans, & auec tant de peine acheminé par luy. Les vns croyent qu'en meſme temps, il auoit des entreprinſes contre la vie du Roy, les autres qu'il s'eſtoit fondé ſeulement ſur des vaines eſperances, & ſur des pronoſtications, que l'on luy auoit enuoyé de tous coſtez qui aſſeuroyent qu'il deuoit mourir bien toſt. Tant y a qu'il iugea qu'il ne falloit pas que l'Eſtat fuſt paiſible lors de la mort du Prince, ſçachant bien qu'en France vn Roy ne meurt point, & que ſoudain vn autre prent ſa place, qui à ſon aduenemẽt romproit tous les deſſeins que lon voudroit lors ſeulemẽt commencer contre luy. Au cõtraire qu'il falloit qu'il euſt la main ar-

mee cõtre l'heritier dés auparauant meſme la mort du Roy, & armee du nom & de l'authorité du dernier Roy. Suyuant doncques ces preceptes paternels, & ſes moyens domeſtiques, il commença à troubler de rechef le Royaume l'an 1585. Premierement contre le Roy, d'autant que voyant que par perſuaſions il ne l'euſt ſçeu amener à la guerre contre le Roy de Nauarre, il falloit qu'il l'y contraigniſt par force: il prend ſon pretexte ſur ce que le Roy n'a point d'enfans, que la Couronne eſt menacee de tomber entre les mains des heretiques. Ce qui met & luy & tous les Catholiques de France en alarme, voyant meſmement que les chefs de ceux de la religion, marquant le Roy de Nauarre, ſont fauoriſez, & ont des intelligences ſecrettes auec les principaux & plus approchez du Roy: ce qu'il diſoit pour le Duc d'Eſpernon nouuellement reuenu de Guyenne, où il auoit veu le Roy de Nauarre. Finalement ſe ſeruant fort à propos de la crainte qu'il donnoit à ſon Roy, ayant corrompu tout ſon Conſeil, tous ceux qui eſtoiẽt aupres de luy, il fait declarer la guerre au Roy de Nauarre & à ceux de la reli-

gion, & c'eſt celle qui dure encores auiourd'huy. Au train de laquelle ie penſe qu'il ne cherche que l'occaſion d'entreprendre. Le fait de Paris le monſtre bien. Car il ne luy reſte plus rien que cela, ce luy ſemble. Or les armes eſtans ainſi ouuertes contre le Roy de Nauarre, par l'aduis meſmes, conſentement & authorité du Roy : encores cela ne luy ſuffit-il pas. Elles ſont iournalieres. Ce Prince eſt braue, a beaucoup de vertu, beaucoup de moyens, beaucoup d'amis. Contre luy on ne peut pour le preſent gueres gaigner que des coups. Pour ſa perſonne elle eſt en ſeureté, ſi on ne l'aſſaſſine, ou qu'on ne l'empoiſonne, ce que Dieu deſtourne. Pour ſes villes, douze Royaumes de Frãce ne ſuffiroit pas à les prendre toutes. Et quand bien apres auoir tout perdu, il ne luy reſteroit rien lors, qu'il ſera appellé au Royaume, ſi Dieu le veut, que ſon eſpee, c'eſt encores aſſez. Combien de Roys ont eſté tirez & de la priſon & des monaſteres pour eſtre ſacrez ? Nous en auons veu de noſtre temps. Charles 7. fut Couronné banny dans les montagnes d'Auuergne, Louys 12. eſtoit quaſi encor priſonnier en la groſſe tour de Bourges,

quand

quand il fut proclamé Roy. Il n'eſt pas croyable par les apparences humaines, que le Roy de Nauarre ſoit iamais ſi bas que celà. Et cela encores n'eſt-ce pas aſſez. C'eſt vn merueilleux point, qu'vn droict legitime à la ſucceſſion. Ces conſiderations partiſſent la ceruelle ambitieuſe de ce Duc. Il voyt que non ſeulement il faut qu'il rende la place de la Couronne vuide, mais que luy meſme ſe face capable d'y entrer & de l'vſurper: l'vn conſiſte en la ruyne du Roy de Nauarre principalemẽt: l'autre en l'accroiſſement de ſes moyens, & de ſa creance, laquelle n'augmentera gueres s'il ſe contente de commander les armees ſoubs l'authorité du Roy, & de faire luy-meſme la guerre à ceux de la Religion. Mille choſes outre cela peuuent arriuer en vne telle entreprinſe qui defauoriſeroiẽt du tout ſes affaires, & comme i'ay dit, il n'y a pas beaucoup à gaigner contre des gens, qui ſe ſçauent bien deffendre. Il ſe desfioit bien d'ailleurs, qu'ayant en ceſte guerre embarqué le Roy par force, on ne luy fourniroit pas les moyens, pour ce faire, qu'à regret auſſi. Ce pendant ſi luy meſme commandant aux armees, ne fai-

soit des effets dignes de tant d'esperance, & de tant de vanteries, qu'il auoit faites au commencement de sa ligue, il se ruynoit. Ces choses considerees, il se contente d'enuoyer son frere en Guyenne contre le Roy de Nauarre, & luy cependant s'attache au Roy mesme, auec lequel par voyes obliques premieremẽt il espere de profiter plus & d'y perdre moins. Sõ frere le Duc de Mayenne estãt reuenu de Guyenne où il n'auoit rien faict, qu'accroistre la reputation du Roy de Nauarre & de Monsieur de Turaine son Lieutenant general, à qui il auoit eu principalement affaire : les voicy tous deux ouuertement auec tout le reste de leurs parens & de leurs partisans, qui se prennent au Roy, sans toutesfois se despartir nullemẽt de leur general pretexte, de faire la guerre aux Heretiques, sur quoy la saincteté de leurs armes estoit fondee, & par lequel ils retenoyent tousiours le party Catholique de leur costé. Or de s'attacher du premier coup à luy, encor y a-il de la honte : ils ne peuuent sans apparence. Nul d'eux n'est Prince du sang, nul n'est si grand Officier de la Couronne que la reformation du Roy

& du Royaume luy puisse estre bien séante. Sans cela leur pretexte general leur est du tout inutile contre luy. Le Roy n'est pas Catholique, il est bigot. Il ne hayt pas les Huguenots, les Huguenots luy sont poison. Il pense pecher, s'il parle à quelqu'vn qui soit de ce nombre : il se confesse le iour mesme : il en a plus faict mourir que le Duc de Guyse n'en a veu: il leur a plus fait de mal que le Duc de Guyse ne leur en desire, & auec iuste occasion ils se plaignent plus de luy que nul de ceux de la Ligue : les chefs de laquelle ont tousiours traicté les particuliers auec beaucoup de faueur & de courtoisie: loüange qui ne leur peut estre desniee. Quel remede donc? Soudain que le Duc de Mayenne est reuenu de Guyenne, il publie vn escrit contre le Mareschal de Matignon, Lieutenant du Roy en Guyenne, qui par le Roy luy auoit esté baillé pour compaignon en sa charge, lequel il accuse de trahison & d'intelligence auec les heretiques, & auec le Roy de Nauarre: ce qu'il dit estre cause, que l'on n'ait peu faire grand' chose en ce voyage: l'accuse si couuertement qu'il y mesle le Roy, duquel il se pleint, qu'il luy a re-

tranché l'argent, les viures, les munitiõs, & en somme luy a osté tout moyen de rien faire, iusques à dire que c'estoit le meilleur amy que les heretiques peussent auoir. La dessus le Duc de Guyse de son costé crie que ce qui retient le Roy & le rend si nonchalant à ceste guerre, c'est le Duc d'Espernon, qui fauorise le Roy de Nauarre son ennemy, pour la haine qu'il luy porte: n'osant frapper le maistre il frappe le chien: il dit que c'est cestuy-là, qui est en France tout le support des Heretiques, contre luy il anime tout le monde: audacieusement proteste de ne souffrir, qu'il ayt nulle part, nulle ville, nul gouuernement en France, & encores que les propres gardes du Roy soyent du tout hors de soupçon d'estre heretiques, neantmoins par ce que ce Seigneur les commandoit, il les fait charger & desfaire par deux ou trois fois en Picardie. Et sur ce pretexte il se saisist, tant en ce gouuernement là, qu'ailleurs, de toutes les villes qu'il peut. Le Roy y veut pouruoir, veut retenir ses villes en son obeïssance, pour cét effect, il se sert des forces qu'il a aupres de luy, qui estoyent, comme i'ay dit, ses gardes, & les regimẽs

desquels le Duc d'Espernon est Colonel. Lors voicy la querelle declaree contre le Roy mesme, & les choses en sont allees si auant, que Boulongne est assiegee par le Duc d'Aumale, Paris saisi par le Duc de Guyse, qui en a chassé le Roy: tué, pris & desualisé ses gardes, comme luy-mesme s'en glorifie. A son compte, quiconque a des villes, des gouuernemens, qu'il ne veut pas tenir à sa deuotion, celuy-la est heretique: quiconque le veut empescher d'estre Roy, cestuy-la est heretique. Voylà de nouueaux articles de foy. On dit que depuis le Duc d'Espernon a remis ses gouuernemens entre les mains du Roy, & entre autres celuy de Normandie, duquel Mr. de Montpensier a esté pourueu. Ie ne sçay si cela aussi ne le fera point deuenir heretique, chose vn peu estrange toutesfois. Ainsi pour conclurre ce propos: l'intention du Duc de Guyse est, de se faire Roy, s'il peut: sa procedure & ses moyens, c'est la guerre ciuile, & la diuision des François Catholiques contre ceux de la Religion, par laquelle il se rend chef des premiers, où il a plus de creance, ny que le Roy mesme, ny qu'aucun Prince du sang Catholique. Et

à cela il ne faut point qu'ils se mescontentent. Ce qu'il espere de ses desseins, voicy, de deux choses l'vne: Où il se fortifiera tellement du viuant du Roy, & mettra ses affaires en tel estat, que apres sa mort il ruinera le Roy de Nauarre & l'empeschera de venir à l'Estat; Ou non: S'il ne l'en peut garder, à tout le moins le contraindra-il de capituler auec luy, qu'il sera tousiours protecteur du party Catholique, & non sans exemple: s'il le ruine vne fois, & auec luy tous ceux de sa maison, (cela s'enfuit, de l'vn despẽd l'autre) Où il possedera seul le Royaume, où il le partagera auec ses partizans, la meilleure & la plus grand' part demeurant toutesfois pour luy. A ce festin il conuie le Roy d'Espagne, le Pape, les Potentats d'Italie, tous les Princes Catholiques voisins, à qui la grandeur du Royaume est aussi preiudiciable, la prosperité du Roy, & les esperances du Roy de Nauarre aussi à craindre, comme la ruine de l'vn & de l'autre, leur est vtile. Or le pis que ie voy, en tout ce dessein, est, qu'il ne peut nullement compatir auec la longue vie du Roy. C'est à luy à y prendre garde: & ie croy que s'il eust en-

eores demeuré gueres dans Paris, c'eſtoit fait. Quoy que ce ſoit, ie croy que c'eſt ce qui met auiourd'huy l'vn le plus en peine, & l'autre en crainte.

Qui ſe reſouuiendra à ceſte heure que celuy qui eſt Roy en France, eſt celuy meſme, qui gaignoit les batailles a 17. & à 18. ans, qui ne ſe trouua iamais en nul lieu que victorieux, la vertu & la reputation duquel, dés le commencement de ſa ieuneſſe, luy acquirent des couronnes eſtrangeres, & des couronnes ſur les plus belliqueuſes nations du monde, ſera bien eſtonné, quand on luy dira que la ſeule foibleſſe, la ſeule desfiance de ſa force, qui a par l'impreſſion d'autruy ſaiſi ceſte ame autrefois genereuſe, eſt la verge, de laquelle Dieu foüette auiourd'huy noſtre Royaume. Il faut dire de ce Prince, que ſi ſon naturel fuſt tombé en vn bon ſiecle, s'il euſt eu des ſeruiteurs dignes de luy, qui euſſent aymé ſa grandeur, ſi dés ſon bas aage on ne luy euſt point fait prendre les affaires auec peine, & les plaiſirs auec plaiſir, ce qui fait hayr l'vn & aymer l'autre: Si depuis on n'euſt point trauerſé ſon eſtat, ny ſon eſprit: Dieu luy auoit donné de grandes parties, pour

faire de grandes choſes. Mais la paſſion de ſa mere, qui deſiroit l'auancer, pour s'en ſeruir à l'endroict de ſon autre fils, le mit au trauail, lors qu'il ne deuoit auoir que le ieu à la teſte: le fit ſaouler de l'honneur, auant qu'il en euſt faim: le degouſta de l'ambition auant qu'il en eut enuie. Apres cela certes, s'il eſt loiſible de remarquer quelque defaut en luy, il a eu ceſtuy-là, d'eſtre vn peu ſuject à aymer ſon repos & ſon aiſe. Ce qui eſt volontiers le plus ordinaire vice, non pas des Princes ſeulement, mais des hõmes. Au reſte venant au Royaume, il le trouua plein de libertez, que les longues guerres ciuiles apportent, plein de partialitez, & de deſobeïſſances: il trouua que tous les grands Seigneurs de ſon eſtat auoyent tous chacun vn deſſein particulier, au lieu qu'ils ne deuoient auoir que le general de ſon ſeruice. Et à cela luy-meſme ayda bien encores par ſa patience, ayant ce mal, que s'il ne trouuoit point de reſiſtance, s'il n'eſtoit point trauerſé, s'il eſtoit en paix, il cõmandoit fort abſoluëment & auec beaucoup de Majeſté: mais s'il y trouuoit tant ſoit peu de difficulté, il preferoit touſiours vn remede doux

& craintif à vn hardy & seuere. A quoy aussi l'esprit de l'vn de ses principaux conseillers d'affaires, & qui l'a tousiours le plus gouuerné, a biẽ aydé à l'accoustumer. C'a esté le premier Roy, auec qui les gouuerneurs des places ont capitulé, ont demandé de l'argent pour en sortir, ie ne dis pas seulement de celles que la ialousie des guerres ciuiles auoit renduës partiales, mais de celles mesmes qui auoyẽt tousiours demeuré de son costé. C'a esté le premier Roy, lequel on a peu hardiment & sans crainte offenser. Car quant à moy ce qu'vn autre nommeroit clemẽce & douceur en vn Roy, & ce qu'on louëroit particulierement en cestuy-cy, de ce qu'il ne s'est iamais gueres ressenty des iniures que plusieurs luy ont faictes, voire mesme aucuns qu'il auoit en sa puissance, ie voudrois nómer cela quelquefois quand il y a de l'excez, vne espece de nonchalance, qui apporte du preiudice à la Majesté: Et qui, si elle n'est pas à blasmer, à tout le moins n'est elle pas à loüer à vn Prince. Neantmoins il faut confesser, que quand ces miserables guerres recommencerẽt, Dieu luy auoit mis de bons mouuemens au cœur, &

prenoit vn chemin de reformer entierement son Royaume & de soulager son peuple. Et quand il n'y auroit que ce mal, que ceux de la Ligue ont fait en France, d'auoir interrompu ses bonnes intentions, ils ont chargé vn merueilleux faix de malediction sur leur teste. Or pour venir à l'estat auquel il se trouue maintenant, & à ses desseins, certes il les a tres-legitimes: Car ils ne tẽdent qu'à conseruer sa vie, & l'authorité que Dieu luy a donnee: mais pour les cõduire, il a pris vne tres-mauuaise procedure, cruelle à son peuple, dure à son Royaume, & dãgereuse pour luy-mesme, comme l'effet le monstre assez. Ce grand Prince cognoist aussi bien le but du Duc de Guyse, cõme nul autre: aussi a il raison, puis que c'est à luy qu'il s'adresse principalement, mais mal conseillé il a suiuy iusques icy vn bizerre chemin pour y resister. De vray il est excusable en quelque sorte, n'ayant autour de luy vn seul de qui le conseil ne soit preoccupé ou de desir ou de crainte, & n'y ayant quasi pour luy, que luy-mesme. Comme donc le Duc de Guyse eut prins les armes soubs le nom de la saincte Ligue, nom desià as-

ſez cogneu en France, on luy propoſa quant & quant vne maxime tres-fauce, laquelle neantmoins on luy perſuada pour vraye, à ſçauoir qu'il n'y auoit que deux partis en ſon Royaume, les Huguenots & les Catholiques: que s'il ne commandoit à l'vn de ceux-la, il demeureroit ſans party, & comme on dit, entre deux ſelles le cul à terre. Que le plus foible eſtoit celuy des Huguenots, qu'il falloit donc par conſequent qu'il embraſſaſt le Catholique, & en ce faiſant qu'il attiraſt à ſoy toute la creance que deſià ceux de Guyſe y auoient gaignee, ce qui eſtoit leur ruyne & ſa conſeruation: que pour ce faire, il falloit qu'il ſe montraſt encor plus paſſiõné que perſonne, & plus cruël contre les Heretiques, & qu'il leur fiſt à bon eſcient la guerre, ſurpaſſant tout le monde à leur vouloir mal, que par ce ſeul moyen ramenant à luy tout le party Catholique, & s'en rendant le chef il pourroit ayſement y ruyner ceux de Guyſe, qu'il craignoit & hayſſoit, & tout d'vne main ſe desferoit auſſi par la guerre des Huguenots & de leurs chefs à qui il ne vouloit point de bien. Voilà le conſeil qu'on luy bailla, & qu'au grand malheur

de son Royaume & luy-mesmes, il a creu iusques icy : Dieu vueille qu'il y pense à ceste heure, les effets duquel ont esté, qu'au lieu d'estre deuenu, comme on luy persuadoit, chef du party Catholique, il s'est rendu tant seulement ministre des passions du Duc de Guyse : de sorte que soudain que l'autre branssoit cõtre luy, il croyoit que pour diminuer son credit & ses moyens, il falloit qu'il fist bien l'empesché contre les Huguenots, & là dessus à belles Commissions, à beaux Edicts, à belles armees, rigoureux cõtre des hommes qui le craignent, & le respectent, & qui ne luy font point de mal, & gratieux contre ceux qui le gourmãdent à sa porte. Ainsi tout aussi tost qu'il receuoit quelque fraſque par ceux de la Ligue, soudain qu'ils se mutinoient contre luy, qu'ils luy auoient prins quelque ville, aussi tost le Roy de Nauarre se pouuoit asseurer qu'il s'en prẽdroit à luy, & qu'il luy enuoyeroit quant & quãt vne armee: pauure Prince aueuglé, qui pensoit que ces gens-la, qui l'eussẽt voulu voir mort, ne se fondoient que sur vn pretexte, & que cela leur manquant il ne tireroit d'eux par imagination, ce que par force

il n'oſoit eſſayer. Maudits ſoyez vous, qui luy donniez ce malheureux conſeil! Auez vous point de honte traiſtres Conſeillers? Vn Roy doit-il ſouffrir des partys en ſon eſtat? Luy en faut-il vn autre que le ſien? N'eſt-ce pas vn beau party que d'eſtre Roy? Si vous dites que deſià ces deux partis y eſtoient ſans remede, hé! malheureux qui les y auoit mis que vous, qui les y nourriſt encores? La guerre ciuile n'eſt-elle pas la mere de ces partis? oſtez-la, vous les verrez fuyr. Qu'vn Roy ſe tienne dedans ſa force, & qu'il diſe en Roy, Ie veux la paix, vous verrez que le plus hardy de tous ces partiſans n'y oſeroit contredire. S'il faut faire la guerre, que ce ſoit donc contre celuy qui l'empeſchera, & bien toſt ceſtuy-la ſera vaincu. Or neantmoins ſuyuant ceſte maxime, on luy fit accroire qu'il n'y auoit moyen de ſe garentir, ſi luy-meſme n'entreprenoit le pretexte de ceux de la Ligue, & qu'il falloit que plus animeuſement encores qu'eux il s'attachaſt en apparence à ceux de la Religion: Que les Catholiques eſtoient deſià vnis auec le Duc de Guyſe contre les autres, que l'vnique moyen de les deſ-vnir, eſtoit de ſe

mettre en sa place, & fulminer contre les Huguenots. Voilà sa creance & son conseil. Ce pendant auec ceste persuasion la crainte le vint encore saisir là dessus: crainte principalement fondee sur la iuste deffiance de ceux qu'il auoit mesmes à l'entour de luy: tellement que dés qu'il vit la Ligue armee, les portes de Paris à peine estoient elles assez seures pour luy, luy-mesme les alloit visiter, & au lieu que de son seul regard il pouuoit enuoyer cent pieds sous terre, tous les autheurs de ceste mutinerie, dés qu'il en ouit parler, il s'estonne, il enuoie quant & quant sa mere vers eux, pour les prier de s'appaiser, de l'excuser si en temps de paix il n'a pas tenu si grand compte d'eux, qu'il deuoit: que desormais il les contentera: qu'ils demandent seulement & que tout leur sera accordé. Somme il s'humilie quasi deuant ses sujets pour les empescher de se mutiner contre luy, au lieu de faire demonstration qu'il auoit & la volonté & le moien de punir leur rebellion. Il auoit toutesfois tousiours l'esprit eslongné de la guerre, cognoissant prudemment, que c'estoit la diminution de son authorité, & s'il la craignoit contre

la Ligue, il ne la desiroit pas contre ceux de la Religion. Mais à la fin vaincu par sa Mere, qui auoit d'autres desseins que luy, & quasi par tous les siens, il s'accorde finalement auec le Duc de Guyse, consentant par force à la guerre contre le Roy de Nauarre, auquel vn mois auparauant, il auoit auec trente lettres de sa propre main, tesmoigné le iugement qu'il faisoit des intentions de ceux de la Ligue. Voilà quel a esté le conseil du Roy, iusques à ceste heure: Or qu'il n'eust bien desiré, que le Roy de Nauarre eust esté assez fort pour contraindre les autres & luy mesme encor à vouloir la paix, il n'y a point de doute, mais que de son mouuement il l'eust proposee, il n'eust osé iamais, & s'il l'eust fait, il eust pensé deuoir estre quant & quant estouffé, par tous les mutins de la Ligue. Son intention donc est de viure, de regner, & d'estre obey tant de ceux de la Religion que de ceux de la Ligue. Cela est tres-iuste & raisonnable, & le seroit s'il vouloit: mais auec ces pernicieuses maximes, puis que luy-mesme reuoque sa puissance en doute, puis qu'il n'ose faire le Roy, il ne faut pas qu'il trouue estrange si les autres entrepren-

nent de le contrefaire. Dieu vueille qu'à la fin il luy prenne enuie d'eſtre à bon eſcient ce qu'il eſt, le Maiſtre & le plus grand Seigneur de ſon Royaume: cela ne ſe peut, s'il n'eſt Roy: & il ne le ſera iamais s'il ne ſe reſoult à vouloir le bien & le repos de ſon peuple.

Quant au Roy de Nauarre, ſa condition & ſon intention ſont du tout contraires ou differentes des deux dont ie viens de parler: tout ainſi qu'il s'accorde auec le deſſein du Roy en ce qui eſt de la conſeruation de ſa vie & de ſon authorité, ſur quoy il ne peut ny ne voudroit entreprendre: auſſi eſt il different d'auec luy en ce qui concerne la liberté des Egliſes de France, pour laquelle il a les armes cõtre luy-meſme, entant qu'il la leur veut oſter: mais il eſt entierement contraire & oppoſite aux entrepriſes du Duc de Guyſe & de la Ligue. Premierement en ce que l'autre, à qui l'ambition donne les meſmes eſperances ſur la Couronne de France, que le droit & la nature à ceſtuy-cy, ne les peut aduancer que par la guerre, que par la ſubuerſion des loix & chãgement de l'eſtat du Royaume: Car s'il n'y remuoit rien, s'il laiſſoit toutes cho-

ſes en leur train accouſtumé; il n'y a point de droit, il n'y pouuoit eſtre appellé. Ceſtuy-cy au contraire ne les peut attendre ; que par la paix, que par maintenir tout en ordre: ſon deſir eſt ordinaire, que par conſeruer les loix, ſon tiltre eſt legitime : & s'il vouloit prendre vn autre chemin auec de la violence ou de l'vſurpation: il trouueroit ſon riual, autãt plus fort & plus eſtably en ce moyen par deſſus luy, comme en la vraye ſucceſſion il a de l'aduantage. Ce pendãt outre le droit du Royaume qui le regarde, il porte encor ſur les eſpaules le fais de toutes les Egliſes de la Chreſtienté, il en porte les eſperances ſur la teſte, ſa perte en apparence humaine eſt leur ruine & leur oppreſſion: ſa grandeur leur liberté. Et c'eſt ce qui augmente les forces de ſes ennemis, & qui vnit contre luy tous les Catholiques de l'Europe. Certes repenſant à ceſte heure à ceſtuy-cy, comme ie faiſois tantoſt à l'autre, il me ſemble que ſous ces deux grands-hommes Dieu veut exercer noſtre Eſtat; l'vn ayant encores plus de forces de corps & d'eſprit pour le conſeruer, que l'autre pour le ruiner. Mais l'autre ayant beaucoup plus de

moyens pour le preſent ſelon la commodité qu'il a eu de s'eſtre rencontré dãs le plus grand party, & d'auoir peu ſe ſeruir meſmes de la puiſſance du Roy : cela me fera faire vne petite digreſſion pour les comparer: & ils ſont tels qu'ils meritent bien d'eſtre adiouſtez aux paralelles de Plutarque. Ie me contrains tant que ie puis d'en iuger ſans paſſion, encores que ie deuſſe pour ma religion, mon party, & infinies autres raiſons affectionner l'vn d'auantage : toutesfois ie ne ſçay ſi ceſte affection là encor me deſrobe point la liberté de mon iugement. Mais il me ſemble que ceſtuy-cy, quoy que l'autre ſoit grand, a beaucoup de parties eſquelles il le ſurpaſſe. Ie ne parle point de leurs deſſeins, ie ne reuoque point cela en doute : ie ne iuge pas ſeulement de ceux du Duc de Guyſe, ie les condamne: car ie ſuis François: ie parle ſeulement des qualitez que Dieu a miſes en eux, propres à l'vn pour les auoir tels, à l'autre pour s'y oppoſer. Ie diray donc, que ceſtuy-cy a toute ſa vie & dés le commencement de ſa ieuneſſe, combatu contre la meſme neceſſité, toutes ſes affaires en ont eſté pleines, iamais il n'a rien faict qu'à peine:

l'autre au contraire a eu tout à souhait, a tousiours eu la commodité pour le premier Item de ses entrepriſes : a tousiours plus manqué d'ouurage que d'œuure, de forme que de matiere, de volonté que de moyen. Rien n'a assisté ceſtuy-cy, rien n'a resisté à l'autre. Cela me fait conclurre premierement, que s'estans par ces deux diuerſes voyes rencontrez auiourd'huy tous deux également grands, que l'vn doit auoir plus apris, a plus esprouué, a plus de courage, plus de force: l'autre a plus d'ambition, plus d'esperance; cela nay en luy par la grandeur de ses moyens, & par consequent plus d'entrepriſe, plus d'audace. Que l'vn a moins d'apparence, moins de vanité, moins de luſtre auſſi & d'eſclat en ſes affaires : l'autre moins d'experience, moins d'asſeurãce, moins de ſolidité. Ce qui me fait penſer, que quand ceſtuy-cy ſe trouuera parmy l'abondance, il s'en ſçaura bien mieux ſeruir, que l'autre ne ſe deffendroit de la neceſſité, s'il y eſtoit iamais reduit. Ie ne diray mot des guerres precedentes où touſiours neantmoins le Duc de Guyſe a eu à ſouhait les dons de fortune : & ceſtuy-cy au contraire a

souuent essayé ce que peut la misere, voire l'extreme : ie veux parler de celle-cy, de laquelle ie diray, Que si i'auois veu ce grand entrepreneur attaqué deux ans durant, par huict armees Françoises enuoyees au rafraichissement l'vne de l'autre, & conduites de rang par les meilleurs Capitaines de France, entre lesquels ie conte son frere le Duc de Mayenne, & qu'au partir de là non seulement il n'eust rien perdu, mais eust encores pris sept ou huict bonnes villes, & gaigné vne grande bataille, sans auoir entre les mains moyen quelconque pour le fondement de ses effects que son seul courage, comme i'ay veu aduenir au Roy de Nauarre: ie penserois lors les pouuoir comparer: mais iusques à là, il n'y a pas de raison. On me dira que le Duc de Guyse a beaucoup eu plus d'entrepriſes & de plus grãdes, & que tout ce que le Roy de Nauara peu faire, ç'a esté de resister. Ie l'aduouë, il estoit bien aisé à l'vn d'entreprendre, tous estans à sa faueur, mal-aisé à l'autre de resister, tous estans contre luy. Cõme le labeur, aussi la gloire doit estre plus grande. Ils ont neãtmoins encores beaucoup d'humeurs, & semblables & diffe-

rentes, mais rien de petit, rien de foible. Tous deux ont beaucoup de courage, il leur en eſt bon beſoing, tous deux ſont humains, affables, familiers, tous deux ont le corps adroit, patiens de labeur, aggreable. Mais ils ont l'eſprit fort diſſemblable. L'vn eſt tres-homme de bien, franc, ouuert, libre, bien ſouuent impatient, ſe reſoluant neantmoins tres-bien ſur le champ, & ſur le peril, ſi attentif à ce qu'il voyt de preſent deuant luy, & ſi actif au fer qu'il faut battre, qu'il regarde moins à ce qui eſt paſſé, moins à ce qui doit ſuiure: ne veut gueres conceuoir de deſſeins tirez de loing, contẽt de ſa ſeule eſperance, & les remettant tous là. L'autre eſt diuers & corrompu au poſſible, caché, retenu, fin, patient, voire meſme iuſques à en eſtre blaſmé, comme i'ay dit, diſſimulé, conduiſant ſes projets de longue haleine: Car il faut que luy-meſme forge ſes eſperances, voyant de loing, n'entreprenant rien que ce qu'il s'aſſeure d'effectuer: mais ie ne ſçay, peut eſtre ſe trouuant à la pointe du danger, s'il ſeroit ſi accouſtumé à s'y reſouldre promptement, ne l'ayant ſi ſouuent eſſayé. Tous deux quoy que ce ſoit, ſont deux grands

hommes & des plus grands que la France porta iamais, & qui euſſent fait des plus beaux effets, ſi vn grand Roy s'en fuſt voulu ſeruir, & que ſon ſiecle l'euſt peu permettre. Pour retourner donc à mon propos comme i'ay dit, Quand au Roy de Nauarre, il n'a, ny ne doit auoir aucun deſſein dans l'Eſtat, ſon eſperance luy en fourniſt aſſez, & d'ailleurs il eſt aſſez empeſché à rompre ceux de ſes ennemis: il n'a autre but de ſes armes que la paix, & le repos du Royaume: mais vne paix à laquelle neantmoins il ne conſentira iamais, que les Egliſes de France, & par ce degré s'il peut, les eſtrangeres ne ſoyent en liberté. Il n'a que faire de debatre le droit qu'il a à la Couronne, il n'eſt pas temps, & puis ce qui eſt certain, ne ſe doit reuoquer en doute ny diſputer: moins de ſe mettre en peine de la ruine de ceux de Guyſe ou de Lorraine; il n'affectionne leur mal, ſinon autant qu'eux celuy du Royaume: auquel s'ils vouloyent eſtre vtiles, il les en recognoiſt tres-capables, comme particuliers. Leur degré ne va pas iuſques au ſien, comme ſe ſeruant du nom de Roy. Ce nom là empeſche de penſer au leur. Voylà ſon ſeul deſſein, s'il

en a aucun, c'eſt de ſe deffendre, & de telle ſorte, qu'il contraigne ſes ennemis de rendre la paix à la France, au Roy ſon authorité, à luy & aux ſiens leur liberté. Qu'apres cela, que ceux de Guyſe s'enrichiſſent, s'agrandiſſent tant qu'ils voudront, pourueu que ce ne ſoit point aux deſpens de l'vn de ces trois, ne luy importe. La procedure & le chemin qu'il y tient n'eſt pas certaine, elle deſpend de celle que tiennent les autres contre luy: s'ils le laiſſent en paix, il y demeure, s'ils viennent aux armes, il y court: s'ils les poſent, auſſi fait-il: & c'eſt pourquoy quand tout le reſte du Royaume ſeroit accordé, le Roy ſçait bien dans ſon ame qu'il y auroit peu ou point du tout de difficulté auec ceſtuy-cy, qui n'eſtãt mené que de la raiſon, y ſera touſiours ayſément ramené.

I'ay parlé des trois chefs principaux qui tiennent les trois partis de France: il faut voir quels ſont ceux qui viennent à la trauerſe, quel but ils ont, & comment ils y viſent, & quelles eſperances ils ont de le toucher. Entre ceux-là, la premiere eſt la Royne Mere du Roy, laquelle pour ſon honneur & en apparence ſe tient dãs

le party de son fils, comme elle a touſiours fait, quand elle en auoit pluſieurs, de celuy qui en eſtoit le Roy: mais qui neantmoins ne hait rien tant que ſa puiſſance abſoluë, elle s'en eſt mal trouuee: lors que la France eſtoit paiſible, elle eſtoit contrainte de filler ſa quenoüille en ſa maiſon, ſon fils ne luy laiſſoit la charge, ny le maniment d'aucune choſe. Pour recouurer ſon authorité, il luy a fallu broüiller les cartes, ou s'entendre auec ceux qui les broüilloient: autremẽt elle eſtoit inutile: ce que ſon eſprit certes nullement capable de petites choſes ne peut iamais ſouffrir: & de ceſte grande Princeſſe de qui la race a commandé, ou commande auiourd'huy aux meilleures parties de l'Europe, on peut dire comme d'Agrippine, *Virilibus curis muliebria vitia exuiſſe*: ſi cela deſià n'eſtoit vn vice de femme. C'à touſiours eſté ſa couſtume d'oppoſer en France les vns aux autres, pour commander cependant en ces diuiſions: Les grands aux grands, les Princes aux Princes, ſes enfans meſmes à ſes enfans. Car elle ſçauoit bien noſtre Eſtat eſtre tel, que ſi ce n'eſt par vne voye extraordinaire, vne femme n'y a point de credit.

credit. Du temps du feu Roy Charles, ceſtuy-cy eſtoit ſon protecteur, la puiſſance duquel elle acreut tant qu'elle peut, à fin de s'en ſeruir pour ſe rendre neceſſaire à l'autre. Ce Roy s'en apperçeut à la fin, mais trop tard. Depuis ceſtuy-cy eſtant paruenu à la Couronne, en quoy certes elle l'obligea infiniment lors qu'il eſtoit en Pologne, eſtant bien certain que ſi elle n'y euſt pourueu ſagement, les remuëmens euſſent eſté tels en France, que peut eſtre à ſon retour on luy euſt empeſché l'entree: ſon credit luy dura entier trois ou quatre ans, pendant que ce ieune Roy ne ſongeoit qu'aux plaiſirs de ſon aage, & aux delices de ſon nouuel eſtat: mais depuis comme il vint à prẽdre l'affirmatiue, & à vouloir gouuerner ſeul, elle fut contrainte d'auoir recours à feu Monſieur ſon dernier fils, qui pour quelque temps luy tint eſpaule & la rendit neceſſaire. Eſtant mort, elle a choiſy d'autres remedes. Car quoy que ce ſoit, elle a touſiours deſiré deux choſes: L'vne, d'obliger celuy qui pouuoit venir à la Couronne, à fin de le retenir quand il y ſeroit: L'autre, de le faire ſi grand cependant, que celuy qui ſeroit maiſtre de l'Eſtat,

fust contraint de se seruir d'elle, pour tenir l'autre en bride, employant ainsi doucement la puissance de tous les deux l'vn contre l'autre, pour gouuerner au milieu & estre recherchee: Conseil qui pour son particulier estoit aussi plein de prudence, comme souuent de trouble, & d'incommodité pour le public. Or si apres la mort de feu Monsieur, elle eust trouué le Roy de Nauarre capable de ces desseins, elle en eust fait son bouclier. Mais la Religion & beaucoup d'autres raisons empeschant cela, elle a ietté ses yeux & ses vœux sur la maison de Lorraine, & sur les enfans de sa fille: à quoy encor a beaucoup aydé la haine que dés sa petite ieunesse elle a porté à ce Prince: s'estimant donc irreconciliable auec luy, elle le craint par consequent, & est resoluë d'empescher en tout ce qu'elle pourra qu'il n'ait part en Frãce. Elle ne le peut sans renuerser l'ordre du Royaume. Car apres ceste haine succede, comme i'ay dit, l'amour qu'elle porte aux enfans du Duc de Lorraine, enfans de sa fille, ausquels elle a vne secrette inclination, ne cessant iour & nuict de reprocher au Roy, qu'il doit mieux aymer pour heri-

tiers ſes nepueux fils de ſa ſœur, qu'vn eſtranger de ſa maiſon: Ainſi nomme elle le Roy de Nauarre. Les filles d'Eſpagne ſont auſſi enfans de ſa fille, à qui de meſme elle ſeroit bien ayſe d'en faire part, & non point marrie ce pendant que l'Eſtat de ſon fils ſoit troublé, à fin qu'il aye recours à elle, & qu'il l'employe. Or de ceſte façon elle s'accorde bien auec le Duc de Guyſe pour le trauerſer, pour remüer, pour donner des ouuertures à la confuſion, & des moyens de changer l'ordre de la ſucceſſion de noſtre Royaume: mais de deſirer, qu'il s'agrandiſſe tellement qu'il puiſſe ruiner le Roy meſme & le depoſſeder, & luy-meſme occuper apres tout l'eſtat, il n'eſt pas vray ſemblable, ie ne croy pas qu'elle le deſire auſſi. Or ſous ce deſſein de la Royne mere, ie comprens celuy du Marquis du Pont ſon petit fils, fils de Monſieur de Lorraine, lequel auſſi n'a ny intelligence ny eſperance en ceſt eſtat, ſinon celle, qu'elle ſa Grand'-Mere luy fait prendre.

Il y a apres le Roy d'Eſpagne, qui du commencement de ces guerres voyant la Royne d'Angleterre nouër vne fort'eſtroite alliance auec le Roy, voyant en

meſme temps les deputez du Païs-bas à Paris, luy offrit la ſouueraineté de leurs Prouinces, s'aduiſa de ietter trois ou quatre cens mil eſcus entre les mains affamees de ceux de la Ligue, afin de troubler le Royaume de France, s'aſſeurant qu'il empeſcheroit le Roy par ce moien d'entendre à la Flãdre. Ce qu'il craignoit ſur toutes choſes, comme à la verité il n'y a qu'vn ſeul Roy de France, pourueu qu'il ſoit paiſible, qui puiſſe aiſement oſter ces Prouinces à l'Eſpagnol. Voilà ce qui luy embarqua, & par conſequent precipita vn peu les Conſeils du Duc de Guiſe. Outre cela il craint extremement à ceſte heure, que le Roy de Nauarre ne paruienne à l'eſtat de France, c'eſt ſon naturel ennemy, il luy detient vn Royaume, lequel il ne faut point douter que ſi les ongles croiſſent à l'autre, il ne luy ſoit arraché vn iour, en danger encor qu'on ne ſe contentera pas de cela. Il ſçait bien qu'eſtant vieil, ſes enfans ieunes, ſon eſtat diuiſé & mal-aſſeuré, peu de choſes apres ſa mort le troubleront: à plus forte raiſon vn Roy de Nauarre, s'il eſtoit Roy de France. Ainſi il eſt bien aiſe de s'accõmoder auec ceux de Lorraine, de leur

fournir des moyens pour remuër, afin d'eſtre ce pendant plus libre en ces guerres du Païs-bas, & d'Angleterre, pour empeſcher le Roy de France, pour ruyner celuy de Nauarre, pour puis apres le Royaume eſtant en proye, comme luy eſt le plus puiſſant de tous, en rauir la plus grand part. Voilà ſon intention, en ce qui concerne noſtre Eſtat: Mais qu'elle aille iuſque-là, que chargé de pluſieurs autres deſpenſes particulieres, il vueille encor eſpuiſer ſes threſors, pour faire le Duc de Guiſe Roy, luy, dis-ie, qui croit que s'il faut changer la façon de ſucceder, ſes filles, niepces du Roy, en doiuẽt auoir la meilleure part, il n'y a point d'apparance: & ce que ie dis du Roy d'Eſpagne ſeruira pour le Duc de Sauoye ſon gendre, qui a moins de puiſſance beaucoup, & n'a deſſeins que ceux de ſon beau pere. Ainſi ce ſont-la tous ceux qui font bien ou mal à la France. Voilà ſes bonnes & mauuaiſes humeurs, voilà les bons ou mauuais vents qui la tourmentent. Et de leur diſcordes & paſſions auſſi diuerſes comme eux, auſſi differentes & contraires comme ils le ſont, deſpend ſon bon-heur ou ſon malheur. Puiſſant Em-

pire! l'honneur de l'Europe! à qui la ſuitte de 1200. ans n'a ſçeu apporter que de l'accroiſſement, les voiſins ennemis que de la gloire: il eſtoit bien raiſonnable apres tant & tant de victoires, que tu finiſſes par tes mains propres, que tu ſuccombaſſes ſous tes propres efforts: le deſtin n'ayant point fait au mõde de victorieux pour toy!

Mais pour laiſſer vn peu ce propos, qui me conuie pluſtoſt à plorer qu'à eſcrire, puis qu'il aduient que la diuiſion de la Religion ſert de pretexte au changemẽt de noſtre Royaume, & par conſequent à ſa ruine, ſi Dieu le permet ainſi, ce mal eſtant quaſi commun à tous les eſtats de l'Europe, ie m'eſchapperay vn peu pour dire quelque choſe des affaires generales de la Chreſtienté, en ce qui concerne ces deux grands partis, l'vn tenant encor l'obeïſſance du Pape, l'autre s'en eſtant diſtrait. Ie ne veux point traiter de cecy en Theologien. Ie ſçay bien que Dieu eſprouue ordinairement les ſiens par les afflictions, comme c'eſt ce qui retient les hommes en leur deuoir, & ce qui leur fait auoir incontinent recours à celuy duquel ils ne ſe peuuent gueres ſouue-

nir, quand ils ont le col enflé de prosperité. Ie sçay bien que le Fls de Dieu prononce disertement ces mots, *Mon Royaume n'est point de ce monde*, monstrant euidemment aux vrais Chrestiens, que ce n'est pas icy où il faut qu'ilscherchẽt leurs aises, & que pour s'y trouuer affligez, il ne faut pas pour cela qu'ils entrẽt en desfiance de leur cause, comme si Dieu les auoit en detestation, qu'il les vouluſt oster de dessus la face de la terre. Au lieu qu'au contraire ils voyent qu'aux Turcs, aux Payens, aux pauures aueuglez des superstitiõs du Pape, toutes choses neãtmoins arriuent à souhait, ils conquerent les Royaumes, les Prouinces leur fournissent des veines d'or, qui ne tarissent point, leurs armes par tout prosperent. Leur heur leur fait trouuer des hommes qui pour leur seruice assassinent vn Prince leur ennemy, au milieu de ses gardes. En fin ils n'ont à peine desiré, que Dieu leur permet de voir la fin de leur desir. Ayant tout au rebours imposé ceste necessité à ses vrais seruiteurs, de charger sa croix sur leurs espaules, s'ils le veulent suyure, de passer par la porte estroite, & de nourrir à son exemple toute leur

vie en douleur, en affliction, en neceſſité. Suyuant ſes regles & ces marques, qui ne peuuent s'approprier qu'à ceux qui font profeſſion de la vraye Religion reformee, il me ſuffiroit de conclurre, que ceux là que Dieu afflige ainſi, ſont ſes vrays enfans, leſquels il veut affliger, & non pas perdre: qu'il veut chaſtier, mais non punir: qu'il traite comme ſes fils qui ont failly contre ce qu'il a commandé, non comme des valets qui l'ont deſrobé. Et ainſi que combien que par toute la Chreſtienté auiourd'huy les plus grands Potentats du monde, ſe ſoyent liguez, vnis & bandez contre eux: c'eſt pour neant, Dieu ne laiſſera iamais perdre ce qui eſt à luy, ceux-là ſont à luy, il les abbaiſſera quelquesfois iuſques à deux doigts de l'eau; mais lors il allongera ſon bras de deliurance pour les retirer du gouffre: & cela outre la verité indubitable de ceſte promeſſe qu'il a faicte aux ſiens, ie le pourrois encor prouuer par la ſuitte des choſes qui ſe ſont paſſees en l'Egliſe depuis la fondation du monde. Mais comme i'ay dit, mon deſſein n'eſt pas à ceſte heure d'en diſputer en Theologien. Il me ſuffit de monſtrer,

que non seulement nous auons ce grand appuy supernaturel de la puissance de Dieu pour nous deffendre, bouclier impenetrable, & contre lequel tous les traits du monde rebouschent la pointe en arriere: Mais encor que dans le mõde mesme & dans les moyens humains il nous en a donné sans comparaison plus qu'à nos ennemis: de sorte que si nous souffrons, s'ils nous affligent, ce n'est que nostre faute, & pour ne nous sçauoir pas ayder de la puissãce qu'il nous a dõnee. Toute la Chrestiẽté qui est sous l'obeïssance du Pape, est auiourd'huy vnie pour exterminer ceux de la Religió. Qui sont ces mauuais-là? Iugeons de leur force, & si elle est telle que nous la deuons craindre. C'est le Pape: c'est l'Empereur: c'est le Roy d'Espagne: ce sont quelques Potentats d'Italie: c'est en France le Duc de Guyse, & ceux de sa maison, se seruans & du Roy & du Royaume, comme ils veulent, c'est en Suysse quelques cantons, en Allemagne quelques Princes. I'ay tout nommé & auec les plus specieux noms que i'ay peu: y voylà des Papes, des Roys, des Empereurs, & force Princes. On dit que tous ces terreurs du monde se sont

assemblez, auec ce seul dessein, de ruiner ceux qui font profession de la vraye Religion, par toute la Chrestienté. Ie le veux, Ainsi soit, Plus d'ennemis, plus de gloire. Mais espluchons les de prés, nous trouuerons que tous ces gens-la ont chacun quelque dessein particulier, qu'ils gardét pour eux, & que pour entretenir leur vnion tous ensemble, il s'accordent seulement au general. Quels desseins? considerons-les expressément. Celuy du Pape est clair: Luther, Zuingle, Caluin, luy ont fait perdre les deux parts de son reuenu: le troisiesme est en grand branssle, on y trauaille: Il voudroit bien & recouurer ce qu'il a perdu, s'il estoit possible, & asseurer ce qu'il tient à l'aduenir. Le Royaume d'Angleterre tout entier s'est escoulé de ses mains: si le Roy d'Espagne y pouuoit planter la Religion Catholique, ce seroit autant de regagné pour luy. La France ne luy a esté iamais gueres obeyssante, l'Eglise Gallicane a eu touiours ses Priuileges à part, toutesfois ce n'est rien encore, ce luy semble, au pris de ce q̃ se seroit si le Roy de Nauarre en est iamais Roy. Il craint qu'il ne passe les Alpes, il est de la race de Bourbon fatale

pour Rome,& puis il eſt deſià irrité contre les Papes, pour ſon Royaume de Nauarre, que deſloyaument ils ont adiugé aux Roys de Caſtille. Apres il craint qu'vn grand Prince, comme ceſtuy-la, n'apporte beaucoup de reformation en la religion,vn iour,ce qui ne ſe peut faire ſans la diminutiõ de l'authorité du ſiege, & ce qu'il pourra auſſi aiſément neantmoins, comme Philippe le Bel & pluſieurs autres Roys de France aduerſaires des vſurpatiõs des Papes l'ont peu. Ainſi c'eſt ſon principal intereſt,que de retrancher l'eſperance de ce Prince. De ſon coſté il fait ce qui eſt en luy, il tonne, il fulmine, il anathematiſe,il le declare heretique,rebelle, finalement incapable de la Couronne de France,comme ſi c'eſtoit à luy de la donner ou à l'oſter.Pour l'execũtion de ceſte bulle, qui à la verité ne feroit toute ſeule grand effect contre les boulleuers de la Rochelle, s'il n'y a autre choſe que cela, il arme toute la Chreſtienté,iuſques au Cardinal de Bourbon, à qui il enuoye vne eſpee beneiſte de la race de celle de S. Paul, il promet de l'argent à ceux de Guyſe: il le promet il ne l'enuoye pas, n'ayant encores payé ce

que luy couſte le Papat, ſuyuant le ſtile de Rome. Somme, comme, c'eſt à luy de faire : il fait miracles auec le baſton de la croix, & voylà ſa taſche & ſon deſſein, d'animer tout le monde contre les heretiques, entre leſquels il comprend la Royne d'Angleterre, & le Roy de Nauarre ſon principal ennemy à ſon aduis, deſquels il eſpere la ruine par ceſte Ligue vniuerſelle. Autant ou plus a il à ſe plaindre de la haute & baſſe Allemagne, comme de la France & de l'Angleterre: doncques il s'aſſeure qu'apres que le Roy d'Eſpagne & ceux de Guyſe auront chaſtié, c'eſt à dire, vſurpé la France & l'Angleterre, en chaſſant les heretiques, c'eſt à dire, les vrais Princes & legitimes Seigneurs, apres qu'ils auront dompté les Pays-bas, ils pourront ioindre ſans contradiction leurs armes auec celles de l'Empereur, pour contraindre par amitié ou par force les Princes d'Allemagne Proteſtans de r'entrer ſous le ioug de ſon obeïſſance : qu'apres cela n'y ayant pas grande apparence que les Suyſſes veulét s'opiniaſtrer contre tant de forces, leurs Cantons eſtans deſià diuiſez, tous enſemble pourroient facilement aſſiſter le Duc

de Sauoye au recouurement de Geneue, & au sac de ceste ville, qu'ils appellent la source & fontaine des heretiques de la Chrestienté. C'est là où il borne la fin de son desir, & de l'entreprinse de ceste saincte Ligue. Ce que i'ay veu escrit par luy-mesme Pape Sixte, en vne lettre surprinse au commencement de ces troubles en France, enuoyee d'Italie en Espagne. Et quant à ceſtuy-là, voylà son pretexte, voylà son intention fondee sur les haines qu'il porte generalement aux heretiques, mais principalement au Roy de Nauarre, à la Royne d'Angleterre, desquels il a receu desià, ou craint receuoir plus de mal. Le Roy d'Espagne a trois fins particulieres pour luy, pour lesquelles il desire ceste Ligue generale. La premiere de venir à bout de la guerre contre les Pays-bas, tenus par ceux qu'il appelle heretiques & contre la Royne d'Angleterre qui en est aussi. La secõde, le desir hereditaire qu'il a de ioindre la France à ses Seigneuries: ce qu'il pense à ceste heure pouuoir plus facilement faire pour le droit qui luy en appartiendra à cause de sa femme fille de France, & des filles de luy & d'elle. Car quant à luy, il

ne penſe point que la loy Salique, l'honneur de nos Roys, ſoit faite pour luy. Le dernier, la ruine du Roy de Nauarre, lequel a quelque pris que ce ſoit, il veut autant comme il pourra eſlongner de la Couronne, pour beaucoup de raiſons qu'il a de craindre ce grand ennemy, que Dieu reſerue à la ruine de ſa maiſon vn iour. Pour l'vtilité de tous ces trois deſſeins il eſt entré & a fort ſolicité ceſte Ligue generalle, laquelle luy fortifie ſon tiltre de guerre contre l'Angleterre, d'inimitié contre le Roy de Nauarre, luy donne moyen d'entreprendre par ſous main contre l'Eſtat de France, en fauoriſant les affaires du Duc de Guyſe ſon partiſan, auec lequel ſans cela il ne pouuoit auoir d'intelligence qui fut profitable : par ſon moyen il eſpere ruiner le Roy de Nauarre en France, il eſpere de ſe ſeruir des haures de Picardie & Normãdie, contre l'Angleterre & les Pays-bas, s'aſſeurant bien puis apres, que le Roy de France mort, ſon legitime ſucceſſeur depoſſedé, le Royaume eſtant en proye, il pourra ayſément lors faire la part à ceux de Lorraine, eſtant plus fort qu'eux : & de ceſte façon on voit qu'il tourne à ſon

profit particulier, & à son intention le pretexte general de ceste belle Ligue, cõme si elle n'estoit faite que pour les affaires de sa maison.

L'Empereur voudroit biẽ que tous les autres Princes de la Chrestienté qui sont de la religion, fussent ruinez, à fin que tout le corps de la Ligue le vint desgager des Protestans qu'il a ses voisins: mais d'autant que la besongne est encores longue, & que ce pendant il ne seroit pas bon pour luy de faire l'empesché, de peur de reueiller ces grands Princes plus puissans que luy: il ne se mesle gueres auant en la meslee, non plus que les autres Princes d'Allemagne.

I'ay assez discouru du dessein du Duc de Guyse, qui est de se faire seul Roy en France, s'il est possible, ou de la meilleure partie au moins, dessein qui volontiers ne reçoit point de compagnon, & auquel on ne trauaille gueres pour autruy. Ce que ie remarque seulement, pour monstrer que pour s'ayder des moyens d'Espagne, en France, à l'aduancement de son entreprise, pour ayder luy-mesme en recompense à regagner les Pays bas,

pour voir la Royne d'Angleterre, à qui il veut mal de mort, & qu'il sçait estre le seul support de son ennemy, ruinee, il aura tres-bõne intelligence auec le Roy d'Espagne: mais pour luy ceder entierement la Couróne de Frãce, pour la tenir de luy en hõmage, s'il la peut vsurper, pour luy en laisser la plus grande part, ie croy que non. Ce pendãt ces pretẽsions n'ayãs fondemẽt que sur la diuision de la religion, il le faut recognoistre pour vn des plus signalez piliersde la sainte vniõ.

Les Princes d'Italie n'ont dessein aucun que leur conseruation, estans enfermez d'vn costé du Pape, de l'autre des Venitiens, du Roy d'Espagne au troisiéme, & puis estans diuisez, & leurs estats si petits, qu'ils n'ont pas grand loisir de penser à autre chose qu'à se maintenir, & pour ceste raison seulement sont ils entrez en la Ligue. Mais ils ne sont pas si bons Catholiques, qu'ils ne craignent plus la grandeur de la maison d'Espagne, que la diminutiõ de leur Religion. Ceux qui ont esté en leur païs sçauent celà.

Le Duc de Sauoye est aussi comprins en ceste generale Vnion: tant que son beau-pere viura, il aura les mesmes en-

trepriſes que luy, s'il meurt, comme ie diray tantoſt, il en aura d'autres, qui ne compatiront pas du tout à celles de la Ligue. De meſme le Duc de Lorraine, lors que chacun voudra recueillir le fruict de ſon labeur, & l'intereſt de ſa deſpence: Sa concluſion ne s'accordera pas auec les propoſitions du Duc de Guiſe. Les Cantons de Suiſſe ne ſont pas à mon iugemẽt entrez en ceſte Ligue, à cauſe de l'alliance qu'ils ont auec noſtre Roy, & le lien qui les vnit en leur pays. Toutesfois ie ne doute pas que pour de l'argẽt ils ne fourniſſent des forces, non pas à la Ligue en general, mais particulierement au Duc de Guiſe, encor en ont ils fait ſouuent difficulté.

Expreſſément i'ay voulu monſtrer les deſſeins d'vn chacun de ces partiſans de la Ligue, pour prouuer ce que i'ay dit, que chacun d'eux en auoit de particuliers, diſcordans entre-eux, afin de monſtrer par là, que quelque bonne intelligence qu'ils ayent enſemble, il nous ſeroit fort aiſé de l'auoir meilleure. Tout d'vne ſuitte ie veux recercher quels ſont leurs moyens & leurs forces, auſquelles encor ie m'aſſeure, que ie trouueray tant

de mãquemens au pris de ce qui eſt entre nos mains, que nous aurõs honte de nous laiſſer battre. Ie commẽceray par les plus foibles: Ie tiens l'Empereur & les Princes d'Allemagne Catholiques de ce nõbre: Car combien que ſans difficulté ils ayent beaucoup de puiſſãce, neantmoins leurs voiſins Proteſtans ont tant de force comme chacun ſçait: qui ſont les Roy de Dannemarc, Electeurs, Palatin, de Saxe & de Brande-bourg, Landgraue de Heſſen, & pluſieurs autres grands Princes & Seigneurs, que ſi ceux là veulent, les autres n'oſeroient auoir fait ſemblant d'entreprendre choſe quelconque. I'ay dit des cantons de Suiſſe ce qui eſt de leur force, & comme elle peut ſeruir à ceſte Ligue generalle. Quant aux Princes d'Italie, le Duc de Sauoye, comme le plus prochain de nous tous, & auſſi le plus à craindre de tous eux. Mais premieremẽt hors de chez luy c'eſt vn petit fait que de ſa force: ſecondemẽt il s'arreſte plus à des eſperances certaines qu'à des incertaines. Son beau-pere eſt vieil, à ſa mort il eſpere prõfiter, & croy qu'il iettera pluſtoſt l'œil, ſur les eſtats de Milan & de Naples, ſi la ſucceſſion d'Espagne ſe partage, com-

me il y a grande apparence que les filles ambitieuſes au poſſible, & deſià introduites par le pere meſme aux maniemens de ſes affaires, & quaſi en poſſeſſion de ſes royaumes: à peine ſe pourront contenter d'eſtre mariees pour vne portion d'argent, & laiſſer tant de biens à leur petit frere, ieune, maladif, & à ce que l'on dit hebeté: tellement que ce Duc aura là, à mon aduis, de la beſongne taillee, ſans qu'il s'amuſe à entreprendre de deçà les monts qui l'enferment.

Au partir de là, quand il le voudroit, il peut ſi peu, & il ſe trouue en pays ſi deſauantageux, qu'eſtant arreſté d'vn coſté par les Allemans, de l'autre par les Suiſſes, de l'autre par les François, & par tout par les Alpes, les forces qu'il leueroit de ſon pays, qui ne ſçauroient eſtre que fort petites, ne peuuent eſtre conduites en lieu où elles facent effect, qu'auec grand' perte & difficulté. Quand à ſon argent, pour faire bonne chere en ſa maiſon, il en a aſſez: pour faire vne grande guerre, non. Les autres Princes d'Italie, comme les Ducs de Ferrare, de Mantouë, de Florence, & d'Vrbin, qui ſont quaſi les principaux, ſont tous adiouſtez pour aug-

menter le cayer, & pour dire, voicy force gens, pour autre chose non: s'il y auoit guerre en Italie, mesme entre deux grãds Princes, tels qu'estoient Charles d'Espagne, & François de France, ils pourroiét à la verité beaucoup fauoriser les affaires de celuy qu'ils voudroiét assister. S'il faut dresser vne armee de mer contre le Turc, chacun d'eux equipera bien vne ou deux galeres, & voilà tout: mais qu'ils puissent de beaucoup seruir en vne grande guerre, cótre nous, ou en Frãce, ou en Angleterre, ou en Allemagne, ou en Flandres, non. Et puis comme i'ay remarqué, ils ne feront iamais si auant de la Ligue, qu'ils ne craignent plus la grandeur d'Espagne, que la diminution de Rome,

Le Duc de Parme, entant qu'il est Duc de Parme seulement, peut estre mis de ce nombre, entant qu'il cómande aux forces du Roy d'Espagne, aux Pays bas, certes il est grand Capitaine: sans doute il a acquis beaucoup de reputatió, de creance, soit parmy les armees qu'il commande, soit parmy les pays où il fait la guerre? & creance hereditaire encores, la memoire du gouuernement de sa mere y estant tres-agreable. Mais aussi bien que

le Duc de Sauoye, il seroit mal sage, s'il n'auoit des desseins à part, & s'il ne s'arrestoit plus à des esperances certaines qu'à des incertaines. Ie croy quant à moy, qu'il ne se resoult pas d'auoir trauaillé si long temps en Flandres pour autruy. Or il y a vn point là dessus: c'est que tant qu'il y fera la guerre, comme Lieutenant du Roy d'Espagne, il peut faire beaucoup de mal: mais s'il prend vne fois le chemin de s'en faire Seigneur luy-mesme, comme il le pourra aisément, en ce qu'il tient, apres la mort du bon homme, ne le pouuant que par douceur & par la volonté des peuples, il n'est plus à craindre, il faut qu'il se desmesle d'auec la Ligue. Quant au Duc de Lorraine, c'est vn grand Seigneur, mais vn petit Prince: ostez luy de deuant les yeux les esperances, qu'on luy a fait prendre en France pour son fils, ce qui seul l'ébarque en la Ligue, il prendra quant & quant le party de son repos sans chercher querelle. Il est fort sage: & croy que nos remuëmens en France ne viennent point de luy. Toutesfois à ceste heure en ceste cause generalle contre nous, qu'il ne s'y employe, il n'y a point de doute: mais i'estime qu'il y a cecy de bon en

ceſt endroit, c'eſt qu'empeſchant la grãdeur du Duc de Guiſe ſon couſin, comme de neceſſité il eſt contraint de faire pour l'amour de ſon fils: il nous fait plus de bien qu'il ne ſçauroit autrement nous faire de mal: or il l'empeſche à cauſe de la couronne, laquelle en fin s'accordant & s'entendant auec la Royne mere du Roy ſa belle mere, il demandera pluſtoſt pour ſon fils que pour l'autre. Et ie tiens pour maxime tres-certaine, que le Duc de Guiſe noſtre capital aduerſaire en eſt deſià ſi auant, qu'il faut qu'il ſoit ou Roy ou ruiné: il n'y a point de milieu pour luy entre ces deux extremes. Marius, Cinna, Pompee, Lepide, Antoine, font foy de cela. Depuis qu'vne fois on a aſpiré à la tyrãnie, *Aut Cæſar, aut nihil.* Or quant à luy, i'ay parlé auparauant de ſes moyens: ils ſont certes aſſez grands en France, par ce que le party Catholique y eſt grand, dans lequel il a beaucoup de creance: & l'aſſeurance qu'il a, que le Roy endurera toutes ſes hardieſſes, eſtãt ſa principale force. De ceſtuy-la ie ne doute point, que comme ſon deſſein particulier s'adreſſe ſur noſtre Eſtat, auſſi que s'il auoit dans ſon cabinet les ducats

des Indes, qu'il n'y fist bresche, & apres cela bien du mal aux autres. Mais il est extremement pauure & endetté, seconde marque d'vn hõme qui aspire volontiers à nouuelletez: Apres cela il a trop de contredisans à ses intentions, non seulement de ses ennemis, comme du Roy de Nauarre & des Princes du sang: mais de ses amis mesmes, comme des heritiers d'Espagne, de Lorraine, & de Sauoye, & de ceux de sa propre maison, qui pretendent autant de droit à l'vsurpation de nostre Couronne, que luy, & ausquels, puis qu'il est contraint de s'en seruir, comme il est, il sera contraint aussi de faire part, de ce qu'il rauira, s'il peut rien rauir: ce qui luy apportera infinies ialousies, tellement que toute la puissance de ce partisan la ne peut aller à mon aduis, que iusques à la dissipation & demembrement de nostre Royaume: encor faut-il qu'il y soit aydé. Car de porter les armes, ou contre les Allemans, ou contre les Anglois, ce sera à peine, & pour le moins ce ne sera iamais qu'il n'ait fait entieremẽt ses affaires en France: ce qui est vne longue besongne. Et sur cela ie veux bien remarquer vne chose vetitable, de

noſtre nation: C'eſt que noſtre naturel eſt tel, que deſſoubs vn Roy deſià eſtably nous nous diuiſerons bien, nous ferons des guerres ciuiles, des remuëmens: mais s'il n'y en auoit point, s'il eſtoit queſtion de pouruoir à la Couronne, iamais nous n'en ſouffririons le deſmembrement: & ſi vn Prince ne ſe trouue capable de l'empieter toute, il eſt mal-aiſé qu'on luy permette de la diuiſer, ſi ce n'eſtoit vn grand Prince voiſin, comme le Roy d'Eſpagne qui par force & par le voiſinage de ſes pays conſeruaſt le quartier qu'il auroit enleué? encor luy ſeroit-il tres-difficile. Finalement ie ne veux que deux teſmoignages, pour monſtrer que ce n'eſt pas ſi grand' choſe de la puiſſance de ceſt homme. L'vn de ce qu'au commencement de la Ligue, lors de ſon grand feu, que l'on penſoit que ſur ſa parole toute la France prendroit le halecret, iamais il ne ſe trouua accompagné de mille cheuaux François, & quatre mil hommes de pied au plus: encor cela ſe diſſipa en vn mois: bien qu'il eut prodigalement deſpendu tout l'argent qu'il receut d'Eſpagne & le ſien pour les amaſſer. L'autre que depuis eſtant en la guerre, vne petite armee

armee de Reistres, composee de 4500. cheuaux, & de trois ou quatre mille Lansquenets, auec quelques Suisses, passa en despit de luy par dedans son gouuernement, iusques dedans le cœur de la France: le batit & rebatit au passage autant de fois comme elle le vit: combien qu'il eust appellé aupres de luy tous ses amis, tous ses partisans, toutes ses forces: combien qu'il eut outre celà la pluspart de celles du Roy: combien qu'il se fust vn an deuant vanté qu'il combatroit les Allemans iusques sur le bord du Rhin, & qu'il importast extremement à sa reputation de le faire. Or neantmoins c'est sans doute que si on permettoit à ce chef de part de croistre, & q̃ Dieu ne luy eust point mis la bride autour de luy, c'est le plus grand, le plus capable, & le plus dangereux ennemy que puissent auoir les estats qui font profession de la religion.

Reste les deux plus mauuais: à sçauoir, le Pape, & le Roy d'Espagne. Le premier est le plus criard, le plus mutin de tous, & le plus foible neantmoins. C'est l'ordinaire, *Acutum reddere qui posit ferrum, exors ipse secandi.* De vray il ne sert que

d'aiguiſer les couſteaux. Les Papes vne heure auparauant l'eſtre, ne ſçauent pas s'ils le ſeront. Deuant cela ce ſont là pluſpart du temps de petits Cardinaux Italiens, car là ialouſie en recule les plus grands, qui durant le Cardinalat n'auoient de deſſein que de croquer quelque annate, ou quelque benefice. Ceux qui peuuent remuër du meſnage, volontiers ne ſont pas appellez-là, l'Italie s'en eſt mal trouuee. Au reſte nul ne l'eſt qui ne luy couſte bon : & ils ſont tous ſi bon meſnagers, que quand ils meurent, ils ne laiſſent que le moins qu'ils peuuent au ſucceſſeur: tellement que le nouueau Pape les trois ou quatre premieres annees a aſſez à faire, à payer ceux qui luy ont vendu ſon ſiege: les autres à viure : & c'eſt vn extraordinaire, quand ils paſſent huict ou dix ans : autrement on dit quant & quant, *Exiit ſermo inter fratres quod diſcipulus iſte non moritur* : Car ils ſont fort vieux quand on les eſlit: de ſorte qu'auparauant qu'ils ayent moyen de nuire, ils ſont enterrez. Et de ceſtuy-là, quand il n'y aura que luy, il ne faut craindre que des bulles & du plomb, qui ne font mal qu'à ceux qui en ont peur. L'or du Roy d'Eſpagne

seroit bien plus à craindre : & i'ay gardé le plus grand de tous & le premier mouuãt, qui fait mouuoir tous les autres, pour le dernier. Mais aussi de son costé il a beaucoup d'incommodités qui luy lient les mains: & de cestuy-cy, parce que toute l'Europe est remplie de son nom, il en faut dire quelque chose de plus.

Ce Prince est fils de Charles le quint, ce grand brouillon du monde, qui a tant remué de mesnage tant qu'il y a esté, qui y fut plus heureux par ses lieutenans que par luy-mesme, qui eut pour amis ou pour ennemis à diuerses fois tous les Princes de son temps, grand Prince neantmoins, vigilant, guerrier s'il en fut onc, & penible à la guerre, au reste plein de courroisie & d'humanité, & qui estoit certes digne du nom de Cæsar, digne de l'Empire. Cestuy-cy fut nourry dans le berseau aux affaires par son pere: toutesfois il fut beaucoup plus heureux que luy : & son heur consiste en ce que tant que son aage l'a peu animer aux grandes choses, il n'a trouué aucũ qui luy aye fait de la trauerse : son pere auoit en mesme saison le grand François de France, le grand Henry en Angleterre, Soliman en

Leuant, & en Allemagne des Princes qui exerçoient bien son esprit, de sorte que par tout où il se tournoit, il trouuoit chaussure à son pied. Outre cela il trouua tous les pays qui luy estoient voisins aussi forts & aussi capables d'entreprendre sur luy, que luy sur eux : Voylà ce qui rendit sa fortune diuerse. Au contraire, Philippe auiourd'huy Roy d'Espagne a esté accompagné d'vn heur qui ne s'est iamais interrompu, mais il faut plustost attribuer cela, à ce qui s'est rencontré autour de luy, qu'à luy-mesme. La France de son temps a esté gouuernee par vne femme, & par des enfans : ou tellemẽt trauaillee des guerres ciuiles, qu'elle auoit assez affaire chez elle. L'Angleterre commandee aussi par vne femme, qui suyuant le naturel de son sexe, s'est sagement contentee de maintenir ses subjects en paix, & se garder des entrepriſes de ses voisins sans entreprendre sur eux : l'Allemagne par des princes pacifiques : le Leuant par Selim vn gros yurongne qui n'aymoit qu'à boire, & depuis par Amorat sõ fils à demy idiot, qui ne bouge de la mosquee : ainsi ne faut-il pas dire, que par tout il a eu de l'heur,

mais qu'en nul lieu il n'a trouué perſonne qui luy peuſt faire venir du mal'heur: & encor auec cela n'a il pas fait grand choſe. La conqueſte de Portugal & des Indes a eſté plus facile que heureuſe, il n'y auoit point de peine: la conqueſte de la Terciere, & la victoire ſur les François ne ſera point trouuée ſi eſtrange quant on conſiderera, que c'eſtoit vne iuſte armee d'Eſpagne, contre vne troupe de vaiſſeaux ramaſſez en France. Quãt aux batailles de Grauelines & de S. Quẽtin, c'eſtoient encores des reſtes des victoires de ſõ pere: c'eſtoiẽt les armes qui dés leur ieuneſſe auoyent couru la fortune du vieillard: il y auoit là peu du ſien, ſa perſonne meſme n'y eſtoit pas. En Italie rien n'a branſlé, en Bourgongne, au royaume de Naples, en Sicile rien: au cõtraire en Affrique il a perdu la Goulette, le ſeul labeur de Charles ſon pere, & tout ce qu'il auoit-là: en Flandres ſes victoires n'y ont pas tant fait qu'il n'y ait encores plus à faire: Et la raiſon, parce qu'il y a trouué de la reſiſtance. Il eſt bien aiſé à vn hõme de gaigner quand perſonne ne iouë contre luy. A ceſte heure, qu'il a des ennemis dignes de ſes

forces, nous verrons ce qu'il fera en Angleterre auec tout son grand appareil, nous verrons s'il gardera encor ceste tant renommee bonne fortune. Or cependãt l'estat où il se trouue à present est tel. Premierement il est extremement vieil, & encores plus cassé. Il n'a que deux filles, & vn petit garçon: elles grandes, ambitieuses, desiã & fieres au possible: l'vne Ducheſſe de Sauoye, l'autre nourrie entre les bras de son pere & dans les affaires de son estat, qu'elle gouuerne seule: son fils est petit & mal sain, comme i'ay dit: & voylà des sources de diuision. Car en Espagne les filles peuuent succeder. Outre cela son estat est fort diuisé. Les Pays-bas, qui en estoyent le meilleur morceau, sont bien esgarez pour luy. Ce qui en est du tout retranché, comme les prouinces vnies auec la Royne d'Angleterre, il ne voit pas esperance de les pouuoir iamais recouurer, ce que tient le Prince de Parme sous son authorité, il ne s'asseure gueres qu'il le vueille fidellemẽt laisser apres sa mort à ses enfans. L'autre est vn braue Prince, grand Capitaine, aymé de ceux à qui il commãde, estimé des autres comme i'ay dit, qui a vsé de beau-

coup de foy & de moderation enuers ſes peuples, deſia bien edifiez de la façon de laquelle ſa mere les auoit gouuernez auparauant luy, qui y a acquis beaucoup de creance, & aſſez, pour pouuoir vn iour retenir ceſt appennage au lieu du Portugal que le Roy d'Eſpagne à ſon aduis luy a oſté: & qui, quoy que ce ſoit, ſe faſchera que ſes labeurs ſoient vouëz pour vne fille, ou pour vn petit garçon. Le Duché de Milan eſt voiſin du Duc de Sauoye: ceſtuy-la y pretendra droit à cauſe de ſa femme, & ſuiuant ſon contract de mariage. Le Royaume de Naples & les villes d'Italie, ſuyuront la fortune du Duché de Milan. Le Portugal ne luy eſt encores gueres aſſeuré: les Portugais impatiens du cómandement des Eſpagnols, d'autãt plus leurs ennemis qu'ils leurs ſont voiſins, comme c'eſt l'ordinaire des peuples. Les Indes tãt Portugaiſes qu'Eſpagnolles le ſeul nerf de ceſt eſtat, ſerõt à celuy qui poſſedera l'Eſpagne ou le Portugal. Cela eſtant de ceſte façon, ce Prince a deſormais plus de beſoing de penſer à la conſeruation de ſa maiſon & de ſes ſeigneuries, qui indubitablement s'en vont diuiſees apres ſa mort, que non pas de trou-

bler ſes voiſins. Il eſt riche à la verité: mais il luy faut employer vne infinie deſpence, n'ayant quaſi pays, où il ne ſoit contraint de tenir vne groſſe garniſon. Or qu'il ſoit neceſſiteux, il le fait bien paroiſtre à ſes trouppes qu'il tient en Flandres, où il demeure aucune-fois vn an ou dix-huict moys ſans leur bailler vn ſol. Autant comme il eſt riche d'argent, auſſi eſt-il pauure d'hommes: il n'en peut recouurer que d'Allemagne, d'Eſpagne, d'Italie, ou de Bourgongne: & voyez ſa foibleſſe. Car quant aux Allemans, ſi nous eſtions tous vnis, nous l'empeſcherions, ou d'en leuer, ou d'en paſſer pas vn. Quãt aux Italiens & Eſpagnols, dont il ne peut fournir grand nombre, car ce ne ſont pas pays populeux, comme chacun ſçait, il faut pour venir attaquer ou la France, ou le Pays-bas, ou l'Allemagne, qui ſont les endroits où nous ſõmes, qu'il les conduiſe ou par mer, ou par lieux ſi mal aiſez, que ſi nous nous entendions tous bien, il en perdroit la moytié deuant que de s'en pouuoir ſeruir. Les Eſpagnols ne peuuent venir que par mer ou par les Pirenees: les Italiens, que par les Alpes, ou par l'Allemagne: chemins, ſi nous vou-

lons, qui leur peuuent estre du tout fermez. Au reste il n'y a rien si miserable que luy en sa propre terre, rien si aisé à battre. Et est certain, qu'on l'eut peu aisément ruiner par le Portugal, si on l'eust viuement attaqué par là, depuis que le Roy Dom Antonio en a esté dechassé. Voilà en bref l'estat du plus grand de nos ennemis, qui à mon aduis, bien consideré, ne doit pas sembler si puissant comme on l'estime. Les effets auec cela & l'exemple le mõstrent: Veu que depuis vingt ans qu'il trauaille à reconquerir la Flandre, seul endroit où il a tendu toute sa puissance, il n'a pas profité de grande chose: & si il ne faut pas dire, que là il ait trouué vne resistance digne de luy: neantmoins il est assez clair, que sans le mauuais gouuernement de feu Monsieur, & la mort du feu Prince d'Orange assassiné malheureusement, tesmoignage de la foiblesse de cest ennemy, il estoit quasi au desespoir, & eust perdu tous ces pays sans remission, quelque chose qu'il eust peu faire.

Quand on aura ainsi consideré l'Estat de nos ennemis piece à piece, on trouuera suiuant le prouerbe François que tout ce qui reluist n'est pas or. Mais si apres on

les regarde encor en gros, cela seruira bien à en faire le iugement que i'en sçais. On les trouuera tous extremement diuisez de lieux & de regions: La plus grande part & la plus forte est en Espagne & Italie: Il y a entre deux quatre cens lieuës de chemin par terre: l'autre en France, mais celle la est si peu de chose, que si les moyens d'Espagne & d'Italie ne s'y ioignoiẽt pour luy aider, elle seroit bien tost estouffee. On verra que chacun des partisans qui entrent en ceste Ligue generale, n'apportent que la moindre portion de leur desir au dessein general, tout le surplus au particulier. On trouuera que la plus part d'eux tendent quasi en vne mesme chose, le Roy d'Espagne, les Ducs de Lorraine, de Sauoye, & de Guise à la couronne de France: enquoy il ne se peut qu'il n'y ait des ialousies, & que le mesme qui les vnit ne les separe. On verra aussi, que ils ont des desseins contraires les vns aux autres; comme ceux que i'ay remarquez des Ducs de Parme & de Sauoye: & en fin l'on considerera que les deux derniers qui sont comme colõnes de ceste Ligue le Roy d'Espagne & le Pape, l'vn est extremement vieil, & si ma-

lade, que ceste annee mesme il s'est departy de toutes sortes d'affaires, iusques là, que beaucoup de gens tiennent qu'il est priué de sens par la vieillesse. L'autre, qui est le Pape, ne peut faire estat de ses moyens, sinon autant qu'il viura: or ne peut il gueres viure veu son aage, laissant vn successeur apres luy, qui s'amusera plustost à faire sa maison, qu'à ruiner celle d'autruy: dressera plustost de nouueaux dessein, qu'il ne poursuiura ceux de son predecesseur. Voilà doncques en gros & en menu toutes les forces de nos ennemis. Or si à leurs moyens generaux nous opposons generalement les nostres, si nous assemblons ceux de la Royne d'Angleterre, du Roy de Nauarre, du Roy de Dannemarc, des Princes d'Allemagne, des Estats du Pays bas, des Cantons de Suisse, quelle puissãce trouuerons nous? Si nous nous seruons au contraire d'eux, de la commodité que nous auons de nous ioindre sans empeschemẽt, la France, l'Angleterre, l'Allemagne haute & basse, & la Suisse, s'entretouchans quasi, n'aurons nous pas plustost ruiné leurs dessein, que ils ne les auront commencez? nous dis-ie que nostre religion peut

lier plus estroitemẽt qu'eux, estant meilleure que la leur: nous qui n'auons nulle entreprinse que de nous deffendre & de conseruer nos droits: ce qui nous vnist: qui n'auons point de dessein particulier qui puisse engendrer de ialousie entre nous, qui estant contraire nous puisse diuiser? Il n'y a point de doute. Voyons la preuue de cela. Il y a trois ans que le Roy d'Espagne coupe toutes les forests d'Italie pour bastir des Carraques: achepte tous les Mores d'Afrique pour faire des forçats: met les Indes sus dessus dessoubs à force de fouiller pour trouuer toutes les mines de l'or, comme s'il n'en vouloit plus apres: Il y a trois ans qu'il ne parle que d'ancres, que de cordages, que de voiles: qu'il menace l'Occean, s'il ne reçoit doucement ses vaisseaux: qu'il commande aux vents de les fauoriser, & tout pour dresser vne grande & superbe Espagnole, c'est à dire, superbe armee de mer, l'ombre de laquelle toute seule face baisser non pas seulement les mas des nauires, mais la pointe de tous les clochers d'Angleterre: il est gros depuis ces trois ans d'vne armee: & à la verité comme ces grands ouurages ne s'enfantent pas tout

en vn coup, ny facilement, il met beaucoup de temps & de peine à en accoucher: & volontiers encore les choſes ſont elles plus petites à leur naiſſance que l'on ne penſe: elle naiſtra doncques à la fin en Biſcaye, elle ſera ſeuree au Cõquet, & ſe trouuera vis à vis d'Angleterre aſſez forte & aſſ'z grande pour receuoir l'ordre de Cheualerie: Cela ne mõſtre-il pas qu'en vn ſeul lieu, qu'en la ſeule Angleterre nous auõs des moyẽs aſſez pour reſiſter au plus dangereux de tous nos ennemis? Il y a trois ans qu'il la menacee, il ne luy a pas encor fait peur. Hé! quãd eſt ce qu'il luy pourra faire mal? Il y en a autant que le Duc de Guiſe qui a plaiſir ſe iouë, par maniere de dire, des moyens du Roy & du Royaume de France, ſecouru de l'argent d'Eſpagne, des forces du Prince de Parme, & de tous les eſtats catholiques, fait la guerre au Roy de Nauarre: pendant ce temps on a leué pour ceſt effet huict armees par terre, & vne neufieſme par mer. Des neuf, graces à Dieu, les huict s'en ſont retournees ſans rien faire: la neufieſme a eſté desfaite entierement en vne bataille: Or ſi il ne ſe peut dire, que ce pauure Prince ayt eſté ce pendant

assisté d'vn seul denier, ny d'vn seul homme, l'argent & les moyens que ses amis luy auoient enuoyez n'estans pas paruenus iusques à luy : cela n'est-ce pas vne preuue certaine, que ces gens ont plus de mine que d'effet? Il y a vingt ans que les Pays-bas sõt attaquez par le mesme Roy d'Espagne auec toutes ses forces de son pays d'Italie, & celles qu'il a peu auoir d'Allemagne. Il y a tousiours esté heureux. Tous les cõbats qui s'y sont dõnez, il les a quasi tous gaignez. Qui a-il fait? Ils sont encores auiourd'huy en tels termes, que s'ils se peuuent vne fois bien entendre, l'autre est a recommencer, & en danger de perdre le labeur, la peine & la despense qu'il a mis en ce pays là. Iugez à ceste heure, si le Roy de Dannemarc, les Princes d'Allemagne, les Cantons des Suysses, qui sont demeurez iusques icy sans qu'on les ayt osé attacquer, auoient porté leurs moyens & leurs forces, pour faire cesser ces violences du Roy d'Espagne en Flandre & en Angleterre, & de ceux de Guyse en Frãce, combien ils dureroient contre nous en apparence humaine? Ie laisse encores plus à conclure sur cela, que ie n'en dis. Ce pendant combien que nous

ayons plus de forces, qu'eux : plus de moyen de nous bien entendre qu'eux: nonobſtant cela ils s'entendent mieux que nous, & ſont plus forts que nous. Donnons ce reproche à noſtre negligence, non à leur induſtrie; à noſtre laſcheté, non à leur courage. Dieu nous a mis entre les mains & dequoy viure en repos, & nous deffendre de leur tyrannie: & dequoy encores les mettre ſous le ioug, ſi nous le voulions faire. Mais pour finir ce propos en Theologien, comme ie l'ay commencé ainſi, ie croy que c'eſt le meſme Dieu, le meſme Seigneur, qui ne veut pas que nous tenions de nous meſmes, ny de noſtre bras, mais du ſien ſeul, noſtre deliurance.

Il me ſemble que i'ay l'eſprit plus allegé à ceſte heure, quand apres auoir couru toute l'Europe troublee & affligee preſque par les diuiſions de la Religion, ie reuiens à la France, que ie penſois ſeule touchee de ce mal. Ce n'eſt point elle ſeule que Dieu viſite: ce n'eſt point elle ſeule qui eſt menacee: les autres parties y ont part, ie retourne donc a elle plus contant que ie n'eſtois pas, pour conclurre ce diſcours que i'ay commencé pour

elle. En fin ce masque, ce voile qui auoit fillé les yeux du Roy le premier, & à son exemple de tous les François, en fin il est leué. Quād la Ligue cōmença, il y a trois ans, encores se trouuoit-il des hommes ou si effrontez, ou si hebetez, qui excusoient ceste rebellion, la pallioient d'vn zele de religion, de la crainte qu'apres vn bon Roy Catholique, il n'en succedast vn Huguenot: cela seruit de pretexte aux traistres, qui estoyent aupres du Prince, lequel ils cognoissoient si dedié & si passionné à sa religion, qu'à ce seul mot on luy fermoit la bouche, on luy ostoit toute replique, tous moyens de iuger ce qu'il deuoit faire sur cela. Mais à ceste heure ie ne pense pas qu'il y ayt homme en tout le Royaume, fust-il Iesuite, qui peut excuser l'entreprinse du Duc de Guyse dans Paris contre son propre Roy. Quelle elle a esté, ie n'en veux autre discours que le sien, celuy-mesme qu'il a publié. Or qui me demanderoit là dessus ce qui en aduiendra à mō iugemēt de cela, certes il m'empescheroit bien. I'ay dit ailleurs, qu'il n'y a rien qui soit si dangereux à vn Roy, que la diminution de sa Majesté, qu'il n'y a rien, qui la diminuë

tant que s'il fait cognoiſtre qu'il craint quelqu'vn en ſon Royaume : vne eſpece de crainte c'eſt de ſouffrir les audaces, & ne les punir point. Toutesfois, encor quand ce ſont des vulgaires audaces, qui ne touchent que les particuliers, le manteau de douceur & de clemence excuſe quelquefois la timidité : mais ſi c'eſt au Prince meſme à qui elles s'addreſſent, ſi elles violent le ſainct reſpect que lon doit à la ſacree perſonne du Roy : qui les ſouffre, n'eſt plus Roy. Si ceſte felonnie nullement excuſable ſe pardonne, ſi le Roy la paſſe ſous ſilence, il faudra dire, *Sceleris finem puta? gradus eſt.* Et ne faut point douter que dedans deux ans il ne ſe face tant d'audacieuſes meſchancetez, que ceſte-cy ſera contee pour vne legere ieuneſſe. Ie ſuis de la Religion reformee graces à Dieu, qui m'a daigné faire tel, moy dis-ie, qui par l'oubly que i'auois conceu de ſes biens-faits m'eſtois du tout rendu indigne de ce dernier nom comparable aux autres : neantmoins ſi tant eſt que le Roy penſaſt que le Roy de Nauarre & nous l'euſſions tellement offencé, que nous euſſions eu de ſi laſches & deteſtables entrepriſes contre ſa vie,

contre son Estat, qu'il ne nous peut en saine conscience pardonner. Ià n'aduienne que sous l'ombre de ceste querelle ie luy vouluſſe conseiller de nous appeller à luy, d'oublier nos offences, & de se seruir de nous pour le deliurer de la peine, où ses gens le reduisent chaque iour: mais non comme François, non comme Chrestien, ains seulement comme homme, ie luy ose bien conseiller: quoy conseiller? mais prophetiser, que si ceſt argument de l'ire de Dieu sur luy ne l'esmeut à desirer son bien, & en son bien le repos de son Royaume, le chemin de la paix, la voye de se rendre Roy, d'oster tous les partys de son Royaume, hors mis le sien, & comme il n'y a que luy à qui le sceptre appartienne, ne souffrir point qu'il soit rompu en pieces, & qu'indignemẽt chacun en emporte vn morceau, luy-meſme eſtant la premiere & plus certaine cauſe de son mal'heur, qu'il s'asſeure qu'au lieu de l'en deliurer, Dieu le luy augmentera au double. Ie ne veux pas seulement parler de ceux de la Ligue, ie parle encores de nous-meſmes. Ce que les autres font par meschanceté, nous le faiſons par neceſſité: & ce pendant quant à luy, tout luy

est égal pour sa Couronne, elle est aussi bien dissipee & desmembree des vns que des autres, son peuple autant foulé par nous que par la Ligue. Et n'estoit que nous nous deffendõs, ils attaquent; qu'on nous poursuit, ils poursuyuent; que nous nous soubmettons tousiours à luy, les autres le veulẽt assubiettir à eux: On pourroit dire, que le mal que nous faisons par force à son Royaume, est aussi grand que celuy qu'ils y font pour leur plaisir, & pour assouuir leur ambition. A ce mal, helas! il n'y a qu'vn seul remede: qu'il vueille seulement y remedier, il sera Roy paisible, absolu, obey, craint, aymé & redouté, pourueu qu'il le vueille. Mais cõment ferons nous des vœus que Dieu luy en mette le pouuoir dans les mains, si premierement il n'en a le vouloir au cœur? Grand Prince, que ne te crois-tu toy-mesme! tu n'as nul si fidelle conseiller. Ie t'ay ouy autresfois blasmer la faute du Roy de Portugal, qui hazarda son Estat sur vne bataille, comme iugeant sagement qu'il n'y a rien si miserable qu'vn Prince des-herité: hé! où as tu mis ta prudence? tu te hazardes à moins cent fois qu'vne bataille, qui t'a peu persuader

que ces gẽs qui n'ōt pour desir q̃ ta mort, pour but que ta Couronne, mettront bas les armes coniurees contre toy seul, pour te voir aigrir & faire fort le mauuais cõtre ceux de la Religion. Non non, il te la faut laisser, autrement tu n'auras iamais la paix auec eux: & ie croy que si tu la pouuois quitter sans la vie, tu as des gens assez effrontez pres de toy, pour le te conseiller. Ils t'ont chassé hors de Paris, ce que iamais les Anglois, les Espagnols, les Allemans ne firent à tes bisayeux: & par tes lettres patentes, tu monstres à ton peuple, qu'au lieu de t'en ressentir, il semble qu'il te tarde desià qu'ils ne t'ont pardonné. Tu commandes que l'on prie Dieu pour ceste reconciliation: il n'y a donc point autrement de danger de leuer la main contre son Roy. Or croy, puis qu'ainsi est, que celuy qui a entrepris de te faire fuyr auiourd'huy, entreprendra bien de te faire mourir demain. Et cela, grand Roy, n'est-ce pas se hazarder, que de monstrer à ses sujets, qu'il est si facile d'attenter contre toy, quand au lieu de te vouloir venger, tu pries que l'on appaise ceux que tu deuois faire punir? qui t'a peu si malheureusement persuader que le

remede de ton mal, estoit la guerre ciuile? que par ceste voye tu recouurirois ton authorité sur tes sujets? Ah! que tu es trompé. Il n'y a rien dangereux en vn bastiment que le feu, en vn corps que la fiéure continuë, en vn estat que la guerre ciuile. Si tu veux remedier à ces maux estouffe le feu qui brusle ta maison, amortis la fiéure continuë du corps de ton estat, donne luy la paix: Car c'est le seul moyen de garder ton Royaume. Tu dis que si tu prononces ce mot de paix auec ceux de la Religion, tu auras quant & quant toutes les armees de la Chrestienté Catholique contre toy? qui te despouilleront de ton Estat. Ouy, si tu le dis, comme celuy qui fuyoit dernieremẽt de Paris deuant le Duc de Guyse. Prononce le comme celuy qui gaignas les batailles de Iarnac & de Moncontour, & qui tout seul estois plus effroyable, que tout le reste de ton armee: dis-le de ceste façon, & tu trouueras que tout tremblera. Si sur ceste bonne & saincte resolution, tu te veux armer, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suysse couuriront d'armes & de cheuaux toutes les pleines pour ton seruice: Ils t'en-

uoyeront des forces baſtantes pour battre & l'Eſpagne & l'Italie, & ta France, encor ſi elle y eſtoit iointe. Pẽſe premierement que cela eſt le bien de tõ Royaume, puis il ſera ayſé de le faire croire à ton peuple, quant toy-meſme tu le croiras, & ſi ton peuple le croit, & que tu le vueilles, il eſtimera ſes ennemis & les tiens, ceux qui voudront le contraire. Mais tu crains la Ligue: qui veux tu donc qui ſoit ſi hardy pour toy, de qui prendra on courage que du tien? donne, donne vne paix raiſõnable à tes ſujets. Commence par les tiens, par les Catholiques, fay les contenter de la raiſon, & n'aye peur que les autres ne s'y reduiſent: ils ſont trop foibles pour reſiſter contre toy en vne mauuaiſe cauſe. Elle ſera telle, ils refuſent vne equitable paix, mais ils ne le feront pas s'ils ne l'ont iamais fait, le prouerbe eſt trop ordinaire en ta Cour, Que l'on les contente pour vn preſche. Tu as encores crainte, & de qui bon Dieu? du Roy d'Eſpagne, Monſtre luy les tableaux de ton pere, & de ton ayeul, il tremblera iuſques au fond de Caſtille. Du Pape, n'as-tu pas chez toy des heritiers de Charles de Bourbon? ce ſont

bayes. Comment ce peut-il faire, que toy qui as tant veu, qui as tant manié de choses, qui as tant d'experiences, puisses auoir ceste apprehension si engrauée, & à si peu d'occasion ? Croy deux maximes: L'vne, que tes ennemis ont en toy le meilleur amy qu'ils sçauroient auoir: L'autre, que sans ceste nuee noire que tu vois autour de la Rochelle, qu'ils craignent cent fois plus que toy, il y a long temps qu'ils t'euſſent enſeuely : mais adiouſte & croy encores ceſte troiſieſme, que toutes & quantes-fois que tu voudrois à bon eſcient le bien & repos de ton eſtat, il ne tiendra qu'à toy que tu ne ſois le maiſtre, & que tu ne rendes & les vns & les autres ſi petits en ce qui concernera ton obeïſſance, & ton rang, qu'il ne ſera pas en leur puiſſance de tourner vn œuf, ſi tu le veux permettre. On te perſuade que le plus fort party, eſt celuy des Catholiques, & qu'il faut que tu t'aſſeures profondement en ceſtuy-la, & t'en rendes le chef, pour oſter ce tiltre au Duc de Guyſe : On le te perſuade, mais on te trompe. Il ne faut pas que les partis te reçoiuent, & que tu ailles à eux : Il faut qu'ils viennent à toy, & que tu les reçoi-

ues. Eſtre Roy, c'eſt ton party : il ne t'en faut point d'autre: que tous les autres cedent à celuy-la. Qu'eſt-ce à dire qu'vn Roy de Frãce entre en ialouſie d'vn Duc de Guyſe, qu'il ſoit en peine de luy faire perdre ſa creance? Ne cognois tu pas que ceſte ialouſie te rend eſgal, & d'eſgal incontinent inferieur? Il y a bien des degrez pour monter à vne Couronne, il n'y a point pour en deualer. C'eſt vn precipice. Si vn Roy deſcend tant ſoit peu, il tombe. On te conſeille de faire bien le coleré contre nous, & apres l'auoir bien contrefait, tu le deuiens à bon eſcient. On te trompe encor d'auantage, & n'eſtoit la paſſion de ta Religion, tu le iugerois bien. Aſſeure toy que ce Duc qui deuient ſi puiſſant en ton Royaume, ne retient la meilleure & la plus grande partie de ce qu'il a auec luy, que parce que c'eſt à toy-meſme qu'il s'adreſſe. Penſes-tu que ceux qui le ſeruent, n'ayent pour but que la ruyne des Huguenots? Nenny, nenny; qui a-il à gaigner contre eux ? Si ie m'eſtois abandonné à le ſuyure, quant à moy ie penſe que ce ſeroit pour les eſperances qu'il auroit d'eſtre Roy vn iour: Car qu'il ſoit eſtimé pour le zele de ſa

Religion

Religion Catholique, pour faire mourir force Huguenots, cela eſt bon pour eſmouuoir les crocheteurs de Paris, & leur faire crier, au Huguenot. Ceux qui ſont capables de l'ayder à remuër vn Royaume, ont dautres conſiderations que cela. Or ces conſiderations ne ſe font pas perdre par ta contenance, animee contre ceux de la Religion, & tremblãte contre la Ligue: Cela au contraire c'eſt leur accroiſtre & les moyens & les ſeruiteurs & l'auctorité, quand on void que toy-meſme tu montres de les craindre: qui ne les craindra apres? Qui enhardiſt les hommes que l'impunité? Naturellement nous aymons la liberté. Iamais il n'y eut de Royaume, qui n'eſſayaſt de deuenir s'il pouuoit, eſtat populaire. Rien ne ſe doit ſi precieuſement garder par vn Prince que ſon reſpect, ſa Majeſté & ſa crainte, laquelle perduë vne fois, ne ſe peut iamais recouurer que par les choſes qui font craindre, c'eſt à dire, par la violence & par la cruauté. Grand Roy, tu receuras ce propos comme il te plaira: Ce n'eſt point à moy, à limiter tes intentions. Mais ſi tu le lis auec autant de paſſion pour ton bien propre, comme ie l'eſ-

cris, tu iugeras que s'il m'eſchappe quelque mot de violence, voire meſme contre toy, c'eſt l'indignation & le creue-cœur qui m'y contraint, voyant le tort & les outrages que l'on te faict: A quoy il ſemble, par maniere de dire, que tu conſentes par ta patience. Ne penſe point que i'aye voulu accuſer en toy-meſme ton ouurage, toute l'Europe me deſmentiroit; & ſi tu en voulois des teſmoins, il ne faudroit que nous que tu as ſi ſouuent batus, pour en dire. Croy certainement que le deſplaiſir que i'ay de voir que tu ſouffres, mal conſeillé, les audaces que l'on entreprend ſeulement ſur la confiance que l'on a que tu les ſouffriras, me le tire du cœur & de la plume. Ie ſçay que tout ce qui eſt autour de toy preſque t'a trahy, iuſques icy: que ce que tu as fait contre toy-meſme, tu l'as fait en procedant par la voye, par le contraire de laquelle les Princes faillent le plus ſouuẽt, par croire cõſeil: I'y eſtois preſent, quãd on te diſoit que toutes tes villes, tous tes peuples, toutes tes Prouinces eſtoient deſià à Monſieur de Guiſe, tous tes hommes à luy. On te le diſoit: & n'y auoit que ceux meſmes qui te le diſoient, qui ſuſ-

sent à luy, & ne te le disoient que pour te vendre & te trahir à luy. Les plus fortes armes de la Ligue contre toy, ont esté en ta Cour, en ton conseil, en ton cabinet. Ainsi il estoit malaysé, que tu ne fusses empeschés par tant de choses contraires à tes bonnes intétions. Mais puis que Dieu à ce dernier danger où il t'auoit mis, t'a osté toute excuse & toute occasion de doute: que cela au moins te donne enuie de t'aymer toy-mesmes plus que tu n'as fait, de vouloir ton bien, ton repos, ta grandeur à bon escient: & quand tu la desireras, tu ne peux que tu ne desires par consequent celle de ton Royaume.

Ie veux finir par toy flambeau de la guerre, qui as tourné à la ruyne de ton Roy & de ta patrie les grandes graces que Dieu t'auoit donnees pour pouuoir dignement seruir & l'vn & l'autre. Penses tu point que tu seras puny vn iour du parricide que tu commets contre ta propre mere: de tant de maux, ou dont tu es cause, ou que tu fais toy-mesme à celle qui t'a tant fait de biens: tant de maux dis-ie, ausquels tu pouuois remedier, ou par desirer moins, ou par plus sagement desirer, ou pour le

moins par borner tes desirs à la fin? Non non: Il ne te faut point d'autre punition, que tes propres desseins. Voylà ta gesne. Pauure homme! tu as desià presque quarante ans sur la teste, & tu n'oses encore prendre le nom de Roy: quant en auras-tu l'effect? Penses-tu si aysement venir à bout de ceux qui peuuent empescher la fin de tes vaines esperances? Il y a trente ans que l'on perd temps à leur faire la guerre: Ie t'en donne dix de meilleur marché, il t'en reste vingt: Quel Roy seras-tu au bout de cela, à soixante ans? On t'a ouy mocquer du Cardinal de Bourbon, à qui tu auois persuadé de l'estre à ceste aage là: A peine y viẽdras-tu plustost: & si il faut encores que beaucoup de choses te succedent à souhait. Tu ruyneras le Roy de Nauarre (labeur vain de toy & de tes enfans, ie m'en asseure.) Songe toy mesme à te garder de luy: il a les ongles plus grands que toy: Mais ie le veux, tu le ruyneras: quant cela seroit, comment feras-tu pour regner? Si apres sa ruine la France est en proye, comme il est malaisé autrement, es tu plus fort que le Roy d'Espagne? y as tu plus de droit que luy? que le Duc de Sauoye fils d'vne

fille de France, plus proche que toy, ayãt espousé vne arriere fille de France? que le fils du Duc de Lorraine ton aisné, fils d'vne fille de France aussi, & nepueu du Roy? Si au contraire l'estat se maintient en son entier, comment osteras-tu par vne voye legitime le droit aux Princes du sang Catholiques qui resteront, & qui sont en assez grand nombre, & assez ieunes pour ne mourir point deuant toy, si tu ne les fais mourir? Qui plus est, auparauant tout cela, qui te peut persuader que le Roy qui regne ne t'empeschera point de regner? tu ne sçaurois tant qu'il viura: Il faut que tes premiers coups cõmencent sur luy (& cela fais-tu bien): il faut que tu l'ostes de deuant toy, car il te nuist dix mil fois plus que le Roy de Nauarre: & si tu n'as ce premier dessein, tu n'as du tout point de iugement en ton dessein. Car tu ne puis luy viuant estre Roy, non pas mesme durer gueres, tenant le chemin que tu tiens: Mais tu ne veux pas regner. Et quoy donc miserable? Si ce n'est cela, qui te meine? si ce n'est vne grande & puissante ambition, qui t'anime, telle que l'auoient autrefois ou Marius, ou Sylla, ou Cæsar: on te de-

teſtera bien aux ſiecles aduenir d'auoir tant fait de mal au monde pour neant. L'ambition eſt la peſte de la ſocieté humaine : elle a touſiours accompagné neantmoins ceux qu'elle poſſedoit, du luſtre de tant de belles & grãdes actions: que l'on blaſme les ambitieux : mais on les admire. Si tu as l'ame aſſez genereuſe pour conceuoir les eſperances d'vn Royaume, il ſe trouuera quelqu'vn à l'aduenir qui dira, que tu eſtois digne de naiſtre Roy, puis que tu as oſé entreprendre de l'eſtre. On ne t'imputera, peut eſtre, point les malheurs & les calamitez dont il te faut neceſſairement eſtre cauſe pour y paruenir: mais on dira que de ceſte façon le deſtin a voulu ſignaler ta venuë, que tu deuois eſtre trop grand pour ſortir par vne porte ordinaire,& qu'il te falloit des ruines pour te receuoir, & pour te faire place: *Nec aliam venturo fata Neroni Inuenere viam.* Auſſi tu ſeras condamné: mais beaucoup de ceux qui te condamneront deſireront de te reſſembler: ou au contraire, ſi laſchement meſchant, tu n'as au mal que tu fais autre but que d'empeſcher le bien & le repos de tout le monde, que dirõt de toy nos nepueux:

qui eſt-ce d'entr'eux qui ne t'appellera point le fleau de ce ſiecle icy ? Mais puis que tu ne peux eſtre Roy, tu n'as pas enuie de l'eſtre: il te ſuffiſt ſeulement de brouiller & diuiſer noſtre eſtat, afin au moins que tu en retiennes la meilleure partie. Encor plus miſerable. Dieu ne t'auoit-il pas aſſez donné de vertu pour y meriter vne part honorable, par les mains de ceux à qui iuſtement le tout appartiendroit ? qui euſſent eſté touſiours bien ayſes de t'auoir pres d'eux pour parent, comme tu l'es, & pour bon & vtile ſeruiteur cõme tu le pouuois eſtre. N'aymois tu pas mieux eſtre tenu à ton Roy de ton bien en ſeruant à ta patrie, qu'à vn Prince eſtranger en la ruinant ? Regarde ce que tu fais: ton pere & ton grand pere ont fait en Italie la part au Roy d'Eſpagne, & tu la luy veux faire en France: *ſic ne patriſſas* ? Ce n'eſt point encor tout cela. Quoy donc ? le ſeul zele de la Religion Catholique t'eſchauffe le cœur. Ie croy que tu le dis en public, non pas en ton cabinet, encores ay-ie peur, que ſi tu ne changes bien toſt de langage, tu ne te repentes d'auoir chaſſé ton Roy de Paris. Il n'eſt pas heretique, Non: mais il eſt Roy.

Quiconque le sera ou d'effet ou d'esperance, t'est ennemy. A la fin tu feras cognoistre que c'est encores pour cela mesme que tu en veux au Roy de Nauarre, & que tu es plus ialoux de son esperance que de sa conscience. Ie le croy, & s'il te vouloit permettre d'estre Roy, tu luy permettrois aisément d'estre Huguenot. C'est le zele de la religion bon Dieu? Quoy? pour l'augmenter. Il y a encores tant de Turcs & de Sarrasins au monde, qui te detiennent le Royaume de Ierusalem, hereditaire à ta maison: que ne tournes tu plustost là tes desseins que sur celuy de France? Pour la deffendre, hé! qui l'attaque? qui ose rien demander aux Catholiques? Ie suis donc d'aduis, que tu nous persuades, que les loups se doiuent donner garde, que les brebis ne les surprennent: que les Lyons se defient des Cerfs. Ce que tu dis est cela mesme. Pour vn homme de la Religion en France, il y a cent Catholiques. Si le Roy de Nauarre pendant la vie du Roy prenoit la voye de les persecuter, il seroit mal traité: si apres, il seroit mal receu. Non: n'allegue point ces excuses: on s'en mocque. Dis seulement que tu veux regner, que tu veux

estre Roy: voylà la plus vraye & la plus belle couleur de ton enseigne.

Ie concluray à la fin, & ne te repliqueray que ces deux ou trois mots sur les lettres que tu as faict courir. Tu publies premierement, que c'estoit toy seul qui aduançois le voyage de Guyenne, (*id est*, contre le Roy de Nauarre) auquel tu auois tant d'affection. Mais qu'est-il besoing que tu solicites autruy? que n'y vas-tu toy-mesme? Cerche là, ou vne victoire, ou vne mort honorable comme le Duc de Ioyeuse. Fais ceste offre au Roy d'y aller en personne: il te prendra au mot: ménes y tous tes amis, toutes tes forces: il les augmentera encor des siennes: Porte-là le feu de la guerre, puis que c'est là où tu trouueras tes ennemis, & tu les y trouueras sans doute. Pourquoy l'allumes tu en Picardie? y a-il aussi des heretiques la? Que pleust à Dieu que Calais & Boulongne, fussent aussi bien à la deuotion du Roy de Nauarre comme tu les en accuses: On te garderoit bien d'aller faire le mutin à Paris: tu aurois tout loisir de te renfermer à Chaallons, sans penser qu'à te defendre. Voicy que c'est. Tu voudrois que le Roy te laissast la tutelle

de France entre tes mains, & que luy s'en allaſt en Guyenne faire la guerre pour ta querelle, ruiner le Roy de Nauarre ton ennemy, eſtablir tes affaires, afin que ce pendant qu'il s'amuſeroit là à battre vne bicoque, tu luy priſes deça vne ville, & à la charge encor qu'à ſon retour il te feroit place, toutes & quantes-fois qu'il te plairoit. Tu as raiſon: c'eſt tres bien aduiſé & ſagement: mais il eſt encores plus ſage q̃ toy de ne le vouloir pas faire. Tu dis que le Duc d'Eſpernon fauoriſe les heretiques: tous ceux qui t'empeſchent d'eſtre Roy, ſont heretiques à ton compte, ou les fauoriſent. Il s'en trouuera donc bien au monde s'il plaiſt à Dieu. Tien pour choſe certaine, que ſi ceſtuy-la euſt voulu auoir la moindre intelligẽce auec le Roy de Nauarre, s'il luy euſt mis entre ſes mains la moindre ville de celles qu'il auoit en ſa puiſſance, ou l'ayder tant ſoit peu des commoditez d'argent qu'il pouuoit auoir, il n'y euſt point eu aſſez de place en France pour te cacher: Tu ſerois deſià perdu, ie dis perdu ſans remede: Rens luy grace de ta conſeruation, dont ſa fidelité eſt cauſe aux deſpens de la ſienne & de celle de ſon

maiſtre. Il eſt allé chercher noiſe, ce diſtu, en Picardie & en Normandie. Quelle part as tu en ces deux Prouinces là ? De l'vne feu Monſieur le Prince en eſtoit gouuerneur : en ſon abſence, il y auoit des Lieutenans de Roy : de l'autre le Duc de Ioyeuſe, tout de meſmes, ny toy, ny nul de tes parens n'y auez droit. Mais non ie t'excuſe : tu veux regner, tout t'eſt loiſible. Tu te plains encor que l'on auoit fait courir de mauuais bruits contre toy & contre ton honneur : leſquels graces à Dieu, tu as effacez par ce dernier acte. Tu es vn merueilleux Rhetoricien : certes il eſt vray, tu t'en es bien purgé. On t'accuſoit d'auoir mutiné le peuple de quelques villes de ce Royaume cõtre les Gouuerneurs que le Roy vouloit y eſtablir : Tu as effacé ce bruit en mutinant celuy de Paris contre le Roy meſme. On te blaſmoit d'auoir à Chaalons, à Reims, à Soiſſons & par tout où tu mets le pied, ſaiſi ſes deniers : Tu t'en és purgé en prenãt ceux de ſon eſpargne dans ſa ville capitale. On te ſoupçõnoit d'auoir des entrepriſes contre l'eſtat, & d'aſpirer à la Couróne, & pour ceſt effet de t'eſtre deſià emparé de quelques bonnes villes te-

nuës par toy ou par tes partisãs, ausquelles le Roy n'est point obey : Tu as faict euanouyr ce faux bruit, en venant toymesme te rendre le maistre de Paris, & en chassant le Roy, apres auoir forcé, tué & desarmé les gardes, & faict prẽdre les armes à la populace contre luy. Ainsi tu essuyes brauement vn larcin par vn sacrilege, vn meurtre par vn parricide, vn peché par vn crime. Ta subtilité est trop grossiere. Tu triomphes de ce que tu as osé venir auec huit Gentils-hõmes dans Paris marque de ta simple innocence. Voilà de grandes nouuelles, sois dans la Rochelle auec toute ta nouuelle cour, toute ta suitte, toutes tes gardes: Le Roy de Nauarre y entrera auec quatre, & si au partir de là, tu ne t'en fuys, il te mettra en peine: cela est bon à dire en la basse Bretagne: mais ceux qui cognoissent que tout le conseil du Roy est pour toy, que sa Mere te fauorise, que tous les mutins & tous les crocheteurs de Paris, & toute la populace est à ta deuotiõ, diront que ta simplicité estoit bien fine, ton innocence bien suspecte. Comment veux tu que nous croyons que tu t'es si doucement fié au Roy, veu qu'apres la Ligue, quãd vous fistes vostre

belle capitulatiõ, à S. Maur, tu n'y voulus iamais venir, que tu ne fusses aussi fort que luy, veu que durant qu'il a esté en son armee cõtre les Reistres tu n'y as pas mis le pied, hormis vne fois l'ayant surpris & seulement vn quart d'heure? Non, croy moy: c'est ton mestier de faire ces coups là, non de les excuser: tu sçais mieux l'vn que l'autre. Il y paroist bien, puis que tu te vantes qu'il a esté en ta puissance de retenir ton Roy malgré luy. Ah! qu'as tu dit là Estrãger? Retenir vn Roy de France? c'est tout ce que pourroit faire l'Europe cõiuree, c'est l'entreprinse d'vn Empereur encores bien hazardeuse. Si ton ayeul eust pensé que iamais tu eusses deu proferer telles paroles, il eust estouffé ton pere pour t'empescher de venir au monde: en vn estat paisible, en vn Royaume tranquille, ceste seule parole t'eust cousté la teste. Voilà pourquoy tu le troubles aussi.

De tout le reste de ta Lettre publique les mots en sont trop expres, trop bien couchez pour estre cõtredits. En faisãt le discours de ta belle vaillantise, ils monstrent ton dessein mieux que nul ne sçauroit faire: ie n'en veux prendre que la fin,

par laquelle tu dis, que tu t'es saisi de la Bastille, de l'Arsenal, & des autres lieux publics, des coffres & finances du Roy, pour remettre le tout entre les mains de sa Majesté pacifique, tel que par l'interceſſiō du Pape & des Princes de la Chrestienté, tu esperes de la rendre: sinon, auec les mesmes moyens, tu essayeras de desgager les Catholiques de la persecution de ceux qui fauorisēt les heretiques aupres de luy. Voilà vn braue dilemme. Ie croy que tu entens pacifique, non pas paisible ou appaisé, mais en tel estat qu'il ne te puisse faire de guerre, cōme tu esperes le rendre par les forces & les moyens d'Espagne & d'Italie: c'est l'interceſſion, que tu veux dire: & finalement petit & simple sujet tu denonces la guerre à ton Roy: les autres la souffrent, cestuy-cy la commence. Si le feu Empereur en eust autant dit à son pere, toute la Chrestienté eust esté en armes d'vn costé ou d'autre sur ceste parole, si Dieu luy touche le cœur aussi, i'espere que ce sera ta derniere.

FIN.

Par michel hurault, sieur de fay, petit-fils de chancelier de l'hospital.

DECLARATION DE LA volonté du Roy, faite depuis son departement de Paris.

NOSTRE amé & feal, nous estions en nostre ville de Paris, où nous ne pensions à autre chose qu'à faire cesser toutes sortes de ialousies & empeschemens du costé de Picardie & ailleurs, qui retardoient nostre acheminement en nostre pays de Poictou, pour y poursuyure la guerre commencee contre les Huguenots, suyuant nostre deliberation : Quand nostre Cousin le Duc de Guyse y arriua à nostre deçeu, le neufiesme de ce mois. Sa venuë en ceste sorte augmenta tellement lesdites desfiances, que nous nous en trouuasmes en bien grande peine, par ce que nous auions auparauant estez aduertis d'infinis endroits qu'il y deuoit arriuer de ceste façon, & qu'il y estoit attendu d'aucuns des habitans de ladite ville, qui estoient soupçonnez d'estre causes des desfiances, & luy auions à ceste occasion fait dire auparauant que nous ne desirions pas qu'il y vint, que nous n'eussions composé les troubles de Picardie & leué les occasions desdites desfiances. Toutesfois considerant qu'il estoit venu seulement accompagné de quatorze ou quinze cheuaux, nous ne vouluſmes pas laisser de le voir, pour essayer à faire auec luy que les causes desdites desfiances & troubles de Picardie fussent ostees : à quoy voyans que nous n'auançions gueres, & que d'ailleurs nostredite ville se rempliſſoit tous les iours de Gentils-

hommes & autres personnes estrangeres qui se rallioyent à la suite dudit Duc, que les recherches que nous auions commandé estre faites par la ville, par les Magistrats & Officiers d'icelle, ne se faisoient qu'à demy, pour la crainte en laquelle ils estoient, & aussi que les cœurs & volontez d'aucuns desdits habitans s'aigrissoient & alteroient tous les iours de plus en plus, auec les aduertissemens ordinaires qui nous redoubloient iournellement qu'il deuoit esclorre quelque grand trouble en ladite ville : Nous prismes resolution de faire faire lesdites recherches plus exactement par les quartiers d'icelle que les precedentes, à fin de descouurir & recognoistre au vray l'estat de la ville, & faire vuider lesdits estrangers qui ne seroyent aduoüez comme ils deuoient estre. Pour ce faire nous aduisasmes de renforcer certains corps de garde des habitans & bourgeois de ladite ville, que nous auions ordonnez estre dressez en quatre ou cinq endroits d'icelle, des compagnies des Suisses, & de celles du regiment de nostre garde, qui estoient logees aux fauxbourgs d'icelle, & de commander aussi à aucuns Seigneurs de nostre conseil, & Cheualiers de nostre ordre du sainct Esprit, d'aller par les quartiers & autres officiers de ladite ville, par lesquels l'on a accoustumé de faire lesdites recherches pour les authoriser & assister en icelles, comme il s'est fait plusieurs fois, dõt nous fismes aduertir ledit Duc, & tous ceux de ladite ville, à fin que personne n'en prist l'alarme, & ne fust en doute de nostre intention en cest endroict. Ce que du commencement les habitans & bourgeois de ladite ville firent contenance de receuoir doucement, Toutesfois quelque

temps apres, les choſes s'eſchaufferent de telle façon par l'induction d'aucuns qui alloient ſemans & imprimans au cœur deſdits habitans que nous auions fait entrer leſdites forces pour eſtablir garniſons eſtrangeres en ladite ville, & leur faire encore pis, qu'ils les eurent bien toſt tellement animez & irritez, contre icelles, que ſi nous n'euſſions expreſſément deffendu à ceux qui leur commandoient de n'attenter aucunes choſes contre leſdits habitans, & d'endurer & ſouffrir pluſtoſt toutes les extremitez du monde, que de ce faire : Nous croyons certainement qu'il euſt eſté poſſible d'empeſcher vn ſac general de ladite ville, auec vne tres-grande effuſion de ſang. Quoy voyant nous nous reſoluſmes de ne faire executer plus auant leſdictes recherches commencees, & de faire retirer quant & quant leſdites forces, que nous auions fait entrer pour ceſte ſeule occaſion : eſtant vray ſemblable, que ſi nous euſſions eu autre volonté, nous l'euſſions tentee & peut eſtre executee ſelon noſtre deſir, deuant ladite emotion, & qu'ils euſſent tendu les chaines, & dreſſé des barricades par les ruës, comme ils commencerent à faire incontinent apres midy, quaſi en meſme temps par toutes leſdites ruës de ladite ville, à ce inſtruits & excitez par aucuns Gentils-hommes, Capitaines ou autres eſtrangers enuoyez par ledit Duc de Guyſe, qui ſe trouuerét en bien peu de temps departis & rangez par chacune des dizaines, pour cét effect, faiſant retirer leſdictes compagnies, Suyſſes, & Françoiſes. Il y eut à noſtre tres-grand regret quelques harquebuzades tirees & coups ruez par leſdits habitans, qui porterent principalement ſur leſdits Suyſſes,

que nous fismes retirer & loger ce soir là és enuirons de nostre Chasteau du Louure, à fin de voir ce que deuiendroit l'emotion en laquelle estoient lesdits habitans & fismes tout ce qu'il nous fut possible pour l'amortir, iusques à faire le lendemain du tout sortir & retirer de ladicte ville lesdites compagnies, reserué celles que nous auions deuant leur entree posees en garde deuant nostredit Chasteau du Louure; nous ayãt esté remonstré, que cela contenteroit & pacifieroit grandement lesdits habitans. Nous fismes aussi arrester quelque reste de compagnies de gens de pied du regiment de Picardie qui estoiẽt encore toutesfois sept ou huict lieuës de ladicte ville, ensemble quelques Seigneurs & Gentilshommes nos seruiteurs, qui nous venoient trouuer, voyant que l'on en auoit donné ombrage à ce peuple, & que l'on se seruoit de ceste couleur pour esmouuoir d'auantage lesdits habitans: neantmoins au lieu d'en voir l'effect tel que nous attendions pour leur propre bien & nostre contentement, ils auroient continué depuis à hausser d'auantage lesdites barricades, renforcer leurs gardes iour & nuict, & les approcher de nostredit Chasteau du Louure, iusques contre les sentinelles de nostre garde ordinaire: & mesmes se seroient saisies de l'hostel de ladite ville, ensemble des clefs de la porte sainct Anthoine, & autres portes d'icelle: de sorte que les choses seroient passees si auant le 13. de ce mois, qu'il sembloit qu'il n'estoit plus au pouuoir de personne d'empescher l'effect d'vne plus grande violence & emotion iusques deuant nostredict Chasteau. Quoy voyant & ne voulant employer nosdictes forces contre lesdits habi-

tans, pour nous auoir touſiours eſté la conſeruation de ladite ville, & des bons bourgeois & habitans d'icelle auſſi chere & recommandee que celle de noſtre propre vie, ainſi qu'ils ont eſprouué en toutes occaſions, & eſt tres-notoire à vn chacun. Nous nous reſolumes d'en partir ledit iour, & pluſtoſt nous abſenter & eſlongner de la choſe du monde, que nous aymons autãt, comme nous deſirons faire encore, que de la voir courir plus grand hazard & en receuoir auſſi plus de deſplaiſir, ſuplier la Royne noſtre tres honnoree dame & mere, d'y demeurer pour voir ſi par ſa prudence & authorité elle pourra faire en noſtre abſence aſſoupir ledict tumulte, ce qu'elle n'a peu faire en noſtre preſence quelque peine qu'elle y ait employé. Et nous en ſommes venus en ceſte ville de Chartres, d'où nous auons bien voulu incontinent vous faire la preſente pour vous prier de mettre en conſideration la conſequence de ce fait, combien il apportera de preiudice & de deſauantage à la choſe publique, & principalement à noſtre ſaincte Religion Catholique, Apoſtolique, & Romaine, s'il paſſe plus auant: puis que ceux qui auoient accouſtumé de combatre tous enſemble pour la propagation d'icelle, ſeront par ceſt accident (s'il n'eſt reparé) deſ-vnis & contrains de tourner leurs armes les vns contre les autres. A quoy nous vous prions de croire que nous ferons de noſtre coſté tout ce qui nous ſera poſſible, pour n'y tomber, tant a de puiſſance ſur nous le zele que nous portons à noſtredicte religion: que nous auons aſſez fait paroiſtre iuſques à preſent. Et vous prions & exhortons tant qu'il nous eſt poſſible de faire prier Dieu en vos

Egliſes de ceſte reünion, & que l'obeyſſance qui nous eſt deuë nous ſoit conſeruee comme il appartient, & ne permettre que les habitans de noſtre ville, &c. ſe deſuoyent du droit chemin: mais les admoneſter & confirmer à demeurer fermes & conſtans en leurs loyautez enuers leur Roy, en vnion & concorde tous enſemble pour ſe maintenir & conſeruer ſous noſtre obeyſſance, & ne tomber aux inconueniens qui leur ſont preparez s'ils tiennent autre chemin. Et outre que vous ferez choſe digne de voſtre prudence fidelité & deuoir qui ſeruira de grand exemple à tous nos ſubjets nous vous en ſçaurons gré & le recognoiſtrons à iamais enuers vous & les voſtres. Donné à Chartres le iour de May mil cinq cens octante huict.

COPIE DE LA LETTRE eſcrite au Roy, par Monſeigneur le Duc de Guyſe, le 17. de May dernier.

SIRE, Ie ſuis ſi mal'heureux, que ceux qui de long temps par beaucoup d'artifices, ont taſché de m'eſlongner de voſtre preſence, & de vos bonnes graces, ont eu aſſez de pouuoir pour rendre inutiles tous les bons deſſeins que i'ay fait de m'en approcher, & par mes ſeruices me rendre agreable à voſtre Majeſte. Ce que i'ay ces iours paſſez plus eſprouué que iamais, à mon tres-grand regret. Car eſtant laſſé de tant de faux bruits & calomnies, dont on vſoit pour entretenir voſtre

Majesté en defiance de moy, i'ay voulu auec le hazard, dont on me menaçoit, iustifier ma vie, ayant prins resolution de la venir trouuer en si petite compagnie, & auec tant de confiance & franchise, que i'esperois par ce moyen faire voir & à chacun que i'estois fort eslongné de ce dont mes mal-vueillans taschoient auec tant d'artifice, de me rendre suspect: Mais les ennemis du repos public, & les miens, ne pouuans souffrir ma presence aupres de vous, estimans que dans peu de iours, elle descouuriroit les impostures, dont l'on vsoit pour me rendre odieux, & peu à peu me donneroit place en vos bonnes graces, ont mieux aymé par leurs conseils pernicieux remettre toutes choses en confusion & vostre Estat, & vostre ville de Paris en hazard, que d'endurer que ie fusse aupres de vous. Leur mauuaise volonté s'est manifestement recognuë, en la resolution que sans le sçeu de la Royne vostre mere, & contre l'aduis de vos plus sages Conseillers, ils ont fait prendre à vostre Majesté, de mettre par vne voye inusitee, & en vn temps plein de soupçon & partialitez, des forces dans vostre ville de Paris, pour occuper les places publiques d'icelle. Et la voix commune publie qu'ils esperoient, apres s'estre rendus maistres, pouuoir encor vous induire à beaucoup de choses, toutes alienees de vostre bon naturel, & que i'ayme mieux passer sous silence. L'effroy de cela, SIRE, a contraint vos bons & fidelles subjets de s'armer pour la iuste crainte qu'ils ont, en ce que par ceste voye, on ne vouluſt executer ce dont on les menaçoit long temps auparauãt. Dieu par sa saincte grace a contenu les choses en meilleurs termes, qu'on ne les pouuoit espe-

rer, & a comme miraculeusement conſerué voſtre ville d'vn tres-perilleux hazard. Et le commencement, la ſuite & l'enenement de ceſt affaire à tellement iuſtifié mes intentions, que i'eſtime que voſtre Majeſté, & tout le mõde cognoiſt aſſez clairement par là, combien mes deportemens ſont eſlongnez des deſſeins dont mes calomniateurs m'ont voulu rendre coulpable. La forme de laquelle ie me ſuis volontairement ietté en voſtre puiſſance, monſtre la confiance que i'ay pris de voſtre bonté & la ſincerité de ma conſcience. L'eſtat auquel on me trouua lors que i'eu les premiers aduis de ceſte entrepriſe, & dequoy vous peuuent teſmoigner pluſieurs de vos ſeruiteurs, fait aſſez cognoiſtre que ie n'auois doute d'eſtre offenſé, n'y volonté d'entreprẽdre, eſtant plus ſeul & deſ-armé en ma maiſon, que ne doit eſtre vn de ma qualité. Le reſpect dont i'ay vſé me contenant dans les ſimples bornes d'vne iuſte deffence, vous teſmoignent aſſez que nulle occaſion ne me peut faire deſchoir du deuoir d'vn tres-humble ſujet. La peine que i'ay prinſe pour contenir le peuple, & empeſcher qu'il ne vint aux effets qu'amenent le plus ſouuent tels accidents, me deſcharge des calomnies qu'on m'a cy deuant impoſees, que ie voulois troubler voſtre ville de Paris. Le ſoucy que i'ay pris de cõſeruer ceux meſmes que ie n'ignorois point de m'auoir faict de mauuais offices enuers vous à la ſuſcitation de mes ennemis, fait voir à chacun clairement, que ie n'ay iamais eu intention d'attenter aucune choſe contre vos ſeruiteurs & officiers, comme l'on m'a fauſemẽt accuſé. La façon dont ie me ſuis comporté enuers vos Suyſſes, & enuers les Capitaines &

soldats de vos gardes, asseure assez que ie n'ay iamais tant craint que vous desplaire. Si vostre Majesté a sçeu toutes ses particularitez, comme i'estime que plusieurs de vos bons seruiteurs aymans le repos public, qui en sont tesmoins, ne les luy auront pas celees, ie tiens pour asseuré qu'elle demeure par là esclarcie: Que ie n'ay iamais eu la moindre des mauuaises intentions, dont mes ennemis par faux bruits m'ont voulu rendre odieux. Et i'espere, Sire, que la fin en dõnera encores plus asseuré tesmoignage, ayant receu vn des plus grands desplaisirs qui me pouuoit aduenir, quand i'entendis que vostre Majesté auoit pris resolution de s'en aller: D'autant que le subit partement m'osta le moyen de pouuoir, comme i'auois enuie, accommoder toutes choses à vostre contentement: Et à cela ie les voyois disposees, lors que la Royne vostre Mere me fist ceste honneur de venir ceans. Dequoy ie luy ay donné tels tesmoignages, que i'estime qu'elle les peut tenir certains. Puis que ie ne peus lors, Sire, ie continueray ceste mesme volonté, & espere me cõporter en sorte que vostre Majesté me iugera tres-fidelle subiet & seruiteur, qui ne desire tant qu'en bien faisant & pourchassant le bien de vostre Royaume, acquerir l'heur de ses bonnes graces, lesquelles ie ne cesseray iamais de rechercher iusques à ce que Dieu m'en ait presenté le moyen: Lequel ie prie, Sire, donner à vostre Majesté, &c. De Paris le 17. May 1588.

EXTRAICT D'AVTRES lettres escrites par ledict Seigneur Duc de Guyse.

NOVS auions assez de peine à remparer contre les artifices que l'on nous dressoit tous les iours, pour chercher couleur de ne passer en Guyéne cõtre les heretiques: nous allions rendre le Roy content de ses garnisons de Picardie. Et bien que ce regiment n'eust pris le contrepied, que pour raffraichir des vieilles inimitiez, & cercher nouuelles contentions: si est ce que nous auons forcé nos amis à endurer vn inutile mois, les forces d'Espernon sur leurs testes. Quand de nouueau pour plus grand empeschement, le mesme d'Espernon est allé chercher noise en Normandie, & luy eust trouué bien rude, si pour le desir de voir faire la guerre aux heretiques, nous n'eussions encores mesnagé ses affaires, & procuré que nos amis se continsent, sans luy donner aucun trouble ou empeschement. Mais pour plus nous embaraſſer, & par toutes ses garnisons superfluës, & ses voyages perdus, & pour rompre du tout le cours de la guerre, & la diuertir cõtre nous, l'on nous dressa vne partie à l'hõneur, faisantcourir des bruits, pour nous faire craindre plus que les mesmes heretiques: Sur ce que nous aymions vn massacre dans Paris: Tantost de vouloir prendre le Roy: Tantost de saccager la ville, pour en tirer de l'argent, & faire la guerre à qui bon nous sembleroit. Et telles autres impressions que l'on donnoit à sa Majesté, les plus coulourees que faire se pouuoit, pour les rendre tant plus receuables.

uables. C'a esté le dernier artifice, qui nous a plus apporté de desespoir, voyant que le Roy taschoit plus de pouruoir à ses desfiances, qu'à continuer la guerre contre les heretiques, & que nous estions si malheureux d'estre tenus de quelques vns en tel estime : iusques là que la Saincteté mesme en ait prins sujet de nous porter par vn sien Bref à la fidelité enuers le Roy nostre souuerain. Ce desespoir dis-ie de derniere impression, me tenoit fort saisi lors que i'entendis que tout ouuertement sa Majesté renforçoit ses gardes, iusques à quatre enseignes Françoises, & trois des Suysses. De sorte que pour ne demeurer vne seule heure soupçonné d'actes si vilains, ie me rendis douze heures apres dans Paris, accompagné de huict Gentils hommes, & au milieu de toutes les gardes mentionnees cy dessus, ie vins baiser les mains à sa Majesté, ne portant autre sauf-conduit que mes seruices, & la confiance que doit auoir vn bon sujet en son Roy. Ceste franchise, sincerité & cœur ouuert, me deuoit apporter, ce me semble, vne claire iustification de tous les faux bruits passez. Et à la verité il n'y eut homme de bien qui n'en sentist ioye en son cœur, comme chacun l'apperçeut assez euidemment. Le lendemain tousiours asseuré en ma conscience, ie fus tout le iour aupres du Roy enfermé tantost dans les Tuileries, traittant du voyage de Guyenne & de ceste guerre que i'affectionnois tant. Pendant ces iours, comme il est à presumer, le Roy s'informa de tous costez si i'estois poursuiuy de plus grande trouppe, que celle qu'on auoit veu à mon arriuee. Et apres auoir cognu, comme la verité estoit que i'estois ainsi seul, & sãs vn seul hõme de guerre, à quarãte

lieuës de moy, Voicy le lendemain matin douzieſme May, entrerent auſſi toſt que le iour, douze enſeigne de Suyſſes, & huict enſeignes de gẽs de pied François, outre les quatre de la garde, par la porte S. Honoré, le Roy eſtãt & tous ceux de ſa Cour à cheual pour les receuoir. Le maiſtre de Camp du regiment des gardes, & les Colonnels des Suyſſes ont commandement de s'aller ſaiſir de toutes les places de Paris: & pour n'eſtre empeſchez, les habitans d'vn bout de la ville furent departis tout à l'oppoſite de leurs quartiers, à fin de les tenir en volonté de ſe rompre d'eux meſmes, pour le ſoucy & l'eſlongnement de leurs femmes & enfans, en tel accident. Durãt que cela ſe diſpoſoit, ainſi que ie dormois en mõ logis, ſi peu accompagné, que mon train n'eſtoit pas encores arriué de Soiſſons: comme Dieu voulut, au temps qu'on ſeparoit des forces en tant de lieux, i'eus loiſir d'en eſtre aduerty, quelques Gentils-hommes de mes amis, eſtans à Paris pour leurs affaires, me vindrent trouuer. Et ſur tout, Dieu excita miraculeuſement tout le peuple à courir vnanimement aux armes. Et ſans conferer enſemble, aſſeurez de ma preſence, & de quelque ordre que ie mis ſoudain parmy eux, d'eux meſmes s'allerent accommoder & barricader de tous coſtez, à dix pas deſdites forces eſtrangeres, & d'vne ſi grande promptitude & vehemence qu'en moins de deux heures ils firent entendre auſdites troupes, qu'elles euſſent à ſe retirer à l'inſtant hors de la ville & fauxbourgs. Et ſur ce meſme temps, vn Suiſſe en quelque quartier bleſſa vn habitant, les habitans chargerent les Suyſſes qui ſe trouuerent là. En tuërent douze ou quinze, & en bleſſerent vingt

ou vingt-cinq, & des-armerent les autres. D'autre costé quelque compagnie des gardes du Roy fut aussi desarmee, & renuersee dans les maisons, où ils furent contraints auec leurs Capitaines de s'enfermer. Cela fut cause que ie marchay par la ville, & d'abordee deliuray neuf cens Suisses prisonniers, & plusieurs soldats des gardes, que ie fis reconduire seurement iusques au Louure. Ceste iournee toute reluisante de l'infallible protection de Dieu, estant acheuee, i'allay par toutes les ruës iusques à deux heures apres minuit, priant, suppliant, menaçant le peuple, si biẽ que par la grace de Dieu il ne s'en ensuyuit aucun meurtre, massacre, pillerie, n'y perte d'vn denier, n'y d'vne goutte de sang, outre & par dessus ce quẽ vous auez entendu, encores que le peuple fust extremement enuenimé, pour auoir sçeu (disoient ils) qu'il y auoit eu vingt potences prestes, auec quelques eschaffaux, & auoir veu les executeurs de iustice pour faire mourir cent ou six vingts personnes qu'ils nommoient, & que i'ayme mieux vous laisser deuiner, qu'escrire. Ie ne vous puis celer combien de contentement m'apporta ceste grace immense de Dieu. Premierement pour voir si clairement mon hõneur desgagé de ses soupçõs de sac & massacre qu'on auoit essayé de persuader à tant de gens de bien. Car pour auoir peu tout cela, & l'auoir si heureusement empesché, ie rendois muëts tous mes ennemis. Secondement auoir donné preuue de mon zele au seruice & à l'honneur de mon Roy, iusques à faire rendre les mesmes armes qu'on auoit portees contre moy, & leurs feux, & leurs tambours, reconduire les prisonniers, renuoyer les drappeaux, desgager les assiegez, & ne per-

dre le respect, où les plus constans l'eussent peu perdre. Ils firent tant qu'ils persuaderent le Roy de s'en aller, vingt quatre heures apres que i'eusse peu mille fois si i'eusse voulu l'arrester : mais jà à Dieu ne plaise, que i'y aye iamais songé. Depuis son departement sa Majesté à quelque autre conseil & aigreur. I'ay receu l'Arcenal, la Bastille & les lieux forts entre mes mains. I'ay fait seeller les coffres de ses finances: pour consigner le tout entre les mains de sa Majesté pacifique, tel que nous l'esperons rendre par nos prieres enuers Dieu, par l'intercession de sa Saincteté, & de tous les Princes Chrestiens, & pour ceste signalee & non commune preuue de fidelité, qu'il luy a pleu mettre entre mes mains. Ou si le mal continuë, i'espere par les mesmes moyens conseruer ensemble, & la Religion & les Catholiques, & les desgager de la persecution que leur preparoient les confederez des heretiques aupres du Roy.

FIN.

SECOND

DISCOVRS SVR L'ESTAT DE la France.

VSTE, Il me souuient de t'auoir autrefois enuoyé vn payſage de la France, & vn crayon du viſage qu'elle portoit vn peu auparauant les derniers iours du feu Roy. Ce fut vn ouurage que ie fis plein de loiſir & en ſeureté eſlongné des miſeres & de la pitié. Ie m'eſtudiay autãt que ie peu de te monſtrer au naïf toutes ſes rides, ſes coups, ſes cicatrices & les bleſſures qu'elle auoit receuës pendant ces guerres. Somme ie me flattay en ma beſongne: & trop hardy certes, trop inuentif, ie te peignis encores des playes cachees, des maux incognus qne ie ne ſçauoy' que par coniecture, & ne traçoy' qu'en deuinant. Deuin mal-heureux des mal-heurtez de ma Mere. Ie me repenty mille fois depuis quand le temps eut ou-

uert ſes abſcez d'auoir iamais eſſayé à les deſcouurir. Maintenant ſi tu te repreſentes la curioſité de tes Flamens qui font tirer le pourtraict de leur amy tout tel qu'il eſtoit entre le lict & le cercueil, vn peu deuant que expirer, ou vn peu apres: imagine toy, Iuſte, que i'en fay de meſme. Ie veux laiſſer à noſtre poſterité le tableau de la France mourante, auſſi bien imité, ſi ie puis, comme celuy que ie te fy, quand elle n'eſtoit que malade. Et quelqu'vn peut eſtre à l'aduenir coudra ſes pieces rapportees enſemble, & en fera vne tapiſſerie de l'hiſtoire de ſon temps. Fay doc de ce diſcours ce que ie te priay de faire de l'autre, ou garde-le en ton eſtude, ou, s'il te ſemble bon, dõne-le à tes amis. Quant à moy ie ne l'eſcry que pour toy & pour moy.

Il eſtoit bien aiſé à iuger que les deſſeins du Duc de Guyſe, & ceſte grande & Royale ambition qui naſquit auec luy, ne pouuoit mourir qu'auec luy. Où euſt-il deſormais mis ſes colonnes & ſes termes apres auoir honteuſement chaſſé ſon Roy de la capitale ville du Royaume? Et dés lors à la verité nul ne ſe trouua de ſon party qui ne luy reprochaſt qu'au paſſa-

ge de ce Rubicon, il deuoit ou plus ou moins faire: les François, & principalement la Nobleſſe, eſtans reſtez ſi au vif offenſez de la hõte de leur Roy, qu'il tint à fort peu que ce rideau mal tendu ne ſeruiſt d'eſponge pour effacer toutes les couleurs deſquelles ceſt eſprit delié auoit iuſques là deſguiſé le tableau de ſa vie. Tant eſt que apres il ſe trouua force Prophetes qui predirẽt ſans inſpiration, ou que le Roy ſe defferoit du Duc, ou le Duc du Roy. Car que ceſte grande playe ſe peuſt iamais reconſolider, il n'y auoit n'y apparence, n'y eſperance.

Ce furent donc Barricades qui à la verité mirent la derniere barriere & la cloſture aux entreprinſes de ce grand Duc. Depuis ce iour la tout ce qu'il fit fut commencé ſans preuoyance, fut conduit ſans iugemẽt, & reüſſit à la fin à vne tres-miſerable fin.

Apres ce beau chef d'œuure, au lieu qu'ayant vne fois tiré l'eſpee contre ſon maiſtre, il en deuoit ietter le fourreau en la riuiere, comme l'on dit, il s'en repentit quaſi, & ſe perſuada que par vn autre chemin il auroit raiſon du feu Roy. Luy qui par la voye ouuerte eſtoit de ſià arri-

ué au plus haut eſchellon de ſon entre-prinſe, mal conſeillé redeſcent tout à coup iuſques au dernier, & recommence à cercher le vieil manteau de l'authorité Royale & l'apparance de ſa bonne grace, pour regagner par là les François, qu'il penſoit vn peu ſcandaliſez de ſa hardieſſe.

Comme Dieu oſte le ſens, ce pauure homme creut qu'vn Prince offenſé ſe pouuoit reconcilier, & qu'il trouueroit vn moyen pour perſuader à vn Monarque de quitter ſa Couronne, ou s'il ne luy perſuadoit, de faire croire au moins aux peuples, qu'il le luy auroit perſuadé, à fin que perſonne ne trouuaſt eſtrange ſi puis apres il le faiſoit conduire de ſon conſentement en vn Monaſtere. Tout au rebours le Roy plãte apres ceſte offenſe vne viue & opiniaſtre reſolution d'en auoir ſa raiſon. Et certes ce grand coup de maiſtre qui ſuyuit puis apres, monſtra bien que Dieu ſe iouë des deſſeins des hõmes, voire des plus grãds, & les tourne ſans qu'ils y penſent bien loing de leur penſee. La pauure orloge ſe tuë de s'aduancer bandee ſur ſes foibles reſſorts, pour gagner ſon heure, & quand

elle eſt arriuee pres du point, le maiſtre du bout du doigt la remene iuſques à l'autre extremité de ſon cercle: Il eſt ainſi des hommes. Le Roy s'aduiſe de faire aſſembler ſes Eſtats, penſant y auoir aſſez de credit pour y faire le procez au Duc de Guyſe. Luy plus mal aduiſé encores, monſtre les deſirer, eſtimant de ſon coſté que parmy ces deputez il y trouueroit aſſez de faueur pour oſter le Sceptre à ſon Roy. L'vn fut trompé, l'autre penſa l'eſtre L'vn fut à deux doigts de tomber aux pieges, qu'il auoit tendus à ſon ennemy, à qui ne fut preuenu que d'vn iour. En ſomme iuſques à ce que Dieu euſt prononcé ſa volõté ſur eux, ny l'vn, ny l'autre n'euſt ſçeu dire vn quart d'heure auparauant, qui auroit pluſtoſt acheué la fuſee.

Ce grand arbre renuerſé, ceux qui eſtoient ſous ſon ombre furent pour vn temps bien deſcouuerts. Et ſans doute ainſi comme ie l'ay dit autrefois, luy ſeul eſtoit toute la Ligue: luy ſeul auoit plus de parties de grandeur que tous ſes partiſans enſemble. Or ſi le feu Roy ſe fuſt reſolu de faire les choſes entieres & nõ pas à demy ſelon ſa couſtume, & ſi deux heures apres ceſt effect il fut monté à cheual,

& euſt adiouſté ſa preſence & ſes forces à la frayeur des villes de la Ligue eſtonnees de ce grand accident, il eſt vrayſemblable qu'il euſt euité le mal-heur qui l'accabla depuis. Mais Dieu qui s'eſtoit mocqué des vaines entrepriſes de l'vn, ſe mocqua à ſon tour du remede que l'autre y auoit apporté. Ce prince qui ne manquoit neantmoins ny de iugement ny de courage, n'eut pas pluſtoſt veu ſon ennemy mort, qu'il creut tout ſoudain qu'il n'en y auoit plus au monde pour luy. Et de faict parmy ſes familiers, il eſt certain que il prononça ces mots, *Auiourd'huy ie ſuis Roy*. Et tout le contraire, dés ce iour il commença à ne le plus eſtre. Ceſte confiance le fit aller ſi nonchalamment en beſongne, qu'il laiſſa perdre Orleans, qu'il euſt ſauué en ſe mõſtrant ſeulement. Laiſſe reuenir le Duc de Mayenne & ſe fortifier d'hommes & de moyens: ſe rit de ceux qui le preſſoiẽt de mander en diligence l'armee qu'il auoit en Poictou: ſe picque contre les autres qui luy conſeilloient de ſe ſeruir en meſme temps du Roy qui eſt auiourd'huy, & des forces Huguenottes: & finalement meſpriſa tellement toutes ces

choſes, leſquelles neantmoins il fut contraint de faire vn mois apres, que dans ſix ſepmaines il ſe vit reduit au Royaume de Tours, Blois & Baugency ſeulement.

Tout de meſme, comme le meurtre du Dictateur Cæſar ſeruit de pretexte à Antoine & à Auguſte de renuerſer la Republique de Rome: L'vn deſquels auparauãt cela eſtoit ſi peu eſtimé que l'on fit conſcience de le tuër auec Cæſar, & l'autre ſon nepueu n'eſtoit quaſi pas hors de page, tant s'en faut qu'on le meſcreuſt d'auoir les moyens entre les mains, qu'il trouua depuis pour ruiner & ſon compagnon, & ſes ennemis, & la liberté des Romains. Ainſi le Duc de Mayenne & le ſurplus de la maiſon de Lorraine, que l'on n'euſt pas penſé du viuãt du feu Duc de Guyſe capables de prendre vn village, ou d'eſmouuoir les fauxbourgs d'vne bicoque, trouuerent apres ce coup les peuples (que d'ailleurs leur aiſné auoit de lõg temps bien preparez à la ſedition) ſi diſpoſez à s'eſmouuoir, ſi capables de deſobeyſſance, les plus pauures & les plus affairez, qui font touſiours le gros de la mutinerie, ſi volontaires à ſe ietter ſur le

pillage des plus ſages & des plus riches, qu'en moins de rien ſur ceſte lenteur & mauuaiſe procedure du Roy, toute la France generalement ſe reuolta. Et voylà dequoy luy ſeruit de faire les choſes à demy: faute que peu de Princes ont euité en leur vie. Ainſi tout en vn coup toute la France quaſi s'eſtant ſouſleuee cõtre luy, il fut à la fin contraint en ceſte incertitude, tous autres moyens luy ayant manqué, d'appeller le Roy de Nauarre ſon frere, auiourd'huy regnãt, aupres de luy. Mais c'eſtoit deſià ſi tard que les affaires des autres ſe trouuans bien nouëes & eſtraintes, il n'y eut plus de moyen de les rompre que par la force.

Si faut-il que i'eſſaye eſcriuant ceſt eſchantillon de noſtre hiſtoire de mõſtrer à ceux qui viendront apres nous, ce qu'il y eut de plus remarquable en tout ce grand accident. Chacun penſe que le Soleil ne fut iamais ſi beau qu'au iour qu'il le void luire. Nous rapportons toutes les aduentures du monde à nous, & croyons que ce qui a eſté fait aux ſiecles paſſez, n'a eſté faict que pour le noſtre. Comme ſi Dieu n'auoit iamais eſté ſage, preuoyãt admirable & ialoux de ſa gloire, qu'à

ceſt heure : Cela eſt erreur. Ie confeſſe neantmoins que touché de ceſte vulgaire erreur, ie ne me ſçauroy garder de croire que ceſte grande, incomprehenſible, inimitable eſſence des eſſences, ceſt eſprit eternellement agiſſant, & agiſſant ſeulement pour ſa gloire, n'ait voulu en nos iours en monſtrer des marques plus viſibles, plus belles, plus remarquables que iamais. Il s'appelle *le Dieu des vengeances* : Il dit *que la retribution n'appartient qu'à luy*. Quels tiltres ! qui ſçait mieux que luy auſſi ſans paſſion, ſans affection rendre à vn chacun ſelon ſon merite, à qui le bien, à qui le mal? qui peut que luy allonger les reſnes du temps de la patience, & appeſantir le fer par la longueur de la corde? Petits humains nous contons l'intereſt de noſtre argent par le temps que nous l'auons preſté : & luy l'vſure de ſes iuſtes punitions par le delay qu'il a fait de les enuoyer. Ceux qui tout ſoudain apres le faillir ſentent la verge ils en ſont quittes à bon compte. Mais qui ſe rit de ſon terme, qui vieillit ſans ſouffrir, ſe trouue auant que mourir bien chargé d'vn grand arrerage.

Il y auoit trente ans qu'vne partie de

la France crioit contre la maiſon de Guyſe, voire auant qu'il naſquit aucun ſoupçon de rebellion dans l'eſprit des François?

Le feu Roy deuina ce point,
Que ceux de la maiſon de Guyſe
Mettroient ſes enfans en pourpoint,
Et ſon pauure peuple en chemiſe.

Combien y a il que les petits enfans chantent cela : Qui n'a ouy parler de la prophetie du Meſnil-Aubry, imprimee en l'an mil cinq cens ſoixante.

Quand chauſſes de Lorraine ſe ioindront,
A pourpoints François, moult affaire auront
Les eſguillettes qui les ioindront.

Et qui n'a ouy parler encor des memoires que l'on diſoit auoir eſté trouuez ſur l'Aduocat Dauid, prins en l'an 1577. Qui n'a ouy dire que ceux de Lorraine eſtoient de la race de Charlemagne qui pretendoit,

Antiquum exſcindere Regnum,
Et magno gentem deductam Rege Capeto?

Il y a trente cinq ans pour le moins que cela ſe crie en France. Neantmoins leur bonne fortune a eſté telle que iuſques à la fin, quaſi iuſques à l'extremité, il n'a eſté poſſible de faire croire cela n'y aux

Roys, n'y au peuple. Au contraire c'estoient les vrais seruiteurs des Roys, qui portoiẽt la vraye croix blanche sur leurs casacques, biẽ plus fidele que la fleur de lis de ceux de Bourbon. Du tẽps que le feu Prince de Condé fut tué, *Sire*, ce dit le Cardinal de Lorraine au Roy Charles, *vous vous deuez bien porter ce matin, vous auez perdu grande partie de vostre mauuais sang.* On n'oyoit parler en leur maison que du *seruice du Roy*; que d'estre *fidelle à son Roy*, *Vn Dieu*, *Vn Roy*, *vne Foy*, *vne Loy*, c'estoit leur deuise. On n'oyoit que detester ces meschans heretiques, qui prenoient les tailles du Roy, qui prenoiẽt ses villes, qui se rebelloient, qui leuoient leurs parricides armes contre la Majesté du Pere du pays. Somme de trois mots l'vn, c'estoit *le Roy ou son seruice.* La fortune qui plus est, aydant à leur maison, rendoit leurs morts aussi populaires, & aussi signalees, que leur vie. L'vn estoit tué deuant Orleans, l'autre deuant la Rochelle, l'autre blessé en vne rencontre, l'autre en vne bataille, assiegé dedans des places, & tout pour le seul desir *de seruir le Roy*, comme depuis il a bien paru. Sur ceste querele ce pendant ils sçeurent bien en

l'eſpace de trẽte cinq ans ſe deſpetrer de beaucoup de gens qui leur nuiſoient, & tres-habillemẽt rejetter la haine du peuple, & le reproche du crime, dont ils eſtoient coulpables, ſur ceux qui n'y penſoient pas. Hypocrites, vous auez donc penſé tromper Dieu, vous verrez tout à ceſt'heure, comme il le vous a bien ſçeu rendre. Vous auiez barre ſur ceux de la Religion, de ce que preſſez par vos violences & vos cruautez, ils auoient prins les armes & fait des guerres ciuiles autresfois en France. Ouy vous auiez vne grande barre, vn grand aduãtage ſur eux. Car il n'y a point de violence, de cruauté, de tyrannie: il n'y a occaſion quelconque qui excuſe vn ſubiect de rebellion, qui luy rende ſes armes iuſtes cõtre ſon Prince. Et de fait quoy qu'ils n'ayent iamais en leur guerre debatu le pouuoir & l'authorité de leurs Roys: iaçoit qu'ils ayent bien fait paroiſtre par leur ſubmiſſiõ, par leur obeiſſance, par leur facilité, que ils n'auoient point de mauuais deſſeins en leur cœur, & que pluſtoſt la neceſſité les y contraignoit, que la volonté, Dieu neantmoins n'a iamais beny leur armes. Ils ont touſiours eſté batus, chaſſez, courus

& des hommes & de la fortune, excepté à ceſte derniere fois, que voſtre conſpiration a rendu leur defenſe iuſte, & que la queſtion de l'Eſtat eſtant iointe à celle de la Religion, les armes ſe ſont trouuees legitimes pour ce regard, entre les mains du premier Prince & du premier Magiſtrat du Royaume qui leur commandoit. Or commençons donc par le commencement, & voyons la conformité de voſtre hiſtoire, & de la leur. Ils auoient au moins quelque couleur en leur ſouſleuation: car on les bruſloit, on les proſcriuoit, on les chaſſoit: & vous quoy? monſtrez-nous vn peu le premier tiltre de voſtre Ligue, publié en l'an 1577. & en l'an 1585. Auez-vous rien de ſemblable? Ils ont touſiours recogneu leur Prince, iamais ne ſe ſont attachez à luy: Dites en autant. Ny vous auſſi ſans doute: Car Monſieur de Guyſe aux Barricades cuida prẽdre le Roy pour vn autre. Ce n'eſtoit pas à luy à qui il en vouloit: & quant à ce qui eſt depuis aduenu ſoubs Monſieur de Mayenne de l'auoir declaré indigne du Royaume, de luy auoir fait ſon procez, d'auoir trainé ſes armes par les ruës, & en fin de l'auoir maſſacré, il ne s'y faut pas

arreſter: car c'eſtoit vne iuſte colere qui le leur faiſoit faire. Pour cela perdrez vous vos droicts? nenny, nenny. Car au lieu de *ſeruiteurs du Roy* que vous eſtiez, vous eſtes deuenus *ſeruiteurs & Lieutenans de la Couronne*. N'eſt-ce pas tout vn? Hypocrites, ſi vous voulez aduoüer la verité, les Huguenots ont bien dequoy vous rẽdre voſtre change. Et ie m'aſſeure que quand ceux qu'on accuſoit d'auoir voulu enleuer leurs Roys à Meaux & à Amboiſe, ont ouy dire en l'autre monde, que vous auez tué le voſtre, ils en ont fait de beaux feux de ioye. Et voylà comme Dieu leue les maſques, voilà comme il deſcouure les parties honteuſes des pecheurs, & ie m'aſſeure que s'il n'a fauoriſé les excuſables armes de ceux qui luy touchoient de plus pres que vous, il ſçaura bien chaſtier, comme il a jà commencé, vos execrables rebellions pleines de ſeditions & de trahyſon.

Or qu'eſt-il aduenu en fin pour clorre ce propos, Dieu a voulu que ceux qui auoient accuſé les autres du crime de leze Majeſté, en ont eſté condamnez: qui ceux qui n'auoient que fauſſement le ſeruice du Roy en la bouche, traiſtres, en

ont eu le sang & la vie aux mains: que ceux qui ne preschoiẽt que l'obeissance, ne reprochoient que la mutinerie & la seditiõ, ont le reproche d'auoir eux mesmes publié la rebellion, de l'auoir iustifiee, & d'auoir publiquemẽt proposé, resolu, approuué, & authorisé, qu'il estoit loisible aux François de s'estimer quittes & deschargez du sermẽt de fidelité qu'ils auoient à leur Roy: que ceux qui condamnoient les armes prinses pour la Religion & pour la liberté de la conscience, ceux-là ayent armé iusques aux hermites, iusques aux capussins, iusques aux moines les plus reformez & les plus renfermez, & leur ayent fait monstrer l'exemple de rebellion au peuple: que ceux qui maintenoient, qu'il falloit endurer d'vn Prince, quand bien il eust esté Payen, qui maintenoient que la cause de la Religion n'estoit suffisante pour distraire les sujets de l'obeïssance deuë au Magistrat, qui alleguoient là dessus les exemples veritables de tant de vieux Chrestiens, qui ont vescu sous les Empereurs payens, & du Seigneur mesmes qui *a rendu à Cæsar ce qui luy appartenoit*: Qui a dit, *que son Royaume n'estoit point de ce monde*, qui n'a point ap-

pellé du iuge infidelle, & qui a desarmé ses legions d'Anges, & les a empeschees par sa defese, de troubler en rien l'obeïssance publicque soubs laquelle il auoit voulu naistre: ceux-là ayent aguerry la main du paysant: ayent mis vn fer de picque au bout de son éguillon: ayent changé l'aune en lãce: l'enclume & le marteau en selles d'armes: & d'vne populace furieuse, ayent dressé vne iuste armee contre leur pays, contre les Loix de l'Estat, contre leur souuerain Magistrat. Et tout cela, pourquoy? de peur que d'icy à quelque temps vn successeur presomptif du Royaume, vn heritier incertain, ne changeast la Religion Catholique, & qu'vn iour à l'aduenir ceux qui en font profession ne receussent quelque persecution. Est-ce tout? finiray-ie? non, non, hypocrites: car Dieu, ce grand Dieu des vengeances, Dieu a voulu quand & quand, que ceux qui auoient eux & leurs peres tant fait de massacres au mõde, eux mesmes ayent esté massacrez: que ceux qui auoient percé de mille coups vn vieillard honorable, qui l'auoient tout blessé, sanglant, viuant, parlant & priant encores, precipité du haut d'vne fenestre en bas,

eux-meſmes ayent paré l'eſtomac au poignard de la vengeance, eux meſmes ayẽt eſté iettez par vn meſme precipice. Et quoy encor? que ceux qui auoient tant allumé de torches de diuiſion entre nous, tant reſpandu de cendres innocentes, ceux-la meſmes tenaillez, bruſlez, reduits en cendres, n'ayent laiſſé apres leur mort, rien d'eux qu'vne pitoyable memoire.

Ie veux tourner le fueillet, & flatter le Roy que ie ſers. Non pour luy perſuader comme ce Philoſophe à Alexãdre apres la mort du grand Clitus, que ſa bonne fortune luy rend tout loiſible: mais pour luy monſtrer que de tout tẽps, Dieu a eu vn ſoing ſi particulier de luy, que iamais Roy quelconque n'eut de ſi apparentes remarques de ſon aſſiſtãce: que luy meſmes apres en face la concluſion.

Il y a tout au rebours trente ans, que de toutes les guerres, de toutes les diuiſions, de tous les remuëmens, nos Roys & leurs conſeils ont accuſé ceux de la Religion. Si ç'a eſté à tort ou à droict ie ne le veux icy deffendre, ayant touſiours obſerué en mon ame ceſte vieille & paternelle erreur, que la puiſſance du Prince vient de

Dieu, que ſon ioug eſt diuin, lequel il n'eſt loiſible de ſecoüer pour excuſe, cauſe, pretexte, ou raiſon quelconque. Mais tãt eſt que ceux de la Religiõ n'ont iamais debatu l'authorité Royale, ont touſiours offert vne prompte obeïſſance, n'ont iamais allegué le bien public, ny la reformation de l'Eſtat : comme choſe qui ne leur touchoit nullement : bien qu'ils euſſent parmy eux des Princes du Sang & des premiers, à qui cela euſt eſté plus ſeant qu'à ceux de Lorraine. Tant eſt que ſoudain qu'on a voulu tant ſoit peu penſer au point de leur conſcience, ſoudain ils ont deſpouillé leurs caſacques blanches, ont rẽuoyé leurs armees, ont rendu les villes, s'en ſont retournez à leurs maiſons ſans deſfiance, & de là à la Cour le lendemain ſe faire tout ſimplement couper la gorge.

Dieu n'a peu ſouffrir à la fin que l'on calomniaſt ceſte naïfueté : & ſatisfait en ſoy-meſme de la punitiõ qu'il leur auoit enuoyee pour s'eſtre armez contre ſon Oingt, quoy que iuſtement peut eſtre, il n'a peu endurer pourtant que le tiltre de rebellion leur demeuraſt iniuſtement attaché. Et bien que pour le regard des

Roys contre lesquels ils s'estoient esleuez, il eust par plusieurs tesmoignages condamné leur entreprinse, il les excusa neantmoins au respect des autres qui allumoient le feu aux oreilles des Princes, & qui plus meschãs, plus ambitieux, plus rebelles cent fois opprimoient iniustement ceux-cy. Particulierement ie le puis dire & les effects l'ont monstré, ie croy que la personne de ce Prince qui estoit auec eux, luy a esté chere, les mains duquel sans doute il s'estoit consacrees pour s'en seruir puis apres en quelque plus grand ouurage.

Apres donc plusieurs guerres malheureuses pour ceux de la Religion, le feu Roy dernier mort en fin leur accorda la paix en son Royaume, l'an mil cinq cens septante-six souz certaines conditions qu'il ne changea onc depuis. Et il se peut dire que ce fut la derniere annee que Dieu les visita, & qu'il vouluſt couurir leurs fautes pour descouurir celles de leurs ennemis. Car l'an septante-sept, les premiers fondemens de la Ligue furent iettez par le feu Duc de Guyse : & commença lors le Prince & ses plus fidelles seruiteurs à recognoistre le dessein de ce-

ſte race, tant de fois publié & trompetté par les Caſſandres Huguenottes, & iamais creu iuſques à ce iour-la. La paix dura quelque temps, & n'y eut nulle interruption, qu'vn peu en l'ãnee 78. & 80. mais ce fut vn petit feu de paille eſteint & allumé auſſi ſoudain, à la flamme duquel encor on cognut ouuertement que ceux de la Religion remuoient à regret, comme auſſi la meilleure & la plus forte partie d'eux ne print point les armes toutes ces deux fois la.

Finalement la paix ſe raffermit, ſe reſoult, s'obſerue entierement & vniuerſellement en l'annee mil cinq cens octante & vn, & deſià il n'y auoit guere plus perſõne au Royaume qui ne iugeaſt qu'il ne falloit plus rien craindre de leur coſté, l'orage & la mutinerie commençant à paroiſtre d'vn autre. Mais ce n'eſtoit pas aſſez à Dieu qui ne fait rien à demy, il vouloit que leur innocence fuſt auſſi iuſtifiee, comme il auoit reſolu de cõdamner l'hypocriſie des autres. Voicy venir l'annee quatre-vingts cinq, où l'impatience d'attendre ſurpriſt l'eſprit du Duc de Guyſe, patient de toutes choſes hors mis de ne point regner. La France eſtoit

non

non paisible, mais endormie: & les mariniers disent que ces grandes calmes sont volontiers presages de grandes tourmentes. Ceux de la Religion auoient oublié iusques à la desfiãce. Leurs chefs les plus vieux plantoient & labouroient leurs terres. Les plus ieunes ennuyez des desseins François en entreprenoient sur l'Espagne. Les villes ramenees par la paix à l'authorité Royale n'auoient desià plus de Magistrats qui ne fussent à la deuotiõ des Roys, & en cinq ans seulement ce changement cy estoit fait. Dieu voulut expressément cela à fin qu'en ceste si grande serenité de temps tout le monde vist à clair de quel costé viendroit la premiere nuee.

Tout d'vn coup au milieu de ceste tranquillité publique on descouure vne noire & horrible coniuration par tout le Royaume faite par ceux de Lorraine. A fin qu'ils fussent du tout sans excuse, ce ne fut point du tout vne iniure, vne offense manifeste qui les y pousſa. Entre les auãtages que nous auons sur eux, entre les principaux defauts que l'on a recognus en leurs affaires, il faut dire que iamais ils n'ont sçeu trouuer vne digne cause de

leur mescontentement. Au contraire qui en recherchera la vraye, elle est honteuse. On n'en persecutoit, on n'en brusloit pas vn, on ne parloit ny de bannir, ny de proscrire. Et voylà la difference qu'il y a entre les ouurages de Dieu & les foibles imitations de son ennemy. Ce que l'vn fait est plein de iustice, de fondement & de raison. L'autre tout au contraire en tous ses effects manque de tous les trois. Qui arma ceux de Lorraine en ceste annee là, encores ne le sçauent il pas eux-mesmes. Et la plus grande de leurs peines lors de leur premiere reconciliation fut de s'imaginer dequoy ils se plaindroient auec quelque couleur: Car la religion n'estoit encores en jeu: ils ne la prindrent que faute de meilleur pretexte. Et d'alleguer la reformatiõ du Royaume, comme ils firent apres, surquoy? elle eust deu commencer par eux-mesmes qui auoyent en leur maison l'abbregé de tous les desordres de l'Estat, les exemples de la venalité de toutes sortes d'offices, des dons immenses, des confiscations iniustes, des biens Ecclesiastiques indignement conferez. Somme de tout le mal duquel on se peut plaindre en vn Royau-

me corrompu, ils en auoient les tiltres en leur famille.

Nonobstant cela à tort ou à droict les armes se prennent contre le feu Roy, la pointe desquelles aussi bien que le pretexte ils tournerét à la fin contre cestuy-cy. Mais si grossierement, auec vn artifice si descouuert, que l'on vid bien que c'estoit, non parce qu'il estoit Huguenot, mais parce qu'il pouuoit estre Roy: de sorte que ceste entreprinse non seulement mit au iour le fonds du cœur de ceux de Guyse, mais excusa entierement toutes les fautes passées des Huguenots: & fit iuger qu'ils auoient eu souuent raison de penser à eux, & de prendre les armes tant de fois sur le sujet de la desfiance.

En mesme temps Dieu, qui comme i'ay dit, a tousiours eu vn soing tres-particulier du Roy qui est auiourd'huy, l'assista miraculeusement d'vne sage resolution: laquelle ie recognoy d'autant plus veritablement auoir esté diuine, que ie la sçay du tout eslongnee de son naturel, & du desir de tous ceux qu'il auoit en ce temps-la pres de luy. Car si lors que ce trouble suruint du costé de ceux de Guy-

se, luy chaud d'ardeur & de ieunesse, eust couru aux armes, desquelles la defense de son Roy & la sienne propre luy donnoient assez de sujet : qui eust persuadé aux Roys de Suede & d'Egypte, que parmy ce tumulte le Roy de Nauarre & les Huguenots calomniez depuis si long temps du blasme des gueres ciuiles eussent esté innocens de la sedition? qui eust peu iustemẽt distinguer en ceste soudaine prinse des armes de tous les partis lequel auoit commencé? Les offres qu'il fit au Roy, tesmoignerent à toute la Chrestienté le desir vray qu'il auoit de le seruir : la patience qu'il eut entre les armes de ses ennemis: le regret qu'il portoit aux miseres de son pays : & finalement la resolution que l'on print en tous les deux autres partis de luy courir sus à luy seul, desarmé, nud, surprins, venant par maniere de dire de se presenter à son maistre, & de luy dire, Me voicy, & par son commãdemẽt s'en estant retourné en pourpoint en sa maison sous la seureté de la Foy & de la parole publique, cela apporta vne si grande lumiere de son innocence; cela donna tant de creue-cœur à Dieu & aux hommes, que toute l'Europe condamna

ceſte trahiſon Françoiſe.

Que ſuruint-il là deſſus? Dieu ne fait rien à demy, quand il enuoye ſa benediction en quelque lieu, il n'y oublie rien. Ce n'eſt pas à la façon des petits Princes du monde qui donnent du bien: mais nõ de l'honneur, de l'vn & de l'autre: mais nõ de la ſanté & de la vie. Ce ieune Prince nourry dés le berceau à la peine auoit bien eſté par la mort de ſon Pere preparé aux afflictions domeſtiques: par l'eſcole du vieil Admiral de Chaſtillon inſtruit à la guerre: par la perte de pluſieurs batailles, où ieune il eſtoit neantmoins, accõuſtumé & endoctriné aux diuers accidens de la fortune. Mais ce n'eſtoit pas encores aſſez. De tout le paſſé, il n'auoit eſté que ſpectateur: de luy-meſmes il n'auoit rien fait iuſques à lors: Dieu le met à la fin en la carriere, & ne luy donne pas de petits champions en teſte: Il l'eſprouue contre de rudes luiteurs: mais il le meſnage de telle ſorte neantmoins, que vous euſſiez dit que tout ce qui ſe fit en ſes premieres annees de la guerre n'eſtoit qu'vn eſſay, qu'vn prelude: & que peu à peu luy donnant la gloire de beaucoup de petits combats, il ne le vouloit

pourtant hazarder là, le reſeruant à plus grandes choſes.

Or apres toute la guerre ſe declara contre luy, & ce qui en aduint en quatre ans fit que celuy cõtre qui toute vne partie de la Chreſtienté auoit coniuré, & qui eſtoit deſià iugé perdu, ploré & regretté de l'autre; non ſeulement ſe defend, reſiſte: mais faict vne ſi honorable defenſe qu'il reſte le maiſtre en pluſieurs combats, deffend courageuſement cinquante places, gaigne vne grande bataille, & demeure au partir de là auec la reputation d'vn des grands Capitaines de l'Europe.

Suruint la grand criſe de ceſte maladie de Lorraine aux Eſtats de Blois, où Dieu parla à bon eſcient pour luy. Les hommes s'aſſemblét là pour luy faire ſon procez: & de tous les endroits de la France on eſleut non des deputez aux Eſtats auec des cahiers, mais on choiſit des accuſateurs auec des informations contre luy. Dieu voulut iuger le procez: mais il commença premieremẽt par la condamnation & l'execution des autres: & puis par les effects il prononça pour l'innocence de ceſtuy-cy. Lors donc qu'il y penſoit le moins: lors qu'apres la route

de sa grande armee estrangere il estoit à la Rochelle fort despourueu de moyens humains pour resister à l'orage dont la nuee de Blois le menaçoit, Dieu tourne ses yeux sur luy, & par vn accident ny craint, ny esperé, ny preueu, ruyne entierement les affaires de ses ennemis. Ce n'est pas tout: car afin de faire le compte tout entier, le Roy qui par foiblesse auoit esté contraint à luy faire la guerre, par vne plus grande & plus viue necessité est contrainct au veu & au sçeu de toute la France de capituler auecques luy & de le rappeller à son ayde & à son seruice, tant a Dieu eu soing iusques aux moindres choses de saouler toutes les affections de ce Prince. Ainsi en vn clin d'œil ceux qui l'auoient hay, l'aimẽt: ceux qui l'auoient poursuiuy, le caressent: ceux qui l'auoient chassé, le rappellent: luy hay, poursuiuy, chassé, au premier mot de son frere, reuient, se iette à corps perdu à ses pieds, appelle pour le seruir tous ceux qu'il peut, de sorte qu'au bout de la Chrestienté on sçeut plustost qu'il estoit à la teste du Roy conduisant son auantgarde, qu'on n'ouyt parler en France des moyens de leur reconciliation.

Or de ce qui se passa depuis que les deux Roys furẽt ensemble, comme Dieu benit leurs actions, comme de resserré que le feu Roy estoit dans sa ville de Tours, il deuint en vn moment le maistre de la campagne, & repoussa ses ennemis iusques dans leur fort, ie ne le veux pas particulariser, d'autant que l'honneur de cela est deu generalement à toute la noblesse Françoise, aussi bien qu'au Roy qui est auiourd'huy. Mais ie diray que toutes les fois qu'il se souuiendra de ce qui luy aduint auãt que d'estre Roy, s'il ne ploye les genoux du cœur & du corps, & qu'il n'aduouë qu'il est aussi tenu à son Dieu que fut iamais Prince, il est le plus ingrat qui oncques porta sceptre. Et quoy? si auparauant que mourir, le feu Roy ne l'euſt point rappellé à son seruice, n'euſt par là iustifié son innocence, & par les charges qu'il luy donnoit approuué son rang & sa qualité aux yeux de tous les Seigneurs de France? Si par ses dernieres paroles il ne luy euſt recommandé & son peuple & la pourſuitte de sa mort: Comment euſt on fait consentir tant de nations, tant de Princes, tant de Seigneurs à le receuoir, la pluſpart desquels par le

commandement de leur dernier maistre vn peu auparauant luy auoyent fait la guerre? Si Dieu n'euſt permis que le feu Roy ne fuſt mort de ceſte façon, maſſacré par vn moyne, qui euſt oſté de l'eſprit des eſtrangers & de la bouche des ennemis le ſoupçõ & le blaſme de ceſte mort? Si ceſtuy-cy ne ſe fuſt trouué en meſme temps ſur le lieu, aſſiſté des premiers Magiſtrats du Royaume, accompagné d'vne grande armee arriuee ſeulement deux iours auparauant, auec quelles mains euſt il empoigné ce peſant ſceptre? quels bras euſt-il eu pour leuer de terre ceſte Couronne tombee & la placer ſur ſa teſte? Toute la Chreſtienté quaſi s'y eſtoit oppoſee. Le Roy d'Eſpagne pour ſon intereſt: le Pape pour le ſien: ceux de Lorraine pour le leur: tous les voiſins quaſi, tous les ſujects. Pour ceſte crainte ſeulement, on luy auoit fait tant de guerre: on auoit ietté des excommunimens, des foudres, des cenſures contre luy: on auoit fait parler les Eſtats, les Princes, le Roy luy-meſme: on auoit fait des loix fondamentales, non pour dreſſer, mais pour renuerſer les fondemens d'vn Eſtat: tout cela contre luy, & à la fin à viue force?

(Dieu le vouloit ainsi pour monstrer la sienne:) apres l'auoir espuisé d'hommes & de moyens, luy auoir rompu vne grande armee estrangere, on l'auoit reduit au coin du Royaume accusé & accablé. Il n'y auoit plus que les desesperez qui l'osassent aduoüer pour maistre, tout le Royaume estoit assemblé pour le condamner, pour luy arracher non pas l'heritage, mais l'esperance de la succession encores bien esloignee. Il n'en sera pas ainsi, prononça le Monarque des Monarques, Hypocrites vous ne me tromperez pas: Vous accusez, vous poursuyuez l'innocent, vous y perirez les premiers, & ie l'absoudray, ie le iustifieray, & ie le rappelleray, & en despit de tous vos efforts ie le viendray couronner Roy à la veuë de tout le Royaume deuant la ville capitale. Qu'il t'en souuienne Prince, non pour t'en glorifier ou t'en enorgueillir: car si tu le sçais bien considerer, il n'y a en tout cela rien de toy, non pas mesmes les moyens humains que Dieu a mis expres en tes mains, à fin que tu te gardasses de te les attribuer vainement: mais pour aduoüer celuy de qui tu as receu ces biẽfaicts: puissant assez pour faire en toy

son ouurage entier, si ton oubly ne luy en oste l'enuie, & si de vaisseau d'election qu'il t'a choisi, tes fautes ne te font deuenir vase de mauuaise odeur deuant luy.

Or ce propos, où il y a tousiours quelque chose de Theologie meslé, nous emporte souuent loing de nostre chemin. Comme aussi il est presque impossible qu'on ne reçoiue en parlant vn enthousiasme qui ne s'eslongne gueres de la passion. Ie veux rentrer d'où ie suis party.

Iuste, ie suis bien empesché à ceste heure, à t'apprendre quelle est la France. Quand ie t'en escriuis la derniere fois, sa matiere quoy que pourrie, corrompuë, mangee de chancres & de gangrenes, subsistoit tousiours neantmoins. Car l'ordre du Royaume qui en estoit la forme, duroit encores. Et l'vn & l'autre vny ensemble maintenoit ce corps malade. Mais peu apres suruint ceste horrible reuolte qui fit qu'ouuertement en la pluspart des Prouinces & des meilleures villes de ce Royaume on secoüa le ioug du souuerain Magistrat: La sacree personne duquel fut incontinent apres violee. De ceste execrable parricide nasquit la con-

fusion par tout. La iustice premier rameau de l'authorité Royale se flestrit, tout aussi tost qu'elle eust perdu la vigueur de son tronc, voylà Autel contre Autel, Diademe contre Diademe, Parlement contre Parlement. Les finances nerfs de tous estats tarirent incontinent : car les canaux par où elles souloient venir, se casserent en ceste violence, & la source s'en espandit, qui çà, qui là, les armes coururent vniuersellement tout le Royaume. Tous les autres mestiers, toutes les autres functions, tous les autres exercices cesserent hormis celuy du soldat : là furét les derniers hocquets de la France, lors sa force naturelle luy venant à faillir, son sang & ses esprits s'espuisans, on fut tout esbahy que ses membres, au lieu de leurs mouuemens & de leurs actions naturelles, commencerent à se tordre, à se retirer, à se roidir horriblement, & là elle perdit sa vie & sa forme.

Or tandis que les indiuidus viuét, nous ne les cõsiderons qu'en leur estre entier: mais quand ils l'ont perdu, ils se resoluét en leur premiere matiere, & cela est signe qu'il n'y a plus de vie. De mesme nostre estat ayant perdu la forme qui le faisoit

eſtre, eſt retourné aux principes deſquels il eſtoit compoſé : marque certaine qu'il n'eſt plus. Toute corruption eſt commécement de generation. D'vn taureau s'engendre l'abeille, du cheual les freſlons, de la charógne humaine le ſerpent. Mais auant que ceſte nouuelle generation ſoit faite, cõment appellerons nous nos charongnes. Noſtre Royaume, helas! a perdu ſa vie, il n'eſt plus Royaume entre ceux qui ont reietté l'authorité Royale. Quel nom luy donnerons-nous cependãt, iuſques à ce que de la corruption de cẽ beau Coloſſe ſoit nay quelque petit mõſtre de Republique, quelque canton, quelque bailliage, quelque ligue griſe, ou quelque choſe comme cela?

Iuſte, il te ſeroit bien malaiſé de voir ſans pleurer le corps de ton pere eſtendu ſur vne table : mais s'il t'en falloit eſtre toy-meſme l'anatomiſte, & qu'on te contraigniſt de luy ouurir toy-meſme les flancs auec le raſoir, & deſcouurir icy le cœur, là le foye, les poulmons, la mammelle, la ratte, les inteſtins, & venir chercher apres ſa mort les cauſes de ſa maladie : mon Iuſte, que ferois-tu? penſe qu'en ce triſte diſcours, ie m'en vay

maintenant faire les mesmes funerailles à ma Mere.

Le Royaume de Frãce de si long temps que nous l'apprenons par les histoires, est composé de deux parties, du Prince, & des sujets. La personne du Prince seule, vnique, portant en soy & de soy son authorité, laquelle il reçoit par la legitime succession de son predecesseur, & n'est contrainct venant au Royaume, à aucune cõdition qu'à celle de la Loy Salique: ne peut estre ny esleu, ny despossedé: ne peut estre contrerollé: n'a nul compagnon en sa souueraineté, nul arbitre de sa domination. Aussi estimay-ie que c'est le premier Prince du mõde qui peut mettre en ses tiltres ce mot, *Par la grace de Dieu Roy*, non seulement par ce qu'il n'est tenu de son Royaume qu'à luy seul: mais pource qu'encores ie ne croy point qu'il y ayt iamais eu estat quelconque plus absolu, plus tenant & plus representant la souueraine principauté de Dieu.

Les sujets sont composez de trois diuerses sortes d'hommes, des Ecclesiastiques premierement, qui pour l'honneur qu'ils ont d'estre employez au seruice de

Dieu, ſont mis au premier rang. Des Nobles qui tiennent les honneurs, les dignitez, les charges, les fiefs, les iuſtices du Royaume, & à cauſe de toutes ces qualitez ont particulier ſerment de fidelité au Roy, ne recognoiſſent que luy purement & ſimplement, & ſans nul milieu: ceux-la tiennent vn corps tout ſeparé dans l'Eſtat, & n'y reçoiuent nul, qui ne ſoit de fait ou de reputation tel. Et finalement du Peuple auquel ſont comprins les habitans des champs, ceux des villes cloſes, marchans, bourgeois, artiſans, & tout le ſurplus des hommes du pays.

Les Eccleſiaſtiques comme ſujets ont touſiours recognu en quelque ſorte les Magiſtrats: mais comme Preſtres, quoy que les Princes les ayent de tout temps extremement fauoriſez, ſi ont-ils touſiours eu quelque porte de derriere, & regardent encores plus volontiers leur Pontife. Comme ſubjects meſmes ils ont introduit ceſt abus, (abus ſe peut-il vrayement nommer quoy qu'il ſoit ancien) qu'en matiere criminelle la iuriſdiction ordinaire n'auroit point de puiſſance ſur eux, & ſe ſont fait eux-meſmes les verges deſquelles ils veulét qu'on les

puniſſe quand ils ont failly. En France neantmoins ceſt ordre la recognoiſſoit plus le Roy qu'en prouince du monde, voire il y a des priuileges particuliers attribuez à l'Egliſe Gallicane contre l'authorité des Papes, deſquels les Roys ſont protecteurs perpetuels. Nos Roys ont la nomination des benefices vacans, quels qu'ils ſoient, laquelle les Papes ſont tenus de ſuyure: nos Roys iugent ſouuerainement par leurs officiers du poſſeſſoire des biens Eccleſiaſtiques: & y a beaucoup de crimes, la cognoiſſance deſquels par les Canons eſt deſniee au iuge ſeculier, que neãtmoins en Frãce nous auons ramenez au tribunal des officiers ordinaires du Royaume. Mais pourtant il ne ſe peut dire que ceſt ordre ſoit indiſſolublement lié à la Monarchie, ny qu'il depende purement & abſolument du Roy.

Le peuple en noſtre France eſt celuy qui eſt le plus foulé: & le moins priſé: qui a le plus de biens pour autruy, le moins d'hõneur & de liberté pour luy. Il a non ſeulement le Roy pour ſouuerain, mais il a encores beaucoup de Seigneurs parmy la Nobleſſe & l'Egliſe: la domination deſquels luy eſt aucunesfois aſſez

dure, & contr'eux neantmoins il n'a nul recours. Car le Noble & le Prelat, qui à cauſe de leur condition approchent du Prince, ont touſiours plus de faueur que luy: Ceſt eſtat eſt le plus populeux de tous: ſeroit le plus riche, ſi l'on prenoit moins ſur luy. Mais ne receuant rien du Roy, il eſt certain qu'il n'eſt pas du tout ſi intereſſé auec l'Eſtat Royal que l'Egliſe, & beaucoup moins encores que la Nobleſſe. Celle-la au contraire eſt la Colonne de la Monarchie, le bras droit du Roy, l'appuy de ſon ſceptre, la force & l'honneur du Royaume, & la plus belle partie de l'Eſtat. La Nobleſſe ne recognoiſt que le Roy ſeul: nos Princes ne naiſſent ny de l'Egliſe, ny du peuple, mais de la ſeule Nobleſſe de laquelle ils ſont les premiers Gentils-hommes. Ceſt eſtat eſt le moindre en nombre d'hommes, le moins riche de tous les trois: mais ſur luy le Prince ne prend rien que le ſeruice de l'eſpee: au contraire il l'enrichit des deſpouilles de tous les deux autres, il le prefere à tous, & ne ſe ſert quaſi que de ceſt ordre la. Voylà pourquoy il a touſiours eu l'enuie du peuple: & luy a eſté neceſſaire pour s'en deffendre de tout temps,

de se coller & de s'attacher aux Roys, au seruice desquels peu souuentils ont manqué. Quoy que ce soit, s'ils se sont retirez quelques-fois de leurs personnes, iamais pourtant ils ne souffrent que l'on establisse parmy eux autre ordre que la Monarchie, comme n'y ayant rien qui leur soit si contraire que la domination du peuple.

Or quand nostre estat estoit florissant ce que l'on y pouuoit remarquer de plus excellent estoit la liaison de ces trois membres sous leur chef, qui estoit telle, qu'on n'eust sceu distinguer à qui des trois le Prince portoit le plus d'inclination, ny lequel il supportoit le plus. L'Eglise se faisoit aymer pour l'obligation de la conscience, lien le plus estroit qui soit au monde, de sorte qu'vn Prince craignãt Dieu les honoroit, vn Atheiste les craignoit: & que la faueur des Roys depuis le Christianisme n'a iamais esté interrompuë enuers eux, il appert par les richesses extremes qu'ils ont euës de leurs liberalitez. Le peuple nourrissant de sa sueur son maistre, estoit necessairement bien veu & carressé de luy. Car à proprement parler, le Roy n'a en France que ce que

le peuple luy donne. La Nobleſſe ne luy donne rien, le Clergé peu, & ce peu encores à regret. Le ſeul peuple emplit les yeux & les coffres d'vn Prince auare, fourniſt aux deſpẽſes d'vn prodigue. Voilà pourquoy encores qu'en deſtail à la Cour, on ſupportaſt ſouuent vn Gentilhomme ou vn Abbé contre vn Payſant, en gros neantmoins quand la Nobleſſe ou l'Egliſe heurtoient contre le peuple, cela n'eſtoit pas touſiours ainſi.

Les Nobles mignõs de leur ſouuerain, ſes compagnons en France quaſi en toutes ſes actions, ſa force, ſa ſplendeur, l'ornemẽt de ſon Eſtat auoient touſiours de luy des faueurs particulieres, & n'auoient point ſujet de ſe plaindre de la bonne chere qu'on faiſoit aux deux autres, la ſubſtance deſquels on tiroit doucement pour la donner à ceux-cy.

Ce n'eſt pas tout: car les membres meſmes ent'eux auoient des intereſts ſi mutuels, que tout de meſmes comme auec leur chef les Nobles honoroient le Clergé, auoient beſoing du peuple, le Clergé tiroit des commoditez de tous les deux, le peuple de la faueur & de la protectiõ de l'vn & de l'autre, ſans que iamais à la

suitte de tant de siecles on ayt veu vne si manifeste ialousie & diuision, comme en cestuy-cy. Que maudit sois-tu, qui que tu sois, maudites tes ombres, si tu es mort, qui as rompu ceste belle vnion du chef & des membres ensemble, & au lieu de l'vnir, comme tes manifestes nous preschent, as desmembré ceste belle & si florissante Monarchie. Fais ce que tu voudras, ouurier de Sathan; capable de diuiser, non d'vnir: de corrompre, non d'engendrer: d'espardre, non d'assembler: instrument, non de conseruation, mais de ruine: les esclats, les pieces que tu en feras, iamais, iamais ne vaudront rien, & qui te croye qui pourra. Voylà donc quelles estoient les riches Colonnes desquelles le Temple de nostre Estat a esté autresfois basty. Voyons maintenant que l'on l'a démoly quels en sont les materiaux, & quelle a esté la façon de sa cheute.

Les Estats qui reçoiuent changement, s'ils sont populaires, leurs mutations se trouuent volontiers en estat Monarchique: s'ils sont Monarchiques, en estat populaire.

La raison y est euidente: car les choses

ne changent iamais qu'en leur contraire, ou autrement il n'y auroit point de chãgement Or le commandement d'vn & de plusieurs sont opposites l'vn à l'autre. Ie ne dy pas que toutes choses differentes soient contraires: car quelquesfois du gouuernement royal, on ne saute pas du premier coup au populaire, ny du populaire au royal, il y a quelque autre sorte entre-deux. Comme quand au lieu qu'vn seul commandoit, on ne laisse pas tout soudain aller les choses au gré de la multitude, mais l'on choisit quelques vns en petit nombre qui gouuernent: ou quand au lieu que la multitude faisoit tout, on reduit les conseils en vne moindre compagnie. Quoy que ce soit ie maintiens que qui veut changer le gouuernement royal, il faut neceſſairemẽt qu'il establisse l'authorité de plusieurs, desquels en fin encore par le mesme degré de changement on redescend à toute vne populace: & au contraire qui veut renuerser l'estat populaire il faut qu'il reduise l'authorité à peu, & ce peu à la fin à vn seul.

Il faut dire encor que toutes les seditions qui ont iamais esté faictes aux estats ont eu cela de semblable que le chef e-

ſtoit quaſi touſiours du party noble, mais les membres du corps de la multitude. Le peuple eſt la vague, c'eſt le vuide de l'eau, capable de s'enfler & de s'eſmouuoir où le premier vent le pouſſe, & ordinairemẽt contre ſon vtilité manifeſte. L'eſtat de Rome eſtoit entre les mains du peuple, le peuple auoit toute l'authorité. Cæſar pour le renuerſer, & pour le rendre royal ne ſe ſeruit que de la faueur du peuple, qu'il oppoſa à la Nobleſſe. L'eſtat des Iuifs eſtoit gouuerné par les Iuges, qu'eux, & le peuple nõmoient: eux-meſmes pour s'oſter l'authorité demanderẽt vn Roy. Les peuples ne regardent iamais que les choſes preſentes, ils ſont hõmes. Si vn gouuernement les foule, ſi l'authorité qui eſt entretenüe entr'eux ne leur plaiſt, ils ſe donnent quant & quant au premier qui la veut changer, eſtans contents ſeulemẽt pourueu qu'ils changent ſans conſiderer ſi ce qui ſuyura ce changement ſera pire que le mal qu'ils ont chaſſé.

Mais encores toutes les autres ſeditions que les peuples ont faictes aux ſiecles paſſez n'auoient point de comparaiſon auec le noſtre, ny tant de raiſons d'e-

ſtre attribuees au peuple que celle-cy. Car outre les deux cauſes que i'ay alleguees communes par tout ailleurs, il y en a vne troiſieſme en noſtre Eſtat qui ſeule a produit tous les mauuais effects que nous auons veus, nos affaires s'eſtans rencontrees en vn tel point que tout le peuple du Royaume, & principalement celuy des villes qui ne reçoiuent de la Monarchie que le fournir & le ſeruir, n'auoient que la liberté en la teſte, au cœur que ceux qui leur en fourniroient le plus court & le plus facile moyen: A ce ſeul mot on a eſté tout esbahy que comme les forçats de galere, toutes les villes de Frãce ont abandonné les rames du deuoir & de l'obeïſſance. Et quãt à moy, cognoiſſant le meſchant naturel de l'homme ie donneroy' quelque excuſe à leur fureur, ſi ie la voyoy' conduire auec conſeil, & s'ils prenoient vn vray chemin d'eſtablir entr'eux vn bon gouuernement populaire: mais comme ils ſont touſiours trompez, quand au lieu de ſe desfaire de la puiſſance d'vn ſeul ſeigneur, ils ſe reduiſent ſous la main de mille maiſtres: quand au lieu d'vn Roy iuſte & legitime, ie voy qu'ils eſtabliſſent par leur confuſion tant de ti-

rans d'vn coſté ou d'autre : à cela ie me tais, & en me taiſant i'aduouë qu'ainſi Dieu punit la folie, la meſchanceté, la preſumption de l'homme. Or ce propos ſera plus eſclaircy tantoſt, & voilà quant à noſtre tiers Eſtat.

Nos Eccleſiaſtiques auſſi qui ſont vne des groſſes poultres de la maiſon royale, n'ont pas eſté exempts de faute en ceſte derniere ſedition. L'occaſion n'en eſt pas venüe de la façon du gouuernement: car à la verité pour les petits preſcheurs qui ſont les moindres en l'Egliſe, pour les mendians, pour ceux qui parlent au peuple & qui le flattét en ſes eſmotions, ceux-là ſont bien plus en credit durant la ſedition, & tandis que la puiſſance eſt entre les mains du menu peuple. Mais pour les gros, pour les Cardinaux, les Eueſques, les Abbez, les riches Monaſteres, les Colleges, les Ordres, ils profitent bien plus & ſont touſiours bien plus reſpectez ſous vn Roy que ſous le gouuernement d'vne Republique. Auſſi leur eſt-il plus aiſé de tourner à leur deuotion la conſcience d'vn ſeul Prince que de tout vn conſeil, que de tout vn peuple. De cela ſont foy les Republiques d'Italie & d'Allemagne,

& tous les lieux où les peuples ſont maiſtres, où l'on a accouſtumé de crier, *Fuora, fuora, Romagnuoli.* Ce qui a eſmeu noſtre Clergé à cõſentir aux mutineries du peuple outre la cauſe ſupernaturelle, que ie trouueray en l'antipathie de la lumiere & des tenebres, ç'a eſté la crainte du changement & de la reformation: mauuaiſe crainte neantmoins & honteuſe, & laquelle ils ne craindroient pas tant, pourueu qu'elle ne touchaſt qu'à leur bouche & à leur doctrine, non à la bourſe & à la cuiſine.

La Nobleſſe ſeule, en ce trouble, eſt demeuree en ſon deuoir, comme i'ay dit deſſà: auſſi eſt elle ſeule intereſſee & attachee inſeparablement au Roy, & à l'Eſtat Royal. Et voylà pourquoy les chefs de ſes ſeditions dernieres, ont bien eſté contraints de chãger toutes les marques de la monarchie, ayans eſtably des conſeils populaires quaſi par tout, auſquels il leur a fallu ſe ſous-mettre, nonobſtant leur rang & leur qualité. Mais pour contenter en apparence la Nobleſſe, & retenir ce peu que ils en auoient parmy eux, il leur fut force de ſe ſeruir encores des mots, *De l'Eſtat Royal & de la*

Couronne, autrement iamais elle n'euſt ſçeu gouſter leur faict. Si la Royauté eſt eſteinte en France, le meſme iour il faut que la Nobleſſe ſoit eſtouffee.

Car le peuple qui aura peu ſecouër le ioug du Souuerain de tout le pays, ne tardera gueres à ſe deſpetrer du petit ſeigneur de ſon village: & s'il s'exempte vne fois des millions deus à la taille de ſon Roy, il s'affranchira bien des deux liards de cēſiue qu'il doit à ſon gentil-homme. Le Noble honoré en France du droit de iuſtice ſur le payſant, du tiltre de porter eſpee ſeul, du droit de franchiſe de tous les deuoirs qui ſont deus au Souuerain, excepté ceux du ſeruice de ſa perſonne, qui a ſa qualité ſeparee de celle du marchand, de l'artiſan, du laboureur, & qui penſe la ſienne beaucoup plus eſleuee, ne ſçauroit ny les endurer, ny eſtre enduré d'eux, ny conſeruer toutes ces prerogatiues ſous leur domination. De cela les exemples de Suyſſe & des Pays-bas ſont foy: des Pays-bas, di-ie, où toute la Nobleſſe apres s'eſtre vne fois reuoltee, ayma mieux endurer la haine, le reproche de trahiſon, les cruautez & la tyrannie en fin de l'Eſpagnol leur Prince (quoy

qu'estranger) que non pas le mespris & l'aneantissement de sa condition, sous le nouueau gouuernement de leur peuple: cela me fera lascher ceste parole qu'à la verité iamais Roy de Frãce, ne fut si bien, ny si fidelement, ny à si bon marché assisté de sa Noblesse comme cestuy-cy. Mais il faut que nostre Noblesse entende aussi quand & quand, qu'elle est tellement obligee à l'estat du Roy, que le mesme iour qu'elle luy aura mis la couronne paisible sur la teste, le mesme iour elle a recõquis son honneur, sa liberté, ses franchises, ses droicts, ses preeminences, & tous les autres auantages, que par tant de blesseures, par tant de peines, par tãt de hazards leurs predecesseurs leur ont laissez en nostre Royaume. Si au contraire l'estat se change, tout cela est perdu pour elle: & qui pezeroit perte pour perte, celle du Roy seroit bien moindre, s'il n'y auoit que sa consideration seule sur le tapis de son conseil, peut estre se trouueroit il des gens assez sophistes pour luy conseiller de quitter le gouuernement d'vn Royaume plein de tant de hazards & de tant de peines: d'vn Royaume, di-ie, qu'il ne sçauroit garder que vingt ou trente ans

au plus, encores seroit-il bien vieil Roy, pour le repos, la seureté, & les plaisirs d'vne vie oisiue. Et quand il l'auroit fait, il n'en seroit peut estre point blasmé pour luy-mesmes: il en y a des exemples que la posterité louë & admire. Mais il le seroit pour auoir en se retirant consenty au changement de l'estat, & abandonné la cause de la Noblesse, qui ne se peut perdre qu'en sa perte, ny cõseruer qu'en sa conseruation.

Les pieces de nostre estat estant telles, plus ou moins obligees, comme i'ay dit, à la Monarchie, il y suruint, il y a enuiron trente ans, vn estrange symptome, assauoir les esmotiõs pour la reformatiõ de la religiõ, & le desir qui se glissa dans toutes les parties d'iceluy, d'aporter quelque autre ordre au seruice de Dieu, q̃ l'on disoit corrompu & gasté à l'vsage ancien. S'il n'y eust eu que le menu peuple interessé en cela, peut estre que les choses ne fussent pas venuës si auant: car de soy la populace sans teste n'eust pas faict grand mal: & le Clergé, soit de honte, soit de force, eust esté contraint par les deux autres estats de souffrir le glaiue de la parole de Dieu. Mais soudain la Noblesse

se sentit de ceste fiebure, qui se nourrissant d'autres humeurs plus violentes, fit bien d'autres effects aussi qu'elle ne faisoit dans le corps du simple peuple. Ainsi sur la diuision de la religion, les grands se trouuerent incontinent attachez l'vn d'vn costé l'autre de l'autre, & cela fit qu'au lieu d'ouïr des raisons on cria aux armes: les colloques, les diettes, les Conciles se changerent en leuees de Reistres, en assemblees de gẽs de guerre, en iournees de batailles, & ainsi le diable tourne tousiours vne bonne intention à vne mauuaise issuë.

Ceux de la maison de Guyse se rangerent pour le party Catholique, les principaux de celle de Bourbon pour celuy de la religion. Les vns de ces Princes auoyent enuie d'estre Roys, les autres estoyent du bois dequoy on les faisoit: & voylà comment en moins d'vn rien la cause de Dieu se transfigura en querelle d'estat. Là dessus on persuade aux Roys que ceux qui estoyent de l'estoc de la couronne & qui soustenoient la nouuelleté, estoient plus à craindre que ceux qui en estoyent les plus esloignez, & qui demeuroient aux vieux termes. Cela n'e-

ſtant pas hors d'apparence fut auſſi toſt creu, ſans conſiderer s'il eſtoit vray ou non: mais on ne ſe donna pas garde, quād & quand que ſur ce pretexte ceux de Guyſe ſe ſeruirent de l'occaſion pour retenir touſiours les armes entre les mains, & ſe rendre chefs de part, voire conduiſirent ſi bien leurs affaires que leur grād credit mit les maiſtres en la ialouſie de laquelle nous auons veu les effects à la fin.

En ceſte diuiſion on recogneut euidemment l'inclinatiō de nos trois Eſtats. La Nobleſſe ouuertement fauoriſa ceux de Lorraine contre tous les autres Princes, bien que les vns fuſſent du ſang de France les autres non : mais cela s'appelle tandis qu'elle les vid ſuyure & ſeruir les Roys. Le Clergé intereſſé pour la cauſe de la Religion les affectiōna beaucoup plus ſecrettement & beaucoup plus ſeurement. Le peuple au commencement courut à ce qui luy ſembloit nouueau (comme c'eſt l'ordinaire) & tout ſoudain fut auſſi violent à reietter la verité, comme il auoit eſté à l'embraſſer de ſoy meſme ? n'ayant mouuement que celuy que le vent des grands luy faiſoit

prẽdre : mais sur les derniers temps comme la bigotterie & l'artifice des prescheurs luy eurent mis à bon escient le feu à la teste, & que desiá par plusieurs fois on l'eust accoustumé dans les villes au sang, au pillage, & à la haine irreconciliable de ceux de la religion: le feu Duc de Guyse, qui estoit vn grand artisan de conduire peuples, parmy ces humeurs seditieuses mesle habilement l'esperance de la liberté, de la descharge des subsides, le nom du bien public: & y adioustãt encor la haine des fauoris du Roy, la plainte des foules & des oppressions que le mauuais cõseil & le mauuais mesnage auoyent apportees, il ne faut point dire cõbien il acquist de creance parmy eux.

Ce Seigneur duquel la France a autant loué les vertus, comme elle a cherement acheté les vices, entre ses autres parties en auoit vne extremement propre à ses desseins, qui estoit la facilité, la douceur, la popularité, compagnes inseparables de l'ambition. Pour commander aux grands du Royaume il s'assuiettissoit aux moindres: d'vn bout de ruë à l'autre, il passoit le bonnet au poing, salüant, ou de la teste, ou de la main, ou de la parole

iusques au plus petit crocheteur. Cela auec toutes ces autres causes, & principalemẽt le mespris du Prince & le mal qu'õ vouloit à ceux qui le possedoient, luy donnerent tant d'auantage, qu'il se peut dire que luy seul corrompit tout nostre peuple, & dans le tiers Estat crea & orna entierement son party. Ie ne veux pas representer icy quelle procedure il y tint l'espace de vingt ans par les preceptes de son pere & de son oncle: cela seroit lõg, il me suffit pour venir au temps où nous sommes de monstrer que le party de la Ligue dont le Duc de Guise estoit chef en France, trouua ses principaux appuis dãs les villes & parmy le menu peuple: ce qui est ordinaire en toute entreprinse de nouuelleté, qui ne peut estre forte que par la force de la multitude.

Or à la fin le mal vint si auant qu'il y fut tué luy mesmes premier qu'auoir le loisir de mettre la derniere main à sa besongne. Mais nonobstant cela, sa mort auec la lenteur & l'apparence de la foiblesse du Roy lascha tellement la bride aux subiects, dés long temps gastez & corrompus, & qui par l'exemple des barricades de Paris auoient esprouué assez

de force en eux pour mesprisér celle de leur maistre, qu'au lieu d'auoir osté le feu par ce violent remede, le membre coupé trop bas porta la gangrene quasi iusques au cœur.

S'il y eut iamais grande & furieuse esmotion des peuples celle-la le fut: Car en moins de six semaines les meilleures villes du Royaume, sans excepter aucune, furent ou perdues, ou en grandissime hazard de se perdre. Et ie ne croy point qu'en tous les siecles passez il se soit rien veu de semblable. Neantmoins encor la violence du mal commençoit vn peu à s'allentir par le retour de la chaleur naturelle que la puissance royale ramenoit: nostre Clergé à se reduire, nos villes à se repentir: mais le meurtre du Prince fut le dernier coup de maistre que le Diable ioüa en France, par lequel le lien de la monarchie, la forme de ceſt estat & la conionction de l'esprit & du corps du Royaume, se dissolut entierement du costé de l'Eglise & du peuple, n'en restant pour leur regard que la carcasse, la charongne, & la matiere premiere, de laquelle il estoit auparauant composé. Ainsi ce beau bastiment ayant esté abbattu de ce-

ſte façon, il n'en faut plus diſcourir comme d'vn royaume entier, mais comme des reſtes & des ruines d'vn eſtat diſſipé. Car bien que la teſte que Dieu y a depuis remiſe ſoit auſſi bonne & ſaine qu'il y en eut iamais, les membres auoient eſté tellement affoiblis dés auparauant par le poiſon de la ſedition, que des trois pilliers du Royaume il n'y en a quaſi auiourd'huy qu'vn, qui ſe puiſſe dire eſtre demeuré debout : encores a il eſté ſouuent fort esbranlé.

Comme au pourpris de quelque grand amphitheatre on void d'ordre plantees, là les colonnes de diuers marbres, icy les ſtatuës de pluſieurs Empereurs, d'vn autre coſté les arcs, les chapiteaux, les friſures, & d'vn autre les inſcriptions, les deuiſes & tout ce qui peut rendre vn edifice ſuperbe : mais ſi d'auanture la vieilleſſe, les feux, ou la guerre le renuerſe vne fois, on a peine apres de trouuer toutes ces riches pieces ſous vn grand monceau de matiere : De meſmes au lieu que du viuant du feu Roy, l'eſtat floriſſãt encores, nous cõſiderions tous ces grãds Princes auec chacun leur deſſein dans le corps entier du Royaume, auiourd'huy

tout estant renuersé il les faut chercher parmy les ruines qui en restent, enterrez sous la masse des guerres ciuiles, des desordres & de la confusion.

De son temps donc, peu auparauãt ses iours derniers, la France se diuisa toute en trois partys. Le sien premierement: car comme i'ay dit autrefois il s'estoit tellemẽt laissé aller, que de Roy, il estoit deuenu chef de part: celuy du Roy de Nauarre auec ceux de la Religion: & celuy du Duc de Guise auec ceux de la Ligue: Ces trois partis changerent incontinent de forme par le changement de leurs chefs. Par le decez du feu Roy cestuy-cy venant à la Couronne, celuy de ceux de la religion perdit son nom, estãt meslé auec le grãd cours du Royaume: Celuy de la Ligue au contraire par la perte de sa bonne teste receut les accidens diuers que ie diray à ceste heure, & c'est de cestuy-la premierement de qui ie veux parler.

Le Duc de Mayenne & les chefs de ce party s'estans vn peu resueillez de ce grãd coup de baston que ils receurent à Blois, & ayans veu par ceste violente & inesperee mutation d'affaires que non seulemẽt

la mort du feu Duc de Guyse ne les auoit point affoiblis, mais au contraire auoit miraculeusement renforcé leurs affaires, receurent ceste faueur de fortune si insolemment, ne l'ayans iamais peu croire telle, qu'ils ne penserent à rien du tout plus qu'à l'vsurpation entiere de l'estat, & à moins que cela n'eussét-ils pas voulu ceindre l'espee. Que pouuoient-ils faire autre chose? Voir tant de villes reuoltees, tant de gens se venir offrir à eux, tant de moyens entre leurs mains, voir tout leur rire, tout leur succeder à souhait? Non pas mesmes iusques à la descouuerte des tresors cachez n'estre point deniee à leur bonne fortune, comme si le destin eust expres nourry des larrons en France pour faire vne espargne, vn magazin d'or, & le reseruer au siecle de ces gens icy. Qui est-ce qui se releuant d'vne si estrange cheute, & se trouuant tout à coup parmy tant de prosperitez, eust peu garder son sens entier? Tellement qu'il ne fut plus question parmy eux de cõseil: Il n'y auoit plus rien à faire. Il ne falloit qu'aller querir le Roy à Tours, où ils auoient promesse de le trouuer pieds & poings liez. Il n'y auoit rien à conquerir,

tout estoit gaigné, tout leur labeur ne deuoit estre, ce leur sembloit, qu'à iouyr des despouilles & de la victoire. Et de verité cela n'estoit pas sans apparence. Voicy leur premiere faute: car s'ils eussent conserué leur bon iugement en ceste grande apparence de prosperité pour prendre vne ferme resolution, sans doubte selon le discours humain ie pense qu'ils eussent emporté l'Estat: mais n'y lors de ce commencement, n'y depuis mesmes que les succez de la guerre leur furent encores plus heureux que la mort du feu Roy, iamais on ne recogneut que ils eussent vn vray & asseuré dessein, n'y qu'ils butassent à rien de certain. On voyoit bien, qu'ils vouloient chasser le maistre: on voyoit qu'ils parloient en l'air de soustenir la Religion Catholique, qu'ils faisoient vne Ligue en laquelle ils taschoiẽt d'amener toutes les villes de France, on voyoit force moyens entre leurs mains pour dissiper vn estat: Mais l'on ne sçauoit quelle seroit l'issuë de tout cela, n'y comment ils entendoient de gouuerner la France apres, n'y qu'elle estoit la fin de leurs armes, ny moins encor quelle seroit celle de leur guerre. Or toutes les choses

du monde pour grandes qu'elles soient qui n'ont point de dessein en leur cõduite, ne vont iamais gueres loing sans perir, non plus qu'vn grand batteau qui n'auroit n'y gouuernail, n'y bousſole.

En ce trouble neantmoins ils prindrent l'expedient que la fureur, non la raiſon, leur donna. Ie dy la fureur: car ſi c'euſt eſté vn deſſein iudicieux, ils l'euſſent mieux meſnagé. Doncques apres qu'ils virent l'eſmotion aſſez grande en France, & qu'il eſtoit temps d'y apporter quelque reglement, & encauer vn peu ces vins qui auoyent aſſez bouilly, ils choiſirent pour le plus court de tourner toute la furie de ces peuples contre la perſonne du Roy? croyans comme il y auoit bien de l'apparence, que pour emporter le ſceptre il le falloit premierement oſter de la main de celuy qui le tenoit. Ils diſoient vray, pourueu qu'eux meſmes ſe fuſſent rendus capables & de le faire tomber, & de le releuer apres qu'il ſeroit cheut: mais le faiſant ſauter des poings du Roy par les efforts & par la violence du peuple, entre les griffes duquel il demeuroit, leur concluſion n'eſtoit pas bonne.

Ainſi apres auoir faict reſouldre en la capitale ville du Royaume, & par toutes les autres conſequemment, que l'on ne recognoiſtroit plus le Prince, ils luy font faire ſon procez, le iugent, le prononcent incapable, le deſgradent, & le meurtriſſent à la fin. Mais toute ceſte procedure ayant duré l'eſpace de huict ou neuf mois, pendant leſquels on fit taſter aux peuples la douceur de n'obeyr à perſonne, nos villes orgueilleuſes d'auoir ſecoué la Monarchie & gaigné la liberté de mal faire, ne voulurent plus ouyr parler de receuoir vn nouueau maiſtre.

Là ſe trompa le Duc de Mayenne, & ne ſe ſouuint pas que quand la mer eſt calme on ne recognoiſt pas vn onde, vn petit bouillon plus haut l'vn que l'autre: ſi elle eſt vne fois tourmentee on void vn gros flot qu'vne douzaine d'autres ſoufleuent iuſques à menacer la nuë: mais ce meſme flot que les autres auoient eſleué, eſt incontinent contraint par eux meſmes de s'applatir & de ſe ranger en la foule. Paoureux, il marchanda en ceſte premiere furieuſe faueur des peuples de ſauter ouuertement au gouuernail du Royaume: le front luy bleſmit quand il

vid iuſques où il falloit monter pour dependre ceſte Courõne. Comme il y voulut puis apres reuenir par ſous main, & par des voyes obliques, l'eſchelle ny eſtoit plus. Auſſi toſt on luy mit en barbe vn conſeil de peuples, on luy limite ſa puiſſance, il a des contrerolleurs. Ces enragez, quoy que tous pleins de deſordres veulent voir neantmoins quelque ordre en leurs fureurs: non pour l'aymer, ny pour s'y plaire, mais pour brider ſeulement l'authorité de celuy qui commençoit, & pour ſa qualité, & pour l'intereſt de la querelle, à eſtre le premier parmy eux. Et les mutins qui n'auoient cherché par tant d'annees qu'vne occaſion apparente pour depoſſeder leur vray Seigneur, ne manquent point quand & quãd de ſoupçon & de ialouſie contre ce nouueau vſurpateur.

Ce qui fut le pis encor (comme il aduient ſouuent, quand le maiſtre ny eſt pas que tous les vallets ſont maiſtres) ce fut qu'eux meſmes s'entr'empeſcherent les vns les autres, accroiſſans ces ſoupçons s'oſterent par leurs ialouſies le moyen de ſe ſeruir, ny de bien conduire les rages du peuple. Car à la verité ſi dez

le cõmencement apres la mort du feu Roy tous fussent tombez d'accord en la personne du Duc de Mayenne, c'estoit faict à mon aduis. Ce n'eust pas esté le premier vsurpateur qui auec moins de moyens s'estoit rendu le maistre d'vn estat. Mais soudain nasquit des brouilleries entre luy & le Marquis du Pont son cousin: le Duc d'Aumale s'en sentit. Les Ducheſſes de Nemours & Montpensier s'en meslerent: la premiere pour son fils de Nemours, qui commençoit à acquerir de la creance, l'autre pour son frere qui commençoit à la perdre. De ceste façon il ny eut iamais que de la confusiõ en leur faict. Et le Duc de Mayenne à la fin moins ferme qu'il ne deuoit pour vn si hardy dessein, & moins entreprenant pour vne telle entreprinse, quitta laschement le nom & l'esperance de Roy, pour se reduire au tiltre de Lieutenant de la couronne: Le quitte, di-ie, de telle sorte qu'vn temps suyuit incontinent apres, que pour en auoir esté faict par les siens quelque ouuerture, on en fit des sermõs, Pasquil ordinaire de leurs folies, il s'en imprima des liures, & n'y eut ordre quelconque d'en oser seulement parler.

Doncques pour fondre ceſte cloche au lieu que du temps du Royaume entier, lors que ie t'eſcriuis, Iuſte, le feu Duc de Guyſe eſtoit chef abſolu du party de la Ligue, l'vn des trois du Royaume qui à la verité eſtoit principalement baſty ſur le Tiers-Eſtat : auiourd'huy les choſes ſont changees. Car apres ſa mort & celle du feu Roy tout l'Eſtat eſtant renuerſé & reduit en ſa premiere matiere, par maniere de dire, les villes ſe ſont trouuees en pieds, qui receuans, voire engloutiſſans toutes ſes petites teſtes, reſtees de la maiſon de Lorraine, & les autres Seigneurs de France leurs confederez, trop grands pour ſouffrir des republiques, trop petits pour faire des royaumes, elles qui auoiẽt leur deſſein à part, commencerent à entrer en ialouſie, & depuis ont fort bien ſçeu retirer doucement toute l'authorité & s'en faire croire, ſans vouloir que qui que ce fuſt, n'y les gardaſt, n'y les cõmandaſt, n'y les contraigniſt à rien qui ne leur pleuſt de faire. Et voylà en vn mot quel eſt maintenant le vray eſtre de ceux du party de la Ligue, du tout diſpoſé aux republiques, là où la Nobleſſe n'a nul credit, n'y les Eccleſiaſtiques meſmes, ſi-

non ceux qui peuuent seruir aux esmotions du peuple. Et de faict il n'y a quasi en ville de leur party qui n'ait chassé ou emprisonné son Eueſque, son Abbé, ou son principal Prelat.

Que cela n'ait extrememẽt faſché ceux de la maiſon de Lorraine, il n'en faut point doubter. Ils ſont Princes nourris & aggrandis par la Monarchie, & accouſtumez aux commandemens ſouuerains, de ſorte qu'il leur eſt bien dur à ceſte heure n'eſperans & ne briguans plus rien, & penſans auoir tout gagné, tout conquis, d'eſtre contraints neantmoins de retourner faire la court aux bourgeois de chaſque ville, & la plus part du temps aux moindres & aux plus meſchans, car ce ſont ceux-la qui en temps de ſedition ont touſiours l'authorité. Or il leur a fallu paſſer par là nonobſtãt, quoy que le Duc de Mayenne ait toute ſa vie eſté recognu auſſi eſloigné de ces ſubmiſſions ſeruiles comme ſon frere y eſtoit accouſtumé. Ie croy qu'il void biẽ maintenãt le pauure Prince que tous les labeurs du feu Duc de Guiſe & les ſiens, ſa mort, & les hazards où luy meſmes s'eſt mis, n'ont de rien ſeruy que pour creer des republiques

en France, armer les peuples & changer l'ordre du gouuernement, sans auoir gueres aduancé pour cela en l'esperance de planter le sceptre en leur maison. Ce qui me contraindra de luy dire ceste parabole, qu'il n'y a rien si aisé qu'à courir vne digue, ou la bõde d'vn grand estang, car la violence de l'eau y aide. Mais il est bien mal-aisé, l'ouuerture en estant vne fois faite, de bien conduire ce gros torrent & l'arrester quãd on veut qu'il s'arreste: si dés le commencement on n'a bien pensé & bien pourueu à reigler sa violence.

Iuste, si tu voulois voir à ceste heure l'image de la confusion & du desordre tu la trouuerois peinte au nayf dans ce party-la. Le Duc de Mayenne, à commencer s'appelle *Lieutenant general de l'Estat Royal & de la couronne de France.* Voilà vne belle chimere: y a il *Lieutenant*, s'il n'y a chef? Et qui est chef sinon le Roy? Or de Roy le plus fort de leur party n'en veut point. *De l'Estat*: On a autrefois ouy parler des Estats de France, mais iamais de l'Estat: ou si on l'a ouy nõmer, ç'a esté quand on disoit, le Roy & son Estat. En ce cas la l'Estat estoit mis pour obeyr, & non pas

pour commander, & ces fols icy le mettent à la teſte. La plus part de leurs Gouuerneurs apres s'appellent Lieutenant du Roy, & Cheualiers de ſes ordres, de quel Roy? enragez: eſt-ce de celuy que vous auez tué, ou de ceſtuy cy que vous reniez, ou de celuy qui n'eſt pas encores nay en France. Et de meſmes en conſequence de cela tous ceux qui parmy eux auoient tenu autresfois lieu d'officiers de Roy, cõme les Officiers du ſeau, les Parlemens, Chambre des Comptes, les Iuges, les Treſoriers & tous les ſeruiteurs de la Monarchie ne veulent pas perdre leur rang, ny aller apres les creatures du peuple, & ne peuuent trouuer neantmoins le moyen de le conſeruer, ils ne ſçauent pas meſmes auiourd'huy comment prononcer, ils n'oſent dire de par le Roy, ils ne veulent pas parler de par les peuples, encores moins par monſieur de Mayenne, car par les ſtatuts du Royaume ils ne peuuent recognoiſtre nul que celuy qui y commande abſolument: de ſorte qu'ils ont eſté auſſi empeſchez, à ſçauoir ce qu'ils diroient, que puis apres à voir ce qu'ils feroient: tant leur confuſion leur eſt peſante. Là deſſus combien de diuer-

ſitez de commandemens? Combien de deſobeiſſances? quelle peine à trouuer quelque forme de iuſtice entre eux? O miſerable qui as eu à mener ce nauire! tu n'as pas touſiours dormy à ton aiſe. Et voilà ce qui aduient à celuy qui trouue vn calcul de iettõs bien rangé ſelon leur valeur ſur vne table, & qui auec la main les brouille tous enſemble, il a beau tourner, les remettre, les placer & les replacer en milles ſortes diuerſes, il ne retrouuera iamais le meſme compte, s'il ne les remet vne autresfois au meſme ordre.

La premiere colonne Royale que ceſte nouuelle Democratie a ſappé, ç'a eſté la iuſtice. Car incontinent apres pour oſter toute l'authorité des Parlemens ils creerent dans chaſque ville des conſeils de certaines perſonnes de baſſe condition, entre les mains deſquels ils mirent toute l'authorité. A l'exemple de Paris la ville capitale toutes les autres en font ainſi, voylà en chaque ville vne Republique: chaſque ville qui ne fournit plus ce qui luy plaiſt, ne cõtribuë aux deſpẽſes publiques qu'ils font entr'eux, ſinõ ce qu'elle veut: ne reçoit garniſon n'y gouuerneur qu'à telle condition qu'elle meſ-

me veut, & si messieurs les Gentils-hommes y vont, voire les plus Lorrains du monde, & qu'ils se ioüent de dire rien au moindre habitant du monde, il vaudroit mieux qu'ils se trouuassent à Strasbourg ou à Berne.

Il faut q̃ ie face trois pas hors du chemin pour mõstrer par raison à ces villes folles (si au moins elles en sont capables) qu'en leur desir de se faire republiques il y a aussi peu de cõduite & d'ordre, cõme il y en a eu en celuy de leur chef pour se faire Roy: à fin de leur faire toucher du bout du doigt que iamais sage teste ne se messla de les conseiller, & qu'il n'est pas en leur puissance ny d'y paruenir, ny de demeurer long temps ainsi.

Nos grandes villes & leurs habitans qui ont ceste fantasie doiuent estre necessairement composez de telle sorte qu'ils ayẽt assez de force en eux mesmes, non seulement pour effacer entierement les marques de la monarchie, mais pour rendre à leur obeyssance & sous leur magistrature toute la campagne d'alentour. En ceste campagne outre la Noblesse qui y est, & qu'il faut accoustumer a estre commandee par monsieur le Majeur, il y

a encores d'autres villes moindres, des bourgades, de grands bourgs clos où habite beaucoup de peuple, comme la France est grande. Tous ces peuples, s'ils n'y sont forcez, encores qu'à l'exemple des Metropolitaines & sous elles ils ayẽt chassé leur Prince, ne les receuront pas plustost pour cela, ny plus volõtiers pour maistresses, qu'elles n'ont voulu receuoir le Duc de Mayenne pour Roy, auec lequel neantmoins elles se sont affranchies de la domination royale. Et si au contraire on les laisse aller leur grand chemin, le mesme exemple des grandes villes reduira les petits bourgs au mesme train de la republique. Et par ainsi de degré en degré il ne se trouuera village en France qui ne se face estat souuerain. Si cela est possible, ie le laisse à iuger. Mais neantmoins le theme s'en void auiourd'huy en Allemagne, en Suysse, aux Pays-bas, où il n'y a villotte qui ne soit libre, & qui n'ait ses Bourg-maistres, ses officiers, ses iuges souuerains à part.

Ce n'est pas tout, car quand bien les villes capitales des Prouinces auroient chassé le Roy, auroient tué tous les nobles, conquis chacune son ressort & son bailliage,

bailliage, il faut encores qu'entre elles, apres elles prenent quelque forme de gouuernement & qu'il se trouue vn lien de iustice qui les tienne ensemble. En chaque Prouince il y souloit auoir vn Parlement: cela n'est plus à ceste heure, Orleans ne recognoist plus Paris. A quelle raison, qu'elle qui a refusé son Roy pour Seigneur, s'aille assuiettir au conseil des seize, ou au Preuost des Marchans? Ne se peut elle pas faire souueraine aussi bien que l'autre? Et Rouën, Lyon, Bourges, Toulouze, Troye, Dijon & tant d'autres? Quoy? Disons encores les Prouinces contre les Prouinces, les gouuerneurs cõtre les gouuerneurs, quel ordre de les faire viure l'vn auec l'autre? S'il faut rendre iustice entre deux qui sera l'arbitre, qui sera le seigneur superieur. A cela certes ie voy de grandes lõgueurs, de grands hazards par les chemins, & tãt d'empeschemens, que si ce n'est comme les larrons à la foire, ie ne croy pas que ils se puissent iamais accorder qu'à faire du mal: car le biẽ faire ne se trouue point entre tant de confusion.

C'est là la vraye marque que le naturel de l'homme est meschant, & non bon:

tant plus il y a de bon ensemble, & mieux vaut: tant plus de mal, & tant pis. Vn milier d'hommes ne vaut pas tant qu'vn tout seul, ce n'est pas qu'en vn seul il y ait plus de bonté & sagesse qu'en mille, mais il y a moins de meschancetez & de folie.

Peuples, s'il y a quelqu'vn d'entre vous qui lise ceste proposition, il criera que c'est vne calomnie que l'on vous met à sus pour vous diuiser & rompre vostre saincte Vnion: & qu'à la verité vous auez bien tué vn Roy, vous auez bien refusé l'obeyssance à cestuy-cy, vous auez bien creé en chasque ville des conseils souuerains, renuersé l'authorité des Parlemẽs, changé les officiers de la Monarchie, estably entre vous tout ce que requiert vn estat populaire: mais que pour cela vous n'auez iamais pensé à vous faire republiquains, ny a reietter le Roy, ny la Noblesse.

Si ce n'est cela, que voulez-vous donc faire? Dites-le nous. Si en la plus apparẽte fin de vostre dessein il n'y a ny raison ny apparence, comment deuinerions nous autrement vostre intention. Car d'alleguer vostre zele de la Religion

Catholique : c'eſt donc vn zele inconſideré. Et ſi vous auez leu Ioſephe deſcriuant les furies des Iuifs, que vous imitez ſi bien, vous trouuerez que les mutins de Ieruſalem portoiét ce meſme nom : mais encores ce zele ſeroit excuſable, s'il n'auoit commencé qu'à ceſte heure ſoubs vn Roy Huguenot. Quel ſubjet en auiez-vous ſous le dernier, le plus archibigot, le plus ſuperlatif Catholique (pardon, s'il faut ainſi parler : on ne peut en ſe courrouçant cótre voſtre laſcheté qu'on ne diſe vne mauuaiſe parole) le plus veritablement animé contre ceux de la Religion qui fut iamais. Cela n'a point de replique. Or dites donc que ſi vous n'auez point de deſſein de republique en voſtre folle freneſie, vous n'en auez point du tout : & ſi vous n'en auez point, ie diray de mon coſté que voſtre fureur vous a conduit à vn precipice (i'appelle ainſi ce que vous faictes) duquel vous ne vous ſçauriez retirer qu'en retournant tout court ſur vos pas. Car de vous arreſter où vous eſtez, vous ne pouuez : de cheminer plus auant auſſi, il n'y a plus d'ordre, & vous faut neceſſairement ou perir, ou obeyr. L'ordre du Royaume en France

est si ancien, toutes les parties d'iceluy tellement interessees & auec si mutuelle connexité, que ie confesse bien qu'il peut estre desmembré, vsurpé : qu'vne Prouince peut estre rauie par le Roy d'Espagne, l'autre par le Duc de Sauoye, par le Duc de Lorraine, par le plus prochain ou le plus hardy voisin, finalement que vous pouuez bien changer vostre Seigneur en vn volleur, vostre Roy en vn tyran, mais que vous puissiez viure en ses desordres, sans foy, sans loy, sans Roy, sans maistre, à vostre appetit, selon qu'il plaira aux plus mutins, aux plus furieux d'entre vous, cela ne se peut, vous ne durerez pas long temps ainsi.

Qu'ainsi ne soit, tout de mesme qu'il aduient aux femmes qui se plaignent, ou qui sont en mauuais mesnage auec leurs maris, tout aussi tost qu'on vous a veus separez de vostre Roy, nos voisins se doutans bié que vous ne cheminiez gueres sans broncher, ont commencé quand & quand à vous mugueter, à vous enuoyer premierement des regrets qu'ils auoient de vostre misere, des consolations, d'honnestes offres, des presens : encores vous sont-ils venus visiter eux

meſmes par diuers endroits. Par la Bretagne, par le Languedoc, par la Picardie, pour voir, ſi la colere vous feroit point preſter les oreilles à vne nouuelle amour. Et bien, graces à Dieu pour ceſte premiere fois vous en eſtes aſſez bien eſchappez. Vous les auez renuoyez ſans qu'ils ayent rien emporté du voſtre, ny rien gaigné ſur vous que quelque petite faueur en Bretagne, & quelque baiſer en Picardie. Ils ſe contentent les adulteres, de voir que du premier coup vous ne les auez point repouſſez, que vous leur auez permis de parler, que vous les eſcoutez : mais n'ayez peur, ce vieil courtiſan de Caſtille eſt trop ruſé pour ſe rebuter ſi aiſement : il y a long temps qu'il a ouy dire que,

Par bien ſeruir & loyal eſtre
De ſeruiteur on deuient maiſtre.

Vous verrez quel compte, quel eſtime il fera de vous apres, s'il a vne fois paſſé ſon ambitieuſe fantaſie aux deſpens de voſtre liberté. Plus ſoupçonneux que vos bons maris, s'il vous tient iamais enfermez, il vous gardera ſous la clef à l'Eſpagnolle & à l'Italienne, & vous empeſchera bien de luy faire le mauuais tour que

vous leur auez fait. Si vous ne me croyez, demãdez au moins à ceux de Paris comment ils se trouuent des Espagnols qu'ils ont receus en garnison.

Tel est à le considerer en gros le party de la Ligue auiourd'huy, se monstre s'estãt formé de beaucoup de membres qui pour n'auoir pas esté bien proportionnez dés le commencement l'ont rendu si effroyable, ce n'est pas de merueille si on y a veu plusieurs restes comme à vn grand serpent engendré de la pourriture de la terre, & au contraire peu de iambes, peu de bras & encor petits & foibles au respect de ceste grosse masse. Il les faut donc anatomiser tous chacun à part.

I'ay desià beaucoup parlé du Duc de Mayenne. Apres la mort de son frere il se trouua & pour sa qualité & pour les charges qu'il auoit euës, & certes encor pour sa reputatiõ & sa valeur, le premier entre ces gens-là. Mais dequoy sert d'estre le premier en vn lieu, où il n'y a point d'ordre.

Ce Prince de tous les trois freres estoit celuy qui auoit le naturel le plus reglé, le plus ouuert, le moins dissimulé, le moins capable de folle ambitiõ. La vraye mar-

que en a esté qu'à la Cour du temps du feu Roy iamais il ne luy fut possible de se contraindre, ny apporter en ses actions la patience presque seruile de feu son frere. Ses desseins auoient tousiours esté plus limitez, plus ressentans l'esprit d'vn homme qui se sçauoit mesurer. En sa famille, il ne fut ny onc despensier extraordinairement, ny auare: il ne fut iamais endebté, & entre les signes d'vn homme dangereux & sujet à desirer trop, s'en est l'vn, son frere en eut bien sçeu que dire. De sorte que qui eust demandé aduis de son humeur à beaucoup de gens, ils n'eussent pas pensé qu'il se fust resolu ny opiniastré à ceste grande entreprinse.

I'ay ouy dire, ie ne le sçay pas certainement, qu'apres la mort de feu monsieur de Guise il fut en la puissance du Roy de le retirer, & qu'il s'y offrit, mais ayant creu qu'à Lyon on auoit fait entreprinse sur sa vie, voyant d'ailleurs la faueur violente des peuples pour luy, & les succez que Dieu donna à leur premiere fureur, il fut emporté de ceste apparence. Peu de gens, sans doute eussent peu s'en empescher. Or i'ay desià monstré comment il laissa dés le commencement eschapper

de ſes mains l'occaſion de regner: & de dire maintenant qu'il n'y penſa & ne le deſira iamais, ie l'eſtime trop braue, à moins que cela ne pouuoit il auoir entrepris de deplacer vn Roy, ſi ce n'eſtoit pour ſauter en ſa place. Il en fut empeſché neantmoins par les peuples & par ſes parens meſmes, cõme i'ay monſtré, qui ne luy laiſſerẽt pour tout que le premier lieu d'honneur, au lieu du commandement abſolu, de ſorte que combatu par tant d'artifices il ſe rendit à la fin.

Sur cela luy ſuruindrent au cours de la guerre beaucoup de desfaueurs, il perd des villes, laiſſe fort diminuer l'opinion qu'on auoit de luy, qu'il eſtoit diligent & ſoigneux Capitaine. Et à la verité ayãt à faire à ce foudre-cy qui ne peut durer en repos, ny vaincu ny vainqueur, il ſe deuoit bien autrement efforcer. A la fin il perd encor vne grande & ſignalee bataille: & l'ordinaire de tous les peuples eſt de iuger par les accidens, & deſeſtimer par vne ſeule faute, ce qu'il a auſſi prins en admiration pour vne ſeule felicité.

Or ſe voyant à la fin en ceſt eſtat, voyãt ſa reputation auſſi perduë comme l'eſperãce du ſceptre eſlõgnee de ſes mains,

voyant qu'il ne commandoit plus aux peuples qu'à demy, qu'il les auoit espuisez de finances, desquelles ou luy par espargne particuliere, ou ses seruiteurs soubs luy par despenses & par larcins extremes auoient fait vne incroyable prodigalité: voyant qu'il ne pouuoit plus recouurer rien d'eux q̃ par force, & qu'au hazard d'vne autre mutinerie contre luy-mesme, il fut contraint de choisir vn autre conseil comme ie diray tantost:

Ie croy qu'il voudroit estre à recommencer: beaucoup de gens pensent, que s'il eust eu à faire au Roy qui regne il ne se fust pas tãt desesperé, & eust pris quelque plus doux chemin pour souler ses vengeances sans y donner tout le sang de la France. Mais auiourd'huy qu'il y est si auãt embarqué il deffend sa resolutiõ par opiniastreté, il ne chemine plus, il se precipite sans considerer ny sa cõdition, ny celle des siens, de sa mere, de sa femme, de ses enfans, de tous ses amis, qu'il enueloppe en sa ruine: & inutilement auiourd'huy puis que luy-mesme s'est osté l'esperance de sa grandeur.

Si le premier de tous ceux de ceste maison, le plus gros arcboutant de leur

mur, le plus renommé, le plus authorisé d'entre-eux n'a peu conseruer en sa main le royaume entier, il y a peu d'apparence aux autres, & moins d'esperance encores pour eux, que de leurs cendres ils puissent iamais faire vn Roy de France: Ie regarde le Duc de Nemours & ses freres, les enfans cadets du Duc de Guyse, les Ducs d'Aumale & de Mercure, ie voy les sieurs de Ioyeuse, de la Chastre & autres. Ce sont tous les preux de ce costé-là. Entre tous eux ie n'en voy pas vn qui soit bié fait pour estre Roy. Et voylà la pitié: car tous ont enuie de l'estre chacun en sa chacuniere. Chacun d'eux est assez fort pour dissiper, separer, & retenir en desobeyssance quelque coin du royaume, & tous ensemble ne sçauroient establir vn bon gouuerneur, nul d'eux n'a assez d'authorité pour commander: tous trop de force & trop mauuaise volonté pour obeyr: tellement qu'il faut par necessité s'ils ne prennent vn meilleur aduis, ou que tous ensemble vendent le Royaume à vn plus grand maistre, à qui ils le donneront, ou que l'Estat Royal se changeant en republique, chacun d'eux se contente d'estre tour à tour Maire de la ville

où il se trouuera ; ou bien que desmembrãs le Royaume chacun d'eux en emporte sa piece, comme les petits Princes d'Italie ont fait autresfois de l'Empire Romain.

Voylà dans la France ceux qui se sont fait remarquer pour estre les chefs de ceste miserable diuisiõ. Il y a à ceste heure entre les estrangers quatre grosses testes qui nous en veulent bien, & à qui la bonne fortune de nostre Roy est merueilleusement à charge. Ceux-là sont le Pape, le Roy d'Espagne, les Ducs de Sauoye & de Lorraine. Et en lisant cecy, Iuste, tu te pourras ressouuenir de ce que ie t'en escriuy l'autre-fois, pour ioindre le temps où nous sommes au siecle du feu Roy dernier.

Les Papes depuis six ou sept ans ont contre leur naturel & leur coustume fauorisé l'Espagne, plus que la France. La cause en estoit du viuant du feu Roy pour la crainte de la succession de ceste-cy, qu'ils tenoient pour leur ennemy : ils auoient quelque raison se ressouuenans de l'iniustice qu'ils firent à son bisayeul de l'auoir despouillé d'vne bonne partie de son Royaume, & l'auoir iniquement ad-

iugee au Roy d'Eſpagne. Ils craignoient outre cela que s'il paruenoit à l'Eſtat, il ne les appellaſt vn iour à compte, & ne les contraigniſt de receuoir la reformation & en leurs perſonnes & en la doctrine. Ceſte peur auſſi n'eſtoit pas ſans apparence, eſtant encores incertain comment il regneroit. Mais depuis que Sixte qui auoit à ſon commencement tant fulminé, euſt recognu d'vn coſté, l'ambitiõ du Roy d'Eſpagne, touſiours dangereuſe pour l'Italie, de l'autre euſt veu la procedure douce de ceſtuy-cy, iugeant qu'il y auoit danger de l'irriter & de l'aigrir ſans occaſiõ, il cõmença ſur la fin de ſes iours à deuenir vn peu plus doux, & à eſcouter raiſon: auſſi ne dura-il gueres apres. Ie ne ſçay ſi ceſtui-cy y prẽdra point exemple. S'il eſt loiſible à moy d'en parler, ie penſe à la verité que c'eſt Dieu qui leur endurcit le cœur expreſſemẽt, afin que & luy & tout ſon Clergé s'eſtans par tant de teſmoignages rendus ennemis irreconciliables de ceſte Couronne, le Roy puiſſe iuſtement s'en reſſentir & affrãchir ſon eſtat de leur inſupportable domination. Ce qui à mon aduis ne ſeroit pas vne petite partie de la reformation, & à laquel-

le quand ie voudroy' fueilleter les vieux regiſtres, ie pourroy' monſtrer, que ſous pluſieurs de nos Roys l'Egliſe Gallicane a conſenty. C'eſt à luy à y penſer: car quand i'en diroy' d'auantage, il a ſon excuſe toute preſte cõtre moy. Ie voudroy' neantmoins, & pleuſt à Dieu, que nous n'euſſions que ceſt ennemy-là.

Quant au Roy d'Eſpagne il y a aſſez de temps que l'on void ſes practiques parmy nous. Premierement c'eſt vne ſcience en tous les eſtats de nourrir, ſi on peut, les voiſins en diuiſion & en trouble: il y a vne reigle de Mathematique que ce qui faict mouuoir autruy eſt neceſſairement touſiours en repos. Apres, le voiſin diuiſé, & par conſequent affoibly, eſt moins à craindre: & finalement quand deux ſe ſont bien batus & bien bleſſez, il eſt bien ayſé au tiers qui les regardoit faire, de les deſpouiller. Le Roy d'Eſpagne bien conſeillé, n'a pas eſté marry de voir le feu chez nous: car ce pendant que nous nous ſommes amuſez à courir à l'eau, nous n'auons pas eu le loiſir de reietter le brandon ſur luy-meſmes. Or il craignoit touſiours cela, & nonobſtant la fraternité n'eſtoit point aſſeuré que ces ieunes Roys

qui estoient tous vaillans, en leur premier feu, faute d'autre occupatiõ, ne s'attachassent à luy. C'est pourquoy de tout temps il a haussé le menton à nos mutins, destinant à cela vne partie de l'or de ses Indes, beaucoup plus dangereux pour nous que son fer d'Espagne.

Mais encores autresfois estant embarassé par Monsieur & par les François en ses terres de Flandres, il desiroit plus la guerre Ciuile en France pour la conseruation du sien, que pour l'vsurpation du nostre. A la fin toutesfois comme il a veu tous les enfans de France decedez l'vn apres l'autre, & que le Roy qui est auiourd'huy estoit venu iusques au plus prochain degré de la Couronne: lors sans doubte, craignãt son dæmõ, & estãt fort interessé auecques luy de beaucoup de vieilles querelles, il s'est resolu de tourner tous ses efforts, tout son or, & tout son fer contre luy: auec double dessein, le premier d'occuper le Royaume, s'il se peut, le secõd de ruiner au moins le Roy qui y regne, & desmembrer l'Estat ou le mettre en autre main.

Icy il y a vn grand secret: car comme le diable est touſiours esprit de diuision, ce

Monarque son principal facteur & son agent en l'estat de la ligue, a trouué tant de contredits en son premier desir, qu'il ne se peut dire de plus. Et voicy comme: Apres la mort du feu Roy ceux de Lorraine pensoient que le Royaume fust entierement à eux. S'il faut faire vne description des moyens qu'ils auoient, ils trouuerent premierement pour les commoditez de la guerre des montagnes d'or dans Paris. C'est grand cas que l'on fait compte de dix-sept cens mil escus despendus en vn an. Quant à la faueur du peuple, il se fit quasi vne seconde reuolte du Royaume à l'aduenement de ce nouueau Roy, qui demeura presque tout seul dés le premier iour: de sorte que qui leur eust parlé en ce temps là, ie ne dy pas d'appeller le Roy d'Espagne pour Roy, mais de luy mettre entre les mains le moindre village de France, ils se fussent mis en colere. Et ie croy sans difficulté que si le combat d'Arques eust succedé, le Duc de Mayenne emportoit tout seul la Couronne, sauf à en faire la part puis apres à ses compagnons de chasse.

Le vieillard recognut cela: il vid bien que ces gens estoient trop fiers pour leur

demander partage : & qu'il les failloit laisser reduire à la necessité & à la faim, comme les fauconniers font leurs oyseaux, autrement ils ne viendroient pas au leurre. Ainsi du commencement il se contenta de leur laisser Mendoze parmy eux pour les entretenir tousiours en bonne intelligence, s'asseurant bien que ces bõs mesnagers ne dureroient gueres sans faire prouision de saffran, & que lors ils parleroient. Les autres de l'autre costé tandis que le bon temps leur dura & qu'ils eurent dequoy frire, ne s'empeschererent gueres de faire la Cour au Roy d'Espagne, mais apres la fortune se changeant, ils deuindrẽt vn peu plus souples, & luy de son costé entra en apprehension des prosperitez de nostre Roy, son ennemy particulier : de sorte qu'ils commencerent à mieux s'entretenir & les vns & les autres : consentans ceux de Guyse, qui desià auoyent perdu l'esperãce de conseruer le Royaume en leur maison que le Pape, lors Sixte, enuoyast vn Legat en France, qui fust de la faction Espagnolle, par lequel il fist faire quelque ouuerture aux François pour les disposer à receuoir vn nouueau Roy. Et ie

diray cecy en passant que tous ces gens icy ayans diuers interests & diuers dessеins chacun, estoiét contraints de dóner diuers visages aussi à leurs actiós, selóles partis à qui ils auoient à faire : car il est bien certain que la venuë du Legat en France n'estoit dessignee que pour l'auancement des affaires du Roy d'Espagne, & neantmoins au mesme temps on persuadoit à nos pauures villes enragees que c'estoit pour le bien de la France, & à fin que par son authorité il retirast tous les Catholiques d'aupres du Roy.

La necessité continuë d'vn costé, de l'autre au contraire la prosperité se monstre. Le Roy d'Espagne est bien aysé de voir tout doucement ces gens venir à l'aumosne, leur offre là dessus de belles choses, desquelles il leur fournit peu, & ce peu encor lentement à fin de ne les saouler: de sorte qu'à voir degoutter son eau il estoit bien aysé à iuger qu'il vouloit augmenter leur soif, non pas l'esteindre. Eux tout au rebours appastez à son secours font leurs pauuretez mille fois plus grandes, le menacent sous main de reconciliation, protestent que s'il les abandonne, ils ne se perdront pas. C'est

artifice succede. Le vieil trompeur à peur de voir le Roy estably, & eux recognoissans cela en font courir des bruits tout expres, font surprendre des pacquets, donnent des alarmes à Mendozze & au commandeur Moree. En fin c'est vn plaisir de voir tout vn temps leurs mines, eux pour tirer de l'argent & des commoditez de luy pour neant, luy pour ne leur en bailler que sur bons gages. Leur but estoit d'estre secourus du Roy d'Espagne, & ne luy bailler neantmoins autre recompense de ses frais que le trouble & la diuision de la France, de laquelle il receuoit assez de fruict, ce disoient-ils, euitant par là la grandeur & l'establissement de son ennemy capital. Le sien passe bien plus outre. Car non contant de la ruine de nostre Roy il trauaille encores à la cõqueste du Royaume, à quoy il luy est malaisé de paruenir qu'il n'ait desarçonné & ruiné tous ces Princes Lorrains & tous ceux qui y ont quelque part: à qui il void bien qu'il fasche d'auoir labouré & semé si long tẽps pour luy laisser recueillir la moisson toute entiere.

Les affaires du Roy s'aduancent ce pendant en Normandie. C'est vn sujet de

crier à ceux de la Ligue, & le bon homme est contraint là dessus de leur fournir argent & de leur enuoyer le Comte d'Aiguemont, tãt pour authoriser ses affaires parmy eux & affoiblir les leur, que pour les secourir aussi à bon escient contre le Roy, duquel, comme i'ay dit, il apprehende extremement la prosperité. Mais pour cela encores ne parloient-ils pas bien à son gré, toutes leurs harangues ne furent que beaux grans mercis, belles remonstrãces sur le zele de la Religion Catholique: duquel il deuoit estre touché, ce disoient-ils, & en ceste consideration les assister pour neant, comme vn Roy tres-Catholique deuoit faire. Ce n'estoit pas assez pour luy: ils ne disoient pas le mot pour rire.

Suruient la dessus la bataille d'Iury, où le secours d'Espagne & les forces de la Ligue furẽt desfaictes. Cela mit les chefs de France & hors de moyens & hors d'esperance de pouuoir nous seuls desormais se defendre, de sorte qu'ils se reduisirent du tout à despendre de la misericorde du Roy d'Espagne, & auec telles conditions que luy voudroit, & eux pourroient.

Il ne perdit pas tant de son costé en

ceſte bataille pour les trouppes qui luy furent desfaites, comme il y gaigna de voir les François ſes partiſans reduits à la neceſſité de luy preſenter la carte blanche. Et de vray ie penſe que s'il euſt eſté auſſi bien à Bruxelles qu'à l'Eſcurial, & qu'il euſt peu eſtre promptement aduerty de leur eſtat, & auſſi promptemẽt leur reſpondre, il fuſt entré en grandes capitulations auec eux. Mais deuant que les courriers fuſſent allez & reuenus ſi loing, il y euſt quelque changement dans les villes, qui raſſeurees de ceſte premiere peur, iugerent bien qu'il y auoit quelque plus douce voye de ſe conſeruer ſans ſe vendre à leur ancien ennemy.

Le peril augmente touſiours, voylà le Roy qui a prins le haut & le bas de la riuiere de Seine, & ſe trouue deuant Paris. Lors le Duc de Mayenne eſt contraint d'aller iuſques en Flandres, où il ne reſerue plus rien à accorder, tout ce qu'on luy demande il l'offre: mais au fond du ſac il ſe trouue qu'il peut ſi peu que ce qu'il offre n'eſtoit rien. Et ce fut là qu'il monſtra qu'il s'eſtoit ſi mal gouuerné (comme i'ay dit) qu'il auoit laiſſé tomber toute la puiſſance de ſon party entre les mains

du tiers estat & des grandes villes, sur lesquelles il n'auoit pas assez d'authorité pour en disposer. Elles ce pendãt estoiẽt aux escoutes à attẽdre l'euenement de ce grand siege, & aymoient mieux patienter & voir quelle en seroit l'issuë pour selon le traittemẽt des Parisiens penser à leurs affaires, que sur vne incertitude se perdre ce pendant & se precipiter entre les mains du Roy d'Espagne. Cela fit qu'arriuant aux pieds du Duc de Parme à Bruxelles il y receut des traittemens non seulement indignes de sa qualité, mais indignes de la majesté du Royaume : & fallut que le Lieutenant General de tout l'Estat & Couronne de France allast honteusement faire la court à celuy qui ne portoit que tiltre de Lieutenant de son maistre en vne seule prouince.

Qui en maison de Prince entre, il deuient
Serf, quoy qu'il soit libre quant il y vient,

Ce dit Pompee à ses amis, quand apres la perte de la bataille de Pharsale il s'en alloit demander secours à Ptolomee. Les vaincus qui les mains vuides vont requerir les Princes leurs voisins sont sujets à ces affronts la. Tu deuois bien te maudire toy-mesme, Prince, qui sous les Roys tes

maistres auois eu de si belles charges autresfois, d'estre si lasche de faire receuoir ce deshonneur, & à ce grand Royaume, & à la memoire de tes predecesseurs, & à toy-mesmes encores: ie suis contraint sans passion de te faire cest honnorable reproche. Toutes ses abiectes prieres neantmoins, toutes ses coniurations, toutes ses offres estoient inutiles, si le propre interest du vieil tyran de Castille n'y eust esté meslé. Car ce pendant sans perdre temps le Roy presse Paris de telle sorte qu'il s'en alloit perdu, & en sa perte sans difficulté entrainoit tout le party de la ligue. Cela l'esueille, la continuelle crainte de la prosperité de ce foudre de guerre le gehéne plus que toutes les considerations imaginaires de la religion, & les vrayes du danger de ses partisans, ne l'eussent esmeu. Il void bien que ceste ville conquise conqueroit l'Estat, & le feu esteint chez nous, il y a long temps qu'il sçait que ce fera à luy à receuoir le flambeau: toutesfois comme bon mesnager auec son interest il ne laisse de se seruir de la peur des pauures Parisiens, & de deffendre expres à son Lieutenant de ne s'aduancer point qu'à leur extreme ne-

ceſſité, & qu'il n'euſt tiré premierement d'eux toutes les ſeuretez & toutes les ſubmiſſions qu'il pourroit : voylà ſon bon zele. De fait il ne faut point douter qu'en ceſte apprehenſion ils ne luy accordaſſẽt tout ce qu'il voulut : car ſans cela il eſt certain que l'autre ne ſe fuſt iamais acheminé.

Quand on le leur reproche auiourd'huy, ils le renient fort & ferme : mais ils ne peuuent pas renier qu'il n'ait eſté ſurprins des pacquets en ce temps-la, par leſquels le Roy d'Eſpagne eſcriuoit à Mendozze ces mots, *I'ay commandé au Duc de Parme de venir ſecourir ma ville de Paris.* Voylà les termes dont il en parloit deſià, & qu'ainſi ne ſoit, le ſiege leué, comme le peril paſſé, ils commencerent à ſe mocquer du ſainct : i'ay oüy aſſeurer que Mendozze monſtra vn eſcrit & des articles accordez par eux, où il y auoit des clauſes eſtranges : comme de recognoiſtre le Roy d'Eſpagne, de receuoir gouuerneur, de donner places à faire Citadelles, & vne infinité d'autres ſeruiles conditions, que leur Roy, de qui ils auoient tué le pere, qui les auoit vaincus, qui leur tenoit l'eſpee à la gorge, ne leur

eust pas voulu demander. Ie n'asseure pas cela comme chose veritable, bien que ie l'aye apprins par vn de leur party tenu entre nous (ceste tache exceptee) pour homme d'honneur, & ne sçauroye croyre que toute la ville ayt consenty à ceste infamie publique: mais quoy que ce soit ç'a esté vne des plaintes du Duc de Parme s'en retournant, & vne des raisons pour lesquelles il ne voulut pas entrer dans Paris: laquelle neantmoins il n'a voulu publier, de peur que toutes nos villes ne recognussent la charité de son maistre, & auec quels dessеins, auec quelles conditions il entendoit desormais de secourir la France.

Le Duc de Parme doncques tant pour son esperance que pour la crainte de son maistre s'aduance au secours de Paris, & est si heureux par nostre nonchalãce qu'à la barbe du plus grand Capitaine de la Chrestienté, & de la plus belle Noblesse du monde, il le desgaige sans perdre vn homme, nous l'arrache des mains, & nous contrainct à leuer le siege. Ce que nous eussions fait certes aussi honteusement, comme luy nous en pressoit brauement, si celuy qui auoit le plus d'interest en cela

que tous

que tous les autres n'euſt eu tout ſeul plus de force & de courage en ce coup de fortune que tout le reſte de ſon armee, ie le puis dire. Cela ſauua l'honneur de la retraicte que nous fiſmes en tournant ſouuent la teſte & en attendant l'ennemy quelque fois deux iours en vn lieu, voire en batant & forçant des villes à ſa veuë: ſeule conſolation que nous euſmes neãtmoins en ce deſaſtre, que certainement Dieu euſt rendu plus faſcheux s'il euſt meſuré ſa punition aux fautes & aux vices dont ceſte grande armee s'eſtoit laſchement ſouillee durant ce ſiege.

Il n'y a remede, ie ne ſçauroy' cõtraindre mon ſtile, il faut qu'en ce lieu vne verité m'eſchappe. Ie ne puis nier que le Roy ne ſoit plus tenu à la Nobleſſe que iamais fut Prince, de ce qu'à leurs deſpẽs parmy tant d'incommoditez, auec tant de pertes, auec tant de peines ils le ſuyuent & luy aydent à recouurer ſon Eſtat: de ce que parmy la corruption des deux autres eſtats ils luy gardent vne fidelité admirable: mais ſi faut-il aduouër que noſtre impatience, noſtre delicateſſe, noſtre humeur Françoiſe & legere nous a faict receuoir deuant Paris vn grand &

notable affront. Que des miserables coquins sans honneur & sans valeur, des crocheteurs, des artisans, des femmes, ayant demeuré six mois assiegez, reduits à vne estrange necessité, reduits aux exemples d'vne horrible famine, sans iamais auoir ouuert la bouche pour se plaindre, iamais ietté vn mauuais cry, iamais faict semblant d'auoir peur, ny de se vouloir rendre : & que tant de Gentils-hommes de marque, tant de gens d'honneur ayent eu peur d'auoir faim au quatrieſme iour qu'ils furent campez à Chelles deuant l'Espagnol. François, vos peres euſſent porté vn an le bras en escharpe, euſſent fait vœu de ieusner toute leur vie pour auoir l'honneur de se trouuer à vn si beau iour, & vous pour vn peu de neceſſité (i'ayme mieux dire que ce soit cela que pis) n'auez vous point eu de honte d'auoir quasi vendu vostre reputation à ce marrane? d'auoir perdu l'occasion de vénger sur luy les batailles de Grauelines & de Sainct Quentin, & tant de trahisons, tant de guerres ciuiles, tant de practiques, tãt de maux dõt il eſt cauſe en nostre Royaume? Frãçois, vous auez laiſſé eschapper de vos mains la couronne de

voſtre Roy, ſa grandeur, ſon repos & le voſtre, que vous conqueriez par le labeur d'vn ſeul iour, au lieu que deuant que retrouuer vne telle cõmodité, vous aurez peut eſtre à trauailler tout le reſte de voſtre vie. Or c'eſt aſſez, nous aurons, s'il plaiſt à Dieu bien toſt dequoy reparer ceſte faute, il faut vne autrefois mieux faire.

Paris deſgagé, le Duc de Parme faict ferme, dit qu'il n'a que ce commandement, monſtre aux Pariſiens plus de liberté qu'il ne leur en eſt donné: leur dit ſous main que s'ils en veulent d'auantage il faut qu'ils l'acheptent, & ce fut lors qu'on ietta quelque propos de ces offres & des promeſſes faictes à Mendozze du temps de leur peril: mais ils s'excuſent doucement ſur le tiltre *Quòd metus cauſa*, & la loy, *Paſſato il pericolo*. Tellement que lors le bon ſeigneur vid bien que qui ne prend les femmes & les peuples au mot, il y a iour d'aduis. Il les preſſe, mais en vain: car ils luy rendent de belles paroles, diſent que ce n'eſt rien d'auoir faict leuer vne armee de deuant eux, s'il ne force les places qui tiennent la leur blocquee: que luy party ils ſeront auſſi en pei-

ne que deuant, qu'il entreprenne cela, & qu'apres ils parleront de leurs promeſſes. Voylà la harangue des villes. Là deſſus il s'en prend au Duc de Mayenne & à ceux qui auoient traitté auecques luy, les ſomme de faire paroiſtre quelque effect de leurs promeſſes, & rendre quelques fruicts à ſon maiſtre de tout ce grand labeur & de toute ceſte grande deſpenſe, ou autrement qu'il ſe retirera : mais eux ne pouuans plus deſguiſer leur foibleſſe la luy font entendre ouuertement, & d'vn autre coſté luy remonſtrent que s'il s'en va ainſi, & ſi le peuple & les villes de Frãce recognoiſſent ſi peu d'vtilité en ſon ſecours, vne autrefois ſur ceſte eſperance-la on ne les abuſera pas, & n'y aura plus d'ordre à la premiere neceſſité de les garder de ſe rendre. C'eſtoit la groſſe corde que ils touchoiẽt toutes les fois qu'ils vouloient tirer quelque choſe du Roy d'Eſpagne, mais elle eſtoit mieux entenduë de luy, que du Duc de Parme ſon Lieutenant, qui n'a pas les meſmes conſiderations & qui a d'autres deſſeins.

Tout cela l'empeſche fort neãtmoins, il void bien que ces peuples ſe mocquẽt, & que plus ils ſeront deliurez de danger

moins ils feront, il craint ce pendant s'il se retire qu'ils ne se desesperent, & que lassez de la guerre ils ne capitulent auec leur maistre, ce qui est la derniere peur du sien: tellement qu'à demy conuerty il faict vn pas en auant, & s'en va assieger Corbeil, tant sur l'esperance qu'on luy auoit donnee qu'à sa seule veuë tout le haut & le bas de la riuiere se rendroit, comme pour voir si prenant ces places, Paris luy tiendroit parole: mais recognoissant par euenement qu'en l'vn & en l'autre on le trompoit, il se resolut du tout de se retirer, ce qu'il execute soudain, & ne ferma l'œil de bon cœur qu'il ne fust arriué à Bruxelles à sauueté: conseillant cependãt à ses partisans de nous faire faire quelque ouuerture de paix ou de trefue, pour rendre les efforts de nos armees inutiles tout l'hyuer qui suyuit depuis. En quoy certes, ceux qui s'en meslerent n'eurent pas grand honneur, ayans en vne action si necessaire à la France apporté si peu de verité & d'affection. Mais cela est vn discours à part.

I'ay voulu expressément remarquer bien au lõg toute la procedure q̃ le Roy d'Espagne a tenuë aux affaires de France,

à fin que ceux qui ont à paſſer par ſes mains iugent bien de ſon intention : ie finiray par ceſt axiome que combien qu'il ſoit fort intereſſé auec noſtre Roy, combien qu'il craigne extremément ſa grandeur, il ne s'embarquera neantmoins iamais ouuertement au faict de ceſt Eſtat, iamais ny tournera toutes ſes deſpenſes & tous ſes deſſeins, s'il n'y a vne vtilité euidente, & s'il ne met premierement le pied ſur la gorge à tous les partiſans de la Ligue, & à toutes les capitales villes de France. Ie ne conclus pas au contraire que s'il n'en peut venir à bout qu'il les quitte du tout auſſi : ie ne doute point qu'il ne leur fourniſſe touſiours dequoy reſiſter tellement quellement, pour les garder de peſer à eux, & de reuenir à leur bon ſens: mais que toutes choſes laiſſees il employe les threſors de ſes Indes à cõquerir le Royaume pour monſieur de Mayenne, ou pour vn autre, ou biẽ pour authoriſer les Republiques de la France, ſon conſeil ne luy donnera pas ceſt aduis. Cela eſt vn des defauts, que ceux qui ont à faire de ce Monarque remarquent en ſon ſecours : mais d'ailleurs il eſt ſi vieil, ſi caſſé, ſi pres de ſa fin, que ceux qui

s'appuyent sur luy, sont fort mal asseurez: & apres sa mort, ses Estats aussi bien que les nostres ont tant de marques de diuision qu'il y aura assez dequoy s'employer chez eux sans venir iusques icy nous faire la guerre.

Restent maintenant les Ducs de Lorraine & de Sauoye. Ceux-la pour abbreger, ressemblent les turquets qui attendét en patience que le grand dogue soit saoul, & essayent en tirer quelques morceaux de dessous son vétre, sans qu'il s'en apperçoiue. Car encor qu'ils ayent autãt de tiltres que le Roy d'Espagne en l'vsurpation de la France, ils n'en oseroient pourtant faire semblant aupres de luy: mais s'il estoit vne fois mort, il y auroit bien du bruit entre-eux, tant deçà que delà les mõts, & seroit bien malaisé qu'ils portassent le mesme respect aux Infantes, ou au petit garçon, qu'ils portent au bon homme. Ce sont des semences de diuisions qui croistront vn iour, & produiront de belles pommes de discorde, s'il plaist à Dieu, & peut estre qu'il nous fera la grace que nous serons spectateurs à nostre tour: ou pour le moins si nous sommes des ioüeurs, que ce sera sur leur

eſchafaud, non ſur le noſtre.

Ainſi voylà en gros & en menu, tant dedans que dehors le Royaume, tous ceux qui querelent quelque portion en noſtre Eſtat, & qui nous ont engendré, couué, eſclos, & nourri ceſte maudite Ligue. Helas! encor ſi entre eux il y en auoit quelqu'vn, ie ne dy pas qui peuſt eſtre meilleur Roy que le noſtre, mais qui ſeulement fuſt capable d'eſtre Roy, à qui ſes compagnons n'enuiaſſent point le ſceptre, à qui tous cedaſſent, qui oſtaſt le moyen aux villes de changer le gouuernement, qui peuſt ſoulager ſon peuple, peuſt contenter l'Egliſe, peuſt contenter la Nobleſſe, peuſt remettre chacun en ſa place & en ſon rang, peuſt deffendre le corps du Royaume entier, & l'empeſcher d'eſtre deſmembré, peuſt reſtablir la Iuſtice, peuſt bannir la violence, & le pillage, en ſomme qui euſt vne ſeule partie d'vn Roy, i'excuſeroy par maniere de dire, la rage de ces demoniaques, & leur pardonneroy leur erreur, de quitter vn braue & floriſſant Prince, plein de preud'hommie, de iuſtice, d'experience, ſage pour gouuerner ſon Eſtat, vaillant pour le deffendre: le quitter, dy-ie, & le chan-

ger contre vn vieil eſtranger, tout caduc, tout tremblant de maladies & de vieilleſſe, ou contre des enfans mal nais de corps & d'eſprit, ou des petits Princes ſans authorité, ſans force, foibles aſſez contre leurs partiſans, contre leurs amis, ſans que leurs ennemis s'empeſchent de les empeſcher. Mais ie ne puis ſupporter de voir qu'entre-eux tous tant de ſages teſtes, ou qui penſent l'eſtre, n'ayent conſeil que pour ruiner, que pour deſtruire, que pour deſmembrer, que pour partager ceſt Eſtat, comme ſi leur ſouuerain bien ne conſiſtoit qu'à le faire perir, puis qu'ils ne peuuent empeſcher que le Roy ne le poſſede. Et malheureux ſerez vous Nobleſſe, Egliſe, peuples, villes qui vous trouuerez parmy ces deſmembreurs ſi leurs deſſeins ſuccedent. Vous ne ſerez plus de la France. Qui ſera Eſpagnol, qui tiendra de Lorraine, qui recognoiſtra la Sauoye, qui ſera du gouuernement du Duc de Ioyeuſe, erigé en Cõté de Thoulouſe, qui de la republique d'Orleans, qui du Duché de Berry, qui des cantons de Picardie: ſomme il vous fera beau voir: ie ne ſçay ſi apres la tempeſte vos enfans pourront faire des bachots des

pieces de ce grand nauire : mais ie vous asseure bien que vous qui vous trouuerez dedans, quand il se brisera, courrez grand fortune.

Les deux autres partis qui se trouuoiẽt en ce temps-là en France, à sçauoir celuy du feu Roy, c'est à dire des vrays François (il les faut ainsi nommer) seruiteurs de leur Prince, & ne regardans qu'à la seule Couronne, & celuy de ceux de la religion, que la deffence & l'oppression qu'on leur faisoit auoit à la verité rendu iuste, ces deux la ont esté vnis & confondus en vn seul, par l'aduenement de ce Roy, & le dernier a du tout esté esteint, sans qu'il y puisse plus auoir de legitime distinction, comme aussi l'effect cessant, n'estans plus violentez ny poursuyuis, il seroit iniuste qu'ils tinssent, en ce qui concerne l'obeïssance ciuile, vn corps separé en l'Estat. Si pour le fait de la conscience, ils ne peuuent, quant à present, changer leur ordre, cela est à part. Or donc, comme i'ay remarqué que le peuple & l'Eglise moins interessez à la monarchie auoyent receu les factieux de la Ligue & soustenoient leur party, de mesmes aussi nostre Noblesse qui ne peut vi-

ure sans l'Estat Royal, s'est entierement iettee du costé du Roy, de sorte que pour reprendre mes premiers erres, au lieu que nous auions autrefois trois partis en France, pendant que la forme de nostre Royaume estoit entiere, auiourd'huy qu'elle est effacee dans le cœur de la plus-part de nos sujets, nous n'en auons, à bien parler, que deux: celuy de la Noblesse assistee des principaux de l'Eglise, qui soustient la domination Royale, & celuy du tiers estat, auec les restes, & la plus basse partie du Clergé, qui la veulent changer.

Or en cestuy-cy tout au rebours de l'autre il y a non seulement plus d'ordre: car celuy du Royaume y est, plus de iustice pour le contentement de la conscie-ce de ceux qui en sont, mais plus de seureté beaucoup. Car pour le moins le Roy n'a affaire qu'à ses ennemis, nul des siens ne luy conteste son rang, sa qualité, & l'absoluë puissance. Nul ne pense à changer la forme du gouuernement, tellemẽt que pour son regard tout est asseuré, & pourueu qu'il vainque ses ennemis, rien ne le trauerse: là où quand bien les autres auroient tout vaincu, mille guerres leur naistroyent entre eux-mesmes de leur

victoire.

Il y auroit lieu icy de descrire tout au long quel est le Roy qui nous commande, & de quels outils il se sert. En vne grãde tempeste, l'vne des plus asseurees confiances que l'on peut auoir, c'est quand on sçait que le pilote entend bien son estat. Et cõme i'ay parlé de rang de tous ces petits vsurpateurs, il seroit raisonnable de monstrer quel est nostre legitime Prince, mais quelque verité qu'il y eust, elle ne s'eslongneroit gueres de la flatterie, si i'y vouloy tout mettre, & seroit mal seant à moy de l'escrire, & à toy de le lire, Iuste. Ie t'en diray seulement ce que i'en ay autrefois dit, & ce que i'ay pensé necessaire d'estre mis icy.

Pour te le peindre d'vn seul trait de pinceau, ie te dy, Iuste, en vn mot, que c'est vn grand Roy de guerre, & ie conseille à quiconque de ses voisins qui se voudra iouër à luy de n'oublier hardimẽt rien à la maison. Quant aux particularitez de son naturel, il l'a extremement vif, & si actif, qu'à quoy qu'il s'adonne, il s'y mẽt tout entier, ne faisant iamais gueres qu'vne seule chose à la fois. Aussi certes aux actions presentes, c'est le Prince du

monde qui a fait le moins de fautes, que ie penſe. De ioindre vne longue deliberation auec vn faict preſſé, cela luy eſt malaiſé: & c'eſt pourquoy, au contraire, aux effects de la guerre il eſt admirable, par ce que le faire & le deliberer ſe rencontrent en vn meſme temps, & qu'à l'vn & à l'autre il apporte toute la preſence de ſon iugement. Mais aux conſeils qui ont trait de temps, à la verité il a beſoin d'eſtre ſoulagé, & ceux qui le ſeruẽt doiuent cognoiſtre cela, n'eſtant pas poſſible qu'il r'appelle ſon eſprit d'vn deſſein preſt (où il l'employe continuellement, l'vn n'eſtant pas pluſtoſt finy, qu'il ſe rembarque infatigablement à vn autre) pour le preſter aux diſcours d'vne negotiation de grande haleine. Il a cela neantmoins qui doit fort contenter ſes Conſeilliers, c'eſt qu'encor qu'il n'ayt nullement penſé ny eſté diſpoſé à vn affaire, ſi ſes ſeruiteurs apres l'auoir bien ruminee & bien digeree, la luy viennent repreſenter, il eſt ſi prompt à toucher au point & à y remarquer ce qu'on y peut auoir ou trop ou trop peu mis, qu'on iugeroit qu'il y eſtoit deſià tout preparé. I'ay veu tel luy venir communiquer d'vn

fait d'importance, duquel il n'auoit en sa vie ouy parler, qui s'en retournoit auec vne opinion que quelque autre desià en auoit faict ouuerture. Mais cela vient de la promptitude admirable de son esprit, Dieu ayant voulu recompenser vne chose par l'autre. C'est, outre cela, le Prince du monde qui a le plus de creance & de fiance en ceux qui le seruent, loüange ordinaire des grands courages, & qui les trauerse le moins en leurs charges, voire iusques au moindre : luy sẽblant que depuis qu'il a vne fois fait électiõ de quelqu'vn en quelque chose, il luy doit laisser faire son deuoir sans l'en empescher : de sorte que ie puis dire que si ceux qui sont pres de sa personne, prncipalemẽt ceux qui y ont des dignitez grandes, l'entreprennent bien, il ne tiẽdra qu'à eux qu'ils ne mettent tout l'ordre & toute la disposition qu'ils voudront en ses affaires sans difficulté : car à cela il se rend tres-facile, & n'y a rien en quoy il face gloire de s'en faire croire seul, qu'aux principaux coups de la guerre, lors qu'il se trouue à cheual. Car là encores qu'il taste tous ses Capitaines l'vn apres l'autre, il est bien aise neantmoins que l'on pense que son

opinion est des bonnes. Et à la verité il ne se peut nier qu'il n'y sçache beaucoup: mais en toutes les autres choses, aux affaires de la Iustice, aux affaires des finances, aux negotiations estrangeres, aux depesches, à la police de l'Estat, recognoissant bien que ce n'est pas là où en ce temps il s'applique tout, il croit entierement ceux des siens qu'il void s'y estre occupez & y auoir bien pensé : mesmement quand il en a confiance. Tellement que i'ose prononcer icy qu'ils ne sont nullement excusables, s'ils n'apportent au maniement des affaires du Royaume toute telle methode qui leur semblera bonne, n'y ayant rien à quoy le maistre se plaise tant que voir vn ordre bien estably, bien fait, bien approuué de tout le monde, auquel il luy est mille fois plus facile de se renger & de se sous-mettre luy-mesme, que non pas luy mesme de l'establir. Aussi certes est il bien raisonnable qu'il soit deschargé de ce labeur.

S'il faut outre cela dire quelque chose de ses mœurs, depuis le commencement de sa ieunesse, on l'a mescreu d'vne tare de laquelle il est aussi esloigné que de faute quelconque que l'on puisse remarquer

en ſon naturel. Le lieu d'où il eſt nay, ſa phiſiognomie, ſes paroles, ſes geſtes plus militaires qu'autrement, le font ſoupçõner d'eſtre leger. Et neantmoins ſoit par artifice qui a corrigé la nature, ſoit par vraye & naturelle inclination, il ny a rien au monde ſi conſtant que luy: ſi attaché à vne choſe de laquelle il ne deſprend iamais, quand il s'y eſt mis, qu'elle ne ſoit acheuee, voire iuſques au blaſme veritable d'opiniaſtreté. Vn grand Prince de Frãce, luy reprochoit vn iour qu'il eſtoit leger: Il fit venir pour s'en deffẽdre tous ſes officiers domeſtiques, ceux de cuiſine, ceux de panneterie, de la ſommellerie, ceux des eſcuries, & quaſi tout ſon train, il ne s'en trouua pas vn qui n'euſt ſeruy ou qui ne fuſt ſorty de perſonnes qui auoient ſeruy ſon pere, & ſon ayeul & luy-meſme dés le berceau: l'autre ſe trouua bien empeſché à la replique, eſtãt accouſtumé de trois en trois mois, de faire maiſon neufue. Au cõtraire en ceſtuy-cy il n'y a iuſques à ce iour, vn ſeul exemple de ſeruiteur quelconque qu'il ayt reculé de ſa maiſon: bien qu'il s'en ſoit trouué quelques vns comme il eſt malaiſé aux guerres ciuiles, qui ne luy fuſſent

pas du tout sans soupçon.

On l'a estimé auſſi eſtre auare? & à la verité il eſtoit mal-aiſé autrement, ſuccedât à vn Prince qui eſtoit par delà le liberal. Et peut eſtre que les grandes extremitez, où il a paſſé la pluſpart de ſon aage deſpenſier, ont fait craindre qu'il ne ſe fuſt accouſtumé à apprehender la neceſſité. Ie ne nieroy pas ceſte marque, ſi elle eſtoit bien vraye. Soit en vne famille priuee, ſoit en vn Royaume, c'eſt touſiours ſigne de la reſtauration d'vn Eſtat, quand apres des maiſtres prodigues, il en vient vn chiche. Si n'y a-il iamais eu Prince qui ayt touſiours mieux & plus ſplendidement entretenu ſa maiſon, mieux appointé ſes ſeruiteurs, & moins refuſé, que ceſtuy-cy: & ny a autre difference entre luy & ſon predeceſſeur, ſinon que l'vn pourueoyoit à ſes liberalitez pluſtoſt quà ſes neceſſitez: ceſtui-cy ne le fera pas: l'autre donnoit à la fois beaucoup à peu: ceſtuy-cy donne peu à beaucoup. Car en fin il ſe trouuera qu'il a plus donné depuis qu'il eſt Roy que ſon predeceſſeur n'a fait en ſix ans: mais toute ſa Nobleſſe generalement, tous ceux qui l'ont ſeruy y ont eu part. Or ie vueille dire auſſi le

bon qui eſt en luy, puis que i'ay touché ſes fautes: Il a vne piece que peu de Princes ont eu, & iamais nul ne l'eut qu'il ne fuſt grand Prince. Il ſçait ſouffrir qu'on luy diſe verité. Ie dy là vn grand mot, & qui ſera creu de peu de gens: il eſt ainſi neantmoins. Iamais homme qui luy ayt dit vne parole vraye ne s'en repentit, quoy qu'elle fuſt hardie, principalement s'il recognoiſt qu'elle parte d'amour & d'affection. Il ſe faſchera, il rabroüera, il dira vn mot picquant, mais c'eſt tout auſſi: le mal ne va iamais plus outre, on n'en eſt point pis pour cela. Ie parle de ceux qui ont ceſt honneur de pouuoir & deuoir parler à luy. Le reſpect & la Majeſté d'vn grand Roy ne donne pas ceſte liberté à chacun: mais ceux qui ſont de ceſte qualité n'ont point d'excuſe s'ils luy taiſent le mal qu'ils voyent. Il ſouffre qu'on luy diſe, & encor que ſur le champ quelquefois il monſtre s'en offenſer & meſpriſer l'aduis, il y penſe neantmoins & y pouruoit. Quoy que ce ſoit, il ſera loiſible aux gens de bien ſous ce Roy cy, de penſer librement ce qu'ils voudront, & de dire librement ce qu'ils auront penſé. Dequoy ie ne vueil autre marque que

ceſte ſeule fueille de papier, que ſous vn autre Prince peut eſtre, on n'euſt oſé eſcrire. Or ceſte humeur la ne ſe trouua iamais qu'en vne bonne conſcience, qui ayant les actions entieres ne craint point la liberté des paroles: où au contraire les Princes vitieux n'interpretent iamais vn veritable aduis ny à bien ny à amour qu'on leur porte, mais penſent que c'eſt leur reproche & publier leur crime.

Sa vie au reſte & ſes deportemens luy donnent vne qualité, que quand il n'y auroit que celle-la, s'il eſtoit d'ailleurs tout noir, tout couuert de vices par maniere de dire, encor le loüeroit-on. Car ſes ennemis trop volontiers, & nous à regret ſouuent confeſſons que c'eſt le plus doux, le plus pardonnant, & le plus oublieux d'iniure qui fuſt onc. A la verité vn lyon n'eſt point lyon que par les ongles & par les dents, vn cheual ne ſe faict craindre que par le pied, vn taureau que par la corne, vn aſpic que par la queuë: vn Prince n'eſt dangereux que par la ſeule cruauté: s'il eſt timide, & bien, il aura de hardis Capitaines auec luy? s'il eſt voluptueux, tandis qu'il barlendera, quelque ſage fera ſes affaires? s'il eſt auare, ſi

sera-il contraint à la fin de despẽdre pour soy-mesme, & le soy-mesmes d'vn Roy, c'est tousiours le public, en despit qu'il en ayt. S'il est prodigue, en s'apauurissant au moins il enrichit ses subjets: à tout cela il y a remede: Mais s'il est vne fois cruel, vindicatif, felon, aymant le sang, personne ne s'y oppose, il y a trop de danger, & voylà la derniere marque d'vn Tyran: aussi ce nom la, bien qu'il soit attribué à tous les mauuais Princes, ne s'approprie neantmoins qu'à celuy qui est cruel & sanglant, comme qui diroit que c'est le vice superlatif d'vn Roy, lequel principalement on dit craindre en luy. Nous ne sommes point, Dieu mercy, en ceste peine-la pour le nostre: & ie ne sçay, si en parlant de ceſt humeur, ie n'en doy dire autre chose: si ce n'estoit le respect que ie luy doy, & si ie permettroy à ma naturelle liberté de s'eschapper en ce lieu, ie penseroy pouuoir trouuer plus de subjet de la blasmer que de la loüer.

Ie confesse qu'aux guerres ciuiles la clemence a tousiours esté marque infaillible de felicité: mais les plus grands effects s'en sont reseruez apres les victoires gaignees, apres la guerre finie, & non pas

deuant. Lors c'eſt la vraye clemence, & non pas tandis que le peril dure, ou la douceur peut eſtre calomniee du blaſon de timidité, & de la crainte d'vne pareille. Il faut releuer les ennemis vaincus, mais abbatre ceux qui ont encor puiſſance de mal faire : autrement on efface tout le beau luſtre de la magnanimité, de qui la couſtume eſt d'eſtre auſſi violente contre celuy qui reſiſte, comme facile à celuy qui s'eſt rendu.

Or toutesfois, Iuſte, ie ne te ſçauroy aſſez peindre l'extreme douceur de ce Prince, laquelle ſa nourriture dés le berceau, parmy les meurtres, les combats, le ſang, & la guerre, n'ont iamais ſçeu changer. Ie l'appelle douceur, mais ie te iure, que ſi ie pouuoy & oſoy, ie luy donneroy vn autre nom : car elle paſſe par deſſus la raiſon. I'ay veu vn quart d'heure apres les batailles gaignees les ennemis tellement parmy nous, qu'on ne les pouuoit plus recognoiſtre. Ils eſtoient au coucher, au leuer du Prince, à ſon diſner, à ſa chambre, à ſon cabinet, & à toutes ſes heures priuees : ie ne dy pas ſeulement des principaux à qui le reſpect que les capitaines rendent aux capitaines euſt peu permet-

tre ceſte bonne chere : cela euſt eſté bien ſeant ſi le Duc de Mayenne ou celuy de Parme euſſent eſté priſonniers, ces careſſes ſe faiſoient ſouuent à de petits maiſtres de camp de guerres ciuiles qui n'euſſent iamais en leur vie oſé parler au Roy, s'ils n'euſſent eſté ſes ennemis, & en ceſte qualité la ils en receuoient vn bon viſage. Qu'ils calomnient ceſte couſtume tant qu'ils voudront, comme peut eſtre ils ont raiſon, ie leur ayderoy volontiers à cela pour l'amour d'eux, mais la verité eſt neantmoins que c'eſt vne vraye & naturelle inclination qu'il a d'oublier l'offenſe ſoudain qu'il a moyen de s'en venger : car en ſes actions priuees auſſi bien qu'à la guerre, contre vn ſeruiteur de ſa chambre, vn gentil-homme de ſa maiſon, ſomme en lieu où perſonne ne le void, où il ne ſe contraint point, il garde touſiours ceſte meſme facilité, voire de telle ſorte qu'elle va iuſques à la negligence.

C'eſt tout ce que ie puis dire de luy : car quand au reſte de ſes mœurs, ce que i'en particulariſeroy d'auantage toucheroit plus vn hõme priué qu'vn Prince. I'acheueray toutesfois ſon pourtrait par ceſte

derniere couleur, bien que ce soit plustost vn embellissemẽt, que nõ pas vn des traits de son visage: & diray que ç'a esté iusques icy vn des plus heureux Prince à la guerre qui fust iamais, peut estre. Il ne se trouua onc en lieu, si ce n'a esté pour son plaisir, que les ennemis ne tournassent deuant luy, & luy sont aduenus, en sa vie, des succez de fortune, s'il les faut ainsi nommer, si inesperez, si à propos, si importans, qu'il faut dire que dés le berceau, il a eu l'Ange de Dieu à ses costez, qui marchoit auec luy, & contre les desseins de tout le reste du monde faisoit miraculeusement reüssir les siens, mille fois mieux que luy mesmes n'eust osé souhaiter. Le cours de sa vie tesmoigne assez cela: mais ceux qui l'ont de long temps seruy, sçauent qu'infinies fois de soudaines resolutions mal preueües, mal digerees, que la plus part de ses plus sages conseillers condamnoyent, Dieu luy a fait reüssir de si heureux effets, qu'à la fin tout accoustumez à cela, eux mesmes estoient contraints de le laisser faire apres, asseurez qu'il auoit vn bon guide. Or entre les tesmoignages de tous les grands hommes qui ont esté iamais, ceste

marque y a touſiours eſté recognuë, & y a eu touſiours diſpute entre la fortune & la vertu. Les ignorans appelloyent cela bon-heur & felicité, mais nous qui ſçauons la verité, le deuons nommer grace & faueur de Dieu, le grand monarque, le Dieu des batailles, & en tirer de là vne concluſion neceſſaire, que ce grand ouurier ne fait rien à demy, & que puis qu'il a ſi heureuſement commencé ſon ouurage en ce petit berger, il l'acheuera entierement à ſa gloire.

Là giſt la plus ſeure confiance que ceux qui ſuiuent ſon party doiuent prendre de ſes eſperances. Mais neantmoins outre cela, Dieu luy a donné de ſi beaux & de ſi grands moyens humains, que qui oppoſera les vns aux autres, iugera ſoudain qu'il faut que le party contraire donne du nez à terre. Ie laiſſe l'ordre qui eſt de deçà, qui vray ſemblablement ſurmontera la confuſion de nos ennemis: car cela ne fuſt iamais autrement. Ie laiſſe la iuſtice de la cauſe, les preiugez de deux ou trois victoires: tout cela eſt exterieur: Mais pour le moins de ce coſté cy, tous les grands de l'Eſtat, les Princes du ſang, les Officiers de la couronne, les ſeigneurs de mar-

de marque, toute la Noblesse se trouue auec le Roy: & par consequent tous ceux qui chacun chez soy auoyent l'authorité & le maniement des armes & la nourriture de la guerre. Ceux-la ont vne naturelle superiorité, vne domination nee sur la populace, de sorte que tout de mesmes qu'autresfois aux guerres des esclaues à Rome, les soldats de Pompee ne prindrent que des estriuieres venans au combat, si auiourd'huy ceste multitude sans honneur & sans nom se rencontre deuãt la Noblesse, iamais elle ne l'attendra, elle la craint trop. Apres, tout ce qu'il y a en France de bons capitaines y sont, ie les pourroy nommer, mais tu les cognois assez: où au contraire parmy les ennemis, à peine y en a il deux qui ayent mené cẽt cheuaux à la guerre, en leur vie. Ostez en le Duc de Mayenne & la Chastre, ie ne sçay s'il s'y en trouuera vn troisiesme. Or ce sont des outils si necessaires neantmoins qu'vn chef d'armee pourroit estre Alexandre, ou Cæsar, s'il n'a des aydes sous luy, il est perdu: & de cela ie n'en voudroy autre tesmoing que le Duc de Mayenne luy mesme, qui eust peut estre fait mieux & à Arques & à Iury, si tout le

monde eust fait comme luy, & s'il eust esté assisté.

De sorte que si personne ne se mesle de nostre querelle, & si nous n'auons à faire qu'à ce qui est dans le Royaume, il n'y a pas grande difficulté, ie ne dy pas que le Roy seulement, mais que la Noblesse & ceux qui soustiennent la Monarchie ne demeurét les maistres contre les villes & la populace. Et pour le regard du secours estranger, il y a encores moins de doute que le Roy ne soit plus promptement qu'eux assisté des Princes ses voisins tant d'vne que d'autre religion: Ils sont tous monarques, tous interessez à la conseruation d'vn estat, tous ennemis de la trahison des sujets, & de la mutinerie des peuples, tous craignans & hayssans ceste exemple. Il n'y en a pas vn d'eux chez qui ne puisse naistre vn Duc de Mayenne, & n'y aura que ceux qui aurót desseins d'vsurper ceste estat qui se mesleront de deffendre vn vassal contre son Roy.

Ce n'est pas tout encore, car ceux qui viennent au secours de nos ennemis, ne pouuans receuoir autre recompense des villes & des peuples que de s'en rendre

les maistres, n'y viennent qu'auec vne extreme insolence, vn desir de les ruyner, de les picorer & de les conquerir: c'est pourquoy ils y sont incontinent si hays que s'est pitié. Ceux qui assistét nostre Roy au contraire esperans de sa bõne grace beaucoup, n'apportent, en venant à luy, que de l'obeyssance & vne volonté de bien seruir. Ainsi ils ne nous donnent autres incommoditez que de les payer, au lieu que nos ennemis se trouuent plus fatiguez de leur secours, qu'ils ne sont quasi de nostre guerre.

Tel est donc l'estat des affaires du Roy & de son party, puis qu'il le faut ainsi nõmer. Or encores qu'à la comparaison de l'autre, tout y soit plus reglé & plus asseuré, il n'a pas esté possible neantmoins que parmy tant de desordres que tantost la diuersité de religion, tantost les estranges aduantures de ce Prince & de son predecesseur ont apportees, il n'y ait eu de la corruption icy aussi bien qu'ailleurs, ie dy de telle sorte que ceste corruption s'en va en gangrene qui n'y pouruoira. Les corps malades ont tousiours quelques cacõchimies, & la plus saine partie n'est pas exempte de venin. Car

comme dans le party populaire, les villes ont des desseins de diuision, de liberté, de mutinerie, de republique: comme ceux de la ligue par le mespris qu'ils ont introduit de l'ordre & des magistrats, par la confusion qu'ils ont receuë, se sont trouuez à la fin au Royaume des grenouilles, où le plus grand criard est maistre, aussi dans le party de la monarchie & parmy les nobles les desordres ont fait naistre vne certaine monstruosité, vne certaine bosse qui ne se redressera de long temps, si Dieu ny met la main.

Ce sont les gouuerneurs des Prouinces & des places, qui sont tels auiourd'huy que le plus sage & le meilleur d'entre eux n'estime rien plus à luy que son gouuernement, que sa ville, que sa place (il n'y a regle si generale qui n'ait son exception) le plus sage & le meilleur, vingttrois heures le iour seroit peut estre bien marry que la paix fust en France, que l'authorité du Roy fust recognuë, que la Iustice regnast, & qu'il ne fust besoing de garnison. Ceste douceur de cómandement absolu leur plaist tant, il y a tant de friandise à disposer des deniers du Roy, des coruees & de la sueur du

peuple, que pluſtoſt le Royaume de leur conſentement ira ſans deſſus deſſous, qu'ils laiſſent iamais de leur bon gré ceſte vie. De trois paroles l'vne, vous orrez dire la conſeruation de ma place : ſous ce titre, toutes les violences du monde paſſent ſans replique. Ce pendant, ſi le Roy les mande, bien, pour quinze iours ils y meneront iuſques à leurs valets armez, mais cela ne leur part pas tant de bon zele comme de vanité, pour dire, c'eſt vn homme de creance, il a vne belle troupe : le terme eſt il paſſé, on a beau parler de bataille, beau voir le Duc de Parme, beau crier, ſi vous en allez au lieu que nous ſommes à la fin de la guerre, que Paris s'en va prins, que deſormais apres ce petit labeur, on viura en repos, tout cela ne ſert de rien. Monſieur le Gouuerneur veut aller pourueoir à ſa place : & tout content, ſont-ils preſts à partir c'eſt à meſſieurs les Secretaires d'eſtat à trauailler, breuets de toutes ſortes, abbayes, confiſcation des ligueurs, entretenement de nouuelles compagnies, c'eſt à dire entretenement de la cuiſine, penſions ſur le vieil & nouueau domaine, dons, engagemens: il faut en ſomme que ſur le chãp

on leur forge vn autre royaume: car en ceſtuy-cy il n'y a pas aſſez à donner. Là deſſus ſi vous les oyez plaindre en l'anti-chambre, c'eſt merueille, ils ne ſont point payez, on ne leur donne rien: ils ont tous les iours quarante ou cinquãte hommes à nourrir. Le Roy qu'ils ont pillé, de qui ils deuorent le bien, tiennent les tailles & les deniers, encores leur eſt beaucoup obligé. Sanſuës, dequoy voulez-vous qu'il vous paye? Faites donc comme ce Philoſophe qui s'imaginoit tant de mondes: faites luy vn autre royaume. D'où luy viennent les deniers que de ſes receptes generales? & vous ſçauez qu'en la plus riche il n'y a pas aſſez de fõds pour payer les garniſons.

Que luy vallent les decimes auiourd'huy, que tout le Clergé eſt quaſi cõtraire? que valent les equiualens, les aydes, les entrées & iſſuës, les partis du ſel, veu qu'il n'eſt pas maiſtre des principales villes? que luy vallent les parties caſuelles, quand elles ſont pluſtoſt demandées, qu'eſcheuës? Quand il ſeroit ſeigneur paiſible de ſon royaume (on vous verifiera cela ſur l'eſtat de ſes finances) il s'en faudroit plus de quatre milions d'or qu'il

n'y eust assez de fonds pour vous payer tous, & neantmoins il ne iouist auiourd'huy pas du quart. Dequoy luy seruent donc ses conquestes? s'il gaigne auiourd'huy vne Prouince ou vne ville, ce n'est pas à demy pour l'entretenemẽt du gouuerneur qu'il y mettra: car il ne luy en reuiendra non plus que si les ennemis la tenoient.

Il n'y a remede, il faut que ie die que ce mal deuient insuportable, & s'il n'y est pourueu, il n'y a moyen que le royaume puisse durer. Ce pendant ils se seruent la pl⁹ part des miseres publiques, du mespris de l'authorité Royale, pour se bastir des chasteaux en Espagne. Il n'y a pas vn qui ne forge vn Comté, ou vn Duché de sa place, & qui au pis aller ne dise: Apres que i'auray fait ma main, si ie ne suis bien venu d'vn costé, ie me ietteray de l'autre. C'est le mal qui le plus, à mon iugement, nous presse: cela nous entretient la haine du peuple contre la monarchie, incite par exemple la plus part de nostre Noblesse à n'aymer pas la paix: car à l'imitation de ces gros Gouuerneurs, il y a tant de picoreurs, tant de gens qui font la guerre dans le pays, & qui font de leurs

maisons des villes de frontiere, que quād il faut dresser vne armee, personne ne s'y trouue, si ce n'est à trois pas de leur fort pour aller au butin, & dés qu'elle s'eslongne, reuenir chargé de despouilles. Cela ruyne & appourit entierement le Roy: & pour le dernier mal, cela a accoustumé tellement nostre Noblesse au mespris de la iustice, que tout le monde a enuie d'en faire ainsi, & cela s'appelle le pire mal qu'il y ayt au monde.

Repasse l'Acheron, ô pere du pays,
De nos Princes l'honneur, sage & vaillant Louys,
Et viens voir estonné, nos villes furieuses
Arracher de leur tours tes fleurs victorieuses,
Et au lieu du beau Lis sans honte & sans honneur,
Arborer laschement la marranne couleur:
Viens voir que maintenant au centre de la France
Tes enfans mescognus n'ont plus d'obeissance:
Que Paris est frontiere & que dans tes Palais
Le Tyran d'Arragon a logé ses valets.
Non, non, ne s'enquier point qui fut ce vaillant Prince
Qui osa par le fer conquester ta Prouince,
Il est encor à naistre, & sans la trahison
Iamais le bazané n'eust surpris ta maison,
Son fer n'y faisoit rien sans l'ayde coustumiere
De son or Indien, dont la iaune lumiere
Esblouit des François & les yeux & le cœur,
Et du front leur traça la fidelle blancheur,
Eux-mesmes insensés, à leurs maistres rebelles,
Yures de la boisson des ciuiles querelles,

Et ne souspirans rien qu'vn mutuel venger,
Eux mesmes ont receu le soldat estranger:
Regarde par pitié les lieures de Lorraine,
Et le dain de Piedmont qui rogne se pourmene
Autour du grand Lyon, que le mal intestin
Et le poison bruslant reduisent à la fin.
Iadis d'vn seul regard, d'vne menace fiere,
Quand tu le gouuernois, loin loin de sa barriere,
Il les eust rechassez passes de froide peur
Iusqu'aux monts renommez d'eternelle blancheur:
Et traistres, maintenant qu'il ne se peut deffendre,
A luy qu'ils craignoient tant ils osent bien se prendre:
L'vn luy tire la barbe & l'effroyable front,
L'autre luy mort la queue, & vn autre luy rompt
Sa griffe au crocs d'acier, autrefois redoutee
De tous les animaux de la terre habitee:
Luy couché les regarde & tirant à la mort
De se venger encor fait-il tout son effort:
Il heriſſe sa iube, & d'vne horrible plainte
Monstre que de despit il a son ame atteinte,
Et que s'il peut iamais r'auoir sa gueriſon,
De Nice & de Nancy il aura sa raiſon.

S'il se trouuoit à ceſte heure vn bon medecin d'Eſtat qui apres auoir bien & exactement conſideré les ſimptomes de nos maux, qui ont tant de fois critiqué depuis trente ans, & à la fin par la continuë du mal ont diſſolu preſque ce grand Royaume, de ſorte que la foibleſſe qui luy arriua il y a deux ans, luy a oſté le pouls, la cognoiſſance, la memoire, la parole, & preſque la vie, il iugeroit à

mon aduis, qu'il n'y a autre esperance quelcõque, autre remede de le remettre, s'il y en a, que la paix, la bien heureuse paix, soit qu'elle nous vienne par la force de nos armes, & que Dieu fauorise tant le Roy qu'il cõquiere tout le royaume, soit qu'il se trouue quelque expedient de la faire autrement, & qu'à la fin les miseres, la famine, la peste, la guerre, les verges de Dieu, les mortalitez, les pertes, la lassitude, nous contraignent les vns & les autres de laisser tomber nos armes des mains pour nous reposer. Ie n'oseroy apporter mes recipez parmy tant de grands docteurs, ny mes remarques & mes notes aupres de ces Esculapes qui ont gouuerné la France durant ces accidens, & recognu toutes ses qualitez, ses heures, ses iours bons ou mauuais, tout le cours de sa maladie. Mais deux choses seulement diray-ie icy que i'ay obseruees en ces affaires pour presage d'horribles calamitez, & pour tesmoignage que Dieu est impitoyablement courroucé sur la France. L'vne que depuis trois ou quatre ans, tous les ordres du royaume, quasi tous les estats, les principaux de la noblesse, & les villes, & l'Eglise, tout le menu peu-

ple generalemẽt crie d'vne voix à la paix: & neantmoins il ne s'eſt trouué en tous les conſeils, en toutes les grandes aſſemblees qui ſe ſont faites, perſonne principalement parmy les ennemis qui en ayt oſé ouurir la bouche. Au contraire, ce leur a eſté vne parole d'execration: L'autre, que ie ne ſçache quaſi pas la centmilieſme partie de nous qui ne ſoit ruyné à la guerre qui ne profite à la paix: & nõobſtant tout cela, vous diriez que la fureur, le demon nous pouſſe, nous precipite à la tuërie, au ſang & au meurtre. Ie commenceray donc par le Roy, afin de n'excepter perſonne. Auquel eſt ce que la paix eſt plus neceſſaire qu'à luy? ie dy que quand Dieu ſe ſeroit obligé de luy faire tomber tous ſes ennemis entre les mains, de les luy preſenter en bataille & luy donner autant de victoires comme il y a de iours en l'an: quand à l'eſpace de ſix mois, il ſeroit aſſeuré de forcer toutes les places de ſon royaume, & oſter, à coups d'eſpee, la memoire de nos rebellions, ie maintien neantmoins qu'il luy eſt plus vtile d'auoir par la paix & la douceur vne obeiſſance volontaire, quoy qu'elle ſemble moins abſoluë, qu'vne par

le fer, pleine de violence & de cruauté.

Ceſte grande & longue fiebure qui a tant haraſſé la France, nous a tellement affoiblis que nous ne ſçaurions plus porter vn violét remede. Et ce n'eſt pas tout, car les ingrediens deſquels il nous faut neceſſairemẽt vſer pour le preparer ſont deſià ſi cauſtiques & le deuiendroient tant par l'vſage, qu'à la fin ils ſeroient pires que le mal qu'ils auroient purgé.

Qu'il y penſe, car peut eſtre cecy eſt vn des grands ſecrets de ſon eſtat. La paix a ceſt aduantage que neceſſairement les ſubjets apportent leur volonté & leur conſentement en l'obeiſſance du Prince, autrement il n'y auroit pas de paix. La guerre & la force ne peuuent faire ceſt effect là. Car le vray obeyr depend du libre vouloir, non du forcé. Quãd vn Roy commande à des peuples d'eux meſmes volontairement obeiſſans, il a en luy ſeul la force de ſon ſceptre, & n'a beſoing de perſonne que de luy. S'il les faut violenter, a combien d'armes, a combien de ſoldats, de capitaines, de Princes, de ſeigneurs, d'officiers, il eſt tenu de ſa couróne? Là eſt l'importance.

Ie ne ſçay ſi ie doy apres la perſonne de

noſtre Roy, alleguer celle du Chef du contraire party, ie ne nie pas q̃ peu apres la mort de ſon frere, & encores apres celle du feu Roy, il n'ait peu ſur l'apparence de ſes proſperitez conceuoir quelque grand deſſein. Il ſçait bien toutesfois que deſlors il eut de grandes piques auec ſon couſin le Duc d'Aumale : il ſçait bien qu'eſtant à Vendoſme, lors qu'ils vindrẽt à Tours, l'autre miſt en deliberation s'il commanderoit à l'armee à ſon tour : ce que luy eſtant refuſé, il s'en retourna pour commander luy ſeul de ſon coſté. Depuis il ſçait biẽ quelles prinſes il a eu auec ſon autre couſin le Marquis du Pont, qui ne marchandoit pas comme le Duc d'Aumale, mais qui vouloit abſolument commander, comme eſtant l'aiſné de la maiſon. Il ſçait bien finalemẽt quelle ialouſie luy a porté le Duc de Nemours, quelle obeyſſance luy rend le Duc de Mercure, & encor plus le Duc de Ioyeuſe qui a ietté vne fois le Marquis de Villars ſon beau fils hors de Thoulouſe, en ayant au parauant eſté chaſſé par luy : & ie puis adiouſter encores quelle obeïſſance il a tiree des villes mutines, & quel ſecours en ſes affaires. Ie pardonne, quãt

à moy, au feu Admiral de Chastillon qui en vne plus iuste cause ayant essayé la peine qu'il y a à estre Chef de part aux guerres ciuiles, dist à celuy qui le conseilloit le Vendredy auparauant sa mort, de sortir blessé hors de Paris, mon amy, ie n'en puis sortir sans rentrer à la guerre, & i'ayme mieux mourir icy que de retourner iamais là. Neantmoins encores si les affaires du Duc de Mayenne estoyent auiourd'huy en tels termes qu'elles ont esté autresfois, il y auroit à penser & à esperer de beaucoup de diuers succez, l'issuë d'vne grande fortune.

Mais, pauure homme, où en est-il? Les peuples & sur tout la France perdent encores plustost l'opinion d'vn hõme qu'ils ne l'ont conceuë. Il faut aucunefois le labeur de tout vne vie pour y acquerir de la creance, & deux mal'heurs de suyte la font perdre. Mais sur tout soudain que le peuple cognoist que celuy en qui ils auoyent mis leur esperance est si foible qu'il est contraint de recourir à vn plus grand, soudain ils laissent le premier pour aller à l'autre. La raison, les peuples ignorans ne se gouuernent que par l'apparẽce: dés que cela leur manque, quand ils

ne voyent plus d'armee, de canons, de Suysſes, de Lanſquenets aupres de monſieur de Mayenne, & qu'il faut auoir recours au Duc de Parme, tout eſt perdu pour luy. Et à la verité auſſi s'il faut toucher le particulier, & s'il m'appartient de blaſmer les actions de ce chef de guerre, en deux ans auec tant de moyés qu'il a eu entre les mains, il n'a pas fait grands effects, & s'eſt tres-mal & tres-miſerablement gouuerné. Or cóme luy, nous auons eu affaire à des peuples plus dociles que les ſiens: car ils eſtoient bien plus foibles, & y auoit bien plus long temps qu'ils tiroient au collier: mais i'ay veu le Roy qui eſt auiourd'huy dans vne des capitales villes de ſon party contraint tous les quinze iours quaſi de hazarder ſa vie & ſa fortune pour faire quelque effect, autrement il luy ſembloit qu'on le regardoit de coſté, & certes il eſtoit vray, peut eſtre s'il euſt auſſi mal meſnagé ſon fait, ie ne ſçay ſi puis apres il y euſt eſté le bien venu.

Que ceſtuy-cy adiouſte à ceſte heure les indignitez, les gloires qu'il a fallu endurer de ceſte armee Eſpagnole, les brauades que luy prince François, du coſté de

ſes meres iſſu de la legitime race de nos Roys, germain de ceſtuy-cy, a ſupporté à la veuë de ſa patrie, au lieu où il auoit le plus de creance, d'vn petit prince d'Italie, baſtard & valet du Roy d'Eſpagne! Que fera-il donc au Tyran meſmes quãt banny & chaſſé de la France, peut eſtre, il ſera contraint de ſe trouuer en ſa cour pour mendier, non plus le ſecours, mais le viure? Qu'il adiouſte donc encores le hazard de ſa condition, laquelle le peut reduire ou à eſtre fugitif vn iour & errãt par le monde, ou prins & defait, & conduit à vn ſpectacle public. Et ce hazard pour neant auiourd'huy, n'y ayant point deſormais de grande & digne eſperance pour luy, pour laquelle il ſe doiue tant precipiter. Et finalement qu'il concluë là deſſus, que puis que deſià il a quitté l'eſperance du royaume, il faut neceſſairement qu'il trauaille maintenant ou à le diſſiper, ou à le conquerir pour quelque autre. De le diſſiper jà ne t'aduienne. De le conquerir, qui luy peut eſtre ſi obligé de ceſte conqueſte, qui la luy peut mieux recompenſer que celuy à qui elle appartient? Penſes y, Prince: tu auras touſiours meilleur traittement de ton Roy que

d'vn estranger, L'vn t'aura estimé son ennemy, l'autre t'estimera touſiours traiſtre.

Si on demande à ceſte heure à nos villes & à noſtre miſerable tiers eſtat s'ils ſont ſaouls de catholicon, s'ils ſont las de la guerre, s'ils ne ſeroient pas plus aiſes de la paix, ie croy qu'ils penſerõt deſormais que l'on ſe mocque d'eux: auſſi ne faut-il pas douter de cela. Mais pour leur creuer les yeux de leur honte, & leur oſter toute excuſe, ie ne leur diray que deux choſes: l'vne, qu'ils fouillẽt en leur bourſe, & qu'ils regardent quel reſtabliſſemẽt ils ont apporté à l'eſtat, quel ſoulagement au peuple, quelle ſeureté à la religion, quel ordre au royaume, quel repos aux familles particulieres depuis le 18. de Iuillet 1585. L'autre que l'exemple de Paris la capitale du royaume, celle qui deuoit eſtre la plus ſecouruë, celle à qui tous les partiſans auoyent le plus d'intereſt, les faſſe ſages. Voyez, villes, l'horrible iugement de Dieu enuoyé ſur ceſte belle & autresfois floriſſante ville, voſtre metropolitaine: contez les effroyables marques de tous ſes fleaux tombez ſur elle l'vn apres l'autre, & lentement, à fin de la faire mourir à petit feu: contez la guerre

& la famine en vn temps, la peſte & les longues maladies, apres le froid ſans remede, la pauureté extreme à la veuë de l'abondance, les cruautez, les diuiſions, les forces, le deshonneur des femmes & des filles auſquelles la neceſſité oſtoit la honte, les ruynes, les feux, la deſolation dedans & dehors les murailles par les amis & les ennemis, tant de beaux baſtimens! que l'opulence, la grandeur, le luſtre & le luxe de tant d'annees auoyent eſleuez à l'entour de ceſte troiſiéme Babel, de ceſte ſeconde Rome. Recognoiſſez de l'Eternel la lente colere qui ne s'appaiſe point pour vn ſeul ſupplice, qui s'irrite en frappant, & monſtre bien que ce n'eſt plus vne correction de pere, c'eſt vn chaſtiment de maiſtre: que cela vous eſmeuue & vous face ſages. Ie me rens finalement, & conclu que c'eſt perdre le temps de s'enquerir ſi les François doiuent apres tant de mal vouloir la paix, & le repos apres tant de peines. Il n'en faut que ceſt argument dernier, que puis que c'eſt le deſir des eſtrangers de nous en voir là, ce doit eſtre noſtre crainte. La peine qu'ils y prennent eſt vne marque certaine que c'eſt noſtre ruyne.

Voicy la grande & remarquable dispute qui succede maintenant, & pour laquelle seule i'ay quasi dressé tout ce preparatif. Car nul ne doute que la paix ne soit le seul moyẽ de restaurer ceſt Estat. Nous confessons tous que la diuision de la religion y a esté le premier sujet de la guerre ciuile: mais quant & quant de ces deux propositions on saute en vne troisiéme, qu'il faut donc que le Roy se faisant Catholique oste ceſte diuisiõ, & que cela est le seul & vnique moyen d'auoir vne paix generale, seure & bien establie. Ceſte proposition est si plausible, si precieuse au vulgaire, & i'ose dire encores si captieuse, qu'il faut des oreilles merueilleusement nettes pour en iuger l'artifice. Car en fin c'est vne voye oblique, charger le Roy de toute l'enuie & le rendre coulpable des maux qui sont depuis trẽte ans enracinez en nostre estat, & qui y germent encores. Sur ceſte dispute, au cõmencement de son regne, on murmura vn peu: aussi à la verité, ce soudain changement fut estrange, non seulement en la personne du Prince, mais aux volontez des plus signalez du royaume qui se venoient agenouiller deuant celuy contre

qui six mois auparauant, ils auoyent tiré l'espee. Les nostres mesmes, tout au rebours, estimans qu'il seroit forcé en sa conscience crierent d'apprehension, & firent de leur costé des remonstrances pour le supplier de demeurer ferme: mais neãtmoins la raison où il se mit, & la procedure qu'il tint pour le contentement des Seigneurs Catholiques, & au cõtraire celle des ennemis, qui apres auoir massacré vn Roy plus que deuot, n'estoyent pas pour poser les armes à la premiere messe d'vn nouueau reduit, firent lors cesser ceste rumeur. Depuis peu, elle s'est reueillee, on en parle, on en imprime des liures, signes qui ont accoustumé de preceder vn plus grand mal: & de nouueau il s'en est veu quelques vns, ausquels encores que l'on ait desià repliqué, ie ne suis neantmoins pas content de cela.

Or quand i'entendray le pauure ignorant soit de la religion Romaine, soit de la reformee, qui souhaiteront opiniastrement, l'vn, que le Roy change sa façon de viure, l'autre qu'il y persiste, i'escuseray leur zele. Mais quand ie verray quelqu'vn d'entre les docteurs d'Israël, d'vne part ou d'autre, qui maintiẽdra ce-

ſte propoſition, il me ſera ſuſpect. Ce n'eſt ny à Rome ny à Geneue où ſe font les chreſtiens: ce n'eſt point vn ouurage ny vn meſtier où il y ait maiſtriſſe de ville. Les chreſtiens ſont ceux qui oyent la parole de Dieu & qui la gardent. La vraye religion eſt celle qui eſt puremẽt fondee ſur les eſcrits du S. Eſprit: Tellement que ſi nous auons à ſouhaiter quelque choſe en noſtre Roy, ce n'eſt pas qu'il ſuiue la ſecte de Rome ou de Geneue. Tout ainſi comme ces lieux là ne doiuent point apporter d'enuie à la doctrine, auſſi ne doiuent ils point apporter d'authorité. Mais qu'il reduiſe tous ſes peuples à ſeruir Dieu, ſelon que Dieu luy meſme nous a commandé de le ſeruir, qu'il oſte la diuiſion & ſciſme, non du chriſtianiſme, car là il n'y en peut auoir, mais des chreſtiens. Qu'il cherche pour cela les voyes qu'on a accouſtumé de pratiquer en telles choſes, & que ſes predeceſſeurs Roys & Empereurs ont tenuës: Qu'il ait ce deſir de voir tous ſes ſubjets auſſi bien ſous l'obeiſſance de Dieu que ſous la ſienne: apres qu'il en ait le vouloir au cœur, les effets aux mains, & qu'il penſe qu'il eſt auſſi bien appellé à ſa couronne pour o-

ſter ceſte ſeparation, comme pour reſtablir la pureté en la religion : c'eſt ce que nous deuons ſouhaiter de luy.

Ceux qui eſtiment que le Roy ſe doit faire catholique (il me faut neceſſairement ſeruir de ces noms là) & s'il ne le fait, comme l'on dit, proteſtent de tous deſpens dommages & intereſts contre luy. S'ils le luy veulent perſuader, neceſſairement ce ſera par deux ſortes de raiſons: les vnes & les meilleures tirees de la Theologie: les autres moindres, & moins conſiderables certes priſes des iugemẽs de l'eſtat. Quant à celles de la Theologie ce n'eſt pas mon intention d'en traitter gueres. Cela ne ſe doit pas faire ſi legerement: & d'ailleurs i'y ſuis peu verſé, n'en ayant appris que pour ma prouiſion. Auſſi ceux qui publient ces diſcours bien qu'ils ſoient doctes, ne s'en ſont pas ſeruis. Et ie diray cecy en paſſant, qu'en ces ouurages chacun y aura peu remarquer du bon ou du mauuais ce qu'il aura voulu. I'y ay noté particulieremẽt qu'ils ſont tous faits & dreſſez expres pour eſmouuoir les peuples & faire crier, *Grande eſt la Diane des Epheſiens*, n'y ayant dedans vne ſeule raiſon qui ne ſoit vulgaire & appa-

rentieuſe. Comme quand il demande au Roy s'il voudroit refuſer le nom de Catholique. Qui a iamais ouy parler de rien ſi eſtrange ? Penſent-ils que le Roy ny ceux qui l'ont enſeigné ayent ignoré la force & la ſignification de ce nom là? Quand ils diſent que *l'Egliſe a ſa droicte ſucceſſion de Sainct Pierre, auſsi bien que la Couronne du Roy qui regne de ſon predeceſſeur S. Louys.* Voilà vn bel argument pour eſtablir l'authorité de l'Egliſe. Quand ils diſent *Qu'il faut auſsi peu changer vne vieille doctrine pour vne nouuelle, comme vn vieil Prince pour vn nouueau*: Quand ils demandent *ſi les Miniſtres ſont plus Anges que les Eueſques*: Quand ils diſent, *que le Roy a eſté baptiſé a l'Egliſe, qu'il y doit mourir, que tous les Roys iuſques à luy ont eſté Catholiques: Que S. Louys n'a pas eſté canoniſé à Geneue, mais à Rome: Que ſi le Roy n'eſt Catholique, il ne tiendra pas le premier rang des Roys en la Chreſtienté: Qu'il n'eſt pas beau que le Roy prie Dieu d'vne ſorte, & ſes Officiers, les Princes, les Seigneurs, d'vne autre.* Ie mesbahy qu'ils n'adiouſtent: luy en vne halle ſous vn meſchant taudis, & eux en vne belle grãde Egliſe. Quand ils debatent apres, que le Roy ne pourra eſtre ſacré, ou s'il l'eſt,

ce ſera entre les mains d'vn Miniſtre. Et finalement quand ils le menaſſent autrement de n'eſtre point enterré à S. Denys, s'il ſe laiſſe mourir ? cela n'eſt pas bien traitter vne ſi grande, ſi ſaincte & ſi importante queſtion, ny eſtre bien candide en la diſpute. Car en fin quel ſera le fruit de ces eſcrits ? D'auoir enuoyé toutes ces raiſons au Roy en particulier, bien: mais de les publier au vulgaire, a qu'elle intention ? C'eſt tout ce que ie vueil maintenant dire en gros de ces labeurs, n'ayant pas accouſtumé de blaſmer d'auantage les veilles d'vn autre.

Tant de gens ont trauaillé à expliquer ces deux noms de Catholique & d'heretique, que ie m'esbahy cõme on en peut abuſer. Tant de doctes ont monſtré & par raiſons, & par authoritez, & par exemples que l'Egliſe a enduré des Roys & heretiques & atheiſtes, & payens, que qui traitteroit cela maintenant parleroit en vain. Neantmoins à ouyr ces preſcheurs, vous diriez que le Roy n'entendit iamais que c'eſt que d'eſtre Catholique, & le calomnient la deſſus, comme ſi refuſãt ce nom la, il ſe declaroit ou Turc ou Calicutiſte. Il y a (certes) raiſon de dire

re que Catholique & Chreſtien ſignifiét vne meſme choſe, que refuſer le nom de Catholique eſt autant comme de refuſer celuy de Chreſtien: mais ce n'eſt pas cõme l'entendent les autheurs de ces beaux diſcours, ou pour le moins comme ils veulent qu'on l'entende. Car ceux qui ne les font (comme i'ay remarqué) que pour contenter le vulgaire, ſe ſont bien doutez qu'il n'y auoit rien qui peut eſtre ſi aggreable que ceſt axiome, *Il n'eſt pas Catholique noſtre Roy*, ce dit le ſire Pierre en ſa boutique, il n'eſt donc pas Chreſtien, il eſt heretique. Et là deſſus ſuit la conſequence ordinaire: car bon Chreſtien en ce temps cy eſt peu, mais bon Catholique eſt beaucoup.

A la difference de l'ancienne Egliſe Iudaïque, qui eſtoit enfermee & retenuë dans les familles d'vn certain peuple, d'vne nation particuliere, & qui ne ſe pouuoit communiquer aux autres nullemẽt; la noſtre s'appelle auiourd'huy Catholique, c'eſt a dire vniuerſelle, & qui n'eſt plus particuliere à quelque peuple: mais en laquelle tous les hommes generalement peuuent eſtre receus. C'eſt l'Egliſe qui s'appelle Catholique, mais la doctri-

ne ne s'appelloit pas du commencement ainsi. Ce n'est pas vne doctrine vniuerselle, composee d'articles generaux, où il soit loisible d'adiouster ou diminuer, estendre ou accourcir: Au contraire c'est vne doctrine tres-particuliere, fondee seulement sur certains escrits, sur certaines maximes & axiomes de la foy. Et tant s'en faut qu'elle soit si Catholique, si vniuerselle, & si generale que celle des Iuifs, qu'au contraire elle est mille fois plus particuliere, plus estroite, plus speciale. Lisez le cinquiesme chapitre de S. Matthieu, où le Seigneur parlant de l'vne & de l'autre y monstre vne euidente difference: tellement que quand on appelle vn homme Chrestien, on luy donnne son vray epithete. Mais de donner l'adiectif Catholique à rien qu'à l'Eglise pour l'interpreter autãt que Chrestien, ou instruit en la doctrine de Iesus Christ, ce n'est pas proprement parler. Qu'ainsi ne soit (il faut que ie donne raison aux ignorãs, car c'est à ceux-la à qui on s'adresse) les Epistres des Apostres, Pierre, Iacques, Iean, & Iude s'appellent Catholiques: est-ce pour la doctrine? Tant s'en faut, c'est pource qu'elles ne sont pas particu-

lieres, ny à l'Egliſe de Corinthe, ny à celle de Coloſſe ou d'Epheſe comme les autres de S. Paul : mais generales & addreſſees à toutes les Egliſes. De fait, nous ne diſons pas, Ie croy la doctrine Catholique: Nous diſons, Ie croy l'Egliſe Catholique. Ce qui fut adiouſté expreſſément par les Apoſtres, ou quoy que ce ſoit, par les premiers qui arreſterent peu apres eux ces articles de foy: d'autant qu'il y en eut apres la mort du Seigneur quelques vns qui doutoient encores ſi la parole de Dieu & myſteres du ſalut ſe pouuoient & deuoient communiquer aux Gentils. Comme à la verité auſſi iuſques à Sainct Paul pas vn n'en auoit receu commandement particulier. Voylà pourquoy il fut reſolu qu'on ne feroit plus de diſtinction de peuple au Chriſtianiſme, que les Iuifs n'auoyent plus de priuilege ſur les Gentils, que tout ſeroit vn, & que l'Egliſe ſeroit Catholique & vniuerſelle.

Ce fut là la premiere raiſon. Depuis par la ſuyte du temps, voire vn moment apres la mort du Seigneur, il ſe trouua des opinions diuerſes en l'Egliſe. Ce qui monſtre bien que la perfection, la reigle de verité, la pierre de touche, n'eſt pas attachee

à ceſte Egliſe militãte compoſee d'hommes ſujets à faillir: Ce qui eſt vray n'a nulle diuerſité. Or quand cela aduenoit toute l'Egliſe, c'eſt à dire tous les Eueſques, tous les Paſteurs qui ſe pouuoient aſſembler, iugeoient par la parole de Dieu, de ceſte nouuelle opinion. Et quãt elle eſtoit condamnee, celuy qui la tenoit ſe nõmoit heretique: auquel on oppoſoit les Catholiques, c'eſt à dire ceux qui ſuyuoient le conſentement du plus grand nombre des Eueſques vnis & s'accordans en vne ſemblable opinion: mais de cela il ſe parlera tantoſt d'auantage.

Doncques ce mot de Catholique a diuerſe interpretatiõ: au cõtraire celuy de Chreſtié n'en peut auoir qu'vne: Quand on dit l'Egliſe Catholique, à la verité c'eſt autant à dire que l'Egliſe Chreſtienne. Car il ny a nulle Egliſe vniuerſelle que la Chreſtienne: Mais quand on parle de doctrine Catholique, cela n'eſt pas touſiours ainſi, ſi on regarde la propre ſignification du mot, y ayant beaucoup de doctrines vniuerſelles, qui pour cela ne ſont pas Chreſtiennes. Tous les arts que nous auons ne ſont-ils pas tels? Ne les enſeigne-on pas vniuerſellement d'vne

meſme ſorte? C'eſt donc mal argumenter que de cõiondre ſous le nom de Catholique, l'Egliſe & la doctrine: & y a bien de la difference de dire: La doctrine doit eſtre vniuerſellement preſchee d'vne meſme ſorte, ou de dire: la doctrine eſt vniuerſelle. Le premier eſt veritable. Mais ſi vous interpretez le ſecond comme font les Catholiques d'auiourd'huy, il faut croire ce que tout le monde vniuerſellement croit, il ſeroit tres-faux: & à ceſte diſtinction il faut auoir l'oreille bien delicate. C'eſt vne eſtrange reuers de medaille de ſouſtenir l'Egliſe eſtre vniuerſelle, & par tout le mõde, il faut dõc croire ce que tout le mõde Chreſtien ou la plus grande partie d'iceluy croit. C'eſt vn autre merueilleux ſophiſme, de dire: l'Egliſe eſt Catholique & vniuerſelle: vous n'eſtes qu'vne petite poignee d'hommes: vous n'eſtes donc pas de l'Egliſe. Car il s'eſt trouué ſouuent que les heretiques emportoiẽt le nombre des Orthodoxes. Et ſelon ceſt argument, auſſi peu en ſeriez vous que nous. Nous ſommes plus à voſtre proportion que vous à celle du reſte du monde Payen, ou Mahometan. A peine la Chreſtienté contient elle l'Europe.

Que deuiendroit l'Asie, l'Afrique, & l'Amerique? C'est encore plus mal conclu de dire sous ce mot de Catholique la vraye religion, & celle qui est approuuee du consentement vniuersel du monde: car le contraire se voit à l'experience: non seulement le dire du Seigneur restraint sa bergerie au plus petit nombre, mais toute l'histoire ancienne nous l'apprend.

Or neantmoins les Catholiques d'auiourd'huy faillent non seulement en leur nom, s'appellans Catholiques Romains, qui est autant cõme qui diroit Chrestiens vniuersels particuliers: mais encore ils faillent en l'interpretation du nom: car se disans vniuersels, ou de l'Eglise qui suit la doctrine vniuerselle, ils se contredisent en restraignant ceste doctrine vniuerselle à celle qui a esté, qui est, ou qui sera preschee en la ville particuliere de Rome. Il faudroit dõc suyuãt ceste maxime que l'Eglise fust Catholique, mais que la doctrine ne le fust pas: ce qu'ils nient: car ils l'appellẽt la doctrine Catholique. Il faudroit encore q̃ la doctrine receust son authorité du lieu où elle auroit esté premierement preschee, ce qui ne se peut

soustenir.

Que faut-il donc dire pour conclure cela? l'Eglise de Dieu est composee du corps vniuersel de tout le monde, & assemblee au son de la parole de Dieu, qui s'est ouye aux quatre parts de la terre. Ceste Eglise n'estant qu'vne, comme le monde n'est qu'vn, ne reçoit aussi qu'vne forme telle que la parole de Dieu luy donne: forme qui par tout le monde vniuersel en toutes les parties visibles de ceste Eglise, doit estre vne & semblable: d'autant qu'il n'y a qu'vne & semblable parole de Dieu. C'est la vraye interpretation du mot de Catholique.

Celuy d'heretique ne reçoit pas grande interpretation. Les anciens donc ont appellé l'heretique celuy qui auoit fait choix d'vne opinion particuliere & qui la soustenoit opiniastrement contre le consentement de tous les autres Pasteurs de l'Eglise. Il falloit proprement dire contre le tesmoignage de l'escriture, car ceste reigle du consentement des Eueſques euſt esté fauçe au Concile d'Arimini où il se trouua six cens & tant d'Eueſques Arriens contre vingt cinq Orthodoxes: & qui euſt voulu dire lors que la

vraye intelligence de la parole diuine estoit en l'opinion des six cens : au contraire que l'heresie estoit dans celle des vingt-cinq, il y eust eu du mesconte. Ne lisons nous pas que le mensonge se trouua en la bouche de quatre cens Prophetes du Roy d'Israël & qu'vn seul Michee auoit la verité. Or qu'ainsi ne soit toutes les determinations des anciens Conciles, ne disent pas simplemẽt, Vne telle heresie a esté condãnee par le iugement de & de tãt tant d'Euesques: mais ils disent, L'opinion d'vn tel a esté cõdamnee par ce qui est escrit ainsi & ainsi. Ce qui monstre que l'Eglise visible ne sert que comme le Greffier ou Notaire qui reçoit les actes publics & qui en tesmoigne, n'ayant de luy nulle authorité de les valider. Et s'il faut vn plus grand exemple: Le Seigneur luy mesmes chef de l'Eglise disputant cõtre le pere des heretiques, luy allegua il rien que la simple & pure escriture? Lisez le quatriesme chapitre de S. Matthieu. Toutesfois par ce que le premier heretique qui s'esleua iamais se trouua seul contre tous les autres : à ce premier là on oppose sur le champ le consentement de tous les autres qui estoiẽt tous d'accord,

& qui tous fraischement venoient eux-mesmes de receuoir la viue voix de Dieu: ce qui continua tousiours depuis: mais pour bien parler il n'y a rien contraire au mensonge & à l'heresie que la verité, & n'y a nulle verité que celle qui est contenuë en l'escriture saincte. Tellement que ce n'est pas le consentemẽt des Eueſques à proprement parler, qui condanne l'heresie: mais c'est la parole de Dieu escrite, sur laquelle ce consentement s'appuye, tout ainsi comme ce n'est pas la main de l'orfeure qui esprouue & rend receuable l'or: mais la pierre de touche qui est en sa main: Il est neantmoins necessaire que le iugement & la main de l'orfeure y soient: car si la pierre est maniee par vn maçon ou par vn tisserrant, ce sera pour neant: ce pendant c'est tousiours la pierre qui fait promptement l'essay non la main, pouuant ceste mesme main se seruir d'vne fauce ou d'vne mauuaise pierre.

Apres toute opinion ne faisoit pas l'heretique, à prendre ce mot en sa propre signification: mais seulement vne opinion qui importoit aux articles de foy: car quand ce n'estoit que pour les ceremonies, il n'en alloit pas ainsi: & de ce il en

appert en plusieurs lieux de l'histoire ancienne. Mais qui voudra veoir cela particulierement, lise vne Epistre de Firmilianus escriuant à Cyprian. Finalement il falloit que les heretiques fussent oys & condamnez par la parole de Dieu, tout de mesme cõme i'ay dit que le Seigneur eut la patience d'ouyr & condamner le diable par l'escriture. Pour preuue de cela, qu'on recherche l'ordre qui a esté tenu en la condamnation de tous les heretiques anciens Valentinians, Marcionites, Nouatiens, Donatistes, Arriens, Nestoriens & tous les autres, & on verra si on y procedoit comme on veut faire auiourd'huy.

Par ceste diffinition resteroit à sçauoir si ceux qui auiourd'huy s'appellent Catholiques sont vrayement Catholiques: si aussi nous sommes heretiques, il faudroit vne grande dispute de Theologie, & des raisons bien entenduës des doctes, qui voudroit à peur & à plain resoudre ceste question: mais ce n'en est pas icy le lieu: vn acte si solennel ne se doit pas faire auec si peu de ceremonie.

Quand le tẽps en seroit venu, & qu'vn chacun eust resolu d'y apporter seulemẽt

l'esprit de verité & de douceur, i'estime deuant Dieu qu'elle seroit bien tost vuidee. Mais mon intention n'est autre pour ce coup, sinon de respondre icy à ceux qui pour la finir, ne se sont seruis que de raisons pleines d'apparence & les payer de mesme monnoye, aussi bien sçay-ie que l'vn & l'autre ouurage ne sera leu & ne nuira ou profitera que dans l'esprit du vulgaire. Les Dauphins ne se prennent pas à si petits hameçons.

Le premier article que nous auons à conclure ensemble (car encores en faut il dire quelque chose) c'est vn terme qui fait preiugé à toute la question. Nous nous enquerons les vns & les autres où il faut chercher les tiltres de nostre salut. Nous maintenons de nostre costé que les seuls escrits des Prophetes & Apostres ont l'esprit de verité, que tout ce qui a depuis suyui, voire fust-ce vn moment apres n'est pas authentique, que toute doctrine quelle qu'elle soit, & de qui que ce soit, qui n'est point contenuë aux saincts liures n'est point receuable. Or quels ils sont, si on le veut sçauoir outre le consentement de toute l'Eglise ancienne, qui les a vne fois approuuez, qu'on

les liſe en Hieroſme & en Cyprian qui en font la deſcription. I'allegue ces teſmoins là expres parce que nos Docteurs d'auiourd'huy s'y arreſtét quaſi plus qu'à S. Pierre & à S. Paul. Nous diſons encore que les Paſteurs de ceſte Egliſe viſible en laquelle nous ſommes, n'ont peu depuis les Apoſtres introduire rien de nouueau, voire iuſqu'au moindre article, excepté en la diſcipline, en la police ou en l'ordre : en quoy certainement ils ont toute authorité : mais telle neantmoins que de ce qu'ils feront ils doiuent (s'il eſt poſſible) auoir ou exemple ou teſmoignage, ſoit de l'eſcriture, ſoit de l'vſance de la primitiue Egliſe. Voylà noſtre fondement. Les autres vont bien plus loing: car ils ſouſtiennent que l'eſcriture ſaincte que nous auons, n'eſt pas toute parfaicte & alleguent le verſet de Sainct Iean qui dit, *Ieſus fiſt beaucoup de miracles qui ne ſont point eſcrits en ce liure.* Item, *Il y a pluſieurs choſes que Ieſus a faictes, leſquelles eſtans eſcrites de point en poinct, ie ne penſe point que le monde meſme peuſt contenir les liures qu'on en eſcriroit.* Voulant par là conclurre que doncques tout ce que le Seigneur a fait & dit, n'eſt point contenu aux liures que

nous auons : mais qu'il y en peut auoir encore quelques autres, où sont escrits d'autres choses faictes par luy. Et là dessus ils produisent des actes qu'ils appellent de S. Pierre, des Epistres & plusieurs autres liures. Mal conclu tout cela neantmoins : car il est bien clair que ce verset de S. Iean s'entend de l'histoire, non de la doctrine. Qu'ainsi ne soit, le suyuant le monstre, où il est adiousté, *Mais les choses sont escrites, à fin que vous croyez que Iesus est le fils de Dieu, & qu'en croyant, vous ayez vie par son nom* : Comme disant, Les autres actions du Seigneur ne sont comprises en ce liure : Ce qui y est neantmoins suffist pour edifier vostre foy, & pour vous mõstrer la voye de salut. I'aymerois donc autant qu'ils vouluſſent argumẽter, Tout ce que Dieu fist dés le commencement du monde, n'est pas contenu aux liures de Moyse : *ergò* la doctrine du vieil testament n'est pas parfaicte. Ils tiennent encor qu'il y a non seulement la loy escrite, mais la loy non escrite, qu'ils appellent la tradition, c'est à dire ce que les premiers ont enseigné aux suyuans, & qui a esté ainsi de rang en rang obserué, iusques à ce iour. Pour le prouuer, ils alleguent

quelques passages du vieil testament, où il est souuent dit, *Quand tu verras vn tel & vn tel signe, tu apprendras cela à tes enfans.* Item plusieurs tesmoignages de Tertullian, de Cyprian, Hieroſme, & d'autres bons Docteurs anciens qui font pour la tradition. Cela est vray, nous l'auoüons, pourueu que ceste tradition humaine ne touche aux points essentiels du salut: car là, elle ne peut rien introduire ny de nouueau ny de contraire: pour les choses ceremonialles & indifferentes, ouy.

Or quand ils voyent que nous en sommes venus iusques là, ils passent bien plus outre & affirmét que l'Egliſe est par dessus l'escriture, que les liures d'icelle ne sont authentiques, que par ce que l'Egliſe les a declarez tels: d'où ils tirent vn second argument, que puis qu'elle a eu ce priuilege & ceste puiſſance d'auctoriſer vne doctrine, de la diſcerner d'auec vne apocriphe ou prophane, comme de luy donner force & vertu, à meilleure raiſon doit elle auoir le droit de l'interpreter, & par conſequent qu'il ne faut autre interpretation de l'eſcriture que celle qui ſe trouue en l'Egliſe. Nous, tout au contraire, proteſtons que les ſaincts liures eſ-

quels la parole de Dieu eſt eſcrite, ſont les fondemens du ſalut, de la fontaine deſquels l'Egliſe puiſe ſon inſtruction, qu'ils ont en eux-meſmes & d'eux meſmes leur authorité, par la vertu du S. Eſprit qui les a dictez, voire qu'eux meſmes portent en eux leur ſeule & vraye interpretation, laquelle il n'eſt loiſible de cercher ailleurs que là. Or que noſtre maxime ne ſoit tres-veritable, & la leur à l'oppoſite tres-captieuſe & tres-fauçe, ie le monſtreray, & par authoritez & par l'hiſtoire & par la raiſon qui nous l'apprend: & puis ie les lairray conclure.

Par authorité, pour abreger, eſcoutons premierement le Seigneur luy-meſme parlant au Deuteronome, *Vous n'adiouſterez rien* (dit il) *à la parole que ie vous commande & n'oſterez rien d'icelle: Tout ce que ie vous commande vous le garderez pour le faire, vous ny adiouſterez rien: auſsi vous n'en oſterez rien.* Baiſſez les yeux, effrontez, qui oſez adiouſter non pas vn jota: mais des troiſieſmes tables à la loy de Dieu, qui compoſez des cinquieſmes Euangiles, qui pour vn ſeul paſſage canoniſez les liures apocriphes contre le S. Eſprit, que direz vous à cela? Eſcoutons le encor en S. Iean, *Ce-*

luy que Dieu a enuoyé, annoncé les paroles de Dieu: car Dieu ne luy donne point son esprit par mesure. Et là mesme, *Ie ne prend point tesmoignage d'hõme:* En Sainct Matthieu parlant aux Scribes & Pharisiens, & rapportant contre eux la prophetie d'Isaie, *Ce peuple s'approche de moy de sa bouche, & m'honore de ses leures, mais son cœur est loing de moy: mais ils m'honnorent pour neant, enseignans pour doctrine les commandemens des hõmes.* Lisez hardiment tout ce chapitre, hypocrites, qui seduisez le peuple, qui vous appellez Rabby, qui estes nos maistres en la faculté, & vous verrez si c'est à vous à qui Dieu parle. Escoutons apres les oracles des Propheres, le sage Agut aux Prouerbes, *Toute parole de Dieu est purgee, & est bouclier à ceux qui ont esperance en icelle: n'adiouste point à ces paroles, de peur qu'il ne te reprenne, & que tu ne sois trouué menteur.* Sainct Paul à Timothee, *Toute escriture est diuinement inspiree*, diuinement: & quoy les hommes, quels qu'ils puissent estre, contrerolleront ils bien la diuinité? jà n'aduienne. Aux Galates, *Si nous mesmes ou vn autre vous euangelise autrement que nous ne vous auons euangelisé, qu'il soit Anatheme.* Le successeur de Sainct Paul a-il donc eu

plus de pouuoir en l'Eglise de Dieu, que luy-mesme: il ne dit pas vn euangile contraire, il dit vn autre euangile, vn euangile different. Et finalemẽt Sainct Pierre, *La prophetie n'a point esté iadis apportee par la volonté humaine: mais les saincts hommes de Dieu, estans poussez du sainct Esprit, ont parlé.* Cela n'est-il point exprés & intelligible, & ce qui a esté prononcé par le Sainct Esprit, sera il authorisé par l'homme? jà n'aduienne.

Aprés tous ces passages, si on en demande encor des Docteurs de l'Eglise, ie n'allegueray qu'vn seul placard de Tertullian: c'est vn des plus proches des Apostres, & vn des plus grands Theologiens qu'il y ait eu, voire de l'authorité duquel ceux qui deffendẽt la tradition des hommes se seruent le plus: car en vn traicté qu'il a fait, *de corona militis*, il y a des fueillets tous entiers pour la soustenir. Mais c'est la tradition ceremoniale: car en tous les exemples qu'il en allegue il n'y en a pas vn qui ne soit tel. Il dit au liure *de præscriptione aduersus hæret. Nobis verò nihil ex nostro arbitrio inducere licet, sed nec eligere quod aliquis de arbitrio suo induxerit. Apostolos domini habemus authores, qui nec ipsi quicquam*

ex suo arbitrio quod inducerent elegerunt, sed acceptam de Christo disciplinam fideliter nationibus assignauerunt. Or si les Apostres, les bases, les fondemens, les pilliers de l'Eglise n'ont peu rien du tout adiouster du leur, qui excusera leurs successeurs, beaucoup moins priuilegiez de l'auoir faict? cela n'est pas seulement visible, il est palpable. Helas! il n'y a pas vn de nous qui en sa famille ne s'estime assez sage pour commander tout seul, pas vn qui voulut permettre à ses seruiteurs d'adiouster ou diminuer à ses commandemens: & nous voulons faire croire à Dieu qu'il n'a pas bien preueu tout ce qu'il nous deuoit dire pour nostre salut, & qu'en sa Loy il a oublié quelque article, dont il s'en repose puis apres sur la bonne intention des hommes. Cela est-il tolerable? Et c'est pour cela aussi qu'il dit que la sagesse de l'homme est folie deuant luy. Pour ceste seule raison S. Paul se mocqua à Athenes des sages de la Grece, leur monstrant qu'en toute leur Philosophie & naturelle & supernaturelle, auec leurs nombres, leurs athomes, leur science Ægyptienne, leurs metepsycoses, auec tous leurs secrets, leurs mysteres & publics & cachez, ils auoient monstré leur ignorance, n'ayant

peu decouurir qui estoit *ce Dieu: ce Dieu incogneu*, à qui neantmoins par vn naturel instinct de la diuinité, ils auoient dressé vn autel. Pour ceste mesme raison, le Seigneur choisissant ses Apostres, entre tant de milliers d'hommes, de tant & si diuerses professions, ne ietta les yeux que sur le pauure, le simple & l'ignorãt pecheur. Sans doute aussi il n'y a nulle communication, nulle correspondance entre le desir de Dieu & celuy de l'homme, & quand il est question du salut, les moyens en sont tellement esloignez de nostre entendement corrompu, que tout ce que nous y apporterõs du nostre y nuyra plus qu'il ny seruira. Dieu ne se plaist qu'à nostre humilité & à la confession de nostre ignorance. Ie ne sçay rien, dit S. Paul, sinon vn Iesus Christ crucifié. Qui sera celuy qui me dira? pourquoy Dieu choisit l'Aigneau, pourquoy il refusa le porc en l'institution de la Religion Iudaïque? Pourquoy il demandoit le bouc pour le peché, & les deux tourterelles pour le sacrifice de paix. Comment se peut il faire, que nous qui ignorons du tout la raison des moindres choses que Dieu ordonna, puissions estre si presomptueux, de vou-

loit ordonner des plus grandes. On dispose auiourd'huy du seiour des ames apres la mort, on a mis à lanquam leurs peines: le salut est en vente: Paradis à l'enchere, & tout cela, par ce qu'il nous plaist, par ce que nous l'auons forgé, il est bon. Nous voulons que les escritures le disẽt en despit qu'elles en ayent. Nous rendons Dieu comptable de nos bonnes œuures, s'il y en a plus qu'il n'en faut à nostre gré. Nous voulons qu'il nous en tienne compte, & que le reliqua s'employe pour ceux qui gaignẽt les pardons. Nous auons introduict là dessus le tresor des œuures de superrogation. Nous passons bien plus outre, nous parlons à la creature, au lieu de parler à Dieu, & à ceux qui viuãs se courrouçoiẽt de l'honneur qu'on leur faisoit. Nous nous presentons deuant leurs pourtraits, nous leur addressons nos prieres, & laissons là le grand & le seul intercesseur, qui neantmoins est si ialoux de son ouurage, qu'en ce qui concerne le salut des hommes, il porte impatiemment que personne y soit meslé que luy. Certes nous abusons de la liberté de nos esprits. Auant que de receuoir en l'Eglise telles choses, & si im-

portantes, il faudroit en auoir des commandemens bien expres, non pas tirer les passages par les cheueux, pour là dessus se donner carriere d'imposer aux consciences telle loy que l'on voudra. Vn exemple recommandable veux-ie alleguer, & qui sans doute nous doit suffire pour captiuer nos esprits toutes & quantes fois seulement que nous pensons qu'il est vn Dieu: tant s'en faut que nous deuions, ny nous enquerir de son estre, ny encore moins de ses secrets, ny commenter ses volontez. Iob eut ceſt honneur de parler vne fois priuement auec son maistre: voire plus, Dieu voyant qu'il murmuroit en luy-mesme, comme disant: Si tu estois mon cõpagnon, si tu n'estois point Dieu, si tu estois homme comme moy ie parlerois bien à toy: ie te ferois bien ton procez, & tẽ demanderois volontiers pourquoy tu m'affliges, veu que toute ma vie i'ay esté homme de bien. Dieu s'abaissa iusques à daigner l'escouter. L'histoire nous le tesmoigne. Iob tourmente tout son foible & petit entendement humain à reprocher à Dieu qu'il n'estoit ny iuste, ny veritable, puisque contre ses promesses il auoit permis qu'vn iuste, qu'vn hõ-

me de bien fust affligé & persecuté. L'eternel d'vn seul mot se mocqua de ce petit vermisseau, & apres l'auoir ouy, se contéte de luy repliquer. Dy moy donc, ô Iob, si tu veux que ie te rende raison de mes actions, dy moy comment ie fis le monde, dy moy où tu estois lors: Monstre moy les fondemens de la terre: Monstre moy la matrice de la mer, & lors tu m'appelleras à conte. A cela Iob s'arreste, se taist, baisse les genoux & la face, & monstre par son espouuentement, qu'il ny a rien en nous capable d'entendre la moindre chose, non seulement de ce qui est en Dieu, mais de ce qui est aux hommes.

Or recherchons maintenant l'histoire, & puis que nous demeurons tous d'accord de la verité contenuë en ces saincts liures prenons droit par eux. Il appert que les deux premieres parties de l'escriture sous les deux temps, à sçauoir les dix commandemens en deux tables sous la loy de rigueur, & la priere en six articles sous la loy de grace, representãs tous deux, l'vn la iustice, l'autre la misericorde de Dieu, ont esté visiblement & manifestement prononcez par la sacree

bouche du Seigneur. Eſt-ce pas aſſez ? Et qui euſt eſté ſi hardy non ſeulement entre toute l'Egliſe des hommes, mais entre les ſaincts meſmes de Dieu pour entreprendre d'authoriſer cela? Or quand l'hiſtoire ne nous l'apprendroit, la ſubſtance meſme de ceſte loy, & de ceſte priere eſt telle qu'il n'y a autre au monde que Dieu qui l'euſt peu faire: car quand tous les entendemens humains s'aſſembleroient, ou pour adiouſter quelque choſe aux deffences de la loy, ou pour remarquer aux demandes de la priere quelque defaut, ils ne le ſçauroient faire. Dix mots comprenent en vn coup tous les pechez du monde: ſix autres les ſouhaits (qu'vn chacun examine cela en ſoy-meſme) marque certaine, que c'eſt vn ouurage plus qu'humain. Or le plus grand ne s'authoriſe pas par le moindre, & telle qu'eſt la partie tel eſt le tout, vne ſeule tente de ceſte tapiſſerie monſtre le tiſſu de toute la piece. Que l'interpretation outre cela receuë en l'Egliſe ne ſoit pas touſiours la veritable, qu'on liſe le chapitre 15. de Sainct Matthieu & 7. de Sainct Marc, où le Seigneur monſtre euidemmẽt aux Scribes & Phariſiens, les Docteurs de l'Egliſe, leur

faulse interpretation & tradition.

Finalement s'il faut chercher la raison, quelle apparence que les hommes qui se recognoissent eux-mesmes trop foibles pour estre sauuez fussent assez puissans pour authoriser les liures où sont contenus les moyens de leur salut. Les ignorãs iugeroient-ils souuerainement de la sciẽce: les aueugles trouueroient ils les principes de la lumiere? cela n'a point de couleur. On replique là dessus qu'aussi ce ne sont pas les hommes qui iugent, mais que c'est le S. Esprit, lequel, comme il a touché la bouche & la main de ceux qui escriuoyent & parloient, guide encor les iugemens des Docteurs de l'Eglise, pour interpreter ses escrits. Cela ne va pas ainsi: recours derechef à l'histoire. Dieu parla vne fois, & prononça sa loy & puis plus: tout ce qui suyuit apres interpreta & exposa ceste loy au peuple: mais comment interpreter la loy? par la loy mesme. Le liure demeuroit tousiours authentique, on n'y pouuoit rien adiouster, on n'y pouuoit rien diminuer. Et bien qu'il fust besoin, le mystere du salut n'estant pas encores consommé qu'entre le temps de la loy, & celuy de la venuë du Messias, Dieu

Dieu renouuela souuent ses ambassades & fist naistre plusieurs Prophetes, pour asseurer ceste nation incredule de la verité de ses promesses. Il ne s'en est trouué pas vn seul neantmoins depuis Moyse qui ayt dit au peuple, faictes cecy ou cela: mais tous se sont contentez de ce mot: Gardez la loy & les ordonnances que le Seigneur Dieu de vos peres dóna à Moyse son seruiteur. Il a esté ainsi de l'Euangile. Dieu a fait vne fois parler ses ambassadeurs, & par eux fit entendre sa volonté à eux: il auoit dóné l'esprit de commandement qu'il retira soudain, & ne laissa à leurs suyuans que l'esprit dobeïssance: il cognoissoit trop bien le meschant naturel de l'homme. Et quoy? si nous eussions eu tous les iours la liberté d'inuérer, d'accourcir ou d'alonger, helas combien d'heresies eussions nous fait au monde, veu qu'encor, ayant nostre leçon par escrit, nous ne nous sommes sçeu garder de la falsifier, de la corrompre, d'y faire des gloses en depit du texte?

Quand on voyt maintenant que nous reparons sur tout ce qu'on nous reproche, on nous demande: quelle a donc esté l'authorité de l'Eglise, & principale-

ment de la primitiue, comme si nous la voulions entierement aneantir. I'ay desià dit, selon le peu de loisir que i'ay eu, iusques où s'estendoit le pouuoir des Pasteurs qui ont suyui les Apostres. Il faudroit à la verité vn plus grãd dessein pour traitter ceste question: mais voicy comment neantmoins l'Eglise en a vsé en ce qui a concerné les liures de salut.

Eleasar, Phinees & ceux de leur temps auoient des tesmoins oculaires des merueilles faictes par la main de Moyse qu'vn homme n'eust sçeu faire, s'il n'eust eu l'esprit de Dieu. Eux qui l'auoyent veu & ouy en tesmoignerent, & l'Eglise receuant leur tesmoignage, receut par consequent, les escrits de ce grand amy de Dieu, asseuree & par l'instinct interieur du S. Esprit & par la force occulte de la verité contenuë en ses liures, qu'ils estoiẽt vrays liures de salut: mais principalemẽt fondee sur les effects miraculeux de ce grand personnage, qui ayant fait tant de choses plus qu'humaines ne pouuoit rien escrire qui ne fust diuin. Depuis le Seigneur enuoyant ses Prophetes continua en leurs paroles & en leurs escrits, les mesmes & semblables enthousiasmes

que Moyse auoit eu. Ils enseignent vne semblable leçon: ils sont pleins d'vne mesme suytte de veritables Propheties, marque certaine qu'vn mesme esprit accompagnoit leur bouche & leur main. Il doüe ces hommes là encor de merueilleuses graces, de grands & miraculeux effects. L'Eglise de leur temps en tesmoigne, & celle qui suyuit instruite par ces marques exterieures & interieures reçoit leurs Propheties & leurs escrits comme chose authentique. Finalement le Seigneur luy-mesme estant venu au monde, parle, enseigne, & dicte à ses fideles Notaires ses liures de la bonne nouuelle. Ces grands personnages tesmoignent ce qu'ils ont veu & ouy de leur maistre, & continuent en leur histoire l'accomplissement des Propheties commencees au liure de Moyse, & suyuis en ceux de tous les Prophetes, on y recognoist vne euidente suyte d'vne mesme verité: ce qui ne pouuoit proceder que d'vn seul & mesme esprit. Ces grands hommes reluisent de notables faueurs de leur Seigneur, des sciences extraordinaires, de miracles inoüis. L'Eglise de leur tẽps, qui la veu, en a tesmoigné & a receu leurs

escrits, comme pleins de verité & d'authorité.

Ceste Eglise dac a peu discerner le vray d'auec le faux, a peu dire ceste Epistre est de S. Paul, celle-la n'en est pas: mais ce n'est pas par l'authorité de ceste Eglise, que le vray est vray, que ceste Epistre de sainct Paul est pleine de doctrine veritable, cela ne despend que du seul esprit de Dieu. Les officiers d'vn Roy, ses Parlemens, ses Baillifs reçoiuent bien ses lettres, recognoissent son sein & ses seaux: ils les les verifient: ils les publient: mais ils ne les dressent: ils ne les composent, ils ne les signent: ils ne les seellent pas: Ils les peuuent interpreter, mais non pas y adiouster rien, ou de contraire, ou de nouueau. Les orfeures, sçauent bien distinguer l'or d'auec le cuyure, mais ils ne font pas l'or pour cela, ny ne peuuent, y adioustant, ou meslant de l'argent & du plomb, le faire conuertir en or, pour y estre adiousté ou meslé.

Or neantmoins, quand il n'est question que d'vn particulier, ie ne doy pas moy receuoir vn liure ou vne doctrine, si ie ne la voy premierement receuë en l'Eglise: car le particulier ne doit point aller plus

auant, & se doit seulement arrester à cela. Mais quand dans l'Eglise mesme entre les pasteurs d'icelle, il y a quelque doute, il faut auoir recours au liure, & que le liure en iuge, & voylà la vraye intelligence de ceste matiere.

Ce fondement ainsi posé, & venant à cõsiderer apres ce qui est de nostre creance, ie dis outre cela, qu'il n'y a raison aucune de nous dõner le nom d'heretiques. L'heretique à proprement parler, est celuy qui soustient & afferme vne opinion qu'il a choisie, non pas celuy qui debat & nie l'opinion d'autruy. S'il est ainsi, on nous faict desià tort de nous donner ce blason de des-honneur: veu que nous n'affirmons rien estre veritable que toute la Chrestienté n'affirme, comme nous, veritable. Et de cela i'en appelle pour tesmoing la conscience de ceux mesmes qui nous nomment ainsi. Ce qui ne se trouua iamais en la doctrine d'aucun heretique qui ayt iamais esté. Doncques pour l'affirmatiue, nous n'auons nulle erreur. Quant aux negatiues, on ne peut aussi nous reprocher, que nous ayons iamais nié nul commandement de la loy, nul texte de l'escriture, nul article de foy: car

quant à la priere pour les morts, à l'inuocation des Saincts, à l'opinion des merites & du purgatoire, si nous les nions, nous ne nions nul texte formel, nul commandement expres: on sçait bien qu'il n'y en a nul pour cela, & que ceux qui les deffendent, en tirent les argumens par des inductiõs de l'escriture, ou des exemples de l'ancienneté & des regles de la tradition. On nous fait donc tort, quant à ce point la.

Ie m'attens que l'on me respondra sur le champ que nous nions le texte, & les paroles expresses, au sainct mystere de l'Eucharistie. Ceste question est trop grande pour estre enfermee en si petit espace: ie n'en diray que ce mot. Nous ne nyons point les mots: nous nions l'interpretation qu'on leur donne: voicy les deux opiniõs, qu'on en iuge sans passion. Dieu dit, *Cecy est mon corps, Cecy est mon sang.* Sur cela nous auons receu le commandement, *Toutes & quantesfois que vous serez assemblez faictes cela en memoire de moy.* Nous faisons donc ceste action en memoire du Seigneur, & la faisant les vns & les autres, aduoüons la puissance & la saincteté de ce Sacrement aux vns: de ce sacrifice aux

autres: mais voicy la difference: Les Catholiques Romains disent, qu'apres la prolation des paroles saincte, le pain se transforme en chair, le vin en sãg. Qu'aux especes du pain & du vin, ainsi changees le sacré corps de Dieu se trouue tout tel qu'il estoit en l'arbre de la Croix, lequel ainsi descendu du Ciel, ils mangent & rompent corporellement auec les dents corporelles: mais neantmoins en nourriture spirituelle. Nous disons que prenant le pain & le vin signes visibles, signes qui ne seroient point signes, s'ils ne signifioient quelque chose, & qui ne composeroient point vn sacremẽt s'ils n'estoient tels: signes qui ne peuuent estre signes & chose signifiee ensemble, les prenant, dis-je, les rompãt auec les mains, les maschant auec les dents corporelles, nous mangeons par la foy & spirituellement le vray pain qui est descẽdu du Ciel, le vray corps & le vray sãg du Seigneur en nourriture spirituelle.

Si cela est heresie, Tertullian estoit dõc heretique, qui dit, *Hoc est corpus meum, idest, figura corporis mei*, Sainct Augustin l'estoit, qui dit, *Crede & manducasti.* Or si c'est la plus grande question que nous

ayõs à debatre, ie la diray hardimẽt, & auſeroy hardimẽt promettre, q̃ ſi nous venõs iamais à vn ſainct & libre Cõcile, l'eſprit de Dieu pronõcera ſãs doute ce qu'il veut qu'on en croye, & eſt raiſõnable de s'en remettre là. Mais quoy q̃ ce ſoit, ie maintiens qu'il faut, ſuyuãt ceſte reigle, qu'on nous monſtre, où que tout ce qui eſt auiourd'huy introduit en l'Egliſe eſt conforme à la parole de Dieu, où que depuis les Apoſtres, l'Egliſe y a peu adiouſter & diminuer: & ſi cela eſt, ie confeſſe que nous ſommes heretiques, ſi nous ne nous y rangeons: Mais ſi au contraire il demeure veritable, que l'auctorité du ſainct Eſprit & des ſaincts liures eſcrits par ſes Secretaires, va par deſſus l'Egliſe viſible & militante. Qu'il n'eſt point loiſible aux hommes de corriger les liures de ſalut, non pas meſmes d'y adiouſter: Et ſi nous prouuons au doigt & à l'œil, que beaucoup de choſes qui ſont receuës, ſont non ſeulement adiouſtees: mais cõtraires à la parole de Dieu, nous ne meritons point ce nom la pour demander ſimplement la reformation.

Voylà ce que i'ay peu recueillir des reigles de Theologie, pour reſpondre à

ceux qui sans parler, & sans ouyr, nous condamnent sur le champ à estre declarez heretiques, si nous ne changeons de Religion, & qui veulent que le Roy, s'il ne le fait, soit coulpable de l'ire de Dieu sur son Royaume. Qu'ils iugent de ce que ie dy sans passion, comme ie l'escry sans passion: & ils verront au moins vne chose, que la raison peut plus en telles affaires que la force, que le parler & l'escouter font trouuer la verité, non pas le quereler & le frapper, & que le Roy conduit par ce chemin, peut estre plus ayslement mille fois ramené au lieu d'où on dit qu'il est sorty, que si on mutine tout son Royaume contre luy, & que les Papes arment toute l'Europe pour le conuertir à coups d'espee.

Quant aux raisons de l'Estat, pour lesquelles on le blasme, de n'auoir point fait encore profession de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, ie ne sçay que i'en doy dire. S'il a esté loisible à ceux qui n'ont peut estre point de Dieu, de mesler les affaires humaines en leur propos, quand il est question de conseiller vn Prince sur le fait du salut, ie n'estime pas moy, qu'en saine conscience ie le

doiue faire pour leur respondre. Il y a outre cela, tant de foiblesse & de vanité en leurs Discours, que c'est deshonneur de vouloir mettre vn bouclier à sept doubles, contre des pointures d'abeille. I'ay desià cy deuant recité quelles sont les grandes causes & notables, pour lesquelles ces beaux escriuains luy predisent sa ruyne ou sa conseruation, s'il haste ou s'il recule vne si solennelle action, toutes raisons apparentieuses, toutes bonnes pour faire crier au huguenot, toutes pour plaire aux crocheteurs, à la plus grande, à la plus furieuse, & à la plus vile partie du Royaume, toutes pour approuuer sur ceste querelle la subuersion de l'Estat, mais toutes en fin, qui n'ont autre but que de descrier le Roy parmy les ennemis, & parmy nous le rendre coulpable de tous les mal'heurs de la France. Aux enfans donc à leur respondre: Car, Iuste, la replique ne seroit pas digne de ta seuerité: tu sçais trop bien que les Roys tandis qu'ils viuent, ont soing de leur vie: mais apres leur mort, ne se soucient pas si on les porte à S. Denis ou à Clery: & ceux-cy ce pendant cottent cela entre vne des plus fortes pieces qu'il y ayt, pour ache-

miner la conuersion du nostre. Pour vne seule me leueray-ie, c'est à dire, si ie puis retenir ma patience, & à cela encor ie ne respondray qu'vn mot. Ils asseurent le Roy que se faisant Catholique, il ostera le pretexte que ses ennemis prennent de luy faire la guerre, & que toutes les villes de France soudain se rendront à luy. Icy faudroit-il estre lié de quatre chaines, pour ne perdre point le sens, le iugement, la raison, la patience, à qui voudra froidement ouyr nó pas vne raison, mais vne fable pleine, non seulement de faulseté (ah! qui s'arme pour regner ne manque point de pretexte) mais d'artifice, de meschanceté, de trahison. Que pensons nous faire en aduoüant ce pretexte des ennemis? à qui faisons nous plus de tort ou à eux, qui se plaisent de voir leurs actions approuuees par là, ou au Roy à qui en faisant semblant de le flatter, on iette sur les espaules toute la charge & le crime des maux de la guerre ciuile? I'ayme autant que tu luy dises, ô escriuain de l'Ante-Christ; Sire, par ce que vous ne voulez pas vous faire Catholique, vous estes cause dequoy les ennemis prennent iustement les armes, & dequoy le Royau-

me eſt iuſtement puny de Dieu. Y a-il donc encores auiourd'huy quelqu'vn qui croye que la cauſe de la Religion ſoit la cauſe de noſtre guerre? Helas! ſi vous l'auez creu iuſques icy, contre nos veritables proteſtations faites dés le commencement de la guerre & depuis: A tout le moins que le maſſacre d'vn Roy moyne (pardon ſacree Majeſté, s'il faut que ie parle ainſi) d'vn Roy bigot, d'vn Roy tout rouge & tout taché du ſang de ceux qu'on appelloit heretiques, vous ſerue d'exemple, qu'on ne reſpecteroit guere vn nouueau Catholique, vn Catholique à l'aage de quarante ans, vn conuerty à coups d'eſpee, vn profez aux remonſtrãces qu'on luy fait, qu'il ne ſera autrement iamais Roy, s'il ne prend l'habit, vn Religieux que l'on calomnie deſià d'auoir ietté ſon froc aux orties, qu'on appelle relaps, impenitent, excõmunié. O qu'elle manie que l'on reçoiue ces raiſons! mais en quels lieux bon Dieu les dit-on, les reçoit-on encore? Qui que tu ſois qui ayes fait ce Diſcours, tu n'es pas ſi ignorant de nos affaires, que tu n'ayes deſià leu des liures imprimez à Paris, & ailleurs, il y a plus d'vn an, où il eſt bien au long

traitté, que quand le Roy se fust fait Catholique dés ce temps-là, il estoit desià trop tard, il n'estoit plus receuable, & eust fallu premierement qu'vne longue & cruelle guerre, contre ceux de la Religion eust asseuré les zeles Catholiques de la sincerité de sa conuersion. Comme à la verité, ne doutez point que la premiere demande que l'on luy fera, ce sera qu'il change sa profession: mais la seconde, qu'il face la guerre aux huguenots, & n'y a pas d'apparence que l'on soit plus respectueux en cela à celuy-cy, qu'à son predecesseur, à qui en l'an 85. on fist prendre le hallecret sur ceste querelle. Entr'eux, vn Roy ne peut estre Catholique, qu'il ne mette tout son Royaume en hasard de se perdre, pour tuër & extirper l'heretique. De ceste façon, ils se plaignoient que le dernier n'estoit pas vray & zelé Catholique: de ceste façon, eternellement ils soupçonnoient la conscië-ce de cestuy-cy: car il n'y a entre-eux que ceste seule marque de bon zele.

Gardez voz autres drogueries, ô vendeurs de tiriacles, pour ceux qui en font estat, c'est à des hommes à qui vous parlez, non à des enfans, nous sçauons mieux

que vous quels ſont les partis de la France, & qui ſont ceux d'entre les ennemis qui ne ſont pouſſez que du zele: nous cognoiſſons toutes les villes, ſçauons leur volonté & leur puiſſance, & quand le changemẽt de Religion ſeroit vne action indifferente & vulgaire, il faudroit d'autres aſſeurances que vos foibles paroles, pour faire faire au Roy là deſſus vn grand & irreparable pas de clerc.

Ie te prie, Iuſte, & ceux qui auec toy liront cecy, de m'excuſer ſi i'abrege le plus que ie puis en ceſt endroict, & ſi ie tais toutes ces raiſons humaines, en vne choſe ſi importante, comme le ſalut & la vie eternelle. Ie proteſte qu'expreſſement i'en retiens mille & mille au bout de ma plume, tres-fortes & conſiderables, & qui auroient peu iuſtement garder noſtre Roy iuſques à ce iour, d'apporter aucun changement au faict de ſa religion, principalement de la façon qu'on le deſire, ie ne ſuis point ſeul qui les ſçay, toute la France les voit bien, & les eſtranges accidents, que ceſte mutation ſoudaine & violente eut amené. C'eſt pourquoy ie les laiſſe, ayant regret meſmes de m'eſtre laſché iuſques là, d'en auoir ſeu-

lement ouuert la bouche. Auſſi iugeras tu bien que ce n'eſt que pour me mocquer de ces hiſtoriographes d'eſtat, qui penſent luy auoir dit vn beau mot, vn grand ſecret, quand ils ont crié tout haut Sire, il ne tient qu'à vous, que vous ne ſoyez Roy paiſible : car ſi vous vouliez oyr vne Meſſe ſeulement, tous voz ennemis mettroient le genouil à terre. Ie ne ſuis point icy, pour luy dire ſi ce ſeroit bien ou mal faict de le faire, c'eſt aux doctes: mais ſi vous luy conſeillez cela pour regner, faictes donc que ce ne ſoit point au moins en vain (s'il faut que ie laſche ceſte parole) ô Conſeillers, non du vray, mais du vray ſemblable. Et quoy auez vous deſià oublié le feu Roy? vous faut-il tant de fois repreſéter vne meſme choſe?

Finiſſons, Iuſte: car ce ne ſeroit iamais fait: mais premierement permets moy que i'oſte vn ſcrupule à nos ennemis, duquel ils font vn grand bouleuert, & ſous le parapet duquel beaucoup des noſtres meſmes bien ſouuent ſe veulent mettre à couuert: car il ſéble que ce ſoit icy l'ancre ſacree de leur folie.

Quand donc ils voyent qu'auec tant

de vrayes cauſes, on leur renuerſe ce faux pretexte, quand on leur monſtre par l'exemple du dernier Roy que la conſideration de la conſciẽce de ceſtuy-cy ne leur touche gueres, ils courent en vne autre extremité, & diſent qu'ils font la guerre pour conſeruer leur religion ſeulement: non qu'ils ſoient pour encores perſecutez, non qu'on les force en leur ame, mais ils craignent qu'à l'aduenir cela n'aduiẽne, & qu'vn Roy heretique n'eſtabliſſe ſa creãce en ſon royaume, & ruine la vraye religion: & là deſſus le Catholique Anglois faict rage d'arguer ſur l'exemple de ſa maiſtreſſe.

C'eſt icy la meilleure piece de leur harnois, encores eſt elle bien mal clouee. Les dialecticiens diſent que toutes comparaiſons ſont boiteuſes: ceſte cy n'a pas ſeulement vne bonne iambe.

Le Roy Henry 8. d'Angleterre, auoit deſià regné dix ans en paix, & en authorité en ſon eſtat, & auoit tout ſon royaume accouſtumé à l'obeiſſance. De ſon temps par tout la chreſtienté, la cognoiſſance des lettres & des ſciences, fut plus receüe & priſee, comme chacun ſçait, qu'elle n'auoit eſté 1200. ans auparauant.

De son temps, les plaintes que Luther & les autres firent, contre les abus qui s'estoient fourrez en l'Eglise, & particulierement contre l'authorité desreiglee des Papes toucherent tellement les oreilles du monde, qu'aussi bien en son royaume qu'ailleurs, il se trouua force gens qui demandoient & desiroient la reformation. Il aduint là dessus vn estrange accident.

Ce Roy, grand Prince autrement, comme ce siecle la en fut fertile quasi par tous les estats, estoit fort adonné aux femmes. Venant à la couronne, on luy conseilla d'espouser la fille d'Arragon que son frere aisné auoit euë, mais l'auoit laissee entiere comme on disoit, à cause de la maladie qui luy print la nuit mesmes de ses nopces. Il le feist par conseil pour estre plus fortifié d'alliance: mais peu apres il s'en lassa toutesfois, ayant eu assez de peine d'obtenir permission de la prendre, on luy refusa du tout la dispence de la repudier: & qui plus est, l'ayant faict de son authorité particuliere, il fut condamné par le Pape & par son Legat. Il estoit desià embarqué à quelque autre amour, & d'ailleurs son peuple n'estoit gueres aise de ceste alliance d'Espagne,

qu'on disoit incestueuse, & s'offençoit assez contre le Pape qui le gourmadoit, auec ceste authorité sur ce subject là. Ce mal suruenant en vn tẽps, où l'on crioit contre les Papes, il fut biẽ aisé de persuader à ce Roy de secouër leur ioug, & de se cõtenter d'auoir la doctrine vniuerselle & Catholique : met en son pays vne police Ecclesiastique, & vn ordre de Clergé particulier, qui ne dependit que de luy. Proposition pour laquelle prouuer, il n'y auroit gueres de difficulté, & de la verité de laquelle les priuileges & & les libertez de l'Eglise Gallicane ne s'eslongnent gueres.

Tant est que là dessus, ce Roy qui estoit comme i'ay dit, tres-bien obey, & craint en son pays, trouuant ses peuples offencez des abus receus en l'Eglise, feist proposer à ces Euesques la reformation, où elle fut receuë, & son Clergé auec tout le royaume deschargé du joug spirituel & temporel des Euesques de Rome. Que nos Papes y pensent s'ils veulent, peut estre que nous sommes à la veille d'en faire autant, s'ils ne nous traictẽt autremẽt. Or ceux qui cognoissent l'estat d'Angleterre, sçauent que le peuple y est le plus

fort, & que les plus grands de la Noblesse & de l'Eglise, sont sujets à la moindre faute de passer par les mains du bourreau.

Ceux qui iugent bien des affaires du monde sçauent que de tous les Estats, le populaire est le plus capable de receuoir la nouueauté: & de faict nous voyõs que Iesus-Christ & ses Apostres commencerent les effects de salut, par les oreilles du simple populaire. Les Scribes, les Pharisiens, les Docteurs, les Magistrats, les Iuges, les Princes furent les derniers appellez, soit pour ce que Dieu ayme mieux se communiquer aux moindres, aux ignorans, à ceux sur lesquels sa vertu diuine a plus de lustre, comme n'estant offusquee de nul nüage des causes humaines: soit pour le naturel ordinaire de l'homme, qui soudain qu'il pense auoir quelque chose de plus noble que le simple populaire, se rend plus difficile à l'instruction. Il fut donc fort aisé à ce Roy qui estoit de long temps obey, de persuader à son peuple, ce que son peuple croyoit desià plus que luy: & ie pense, quant à moy, que si en l'an 60. il se fust trouué en France vn Roy de pareille humeur, il ne luy eust

pas esté mal aisé d'en faire autãt: car quãd les plus en nõbre sont persuadez à quelque chose, il est facile d'y faire consentir le reste. Or auiourd'huy rapportant l'autre piece de la comparaison, examinons vn peu si la mesme chose se pourroit faire en France. Ie dis que n'y icy n'y ailleurs, si le peuple ne le consent, ne le veut, ne le desire, il est impossible que le Prince apporte aucun changement en la façon du seruice de Dieu. Si le Roy veut introduire rié de nouueau en son royaume, il faut qu'il le face ou de bonne volonté, ou par force, ou par exemple, ou par persuasion. Quant à l'exemple, quoy n'y a il pas eu autresfois l'Eglise des Princes Arriens, Nouatiens, Relaps, Payens, Apostats, l'exemple desquels n'a point corrompu sa pureté? Ce corps sacré, tant qu'il aura la verité du sainct Esprit pour guide, n'est point susceptible de mauuaise imitation, ny de faulse persuasion. Le diable pourroit monstrer tous les royaumes du monde, que pour cela le fils de Dieu ne se iettera point du haut du pinacle du tẽple, il ne le faut point craindre. Et se faut resouuenir du mot de Caiphe. Si c'est nouueauté (ce n'est pas d'auiour-

d'huy que l'on appelle ainsi la verité) procede de Dieu. Vous hommes ne la destruirez pas, si elle vient d'ailleurs, elle se ruynera d'elle mesme.

Quant à la force, iugeons vn peu quel ordre le Roy y pourroit tenir. Premierement, il faut qu'il se saisisse de toutes les grosses villes de France, & qu'il les remplisse de gens de sa Religion. Bien, pour cela encore il se pourroit faire si la guerre dure: car s'il les prend par la force, il y mettra qui il voudra: mais touſiours neantmoins luy faudra il auoir des hommes estrangers: car il n'y a pas assez de Huguenots en France, pour fournir à Paris toute seule. Apres il est assisté & secouru de catholiques aussi bien que d'autres: ira il trier & choſir vn gouuerneur, & vne garnison huguenotte, en toutes les villes qu'il prendra? Que diront là dessus tous les catholiques? cela ne se peut, on voit bien aussi comme il s'y gouuerne.

Or de l'autre coſté, si la paix estoit, cõment pourroit-il mettre des garnisons en toutes ces grosses villes là? y en a il pas vne qui en vouluſt receuoir? Et de les y forcer, quoy? ont elles moins de priui-

lege que la Rochelle? Cela ne se peut: & à la verité, aussi y a il des villes pleines de subjets obeissans: il ne faut autre garnison, que le sauetier qui a loüé le dessus de la porte. Voylà pour le peuple.

Pour la Noblesse apres, quel moyen de contraindre 20. ou 30. mil gentils-hommes qu'il y a en France, tous les Princes, tous les Officiers de la Couronne, tous les Seigneurs quasi de marque? auec quoy? où se tiendra ce conseil? qui assistera au Roy pour cela? Et pour le Clergé finalement, tant que le peuple & la Noblesse feront en leur estat, que tous ces puissantes places ne seront point forcées, qui forcera l'Eglise? Qui contraindra le Clergé, les Ministres de la Rochelle & de Bergerac, peut estre, qui iront citer les Cardinaux, les Eueſques, les Archeueſques à Geneue. Vous vous mocquez bien hypocrites, quand vous leur voulez faire ceste peur, pensez en conscience que vous le croyez, & le craignez fort.

Le plus grossier esprit du monde iugera bien s'il y pense vn quart d'heure seulement, que ce que ie dis est tout plein de verité: mais il faut auoir l'oreille bien fi-

ne, pour discerner l'artifice de ceste peur imaginaire. Le vieux prouerbe François est veritable, Il n'est rien tel que de pescher en l'eau trouble. I'ay veu des gens qui ne sont iamais aises que quād ils font des empeschez, qui font venir expres des porteurs de mauuaises nouuelles, qui mettent le feu pour faire crier à l'eau. Que feroit le mutin sans la mutinerie? Quelle puissance auoit le Clerc à la Bastille sans la sedition? Dequoy eust il gaigné 500000. escus sans cela? Et quand le mal n'y est plus, il faut dire qu'il y est encores, qu'il reuiendra, si on ne tuë, si on ne brusle, qu'on tuëra, qu'on brusle-ra. Bref, il se faut bien garder de laisser gouster aux esprits, la douceur de l'ordre & de la paix, il se faut bien garder de laisser estaindre le feu: car il est bien plus mal aisé à r'alumer qu'à entretenir. Et voilà commēt Dieu a iustifié nos actions) en soit il loué:) au lieu qu'apres les feux, les gehēnes, les massacres, à peine nous pouuoit on faire prēdre l'espee au costé. Ceux-cy l'ont desià tiree du fourreau, auant seulement qu'on le menasse.

Neantmoins quand tout cela seroit ainsi (il ny a remede, il faut prononcer

ceſte hardie parole: vn propos ameine l'autre) quand bien le Roy ſans eſtre ny veu, ny oy, ny examiné, auroit eſté declaré heretique, apoſtat, indigne de la compagnie des Chreſtiens: quand meſmes il ſeroit pis que tout cela: quand il ſeroit perſecuteur, dites moy donc, vous les premiers du Clergé, ſi pour tout cela enſemble (& vous voyez que rien de cela n'eſt) il vo⁹ eſt loiſible de le declarer indigne du Royaume? monſtrez m'en vn authorité, vn cómandement, ou vn exẽple. Dites moy ſi les ſubiets d'auiourd'huy peuuẽt legitimemẽt r'enuerſer tout cela, l'ordre que Dieu par le conſentement de tous nos peres & grands peres, par la ſuite de tant d'ãnees a eſtably dans ce royaume.

Dites moy ſi S. Pierre & S. Paul ont iamais pris la puiſſance de donner ou oſter les eſtats & les royaumes: ſi la diſcipline des chreſtiens, ſi les cenſures Eccleſiaſtiques eſtẽdirent iamais leur pouuoir par-delà la communiõ du corps du Seigneur: ſi à vn particulier les excommunications ont iamais oſté ſon bien: comment donc à vn Roy ſon royaume? Dites moy donc encor, ponrquoy le fils de Dieu a prononcé,

noncé, Mon royaume n'eſt point de ce monde.

Pourquoy a il dit, rendez à Cæſar, ce qui eſt à Ceſar? pourquoy s'eſt il courroucé à ſon diſciple qui ſe vouloit armer contre le magiſtrat humain, luy reprochant qu'il ne conſideroit pas, que s'il euſt voulu en vn clin d'œil, il euſt dés legions d'Anges à ſes pieds? Pourquoy luy meſme grand Dieu, homme, le ſouuerain des ſouuerains, le chef de ſon Egliſe, plein de puiſſance, de gloire & de force, a enduré le iugement du Payen, ſans en appeller, ſans y reſiſter, ſans s'en deffendre, & vous petits moucherons, petits vers de terre, contre l'exemple & la deffence du fils de l'Eternel, vous voulez renuerſer les royaumes, vous diſpoſez des couronnes, vous tuëz, vous maſſacrez les Roys, vous maudiſſez leur memoire, vous chaſſez ceux qui leur ſuccedent? C'eſt vous qui eſtes heretiques, & non pas nous. Car ny l'authorité des eſcritures, ny l'exemple de toute l'Egliſe, ſoit lors de ſa perfectiõ, ſoit depuis, ne vous apprend point cela.

Il vous faut pardonner neantmoins, à vous qui pour l'hereſie declarez ce Roy indigne de regner. Vous feiſtes pis à ſon

predeceſſeur l'an paſſé pour moindre cauſe, contre lequel neantmoins il n'y en auoit nul ſoupçon. Ceux qui veulent tout perdre ne s'attachét iamais à vn ſeul pretexte.

Or ie diray toutesfois que ſi nous eſtiõs en vn royaume electif, & qu'au milieu d'vne aſſemblee publique, il me failluſt perſuader aux peuples de choiſir vn Roy, ſans doute ie ne leur conſeillero is pas de prendre vn Ateiſte, vn vitieux, vn heretique, vn Turc, vn Iuif.

Mais quand par l'ordre q̃ Dieu y a eſtably il en vient vn, quel qu'il ſoit, Anatheme, qui renuerſe l'ordre eſtably de Dieu, que ſçais tu miſerable a quelle fin Dieu te l'enuoye ? veux tu preuenir ſon iugement? Entre tant de Roys de Iuda & d'Iſraël, à peine Dieu en donna il deux bons à ſon peuple. Que ſçais tu s'il enuoye vn perſecuteur pour remettre la foy, & la conſtance de ſon Egliſe, pour l'accroiſtre par les cendres de ſes ſaincts Martyrs, & la faire proſperer par là ? Mais non, ie me retiens: Non, non, ne craignez point cela, Eccleſiaſtiques, il n'eſt pas raiſonnable, encores que vous nous oſtiez l'honneur de la perſecution, l'vne des plus certaines

marques de la verité.

Les heretiques ont touſiours eſté condamnez, iamais perſecutez, il n'y en a point d'exemple, & bien que ce ſoit la cauſe qui face le martyre & non le ſupplice, Dieu n'a iamais voulu neantmoins, que ceſte ſaincte couronne de victoire, ce beau tiltre d'honneur anobliſt la teſte d'vn heretique, ou s'il a quelquefois permis en eux le ſupplice & les peines, on n'y a iamais veu ceſte gaye conſtance, ceſte glorieuſe ioye, ce deſdain des tourmens que les Martyrs ont porté dans les eaux, dans les chartres, dans l'air, dans les flãmes, rendant chaſque element, & coulpable & teſmoing de leur innocence.

Dieu ne le veut pas: ſon Egliſe ne s'accroiſt point par des proſperitez, ny par la faueur des Princes. Elle proſpere ſous les Tyrans, elle ſe laboure par le ſoc des tourmens, elle s'amende auec les ordures & les indignitez des Roys du monde, elle ſe ſeme de cendres, s'arrouſe de ſang & de larmes: les flammes ſont ſon ſoleil, les gehennes ſa roſee. Elle fleuriſt auſſi en l'automne de la miſere, & ne porte ſes beaux fruits qu'en l'hyuer de l'affliction. Comparez ces qualitez auec la façon de

voſtre gouuernement depuis tant d'annees, & vous trouuerez que voſtre luxe, voſtre opulence, voſtre aiſe, voſtre apparence mondaine, voſtre pompe, vos couronnes, vos Thiares, voſtre ſplendeur, l'eſclat de voſtre or, & de vos pierreries, tant de richeſſes que vous auez ſi doucement & ſi abõdamment poſſedees n'ont rien de commun auec cela, & que certainemẽt ſi vous n'auiez d'autres marques, il y en auroit quaſi là aſſez pour dire, vous n'eſtes pas l'Egliſe de Dieu.

Finiſſons donc à ceſte heure hardimẽt, & puis qu'il ne faut point dire d'inconueniens qu'on ne dõne des remedes, que i'acheue par vn bon conſeil. Ie ne parle plus aux ennemis : car ie ſçay bien que ceux là ont d'autres deſſeins en la teſte & ne ſe ſoucient gueres de nos maux: mais ie parle à ceux d'entre nous qui pouſſez d'vn bon zele, ie l'aduoüe, & de religion, & de paix, ſouhaittent tous les iours que le Roy ſe face Catholique, croyans que ce ſoit là le ſeul moyen de rendre le repos à la France.

Si vous, di-ie, qui auez ceſte opinion, & qui eſtes aheurtez à cela, y voulez bien proceder, encore qu'il ſoit plus ſeant de

souhaitter pluſtoſt la reünion de toute l'Egliſe, que la conuerſion d'vn ſeul homme, ſuyuez l'expedient que ie vous vay donner, pour y paruenir.

Vous receuez le pretexte de nos peuples mutinez qui maſquẽt leur deſobeiſſance du voile de religion, vous receuez leur dire, & penſez qu'il ſoit vray que ſi le Roy auoit ouy vne Meſſe, ils porteroient ſoudain leurs armes à ſes pieds. Ainſi ſoit il: voyons ce qui en ſera à l'eſpreuue: car à la verité c'eſt grand' pitié de voir qu'il y ait des gens parmy nous ſi ſimples encor, qui penſent que ceſte mutation nous donneroit la paix dés le lendemain, & qui croyent qu'il ne tient qu'au Roy, que nous ne voyons reuenir le bon temps, & la benediction de Dieu ſur le royaume, voire qui là deſſus murmurent, ſe mutinent, forment des Chimeres de tiers-party, où ils embarquent toute la France par fantaſie. Si ainſi eſt, n'en dites pas tant, faites en d'auantage, monſtrez nous des effects non des paroles, des reſolutions, non des conſeils, des articles par eſcrit, non pas des diſcours d'apres ſouper, des choſes faictes, & non des, peut eſtre: Ie vous parle en Politique.

& suis contraint d'ainsi le faire, soit pour m'accommoder à vous, & vous monstrer par la difficulté de l'execution, que ce que vous proposez est inutile, soit parce qu'ainsi comme i'ay protesté, ie ne fais pas estat d'enseigner la Theologie à aucũ, c'est à moy a l'apprendre.

Ie vous conseille donc de commencer premierement par les subjets, comme il est bien raisonnable, & puis vous acheuerez par le Roy. Taſtez vn peu le pouls des Catholiques nos ennemis, vous qui estes d'accord auec eux en vne mesme façon de seruir Dieu, & qui n'auez different que pour le fait de l'estat que vous soustenez vous, & eux le veulent abatre. Faictes que Monsieur du Mayenne, toutes les villes de son party, les principaux du Clergé & de la Noblesse qui sont auec luy, offrent des à present par deputez, par deliberation commune & publique de tous, de rendre au Roy vne pure entiere & absoluë obeissance, telle que ses predecesseurs l'ont euë, en cas qu'il face profession de la religiõ Catholique, Apostolique, & Romaine.

Pendant qu'il s'y disposera par instruction (car encores vous iugez bien qu'il

ne peut pas y bõdir tout d'vn plein sault, & qu'il faut qu'il entende enquoy il a erré, autrement il n'y a point de consideration humaine, de royaume assez grand, ny assez beau, pour luy rendre indifferent cét article de salut ou de damnation) pendant, dis-ie, que vous l'instruirez (& peut estre en l'instruisant vous vous instruirez vous mesmes aussi) faites que les armes se pendent au croc generallement par toute la France, que les estrangers se retirent, qu'ils ne se meslent point de nos affaires ny les vns, ny les autres, qu'ils nous les laissent decider tous seuls, vous m'aduoûrez qu'il faut que ce soit là necessairement le premier appareil. Il faut esteindre le feu qui s'est pris à la cheminee de la cuisine en faisant le festin, premier que de s'asseoir à table, il faut oster la fieure du corps, la gãgrene de la playe, plustost que de toucher à rien.

Et de dire qu'il y a danger là dessus, que ceux de la ligue ne demeurassent desarmez cependant, cela est grossier, ceste raison estoit bonne autres-fois peut estre pour les pauures hugenots, qui ne tenoient que les Seuenes: mais à ceux qui sont maistres des plus grosses villes du

Royaume, & qui ont outre cela, aupres du Roy tant de grands seigneurs de leur religion, de la foy desquels ils se peuuent asseurer, il n'y a pas d'apparẽce de craindre cela: car en fin ce n'est qu'vn desarmement imaginaire. Pour cela le Roy n'entrera pas soudain le plus fort en toutes leurs villes, n'y d'vn coup ne leur liera pas les pieds & les poings, pour leur oster la force. Ils seront tousiours sur leurs pieds pour recommencer quand il leur plaira.

Venez apres trouuer le Roy, bien garnis de vostre baston, & bien asseurez de vostre dire, representez luy premierement pour les raisons de l'Estat, le consentement general de toute la France à luy porter obeyssance, à establir la paix vniuersellement par tout le royaume, faites luy iuger la difference qu'il y a de posseder vn pays tout acquis, tout paisible au lieu de trauailler auec mille peines, & mille hazards de le cõquester. Peignez luy deux tableaux, l'vn de la paix, l'autre de la guerre: en l'vn vne ville florissante, riche de tous biens, superbe d'edifices, pleine de ioye & de diuers plaisirs qui luy prepare vne belle entree &

magnifique: en l'autre, faites luy voir vn siege, des ruynes, des monceaux de pierres & de corps, des murs tous ouuerts de bresches, des portes comblees, & pour les amis, & pour les ennemis, des Palais par terre, le feu au haut des edifices, le fer & le sang, la force & le pillage au bas: n'oubliez là dessus toutes les belles paroles desquelles ce subiect est fertile, & ie m'asseure que nulle ne vous sera inutile, & que pour cela, pour la paix pour le bien du Royaume, il sera bien tost persuadé.

Secondement pour le rendre capable en son particulier de la meilleure Theologie, choisissez du corps de tous les Catholiques de France (ie ne dis pas seulement de ceux qui plus sages n'ont point oublié leur deuoir: mais mesmes d'entre les ennemis, afin qu'on ne laisse rien) des plus doctes & plus sçauans Theologiens que vous pourrez, des plus venerables, & pour la doctrine & pour la vie. Qu'ils parlent à luy, qu'ils l'escoutent, qu'ils luy disent au moins ce qu'ils diroient à vn Turc à vn Mahometan: homme estranger de l'Eglise, tu ne cognois point Dieu, tu erres, tu tiens vne opinion contraire à

la verité.

Eſt-ce pas le moins qu'on peut deuoir à vn Roy? tout cela ſera loiſible, il le permettra, il l'endurera. Mais qu'ils permettent auſſi qu'on leur reſponde, que luy & ceux auec leſquels il a eſté inſtruit rendent doucement compte de ce qu'ils ont apris & enſeigné. Et de leur coſté, quant & quant, qu'ils oſtent l'animoſité, qu'ils luy facent entendre tout au long la verité, en quoy on la ſurpris, ce qu'on luy a celé du vray, ce qu'on luy a adiouſté du faux: car on ſçait bien que ſa profeſſion ne luy a pas permis de tout ſçauoir. Et apres l'auoir bien inſtruit, qu'ils l'adiurent par le nom de Dieu, par la conſideration de ſon ſalut, par celle de tant de miſeres dont ſon opiniaſtreté pourroit eſtre cauſe, qu'il ſe rende ployable & docile, & qu'il deſpouille toute paſſion, qu'il desbouche ſes oreilles & qu'il eſcoute. Ne doutez point à lors qu'en vn tel lieu, pour vn tel effect, en vne ſi ſolenelle aſſemblee l'eſprit de Dieu ne face profiter ceſte action, voire quand ce deuroit eſtre par vn miracle extraordinaire.

Si apres cela contre l'eguillon de Dieu, contre le Sainct Eſprit, contre la verité,

on recognoiſt qu'il ſoit adheurté à vn opiniaſtre & malicieux deſſein de ietter le pur ſeruice de Dieu, que ſon but ſoit de perſecuter l'Egliſe non de la conſeruer, lors il y aura plus de permiſſion & plus d'excuſe en la rebellion de ſes ſubiects (ſi aucune il y en peut auoir) pour le moins aurez vous plus d'occaſion lors de l'appeller coulpable de voſtre miſere. Mais ſi on voit auſſi euidemment, que ſon but n'a eſté iamais que de ſeruir à Dieu puremẽt, que de ſuiure la verité commandee, qu'à l'entendre & à l'apprendre, il a touſiours eu les oreilles & le cœur ouuert, voire que pour ne s'en departir, pour ne preferer vn Royaume du mõde à celuy du ciel, il s'eſt mis en hazard depuis qu'il eſt nay de perdre mille fois tous ſes eſtats, toutes ces dignitez & ſa vie meſmes. Si au contraire (comme Dieu ſans doute la mettra au iour) on voit la meſchanceté notoire de nos ennemis, attachez comme beſtes farouches aux flancs de ceſt eſtat pour n'en deſmordre qu'ils n'en ayent ſuccé la vie auec le ſang: alors au moins, on diſcernera le vray d'auec l'artifice: ceux qui ſont coupables de nos maux en ſeront accuſez: la France verra a qui elle doit le

blaſme de ſa ruyne. Et vous plus reſolus à quelque autre remede, ayans perdu l'eſperãce de la douceur, iugerez, auec nous que la main de Dieu eſt ſur le Royaume, preſte (ie le preuoy) d'y faire vn grand & notable changement.

FIN.

LA FLEVR DE LYS.

Qui est le Discours d'vn François retenu dans Paris, sur les impietez & desguisemens contenus au manifeste d'Espagne publié au mois de Ianuier dernier 93.

VSQVES à ce iour i'auois touſiours eſperé que nous ouuririons bien toſt les yeux, & qu'il ne ſeroit point beſoin d'exciter noſtre iuſte indignation contre l'ancien & capital ennemy des fleurs de Lys, ſinon lors que r'alliez tous enſemble ſous l'eſtendart de France, nous paſſeriõs les Pyrenees pour deliurer de captiuité ces pauures eſclaues de Nauarre, qui tendent les bras à ce grand Prince auquel Dieu a donné ces deux belles couronnes, l'vne de l'eſtoc de ſon pere, & l'autre de celuy de ſa mere. Mais puis qu'apres tant de vaines eſperances qu'on nous a fait prendre en ceſte ville de Paris les vnes à la ſuyte des autres, pour endormir noſtre ſentiment & tromper noſtre miſere extreme: En fin nous voyons que ceux deſ-

quels nous attendions le commencemẽt de noſtre bon-heur (comme quelquesfois il eſt aduenu que les autheurs des grands maux y ont apres apporté les grands remedes:) Puis, di-ie, qu'au lieu de recognoiſtre leur Roy legitime ils ont paſſé le rubicon, & ſe ſont iettez la teſte baiſſee dans le gouffre hydeux de la ſeruitude Eſpagnole, Ie ne peux plus garder ce long ſilence, il faut que pendant que nous auons encores quelque reſte de l'humeur de noſtre ancienne liberté Frãçoiſe, qu'il nous eſchappe des parolles, des ſouſpirs teſmoins de noſtre intention. Il faut deuant que rendre l'eſprit, eſcrire de noſtre ſang ce dernier teſtament pour nos neueux, à fin qu'ils ſçachent que leurs ayeulx n'ont point eſté ſi traiſtres à leur pays, que de s'eſtre volontairement laiſſé enchaiſner aux cadenes de ceſte nation cruëlle & plus que barbare.

Innocente poſterité qui lirez en cachette ces derniers regrets de voſtre mere mourante, ſouuenez-vous touſiours que vous eſtes de la race de ceux qui ont de tout temps faict trembler les autres peuples de la terre, qui ont franchy les Alpes, les Pyrenees, & paſſé l'vne & l'au-

tre mer pour faire reluire leurs armes iuſques au plus profond des empires eſtrangers: qui n'ont iamais rien craint ſinon que le ciel tombaſt ſur eux, certains de vaincre & de dompter tout ce qui eſtoit ſur la face de la terre qui les oſeroit affronter.

Ceſte ſeule ſouuenance vous remplira le cœur de deſpit & de rage, vous rẽdra vn iour aſſez forts, encores que toutes armes vous defaillent, pour eſtouffer de vos mains ces ſerpens qui vous ayans vne fois du tout entortillez, vous deuoreroient iuſques à la mouëlle des os.

Ne croyez point mes enfans que les pactions honteuſes de vos peres procedent de leur volõté: ne meſurez point l'intention d'vn grand peuple par la meſchanceté ſignalee d'vn nombre de mutins non François, mais adulterins engendrez icy par ces Eſpagnols.

Non! il n'eſt point croyable que dans l'eſprit d'vn homme venu de race pure Françoiſe, peut tomber vne ſi infame & ſi mal-heureuſe cogitation: Ie ne veux point mettre en conſideration les cruautez eſpouuantables qui ont depeuplé les Indes, faiſãt mourir plus d'hommes qu'il

n'y en a auiourd'huy de reſte ſur la terre: ie ne veux point repreſenter l'auarice inſatiable qui a eſpuiſé les minieres du Peru, & proſcript les plus grandes & plus riches familles du Portugal & des Pays-bas: Tout cela eſt à propos à ceux qui cherchent vn eſtranger pour maiſtre, mais le veulent auoir tolerable.

La France ne ſçait que c'eſt de tels chois, la France ne recognoiſt que ſes enfans, que ceux qu'elle a alaictez, nourris & eſleuez dans ſon ſein auſquels elle commande, ſon Roy ſeul excepté, que Dieu fait naiſtre l'aiſné de la plus ancienne, plus grande, plus floriſſante maiſon du monde, tenant le ſceptre François depuis tant d'annees: La France n'eſcoute la voix que de ce ſeul enfant qu'elle cherit, qu'elle aime ardemment & d'vne affection extraordinaire, n'eſtimant rien de difficile, rien de perilleux de tout ce qui peut ſeruir à l'eſleuer par deſſus les autres Princes de la terre: elle met en luy tout ſon contentement: ſa gloire, ſa Majeſté eſt repreſentee & reluit toute en ſon fils aiſné, duquel pour quelque temps & pendant le ſommeil de ſa mere, les entrepriſes peuuent eſtre retardees: mais en fin ſi elle

s'esueille, que le bruuage qui luy a esté donné par ses ennemis pour l'assoupir ait consommé sa force, qu'elle vienne à se recognoistre & à remuer ses bras engourdis: en combien peu de temps verrons nous toutes ses forces Espagnoles mises en pieces, toutes ces garnisons de Mores rougies dans leur sang: la face hideuse de la France changee en ioye & allegresse, & toutes ces tempestes chassees par vn beau soleil qui nous ramenera le iour de contentement & de plaine liberté.

Nos Eglises ne seront point desolees comme on veut faire croire, ains au contraire seront remplies de ceste ancienne multitude qui auoit accoustumé d'estre veüe auec nous. Tous ensemble nous rendrõs graces à Dieu de la felicité qu'il nous aura donnee, voyans à l'entour de nous, non l'insolence de ces Espagnols plains de pompe & de vent, mais la douceur de nos parens, & l'aggreable compagnie de ceux qui sont nays en mesme ville que nous. O iour heureux! trois fois heureux, & tant souhaitté par tous les gẽs de bien de ceste pauure ville gemissans sous le faix de la domination estrangere, auquel nous pourrons sans crainte plo-

rer nos miseres passees, nous resiouyr de nostre felicité, & en esperer vne encores plus accomplie. Que si nos biens sont consommez, & ne nous reste qu'vne demie vie mal liee en vn corps maigre, attenué par l'extremité de famine, au moins pourrons nous parler hardiment, nostre misere sera bornee, & l'affliction des choses passees ne sera point augmentee par l'apprehẽsion de celles de l'aduenir. Nous ne verrons plus ces superbes Rodomonts aller presider au conseil des bastards de la France: nos oreilles ne seront plus remplies de leurs fieres menaces, & des venteries de leurs grandes armees qui deuoient chasser la guerre à cẽt lieuës loing de nous, gaigner tant de batailles, & emmener nostre Roy dans la Bastille.

Mais puis que ce iour doit estre si heureux, pourquoy ne nous efforçons nous de l'auancer voire au peril de nos vies: faut-il que la crainte de la mort nous face honteusement & laschement mourir de famine? au lieu de nous venger par le fer de ceux qui nous reduisent en ces extremitez, nous faisans opiniastrer contre nostre pays & nostre Roy: & ce pendant

la superfluité de leur despence nous fait clairemẽt voir que ce temps leur est aussi facile à passer comme il nous est dur & intolerable. Les grandes pensions qu'ils tirent chacun iour de leur bon maistre, le leur faict recognoistre, le leur fait appeller le grand Roy, le Roy vniuersel, le Roy Catholique, le Roy des Roys, le grand Monarche victorieux par mer & par terre, & si quelque autre flatterie se peut inuenter, ils l'en combleront en eschange de ses doublons. Quel plus asseuré tesmoignage peut on auoir que telles gens ne sont aucunement François: Les Achæiẽs estãt desià entrez en recognoissance de l'Empire de Rome, Aristænetus Megalopolitain homme de grand credit entr'eux, dit vn iour en plain conseil qu'il falloit honorer les Romains, & ne se monstrer ingrat enuers eux? Philopœmen qui a esté à bon droict appellé par les historiens le dernier des Grecs, oyant ce propos se teut pour quelque temps, à la fin il fut si pressé d'impatience & de cholere, qu'il ne se peut tenir de dire, *Pour quoy Aristænetus as-tu si grand haste de voir la mal-heureuse destinee de la Grece.* Il y a depuis trẽte ans entre nous vne plain-

te generale non seulement de toute la Noblesse, mais de tous les autres gens de courage, que le Roy d'Espagne a osé penser de faire marcher ses ambassadeurs deuant les nostres. Qui est le François qui ne s'en soit plaint auec iuste indignation? & maintenant tout d'vn coup celuy qui se dit tuteur & lieutenant general de la couronne, de la grandeur & de la majesté Françoise, a esté si lasche: ou plustost si traistre que d'auoir appellé le Roy d'Espagne, le grand Roy: à quelle comparaison grand, sinon que celuy de France soit petit.

Comment Charles de Lorraine pourrois-tu bien remarquer quelque exemple auquel par lettres patentes seellees des fleurs de Lys, on ait attribué ce tiltre de grand à vn Roy estranger: tout au cõtraire on a fait infinis fois ruisseller les campagnes de sang pour conseruer le tiltre Auguste des Roys de France premiers, plus anciens, plus grands & plus puissans Princes de la Chrestienté, qui portent la couronne de liberté & de gloire par dessus tous les autres Roys. Et maintenant tout haut & en public dans les lettres patentes seellees de fleurs de

Lys par toy falcifiees, tu appelles l'Eſpagnol, le grand Roy, parole qui du temps de nos peres t'eut ſeule couſté la vie: *pourquoy, Duc de Mayenne, as-tu ſi grand haſte d'auancer les malheureuſes deſtinees de la France?* Il a (dis-tu) ſecouru noſtre Religion Catholique: dis ton ambition, & les deſſeins que ta maiſon a ſur ceſt eſtat. Pour esbranler vne couronne affermie par tant d'annees, & reprendre des vaines pretentions depuis Charlemagne, & d'ailleurs conuaincuës faulſes par les hiſtoires, qui monſtrent qu'il n'y a que ſix vingts ans que la race de Vaudemont eſt entree en la maiſon de Loraine, laquelle en moins de quatre cens ſoixante ans, eſt tombee en ſept diuerſes familles, pour frapper dis-ie vn tel coup, eſteindre la maiſon royalle, & ſe loger en ſa place: il failloit vn grand ſupport & vn pretexte merueilleuſement plauſible: ceſte forteresſe ne ſe pouuoit attaquer auec des batteries foibles, veu meſme qu'en tels actes les fautes ſont ſi perilleuſes. Le ſupport a eſté le Roy d'Eſpagne, l'ancien ennemy de la France, & qui a hereditaire ce grand deſſein de ſe rendre monarche de la chreſtiété: le ſeul pretexte qu'on pou-

uoit prendre estoit celuy de la religion, tous autres se trouuans trop debiles. C'est pourquoy de longue main on a soldoyé ceux qui ont eu la langue venale aux chaires dediees à la verité, par le moyen desquels on a ietté sur le peuple tous ces charmes qui ont approché pres cét Estat de sa ruyne. On a aussi de lõgue main enuoyé des Iesuistes vrayes colonies d'Espagnols, qui ont respandu le venin de leur conspiration sous ombre de saincteté, & soubs couleur de confession (quel estrange artifice) ont abusé de la deuotiõ des François, qu'ils ont obligez à leur ligue par serments secrets. Et apres au lieu d'instruire le peuple en noste religion Catholique ont esté les trompettes de guerre, flambeaux de sedition, protecteurs & defenseurs de massacres & voleries, bref ont seruy de leuain estranger pour enaigrir la paste de nostre France, & changer sa fidelité en desloyauté & rebellion, cõduisans si bien les desseins de leur maistre qu'ils ont remply de feu & de sang tout ce royaume auparauant si florissant: & par l'espée mesme Françoise faict mourir tant de braue & genereuse Noblesse, assez forte, assez puissante pour recon-

querir Naples & Milan que ceſte race Gothique a vollé ſur nos peres.

Ces malheureux artifices ont eſté long temps cachez: mais en fin la guerre commencee à tout outrance dés l'an quatre vingt cinq contre vn Roy tres-catholique, recognu tel par ceux meſmes qui l'ont le plus hay: contre vn Roy qui eſtoit encores en la fleur de ſon aage, & l'aſſaſinat deteſtable commis en ſa perſonne, quatre ans apres, ont fait trop clairement voir ce pretexte de religion du tout faux & ſans aucune apparence. Ce meurtre cruël & horrible de leur Roy les rendans execrables à toutes perſonnes de courage, maintenãt pour couurir les artifices dont ils ont vſé afin d'y paruenir: ils donnent ceſte impreſſion au peuple par leur declaration, que la mort de noſtre Roy eſt vn coup du ciel. O impieté abominable!

Grand Roy que tous les artifices de tes ennemis qui abuſans de ton authorité & de ta bonté trop facile, s'eſtoient rendus maiſtres de tes meilleures villes: n'ont peu empeſcher que tu ne les ayes renfermé dans la capitale de ton royaume, & qu'ils ne ſe ſoient trouuez reduits en telle

extremité que sans ce cousteau forgé dãs l'enfer ils s'en alloiẽt chastiez de toutes leurs trahisons insignes: grand Roy qui ne pouuois auoir vne plus entiere recognoissance de ta victoire par tes ennemis mesmes, que le genre de ta mort; est-il possible que tes subiets, que tes enfans qui parlent encore le langage François, puissent endurer que ce cruël parricide auquel le soleil ne vid iamais rien de semblable, rien de si execrable qui les a tous comblez de regret & de larmes, soit appellé vn coup du ciel?

O Dieu! qui n'endures iamais qu'impunement on abuse de ton sainct nom, en tels & si horribles forfaits, Peux-tu permettre qu'vne inuentiõ & vn coup du Dæmon qui tourmente les hommes, te soit attribué, & que toy qui és le protecteur des Roys en sois proclamé le massacreur? N'endures point (Seigneur) tels blasphemes, ains d'vn coup de ton puissant bras, d'vn coup vrayement du ciel brise la teste mal-heureuse de ces traistres à leur Roy, de ces sanglans parricides qui veulẽt couurir leur cõiuration & cõspiration detestable sous le voile de ton nom.

Quelle indignité (François) que ceux

qui impudens & eshontez oſent encores faulſemẽt ſe faire appeller, comme vous, deplorent la mort du Duc de Parme, qu'ils appellent d'heureuſe memoire: tiltre qui ne fut iamais donné en public ſinon aux Roys. Et au contraire veulent que nous croyons noſtre deffunct Roy auoit eſté tel: Que Dieu qui eſt tout bon & la ſource de tout bien, aye faict couper la gorge à ſon Oingt, à celuy qui auoit ſur ſa teſte la premiere couronne de tous les peuples qui ſont baptiſez en ſon nom. Tellemẽt qu'vn petit Prince eſtranger vſurpateur du patrimoine de S. Pierre, eſt non ſeulement comparé au Roy de France, au Roy de la fleur de Lys, mais eſt magnifié par la meſme langue qui blaſpheme contre la memoire de noſtre deffunct Roy. Encores ſi ceſte langue eſtoit Eſpagnole de ſon, auſſi bien qu'elle l'eſt d'affection, cela ſeroit plus tolerable: mais que la langue Françoiſe ſoit polluë de parolles ſi impures, quelle indignité, quel regret!

La raiſon de ces langages ſi diuers eſt bien apparente, la mort de ce Pharnaiſe qui ne ſignoit qu'Alexandre, a frappé vn merueilleux coup aux affaires de ce-

ſte guerre, ne ſe trouuant aucun ſucceſſeur qui puiſſe approcher de ſa reputation, de ſorte qu'à faute de tous autres Dom Philippes a eſté contraint d'y mettre vn Capitaine qui n'eſt cogneu que pour auoir eſté le grand bourreau des pauures Indiens, par luy maſſacrez ſans aucune reſiſtance, lequel auſſi ceux du pays ne veulent point receuoir apprehẽdans ſa cruauté extreme.

Au contraire les Guyſars ont eſtimé que la mort du feu Roy les portoit droit à la royauté, & que par leurs artifices ils nous debanderoient les vns d'auec les autres, nous faiſant croire qu'aucun ne peut eſtre bon Catholique s'il n'eſt Eſpagnol ou Lorrain, s'il ne porte la croix rouge ou les doubles croix. Ils ont tenu le peuple dans Paris plus de deux ans en opinion qu'on ne diſoit point de Meſſe à Tours, & ont noyé ceux qui auoyent oſé teſmoigner le contraire : mais puis que tout leur deſſein eſt fondé ſur pures impoſtures, ils ſont excuſables de punir cruellement ceux qui teſmoignent la verité leur ennemie capitale.

Pluſieurs qui depuis la mort du feu Roy n'ont point veſcu en ceſte ville de

Paris pourront croire ce qu'ils publient par ceſte declaration, qu'ils ſe ſont efforcez d'amener ſa Majeſté regnante au ſein de noſtre Egliſe. Mais nous qui depuis quatre ans auons continuellement ouy leurs ſermons, ſçauons tout le contraire : & qu'ils ne nous ont iamais rien tant prèſché, ſinon que quand il deuiendroit auſſi bon Catholique que ſainct Loys (ce ſont leurs propres mots.) Le curé de S. Benoiſt diſoit dans S. Mederic auſſi bon Catholique que ie le péſe eſtre, qu'il ne le falloit nullement receuoir, qu'il eſtoit relaps & impenitent. Ceux qui faiſoiét plus les doux diſoient qu'on le pouuoit receuoir en l'Egliſe, mais qu'il falloit donc que pour penitence de ſa faute il quittaſt la couronne à ceux qui l'auoyent reduit : qu'il pouuoit eſtre Catholique mais non Roy. Trente mil perſonnes non ſeulement ont ouy, mais oyent tous les iours ces langages de Boucher & de Commolet Ieſuiſte, & neantmoins ils voudroiét volóntiers faire croire au reſte de la Frãce qu'ils ſe ſont efforcez de le conuertir. Hypocrites que vous eſtes, ne ſçauez vous pas en conſcience que vous n'auez iamais deſiré ſa conuer-

sion mais son estat, que vous ne vous mettez pas en peine s'il aura vne couróne au ciel, mais que vous luy voulez enleuer celles qu'il a en la terre. Ne sçauez vous pas en conscience que vous voudriez que tumultuairemét au retour d'vn exploit de guerre, il entrast en nostre Egliſe, à fin qu'à iamais on le creut vne athee, ſe ſeruant de la religion comme d'vn maſque pour iouër ſon perſonnage, & que par ce moyen il perdit creance enuers tous les peuples de la Chreſtienté. Ne ſçauez vous pas en voſtre conſcience que vous ne craignez rien tant au monde, ſinon qu'en vn Concile legitime par la voye du ſainct Eſprit, ſes erreurs luy ſoyent clairement monſtrés. Si vous ne le craignez infiniment, pourquoy vous y rendez vous donc ſi refractaires? Pourquoy aymez vous donc mieux voir toute la France bruſlante & tantoſt reduicte en cendres, & tant de miſerables perſonnes atterrez ſous le faix inſupportable de ces longues guerres, reduicts à telle pauureté, que leur miſere a de beaucoup ſurmonté celle de leurs amis qui y ſont morts: Pourquoy dis-ie n'aymez vous mieux eſſayer ce remede, ſeul propre,

seul pratiqué par les anciens peres, pour guerir telles maladies, remede souuent reïteré pour vne mesme erreur, d'autant que la verité qui est tousiours semblable à soy en tous lieux & en tout temps, n'est point attachee à vn seul Concile: remede qui ne seruiroit pas seulement pour luy, mais pour tous les autres de sa Religion. Pourquoy dis-ie n'aymez vous mieux vser de ceste medecine douce & salutaire q̃ du fer & du feu, ausquels la conscience des hõmes n'est nullement sujette: les armes ne produisent que des renieurs de foy & non des conuertis: aux vlceres du corps conuiennent les choses corporelles, aux playes de l'esprit les remedes spirituels; vouloir à viue force arracher l'erreur en la Religion, c'est guerir l'ame par le corps, mais plustost c'est tuër non pas guerir, c'est par les tenebres mõstrer la lumiere, & par la cruauté enseigner la douceur, si vous voulez destruire l'erreur, il est besoin d'instruire l'homme, pour l'instruire il faut en vn Concile libre ouyr ses raisons, & luy faire entendre les vostres.

Encores si Dieu faisoit cognoistre par le succez de vos armes qu'elles luy fus-

sent aggreables, qu'il vous euſt dõné des aduantages ſur noſtre Roy, & eſperance de forcer tãt de puiſſantes villes qui s'enrichiſſent, s'agrandiſſent & ſe fortifient tous les iours de la ruyne & des deſpouilles de noſtre pauure Paris, voſtre ardeur à continuer la guerre ſeroit aucunement excuſable. Mais ayans perdu tout à plat vne grande & ſignalee bataille, lors que vous eſtiez aſſiſtez des forces d'Eſpagne, d'Allemagne, de Suyſſe, & de Lorraine: & le iour meſme comme par vne eſpece de merueille, ayans perdu vne ſeconde bataille en Auuergne. En ceſte annee derniere le Duc de Ioyeuſe l'vne des principales forces du party Eſpagnol, ayant eſté rompu & tué en bataille rangee auec vne perte de trois mil hommes noyez ou eſtendus ſur le champ, entre leſquels ont eſté recognus tous les chefs des rebelles du pays, de ſorte qu'on a eſté contrainct de decapuciner frere Ange, qui receura en fin pareille recompenſe d'auoir rompu le vœu qu'il auoit ſolennellement fait à Dieu, qu'a eu ſon frere d'auoir violé la foy à ſon Roy, qui auoit tant aymé & eſleué toute ſon ingrate maiſon. Au meſme mois d'Octobre le

general de l'armee Lorraine ayant perdu la vie & l'armee de son maistre, vaincu par vne poignee de gens qui comptoient pour dix mil hommes leur chef de Bouillon, de la bonne fortune & aduancement duquel ie ne m'esbahis pas, si le Duc de Lorraine son voisin fait faire tant de plaintes, puis qu'en si peu de temps il luy a desià enleué deux fortes villes, & mis en pieces la fleur de sa gendarmerie qui luy seruiroit bien maintenant à deffendre ses autres places, contre douze mille hommes & vingt canons qui l'assaillent viuement.

Apres, dis-ie, tant de grandes pertes, & toute vos principalles villes estant si estroictement reserrees, quelle esperance pouuez vous auoir de reste, principalement cét Alexandre de Parme n'estant plus au monde? Il est vray que doresnauant nous serons peut estre secourus du Sauoyart, qui nous amenera de grandes armees, à fin de se venir faire couronner dans nostre ville de Paris, car il a espousé l'vne des filles d'Espagne, & puis que par l'aduis des Docteurs de Milan, la Loy Salique ne doit plus auoir lieu, il a part sans doute à la succession: car à Paris il n'y a

point de droict d'aisnesse entre les filles, la ville se peut commodément diuiser, que l'aisnee choisisse le Louure ou le Palais, l'vn sera Sauoyart l'autre Espagnol.

Mais ie croy qu'il a bien à penser à d'autres choses : Il void desià les enseignes Françoises plantees si auant au milieu du Piedmont, qu'il faut plus de trente mil coups de canon pour les desracíner : & auparauant que d'en venir là, il faut gaigner bataille contre ceux qui la luy presentent il y a six mois, sans qu'il ose descendre en rase campagne auec toute sa milice & celle de son beau pere. C'est vn vray coup du grand Scipion, nostre Roy a fait porter la guerre en Afrique, le flambleau dans les Estats de l'Espagnol, & de son gendre qui s'intituloit desià Comte de Prouence, d'où il a trouué vn des heritiers de Gaston de Foix, & du vaillant Nogaret, qui ne le chassera pas seulement, mais passera plus outre, & luy fera cognoistre veritable le vieil prouerbe que la France n'est iamais si affoiblie qu'on n'y trouue tousiours à batailler à bon escient, & que tost ou tard elle ne face cognoistre qu'il est tres-dange-

reux de s'attaquer à elle.

Ingrat Sauoyart, le plus ingrat de tous les hommes de la terre, la France auoit rendu à ta mere ce qu'à la pointe de l'eſpee, & à iuſte cauſe elle auoit arraché à ton ayeul, & au lieu de recognoiſtre ceſte magnificence, & par toutes ſortes de bons deuoirs reuerer la majeſté de l'Empire François, par trahyſons inſignes, tu t'es efforcé de le deſchirer & demembrer coniurant auec ſes capitaux ennemis. Souuien toy que ie te predis qu'vne femme Eſpagnolle te fera perdre ce qu'vne femme Françoiſe auoit porté à ton pere, rien ne t'en peut guarentir.

Tout l'artificieux langage de l'Archeueſque de Lyon, & ceſt abregé de tous les libelles ſeditieux & harãgues vomies contre nos Roys, publié ſous le tiltre de Declaration par ces penſionnaires de Caſtille, ne peut rien ſur ceſte genereuſe Nobleſſe qui a les oreilles & les cœurs munis cõtre telles Sirenes qui la veulent abyſmer en des gouffres de miſeres: elle ne prent tous ces derniers artifices que pour argumens aſſeurez, que les forces de ceſte deteſtable coniuration s'en vont du tout ruynees. Vous cognoiſſez main-

tenant que ceſte turbulante & ſeditieuſe populace ne peut vaincre la Nobleſſe Françoiſe, ne peut ſeulement attendre le premier chocq de ſes cheuaux, ne peut ſupporter l'eſclat de ſes armes luyſantes. Que voulez vous doncq faire? eſſayer s'il y auroit moyen par belles parolles de diuiſer en deux parts ces braues Gentils-hommes, & en vn champ de bataille leur faire coupper la gorge les vns aux autres. O que ce vous ſeroit vne belle iournee en laquelle nul coup ne ſe donneroit en vain, ou la perte de l'vn & l'autre coſté ſeroit gain égal, & auancement ſemblable de vos deſſeins qui ne peuuent reüſſir tant qu'il y aura des Gentils-hommes en Frãce: Ils ſont nais à la liberté, à la gloire: ils ſont impatiens de toute dominatiõ, de tout cõmandement eſtrãger: ils ne peuuẽt ouyr parler du Roy d'Eſpagne, du Sauoyart, ou des Lorrains, ſans entrer en cholere, en indignation, en menaces, ſãs courir aux armes, & vouloir eſleuer le nom & l'honneur de la France par deſſus toutes les choſes du monde: ils ne peuuent ouyr appeller vn grand Roy autre que le leur, ſans paſſer ſur le ventre à ceux qui oſent proferer telles paroles

ſeruiles ; abiectes & infames : ils ne cognoiſſent point ce mot de Roy vniuerſel en quelque lágue qu'on le puiſſe deſguiſer : ils ne cognoiſſent ce vieil tyran que par le nom de Roy d'Eſpagne, qu'on n'oſe maintenant proferer deuant eux, de peur qu'à ceſte ſeule parole, ils ne ſe ſouuiennent que c'eſt leur ennemy capital, l'ennemy iuré de leurs peres, qui retient iniuſtement à la France la moitié de ſes Prouinces : qui a fait mourir ſon propre fils & ſa femme, fille du Roy Henry II. & depuis aduancé la mort de ſes deux beaux freres, de feu Monſieur, & du defunct Roy : & à fin qu'on le puiſſe mieux cognoiſtre il eſt fils de Charles le quint, empoiſonneur du Dauphin de France, qui par trahyſons a volé les plus grandes richeſſes de ce Royaume, qui a ietté les fondemens de ſa tyrannie dans la ville de Rome, laquelle ſon fils y a depuis du tout eſtablie & affermie, achetant à force d'argent les voix du conſiſtoire, & faiſant introduire dans le S. Siege ſes nourriçons & penſionnaires, ſelon le degré de leur affection à l'Eſpagne. Vous esbayſſez vous doncq ſi des bulles forgees dans Madric pour ré-

dre la France tributaire par sa diuision, qui n'ont pris que leur trempe à Rome, ont esté condamnees par ceſt Auguſte & ſacré Senat de noſtre Roy : Senat preſidé d'vn Caton, remply de Phocions, & accouſtumé de tout temps à vanger les iniures de la Couronne.

La Nobleſſe Françoyſe a enuoyé le Marquis de Piſani, pour du tout s'aſſeurer de la verité : s'il ſe trouue que Rome ſoit auſſi bié acquiſe à l'Eſpagnol que Seuile, & que les remonſtrances n'y ſoyent bien receuës : on ſçaura bien pouruoir de remedes neceſſaires. Ce ne ſeroit pas la premiere fois que le Sainct Siege auroit eſté transferé deçà les monts, dequoy neantmoins ie m'aſſeure qu'il ne ſera aucunement beſoing : car l'eſpee Françoiſe eſt aſſez forte pour deliurer encores vne fois Rome de ceſte race Catholique & Sarrazine : Ne croyons pas que tout ce qui eſt de là les Alpes ayme ce Roy Vniuerſel, au contraire tant plus de leur naturel ils ſont clair-voyans, d'autant plus ils apprehendent les effects de ſa domination inſupportable, & l'execution des deſſeins hereditaires de Charles ſon pere. Ceſte Nobleſſe Françoiſe Catholique eſt

aſſez

assez forte pour conseruer l'estat, & sa religion tout ensemble, elle n'a que faire de l'ayde de ces souuerains d'Espagne, de Sauoye & de Lorraine, desquels vous parlez tant par vostre Declaration, qui sous pretexte de secours la veullent chasser de l'heritage acquis par le sang de ses ancestres, comme il est aduenu quasi à tous les peuples du monde, ainsi que les histoires font cognoistre. Nostre saincte religion Catholique Romaine n'est assaillie que par vostre malheureuse Ligue, qui porte l'atheïsme, les violemens des vierges sacrees, les meurtres des prestres, les saccagemẽs des Eglises en tous les endroicts du Royaume, tant s'en faut que nostre Roy y apporte changement quelconque, & qu'il contreuiẽne en la moindre chose à son serment, qu'au contraire il est aussi soigneux de tout ce qui concerne nostre religion, & de la celebratiõ des saincts mysteres que nous mesmes. Toutes les villes qu'il a reduites en son obeyssance en rendront tesmoignage, ausquelles il ne se trouuera qu'on ayt soustrait la moindre relique ou vn seul vase sacré, (au lieu que la plus grãde partie des vostres est fonduë ou emportee

en Arthois) où il ne se trouuera vn seul religieux, vn seul Prestre qui se soit contenu en son habit & en sa profession qui ayt esté offensé, voire de la moindre parole : les vostres sont tantost tous morts de faim, ou retirez aux villes obeyssantes à sa Majesté, où ils ont esté receus, cheris & recherchez, recognoissans ce qu'ils n'eussent iamais pensé, & que vos impostures & calomnies continuellement preschoes les auoyent empesché de voir. Pourquoy estimez vous que Dieu vous aye enuoyé ces grandes afflictions, ces necessitez de toutes choses & principalement d'argent, sinon à fin que le peuple retiré d'auec vous petit à petit, estant aux villes obeyssantes à leur Roy, recogneut sa faute & sa simplicité de s'estre si long temps laissé abuser à ces enchantemens qui leur faisoient voir ce qui ne fut iamais, qui leur faisoient croire que tous les Princes, tous les Officiers de la Couronne, tant de braues Seigneurs, n'estoiét plus Catholiques, parce qu'ils ne vouloient ployer sous les commandemens de ce grand Roy Catholique, & les lettres patentes de Charles de Lorraine. N'est-ce pas pour ce crime d'heresie que

vous auez pillé & ruyné l'hoſtel de Neuers, & donné le Duché de Rethelois à vn Spartaque, auquel vous auez fait prẽdre tiltre de Duc de Rethelois & Pair de France ? ou bien ſi vous auez ainſi mal traitté le Duc de Neuers par le commandement exprez du Roy d'Eſpagne, qui le hait autant que Prince de la terre, d'autant qu'ayant percé le plus auant & plus clairement manifeſté à toute la France ſes pernicieux deſſeins: pour les arreſter & confondre ſous les auſpices de noſtre Roy, il y apporte tous les iours de l'affection, de la valeur, du courage, de la diligence & prudence militaire, tout ce qui ſe peut deſirer. Et ce que i'eſtime vn cõble de ſes loüanges, il nourriſt ſon fils vnique, couſin germain de ſa Majeſté, en vne hayne extreme de ceſte Ligue Eſpagnole.

Ne faut-il pas auſſi condamner cõme heretiques, excommunier & proſcrire Veniſe, Florence, Mantoüe, Soleurre, Fribourg, & autres Catholiques nos fideles confœderez, qui ſont ſi temeraires que d'oſer entreprendre d'empeſcher l'accroiſſement de la Monarchie de voſtre grand Roy, & qui veulent participer

à la glorieuſe vengeance du meurtre du premier Prince de la Chreſtienté, à quoy toute l'Europe eſt obligee. Croyez moy, ce beau & eſclatant manteau de Religió duquel voſtre ambition a eſté ſi long temps couuerte, eſt maintenant tout vſé, tout percé, on voit à trauers, on deſcouure à nud vos mal'heureux & pernicieux deſſeins. La fœlicité incroyable qui vous auoit conduits iuſques aupres du but, preſts à monter ſur le plancher Royal, vous ayant du tout abandonné, à qui pẽſez vous perſuader de ſe venir ietter dans voſtre vaiſſeau à demy briſé, lors qu'il va faire naufrage? à qui penſez vous perſuader de venir languir de faim au milieu des ſeize volleurs qui ont pendu à l'Eſpagnolle le chef de leur iuſtice à la veuë de tout Paris, au milieu des complices de la coniuration du cordon qui ont la dague à la gorge de tous ceux qui ont quelque reſte d'humanité & de douceur en l'eſprit? bref au milieu de tant d'effroyables marques de l'ire de Dieu, des cruautez, des diuiſions, des ruynes, de toutes ſortes de deſolations, & encores des maladies nouuelles aux François, auſſi ne l'eſtes-vous plus. Comment (dis-ie) penſez vous

maintenant faire operer tels poisons, veu qu'en Aouſt & Septembre 89. qu'il ſembloit que vous fuſſiez au deſſus des affaires ayans maſſacré noſtre Roy, & auec vne armee de trente mil hommes renfermé ſon ſucceſſeur dans Dieppe: apres que vous euſtes fait publier de ſemblables pardons, de ſemblables abolitions, vous ne peuſtes trouuer en tout que trois ou quatres remiſſionaires, entre leſquels eſtoit vn ſeul Gentil-homme, duquel le nom demeurera à iamais infame à la poſterité, ſi par vn ſeruice tres-ſignalé il ne laue vne ſi honteuſe tache de trahyſon commiſe incontinent apres l'aſſaſſinat de ſon Roy, de ſon bõ maiſtre & qui l'auoit tant fauoriſé? Eſt-il poſſible, miſerable que tu és, que l'image haute, paſle & eſpouuantable de ce grand Roy ne ſe repreſente continuellement deuant tes yeux, ne te ſuyue en quelque endroict que tu ailles: ne le vois-tu pas d'vne main tenant ſa playe ſanglante, de l'autre le couſteau tout rougy, te ſuyure inceſſamment pour ſe vanger de ton inſigne deſloyauté? eſt-il poſſible que tu le puiſſe ouyr ſans trembler & ſouſpirer, quand d'vne voix effroyable il te reproche ton

crime en telles paroles: Traistre tu m'honorois viuant, & le lendemain de ma mort tu as adoré mes meurtriers, tu as fleschy le genouil aux lieux ou on edifioit ce monstre plus cruel que les tygres, tu as accompagné ceux qui faisoient triomphes & resiouyssances publiques de ma mort.

Ie m'esbahis encore d'auantage comment nostre Lieutenant general de la Couronne Espagnolle en France, qui voyt qu'au lieu de tant de Gentils-hommes qui ont abandóné sa rebellion pour se r'allier sous les fleurs de Lys: il n'en a peu gaigner que deux ou trois en quatre ans: comment (dis-ie) il se persuade auiourd'huy de pouuoir diuiser les Princes du sang de France, & en ranger à son party.

Duc de Mayenne as-tu osé penser à auoir de tels subiects flechissans sous tes commandemens, obeïssans à tes lettres patentes, comme il faudroit necessairement qu'ils feissent s'ils passoient de ton costé? ou bien si tu leur veux quitter ta Lieutenance, & te remettre sous les loix & les Magistrats ausquels tu commãdes maintenant si superbement dans les vil-

les occupees par ta tyrannie? que n'as-tu donc tranché le mot, que n'as tu dit que tu estois prest de te demettre du tout de ta puissance, & les establir par dessus toy & toute ta race de Lorraine. Tu t'es bien gardé de passer si auant, non que tu ne sois asseuré qu'ils sont tous trop magnanimes, trop vertueux Princes pour se liguer auec ceux qui sont encores tout ensanglantez de l'assasinat de l'aisné de leur maison Royalle, qui les aymoit comme ses enfans, duquel toutes les loix diuines & humaines les obligent de vanger la mort cruelle & barbare, tant que leur ame genereuse sera enfermee dans leurs corps: Mais tu craignois par tels offres encores que tu feints d'irriter ce vieil tyran d'Espagne, qui a en horreur tout le nom de Bourbon. Aussi qu'elle apparence a telle diuision de personnes si bien vnies. Vous Lorrains depuis si long temps auez la pointe de vos lances dressees cõtre tous ceux de Bourbon, & poursuyuez à feu & à sang d'exterminer leur maison Royalle: Lors que la fortune vous rioyt le plus, & qu'il sembloit que vous estiez au dernier degré pour mõter à la Royauté, alors il vous ont conioinctement resi-

ſté: Et maintenant que tous les vrays François ayans ouuert les yeux ont veu clair en vos deſſeins conduicts auec tant de dexterité, qu'au lieu que voſtre ayeul eſt venu en France foible de biens, pauure d'honneur, nud de dignitez, & qu'en l'an 1522. faiſant la guerre en Picardie ſous Monſieur de Vendoſme, il ne commandoit qu'à vne compagnie d'hommes d'armes vous vous eſtes en noſtre aage trouuez ſaiſis de tous les plus importans gouuernemens de ceſt Eſtat, & ſans le vingt-troſieſme Decembre 88. vous vous en alliez ſeigneurier la France ſous les commandemés de voſtre maiſtre le Roy d'Eſpagne: Maintenant (dis-ie) que tout ce qu'il y a de grand & de courageux en ce Royaume, eſt r'allié à l'entour de ſa Majeſté, pour chaſtier voſtre ambition cauſe de tant de miſeres, quel fondement pouuez vous prendre pour croire que les Princes du ſang ſe diuiſeront pourſuyuans la ruyne & la mort les vns des autres, afin de laiſſer la place aux cadets de Lorraine.

Si vous ne pouuez ietter leſprit de diuiſion dans Bourbon, au moins voulez-vous attirer de ces grands qui vous ont

tant de fois, fait honteusement tourner le dos depuis quatre ans. Ie croy que le Duc d'Aumalle s'attẽd que par le moyen de ceste Declaration, ce braue & courageux Longueuille qui auec moins de douze cens François, lesquels ne s'estimoient point par leur nombre mais par leur valeur, le rompit en bataille rangee auec son armee de huict mil hommes & de dix canons, & le mena battant iusques dans S. Denis, luy enuoyera vn de ces iours offrir son seruice, le priant de luy pardonner ses fautes passees, & le reconcilier auec son tres-haut & tres-puissant cousin Lieutenant general de ce grand Roy, Monarque des Espagnes, des Gaules & de l'Italie. Miserables Ligueurs, en qu'elle reuerie estes-vous entrez de penser, auec vos belles figures de rethorique, persuader à ceux qui en vn mois oyent plus de Messes que vous ne faictes en vne annee, qui sous l'authorité du Roy sont, apres les Princes de son sang, les vrayes colomnes de l'Estat & de nostre religion: de leur vouloir (dis-ie) persuader qu'ils sont tous heretiques: & qu'il n'y a que vous seuls, conjurez auec ces nouueaux Chrestiens, la pluspart encores

Iuifs, & Sarrazins dans leur cœur, qui ſoyez Catholiques: afin que par ce moyé ils ſe viennent rendre tous liez entre vos mains, & que ſans peine vous exterminiez en peu de temps toutes ces grandes & illuſtres maiſons, toutes ces races fatales à chaſſer les eſtrangers hors de la Frãce. Non, non, ſi vos memoires d'Eſpagne ne portent autre choſe ie voy biẽ que ce vieil reſueur eſt au bout de ſes artifices, puis que pour s'aſſuiettir la France il implore l'ayde des Gentils-hommes François, qui tous enſemble ſous meſme banniere ſemee de fleurs de Lys, ont tant de fois donné la chaſſe à ſes trouppes Eſpagnolles, & qui comme freres ſortis de meſme ventre, couronnez de meſmes lauriers, acquis en tant de batailles, ſerõt à iamais vnis pour maintenir leur liberté, leurs franchiſes, leurs preeminences, leſquelles par tant de bleſſeures, par tant de hazards, leurs predeceſſeurs leur ont laiſſees inſeparablement conioinctes auec la conſeruation de la Couronne ſur la teſte de l'heritier legitime.

COVRAGE donc, François, la victoire eſt voſtre, Parme eſt mort, Ioyeuſe & toutes ſes forces ſont eſtenduës par terre,

le Lorrain & le Sauoyart reſerrez dans leur capitales villes implorent le ſecours des Ligueurs de la France au lieu de leur en donner: L'horrible coniuration ſur Renes eſt deſcouuerte, les traiſtres ſont punis, & les doublons de ceſt achepteur de villes ſont tournez à noſtre vſage: voicy Montmorency qui marche auec vne belle armee, l'eſpee de la France en la main: donnons donc d'vne meſme ardeur, l'effort diuiſé eſt ſãs fruict: que chacun s'eſuertuë, l'intereſt commun le requiert & vous y appelle, voſtre pays vous y conuie: toutes les veines de Paris ſont ſerrees, il faut qu'il ſeiche, ſi nous ne voulons nourrir nous-meſmes la rebellion, c'eſt à dire, ſouffler le feu qui conſomme ceſt Eſtat: que le Roy ſe ſouuiẽne, qu'en tous les triomphes de Sylla l'heureux, rien ne fut ſi beau à voir que la ſuytte des plus nobles & plus riches de la ville de Rome retournans par ſa victoire de l'exil, auquel la lie du peuple les auoit chaſſez, & lors eſtans couronnez de chappeaux de fleurs accõpagnerent ſon chariot triomphal, l'appellans leur pere & leur ſauueur: à cauſe que par ſon moyen ils retournoient en leurs pays &

recouuroient leurs biens, leurs femmes, & leur enfans. La rejoüiſſance de tant de bons François qui rentreront dans Paris ne ſera pas moindre, & l'honneur ſera infinies fois plus grand, plus ſolide & plus aſſeuré à vn Roy legitime. Que toutes les finances publiques ſoient donc employees à ce bel effect, que tous les particuliers ſe ſeignent pour guerir ceſte fiéure bruſlante: que tous ces langages de Ieſuiſtes, ſeuls cauſes qu'vn million de François ſe ſont entre-tuez les vns les autres ſoient aſſoupis: que tous ceux qui baſtiſſent leurs deſſeins particuliers ſur les mal-heurs publics (leſquels ils s'imaginẽt à l'aduenir) ſoiẽt effacez du nõbre des François: que tous ceux qui n'ayans point de ſentimẽt de la douleur du corps, n'aydent à la ſoulager ſoient retranchez comme membres pourris, & que les grands biens qu'ils tiennent à la charge expreſſe de ſecourir l'Eſtat en telles & ſi vrgẽtes neceſſités (charge renouuelee par ſermẽt tres-ſolemnel à toutes mutations) leur ſoyent oſtez, qu'ils ſoyent declarez indignes de Nobleſſe, & que ces beaux fiefs ſoyent donnez à ces braues Gentils-hommes, qui depuis quatre ans ont

continuellement la cuiraſſe ſur le dos, ſans leſquels & la conduitte de ce grand Roy, vray Alexandre François, nous ſerions tous miſerables eſclaues de l'Eſpagnol, il le faut ainſi recognoiſtre: il faut que leurs noms ſoyent eſcrits en lettres d'or, & conſacrez à la poſterité, & le nom des autres fleſtry d'vne perpetuelle ignominie ſur eux & toute leur race. Vous Magiſtrats qui tenez en vos mains la iuſtice de la France, apportez y tant de vertu, tant de courage, recognoiſſans les affectionnez, chaſtians ſeuerement les traiſtres & perfides à leur patrie, que vous participiez à l'honneur de la reſtauration de l'Eſtat. Les armees ne peuuent eſtre qu'en certains lieux, & ne font trembler que ceux deſquels elles approchent: la force de la iuſtice penetre par tout en vn meſme temps, & iuſques aux lieux les plus inacceſſibles: ſes playes & ſes marques ſont beaucoup plus cuyſantes & de plus longue duree que celles de Belone: Bref qu'à ce coup tous ceux qui veulent viure & mourir François mettent à bon eſcient la main à cét œuure ſi excellent & ſi neceſſaire, au reſtabliſſement de ceſte grande Couronne en ſa premiere ſplen-

deur, en ſon ancienne gloire: Qu'on ne flatte plus le mal, & nous verrons incontinent la playe nettoyee & guerie, nous verrons incontinent la fin de tous ces rebelles: Nous verrons le chariot du corps de noſtre feu Roy mené de Compiegne iuſques dans Paris par ces mutins en chemiſe à l'extreme conſolation de tous les gens de bien. Vous SIRE, duquel nous arroſons la memoire de nos larmes, appaiſez voſtre iuſte courroux contre ce pauure peuple, contre voſtre ville de Paris, de vous autres-fois tant aymee, tant fauoriſee, tant enrichie: elle a commis la plus ſignalee ingratitude & perfidie qui fut ny qui ſera iamais au monde: mais elle en a deſià ſenty vne telle punition que les marques en ſeront eternelles: iettez le reſte de voſtre indignation, de voſtre iuſte vengeance ſur les coulpables; pardonnez aux innocens: conſolez vous que Dieu vous a donné vn ſucceſſeur qui vous fera recognoiſtre apres voſtre decez, par tous ceux qui vous ont deſauoüé viuant, qui remettra dans voſtre Louure vos armes abbatuës, vos lauriers arrachez, & eſleuera voſtre memoire au plus hault lieu d'honneur & de gloire.

Aydez nous aussi par vos prieres à luy obtenir de Dieu vne si longue vie qu'il accompliſſe le cours de vos ans retranchez, apres auoir paracheué les ſiens.

FIN.

L'ANTI-ESPAGNOL,

ET

Exhortation de ceux de Paris, qui ne se veulent faire Espagnols : à tous les François de leur party, de se remettre en l'obeyssance du Roy Henry IIII. & se deliurer de la tyrannie de Castille.

LEs plus cruelles maladies sont celles qui ostent le sentiment auec la santé. On n'est iamais si malade que quand on ne le pense point estre, ce qui aduient lors que le siege de la raison qui deuroit iuger, souffre. Iusques icy nous auons esté trauaillez d'vne tres-longue lethargie, laquelle a rendu toutes les remonstrances qu'on nous a faict aussi vaines que si on se fust addressé a des statuës: Maintenãt la plus grãde force de la maladie est consõmee : Nous sentõs nostre mal, nos douleurs, & vne lassitude & foiblesse extreme. C'est vn tres-bon signe & vne grãde esperãce de guarison: Mais il est tẽps que nous apprenions la cause de toute nostre ma-

ladie & les moyens indubitables de la chaſſer promptement & ſans qu'elle retourne iamais. Par trahiſons & menees, l'Eſpagnol depuis quelque temps nous a enleué en Italie, Sicile, Flandres, Bourgõgne, & Floride quaſi autant de terre qu'il nous en reſte : dequoy s'enorgueilliſſant, luy qui n'auoit pas accouſtumé de marcher le premier apres nous, a bien oſé entreprendre de nous vouloir preceder. Maintenant ſçachant que la France peut pour quelque temps eſtre malade, mais que quoy qu'il tarde, elle reprend ſa premiere ſanté, & ſe trouuant viue, bruſque & ardante à la guerre, en fin vient à bout de ſes ennemis : luy qui ſe ſent fort aagé, ſes enfans foibles, ſes ſeruiteurs ambitieux, ſon Eſtat deſcouſu : deſire auãt que de mourir, enchaiſner ce grand Lyon, qui pourroit en peu de temps deuorer ſes enfans, c'eſt à dire, il ſe veut rendre maiſtre abſolut de la France, ſous quelque nom, ſous quelque tiltre & pretexte que ce ſoit. Il ne faut pas trouuer ce deſir fort eſtrange : car c'eſt bien la plus belle acquiſition que iamais Prince feit, mais c'eſt à nous à y penſer, auant que nous ſoyons du tout liez : lors il ne ſera plus

temps. Son Ambaſſadeur qui eſt infiniment accort & propre à conduire de grandes menees, a tant faict par ſes artifices, par ſes liberalitez, par ſes preſcheurs, & par les confeſſions des Ieſuiſtes (ſes eſpies deſguiſees, & de longue main entretenuës parmy nous aux deſpens de nos ſucceſſions) que pluſieurs croyent qu'il n'en faut point deliberer d'auantage, qu'il eſt neceſſaire, & que ſans cela nous ſommes tous heretiques. O pauures miſerables! noſtre Religion Catholique ne deſpend elle plus donc que de ce vieil Eſpagnol? ne tient elle plus qu'à ce filet tantoſt pourry? En ſomme nous donc là reduits, que ſi ce Roy d'Eſpagne, qui eſt aux plus dangereuſes annees de ſon aage, vient maintenant à mourir, ou que le Turc l'aſſaille, ou qu'il ſe trouue trop foible pour ſe rendre paiſible de France, qu'il nous faille perdre noſtre Religion? Comment bon Dieu, qui pour deliurer voſtre peuple de ſeruitude auez fendu les eaux, & faict vn rampart cõtre la mer de la mer meſmes, ne pouuez vous auiourd'huy, en tous les ſecrets de voſtre grande prouidence, trouuer vn moyen de maintenir la gloire de voſtre ſainct

nom, ſans que nous ſoyons contraints de nous rendre eſclaues du plus cruël maiſtre, du plus ſuperbe tyran qui ſoit ſur la terre? Faut-il Seigneur que voſtre Religion laquelle dés ſon commencement en ce Royaume acheua de trancher le lien de la ſeruitude du Romain, & fut l'aſſeurance de noſtre entiere liberté, & le gage de voſtre faueur enuers la France, produiſant auiourd'huy des effects du tout contraires, nous face neceſſairement dõner nous meſmes, à la tyrannie Eſpagnole? O! bien-heureux donc nos peres trois & quatre fois bien-heureux, qui eſtes morts en combatant pour n'eſtre point Eſpagnols: faut-il, helas! que nous, vos enfans le ſoyons maintenant? Si voſtre ſang reſpandu a ſi peu proffité, au moins ne nous auez vous point laiſſé quelque eſtincelle de voſtre belle flamme, de voſtre belle ardeur, pour mourir en bataille contre ceux qui nous veulent oſter noſtre liberté? Comment! que ces maranes ſoyent nos Roys, nos Princes, que le Gentil-homme François flechiſſe ſous le commandement eſtranger! que la France ſoit adiouſtee entre les tiltres de ce Roy de Majorque, de ce demy-More,

demy-Iuif, demy-Sarrazin? que toutes les nations du monde entendent qu'il n'y a plus de Royaume de France, que tout ce qui eſt iuſques au Rhin, ne ſont plus que les Prouinces de l'Eſpagne, & que les trois fleurs de Lys ſont maintenant attachees en trophee aux armoiries tant diuerſifiees de ce Roy vniuerſel? O que pluſtoſt la terre s'ouure, que la mer rompe ſes rampars, nous mourons ſans y pouuoir donner ordre: mais que laſchement traiſtres à noſtre propre pays, nous nous allions tous mettre ſous ce ioug honteux & infame. O mourons pluſtoſt, mourons le coutelas au poing, mourons eſpais les vns ſur les autres, mourõs vrais enfans de nos peres, qui pour l'honneur de la France & pour conſeruer ſa liberté, ont couuert les plaines de S. Quentin de leurs corps, celles de Ceriſoles, de Ranty & tant d'autres de ceux de ces Eſpagnols. Comment? qu'il nous faille ployer ſous ces Caſtillans? Hé, n'auons nous pas encores cent Seigneurs en Frãce, qui creueront pluſtoſt mille fois que de quitter à quelque eſtranger que ce ſoit, le droit qu'ils peuuent auoir à la Couronne, apres la maiſon Royale? Cent Sei-

gneurs (dis-ie) qui ne sçauroient lire vn chapitre de nos histoires, qu'ils n'y trouuent les excellens faits d'armes de leurs ancestres qui ont perdu la vie aux batailles, que la France à tant de fois donnees à l'Espagne, & à tous ses autres ennemis: ancestres qui ont tousiours esté les pilliers asseurez sur lesquels l'Estat & la Couronne se sont affermis: ancestres qui ont acquis, conserué & recóquis par leur sang, leurs moyens, & leur valeur, la plus grand par de ce beau Royaume: & qui partant ont transmis à leurs enfans le grand droit qu'ils auoient apres les Princes du sang, en ce qu'ils ont tant aydé a acquerir & conseruer: droit qui les met, sans doute, par dessus tous ces estrangers, qui sous pretexte de secours ont dés long temps iuré nostre ruyne. C'est pourquoy aussi nous voyons que l'Espagnol en veut tant à ces Grands là, & à toute la vraye Noblesse Françoise, contre laquelle il fait tous les iours enuenimer le peuple de plus en plus, sçachant qu'il ne peut ietter le fondement asseuré de son vsurpation q̃ sur la ruyne entiere de nostre Noblesse, qui est du tout incópatible auec luy. O qu'il sçait assez qu'elle ne s'accommo-

dera iamais à aller tous les premiers iours de l'an acheptet la Bullette du Castillan, qui luy permettra, s'il luy plaist, de porter son espee, ainsi qu'il est notoire qu'il faut que face si peu qui reste de Gentils-hommes au Royaume de Naples, afin que si quelqu'vn est remarqué en toute l'annee n'auoir esté assez hûble à vn coquin de naturel Espagnol, on luy face ceste honte au bout de l'an que de luy oster son espee sans luy dire pourquoy? Qu'il sçait assez que nostre Noblesse ne pourroit pas endurer de voir toutes les forteresses entre les mains des Castillans, comme il faut qu'elles y soient generalement toutes par ses maximes d'Estat qu'il a iusques icy fort soigneusement pratiquees. Qu'il sçait assez qu'elle ne pourroit pas tant se contraindre que d'aller adorer tous les Vice-roys qu'il nous enuoyeroit les vns apres les autres. Bref qu'il sçait assez que la Noblesse Françoise aura plustost la gorge couppee que l'ame Espagnolle. Et voylà pourquoy nos Predicateurs esblouys de la lueur de son or, & ensorcelez des grãdes esperãces des Abbayes & Eueschez qu'il leur promet, par la spoliation de ceux qui les tiennent

auiourd'huy, fondee sur le Concile de Trente, ne nous crient, ne nous tempestent autre chose, sinon qu'il nous faut deffaire de toute ceste Noblesse qui ne sert de rien qu'à nous brauer, & qu'il en faut faire perdre toute la race. Commēt? que nous estouffions les enfans de ceux qui ont fait reluire l'estendart François iusques au fōds de l'Orient? qui ont poussé dans les Cieux le nō de l'honneur de la France, que nous massacrions ceux que la nature sēble auoir creez pour vn modelle de valeur & de proüesse? bref, que nous rougissions la France, du sang de ses plus chers enfans, à l'appetit de ceux qui ont pratiqué le semblable en Flandres, ayans commencé par les Comtes d'Aigmont & d'Orne, que cent mil personnes peuuent tesmoigner estre morts tres-bōs Catholiques, la Croix en la main apres s'estre confessez à vn Prestre à la veuë de tout le peuple, & qui ne furent bourrelez par l'arrest Espagnol que d'autant que l'amour de leur pays, & de ceux qui estoient nais en mesme terre qu'eux, ne leur permettoit pas d'endurer les executiōs d'vne absoluë tyrannie, & qu'vn faquin de Castillan rauist à leurs

yeux vne fille riche de cent mil escus? Ceste cruauté fut-elle refroidie par la mort de ces deux pauures Seigneurs, ou si elle elle s'est tousiours embrazee de plus en plus iusques à ce qu'elle a eu consommé entierement tout la Noblesse? Et de fait? qu'est-elle deuenuë en tout la Flandre, Où sont maintenant tant de grandes & illustres maisons desquelles toutes les histoires sont plaines? O pauure Noblesse Françoise! Faut il que quelque iour l'exemple de ta ruine entiere serue aux autres natiõs pour se garder de l'Espagnol, & que celle de tes si proches voisins ne te puisse auiourd'huy toucher le cœur? Mais dequoy nous soucions nous tant de ceste Noblesse? quand elle sera vne fois toute esteinte, nous ne payerons paraduanture plus de tailles ny de daçes: non sans doute, nous n'en payerons plus, sinon comme à Naples & à Milan, d'où en sont venuës toutes les inuentions. Ne voyons nous pas comme on a desià commencé à nous en descharger? on nous a iettez à la guerre sous le pretexte du bien public & l'esperance du soulagement des tailles: & nous n'y auons trouué que feu, que sang, que saccagemens, que rauissemens de

femmes

femmes & filles, & au bout les tailles redoublees & accompagnees d'infinies nouuelles sortes de dasses & d'emprunts: Mais il sembleroit à nous ouyr parler que nous baloteriõs la vie de nostre Noblesse, & que nous peussions, si nous vouliõs tout presentement, luy couper la teste d'vn seul coup: ô que nous en sommes bien loing! c'est elle qui nous chastiera, comme les plus traistres à nostre pays, & les plus ingrats qui soient au monde, & qui, sans doute, meritions de naistre parmy les naturels esclaues du Castillan, & non pas en ceste belle liberté Françoise. Ne voyons nous pas que presque tous les Gentils-hommes sont dés long temps armez cõtre nous, & que les autres pour ne point engrauer sur le front de leur posterité, vne si honteuse tache de trahison (ou manifeste en s'armant contre le Lys, ou couuerte en croupissant en leurs maisons pendant ceste embrasement public) s'appreste pour bien tost paroistre, cõme enfans courageux, aux grandes iournees de bataille que la France leur mere, la France genereuse dõnera à l'Espagne, si elle luy trouue assez de cœur & de force pour vouloir cõbatre. Qu'il sera diffi-

cile de vaincre ceſte Nobleſſe toute coniointe enſemble, laquelle eſtant encores ſeparee & combatant contre la neceſſité, a deſià neantmoins emporté de ſi grandes victoires: ceſte Nobleſſe qui eſt touſiours ſuyuie par tous les bons ſoldats, qui ſont auſſi les ſauuageons ſur leſquels par la proüeſſe elle eſt entee: ceſte Nobleſſe ſecouruë par les belles & fortes armees de ces puiſſantes nations de tout temps alliees & amyes du nom de la Frãce, ou ennemyes de la tyrannie Eſpagnole, & qui en veulent auiourd'huy empeſcher l'accroiſſement: ceſte Nobleſſe cõduite par de ſi excellens Capitaines, qui malgré tous ces vents turbulens de ſedition, & au grand regret de l'Eſpagnol, nous reſtẽt encor de la fureur de nos miſerables tempeſtes: ceſte Nobleſſe animee & enflammee à la guerre par l'aſpect de ces aſtres brillãs, de ces enfãs de ſainct Loys, de ceſte race guerriere qui ne peut mourir qu'au milieu des grandes batailles: bref ceſte Nobleſſe effroyable aux armes, qui ne ſçait que c'eſt que de reculer, non pas meſmes d'auoir peur, qui touſiours couppe, touſiours tranche, touſiours pouſſe, touſiours paſſe auant: quoy?

qu'elle soit vaincuë, qu'elle soit terrassee par ces Castillans & François reniez? est-ce sur cela donc que nos esperances sont appuyees? est-ce de là que nous attendõs ce repos, ce temps heureux qu'on nous a tant de fois promis? Mais sans nous flatter & nous tromper nous mesmes, comment pouuons nous esperer ce siecle d'or des forces de l'Espagnol, à la pointe de l'espee, sans faire aucune paix, veu que nous voyõs la Flandre plus diuisee, miserable & deschiree qu'elle ne fut iamais, encores qu'il y ayt employé depuis si lõg temps tout ce qu'il auoit de moyens au monde. Voulons nous bien cognoistre l'impossibilité de nos souhaits, & en quelle fondriere de miseres, outre la perte de nostre liberté nous nous allons ietter: donnons à ces Espagnols six batailles gaignees, (encores qu'ils en auront plustost perdu cent qu'emporté deux) combien d'annees de guerre, (c'est à dire pour nostre regard, de toutes sortes d'afflictiõs & de miseres) leur baillerons nous, pour forcer cent puissantes villes & conquerir plus de trois quarts de la France, qui sont resolus d'endurer toutes les extremitez du monde, plustost que de recognoistre

ſous quel que tiltre que ce ſoit, autre que leur Roy legitime, que Dieu, la nature & les loix du Royaume, leur ont donné. Il faut donc refondre ce vieil Roy, à fin qu'il puiſſe viure quatre-vingts & dix ans, ou bien nous voylà ſans ſecours au milieu des-guerres ou nous nous ſerons embarquez: voylà au plus fort de la tempeſte le grand patron noyé, & incontinét apres vn miſerable bris du nauire auparauant pompeux & plein de vent: voylà chacun qui ſe tiendra à ſa piece: Qui doute que les gouuerneurs de ces Eſtats tant diuiſez ne ſe ſeruent du deſir de liberté, qui bruſle auiourd'huy tous ces pauures eſclaues de l'Eſpagnol, ne s'en ſeruent dis-ie, pour s'approprier les pays qu'ils tiendront. Et voylà lors tous nouueaux conſeils, nouueaux deſſeins, nouuelles alliãces: Voylà ceux que nous eſtimons auiourd'huy les plus grands ennemis de noſtre Roy, qui pour ſe maintenir ſe feront ſes ſeruiteurs. Pendant ce grand tremblement de l'Empire Eſpagnol, que deuiendront ces belles forces, deſquelles les Ieſuiſtes nous veulent auiourd'huy contraindre de croire, ſur peine d'eſtre declarez heretiques, que toute

noſtre Religion Catholique depẽd? Mais figurons nous ce qui eſt neantmoins cõme impoſſible, que tant de peuples qui n'attendent que ce iour là, pour à quelque pris que ce ſoit, ſe deliurer de leur miſerable ſeruitude, s'endorment quand il ſera venu: perſuadõs nous que les Portugais, les Nauarrois, les Flamens, & meſmes les Arragonois, Neapolitains & Milanois, qui ne s'enquierent en particulier d'autre choſe que de la ſanté du Roy Catholique, demeurent engourdis, quãd ceſte tant deſiree nouuelle de ſa mort leur ſera apportee: ſi eſt-ce qu'à prendre tout au mieux nous voylà entre les mains d'vne fille, à laquelle deſ-maintenant on nous veut donner: Comment! faire tomber la France en quenouille? Et que tous ces Alexandres & Cæſars François, aux anceſtres deſquels les Meroüees, les Clodions, les Charlemagnes, les Philippes, Auguſte, & de Valois, les Charles huictieſme, les Frãçois premier, & Henry ſecõd, n'ont iamais peu ſuffire pour eſteindre leur ſoif de combatre, que toutes ces ames martiales ſoyent ſujettes à vne fille? Et qu'au lieu d'vn grand Roy que nous auons accouſtumé de voir au front

de nos batailles, duquel le seul regard anime, enflamme & r'emplit d'ardeur, les courages de trente mil hommes qui vont sacrifier leur sang & leur vie à la gloire, l'honneur & à la grandeur de la France, & à la vengeance de leurs peres tuez en trahison par ces Marranes : Au lieu d'vn Achille couuert d'armes toutes brillantes de feu, & esclatantes iusques dans les nuës, qui va de rang en rang auec vn visage riãt promettre la victoire toute certaine à six mil Gentils-hommes François, qui bouillent d'impatience d'aller passer sur le ventre à tout ce qu'ils voyẽt deuant eux ; Qu'au lieu, dy-ie, d'vn tel Roy, nous ayons pour maistresse, pour souueraine vne Espagnolle ? laquelle au milieu d'vne douzaine de vieilles Mores en vn cabinet reçoyue les despeches de l'Escurial, & ne pense qu'à obeyr à son pere, qui commanderoit par ce moyen superbement à toute l'Europe ? Et que d'oresenauant au lieu de courtiers, de ienets, de lances, de piques, de harnois & de toutes sortes d'armes, desquelles la Cour de nos Roys a esté touiours remplie, que nous ne voyons plus que coches, que litieres, qu'affiquẽts, que pein-

tres, que fards, que vermillons, que blanc d'Espagne, & toutes telles sortes de luxes & delicatesses de femmes: lesquelles nous amolissent & changent nostre naturel genereux, braue, hardy & courageux, en humeurs toutes cõtraires: à fin que comme ceux de Lydie nous nous enfoncions mieux en nostre seruitude sans moyen d'en sortir iamais. Et que tousiours incertains de nostre condition, sans sçauoir qui sera nostre maistre, nous soyons assujettis aux mieux peignez qu'vne femme voudra choisir & rechoisir pour maris: De sorte que tous les plus grands Seigneurs au lieu d'aller chercher aux despens de leur vie la gloire & la reputation au milieu des armees, s'amusent en vne Cour à se farder le visage, teindre les cheueux, à se parer & diaprer, pour plaire à celle qui en vne nuit leur pourroit mettre la couronne sur la teste, & les faire imperieusement commãder à tous ceux qui cependant seroiẽt à la guerre à se faire defigurer le visage de coups. Non, non, la France ne s'acquiert pas ainsi, la France ne se donne point en dot, pour estre Roy de France, il faut estre nay Roy de Frãce, *vitam tibi contulit idem Imperiumque*

dies. Tous les grands Empires qui ont eſté au monde, meſmes celuy que Dieu auoit eſtably ſur ſon peuple, & ceux qui floriſſẽt auiourd'huy en Allemagne, Turquie, Perſe, Tartarie, Afrique, la Chine, ne cognoiſſent point les fuzeaux, ains les ſeules lances. La couronne Françoyſe la premiere, plus ancienne, plus Auguſte de toutes celles quiſont ſur la terre, qui a planté ſes trophees ſur le Nil, le Tigre & l'Eufrate, & dans la Cité Imperatrice de Conſtantinople, en ceſte ſuyte ſi longue de plus de douze cens ans n'a iamais violé la loy Salique, la loy fondamentale de ce grand Eſtat, eſcrite dans les plus anciennes chartres, teſmoignee par tous les Hiſtoriens, & par les plus anciens Docteurs d'Italie, & pratiquee toutes les fois que les occaſiõs s'en ſont preſentees. Quand Childebert fils du premier Clouis deceda il laiſſa deux filles, leſquelles toutesfois n'heriterẽt à la Couronne, ains Clotaire ſon frere premier du nom y ſucceda. Cherebert fils de Clotaire laiſſa trois filles qui ne ſuccederent, ains Sigisbert: Gontran laiſſa vne fille Clotilde qui ne ſucceda, ains Childebert. Entre les ſucceſſeurs de Capet. Loys

Hutin laissa Ieanne de France (de laquelle nostre Roy est descendu: de sorte que toutes les disputes qu'on fait contre la loy Salique sont inutiles, d'autant que les deux droits sont fondus & consolides en vne mesme personne.) Ceste Iehanne ne succeda point estant rejettee par la loy Salique, ains Philippes le Long par la resolution des trois estats de France assemblez à Paris. Philippes le Long n'ayant laissé que quatre filles, Charles le Bel luy succeda: & luy n'ayant laissé qu'vne fille, Philippes de Valois vint à la Couronne par resolution tres-solemnelle des trois Estats de France, ou se trouuerent tous les plus grands du Royaume, & ou toutes les raisons contraires furent tresamplement desduites, dequoy la Chronique de ce temps parle en ceste sorte, *Tandem opinionibus & altercationibus sopitis per principes & regni sapientes concluſum fuit & etiam determinatum quod regnum eo quod de conſuetudine & ſtatutis eiuſdem in genus fœminium deſcendere non valebat, Comiti de Valeſio Philippo pertinere debebat*, Et l'Empereur Charles quatrieſme en dit autant és memoires qu'il a escrit luy-mesme de sa vie, que Philippe vint à la Couronne, *qui*

de consuetudine regni filiæ non succedunt. Charles huictieſme laiſſa deux ſœurs filles du Roy Louys onzieſme, & neãtmoins Louys douzieſme vint à la couronne, & apres luy François premier, encores que Louys douzieſme euſt laiſſé deux filles: & de noſtre temps Charles neufieſme laiſſa vne fille, & neantmoins Henry troiſieſme ſuccéda, ſans qu'on ait ouy parler d'aucune doute. A ceſte loy Salique nee auec la couronne, voire apportee d'Allemagne, ou on vſe encores auiourd'huy de pareil droit, en tous les grands Eſtats: à ceſte ſaincte couſtume & obſeruãce touſiours inuiolablement gardee (afin de ne s'arreſter à vne diſpute du nom quand la choſe eſt certaine & notoire) nous deuõs ſans doute la naiſſance, l'accroiſſement, & la conſeruation de ceſte grande Monarchie: Car ſi ceſte lõgue ſuyte de ſoixante-quatre Rois, tous courageux & quaſi tous grands Capitaines eut eſté entre-couppee, voire du tout rõpuë par la ſucceſſion & les regnes mols & honteux de femmes nees à la peur, à la legereté & à l'imprudence, iamais iamais les fleurs de Lys ne fuſſent montees en ce haut degré d'honneur & de gloire, qui les fait

encores auiourd'huy reluire (malgré toutes les pratiques toutes les trahisons, toutes les menees de l'Espagne) par dessus tout ce qui est de plus beau, de plus superbe & de plus orgueilleux au monde. Il est vray que ceste race de Bourbon, descenduë de Robert fils de sainct Louys n'est pas assez courageuse il la faut rejetter: cela est sans doute, ils sõt tous morts en leurs maisons cazaniers, Cõme Pierre de Bourbon qui fut tué le dixiesme Septembre 1356. à la iournee de Poictiers. Iacques & Pierre de Bourbon à la iournee de Brunay pres de Lyon. Louys l'an 1415. à la iournee d'Azincourt, en laquelle Iean Duc de Bourbon fut pris: François à la iournee de saincte Brigide le iour saincte Croix en Septẽbre 1515. Iean oncle de sa Majesté en la iournee sainct Quentin,

Couché sur vn mõceau de hazardeux gẽs d'armes
Ouuert d'vne grãd plaie au trauers de ses armes
D'vn coup de pistolet, & desgoutant parmy
Son heroique sang, le sang de l'ennemy.

Anthoine Roy de Nauarre, pere de sa Majesté, deuant Rouen, sans que nous oublions son ieune frere Louys dernier. Ie ne parle que de ceux qui sont morts

aux ſanglantes iournees, car de vouloir mettre en compte les batailles qu'ils ont donnees, ou auſquelles ils ont fait les plus ſignalees & plus furieuſes charges menans l'aduantgarde, il faudroit d'eſcrire l'Hiſtoire de France depuis ſainct Louys, car il ne s'eſt donné vne ſeulle bataille, en laquelle les Bourbons ne ſe ſoient trouuez à la teſte des eſquadrons François, & en pluſieurs ont eſté generaux de l'armee, meſmes de noſtre temps, l'heureuſe iournee de Ceriſoles ne fut elle pas emportee le lendemain de Paſques 1544. par Monſieur d'Anguien oncle paternel de ſa Majeſté: à la valeur & courage nompareil duquel, tous les Capitaines confeſſerent que l'honneur de la victoire eſtoit deu: s'eſtant ietté au plus fort du combat à la teſte de noſtre Fãterie que les Eſpagnols & Allemans auoient cõmencé à esbranler, où il fit des actes de proüeſſe ſi admirables que les anciennes hiſtoires n'ont rien de ſẽblable, n'ayant perdu que deux cens hõmes, & fait mourir ſur le champ quinze mil des ennemis, auec gain de quinze canons, huict mil corſelets, trois cents mil liures en argent, & vne extre-

me quantité de viures & de ponts de cordes, où furent trouuees les menotes de fer que l'insolence Espagnolle preparoit pour nostre Noblesse, qui leur fit biẽ cognoistre que ce n'est pas vne œuure facile que d'enchainer des Gentils-hommes François. Il s'est trouué des races abondantes en hommes courageux, mais celle cy est le courage mesme, c'est la valeur, c'est la victoire, cõme on appelloit anciennement ceux qui gaignoient les deux pris aux ieux Olympiques, non pas victorieux, mais victoires. C'est vne chose estrange, qu'excepté ceux q̃ leur profession Ecclesiastique à retenus, presque tous les autres de ceste maison Royale n'ont eu autre cercueil que le champ des batailles: Ils ont conserué au pris de leur sang ceste Couronne, & nous voulons l'arracher à l'aisné de la maison quand elle luy est escheuë: Il y a trop long tẽps que la race du fils aisné de S. Louys regne heureusement sur nous, il faut rejetter la ligne masculine du second, en recompense de ce que sous ce grand & S. Roy les François ont obtenu l'honneur des armes sur les plus guerrieres & vaillantes nations de la terre, par les grandes

& illustres batailles & victoires qu'ils gaignerent sur les Angloys en France, sur les Turcs & Mammelucs en Ægypte : sur les Afriquains en Barbarie : sur les Italiens & Allemans à Naples, sans plusieurs autres que les croisez partis de France gangnerent sur les Gibelins d'Italie, & ayderent à gaigner en Espagne sur les Maures. En recompense de tant de merites, ingrats que nous sommes, s'il estoit en nostre puissance nous voudrions auiourd'huy contre l'approbation de la Loy Salique faite en l'an 1589 generalement par tous les François qui ont recognu, les vns le nepueu aisné & chef du nom & des armes, les autres le deffunct oncle ; mais tous l'exclusion de ceste belle Infante : Si nous pouuions, dis-ie, nous changerions ceste race qui est trop guerriere pour nous, qui voulons d'oresnauant deuenir effeminez & esclaues d'vne Hespagnolle, laquelle nous planterions au frontipisce de l'Eglise Nostre Dame de Paris auec son scofion & son aiguille aupres de ces Hercules François, qui ont esté l'espace de douze cents ans l'effroy & la terreur de la terre habitable. Non non, si les hommes estoyent

si stupides, si insensibles que de ne resister courageusement à vn tel opprobre au nom Françoys, sans doute les choses inanimees mesmes ne l'endureroient pas: Ces temples superbes, ces tours sourcilleuses qui voisinent le Ciel, ces palais dorez qui surpassent l'orgueil, la magnificence & la sumptuosité de tous les edifices du monde accableroient plustost de leur ruynes ces monstres, ces bastards de la France, ces traistres à leur nom & à leur pays & tous ces estrangers auec eux, que d'endurer l'insolence du commandemẽt d'vne femme Espagnolle.

Sans ceste saincte loy Salique vray *Palladium* de la France, ainsi que l'appelle Paul Æmile, nous eussions veu plusieurs foys des estrangers par le moyen d'vn mariage mettre le pied sur la gorge de toute ceste braue Noblesse, voire des Princes du Sang de nos Roys: Et au lieu que la France a cela d'excellent qũe par ceste loy elle est hors de crainte de tout commandement estranger, & qu'elle voit la suytte asseuree & l'ordre certain de ceux qui peuuent regner sur elle par vne succession legitime, au lieu de cela sans ceste loy sacree & engrauee dans le

cœur de tous les vrays Frãçois, elle seroit en perpetuelle apprehenſion d'vne ſeruitude miſerable, de laquelle ceux qui ont ietté les fondemens de ceſte grand monarchie ſuyuant les mœurs de leur origine l'ont voulu à iamais garentir, cognoiſſans auſſi le naturel de leur peuple trop guerrier, trop martial, trop bruſque pour eſtre gouuerné par les mains d'vne femme, & que les bouillons de noſtre nation ne peuuent eſtre temperez que par vn Roy.

Pour trãcher ce point, la Frãce eſt la mignõne de la nature, c'eſt le partage qu'elle s'eſt reſeruée pour en diſpoſer toute ſeulle, ſans que les contracts, les conuentiõs, les eſlections, ny toutes les negotiations des hommes y puiſſent rien. Et quand nos voiſins ſe ſont efforcez d'esbranler noſtre loy Salique, nous auons couuert les campagnes de nos puiſſantes armees: Nous auons donné batailles ſur batailles ſans auoir iamais voulu faire treue ny ſurceãd'armes auec l'eſtranger qu'il n'ait eſté chaſſé: non plus que les Romains auec Pirrhus ou Annibal tant qu'ils furent en Italie: & en bonne & mauuaiſe fortune, nous nous ſõmes reſolus de nous enter-

rer pluſtoſt tous dans les cendres de noſtre pays, que d'obeyr à vne femme, ou aux deſcendans d'vne femme, & laiſſer arriere ceux qui en droite ligne maſculine venoient de l'eſtoc & du ſang genereux des Roys de la fleur de Lys. Bref quand il ny aura plus que des femmes en France, que tous les hõmes ſeront morts à la guerre, l'Infante d'Eſpagne y pourra commander: mais tant qu'il y aura deux mil François qui ſe pourront r'allier enſemble, ils auront vn Roy l'aiſné de la race de ſainct Louys, & n'obeyront iamais à ceſte Infante, laquelle peut bien deſmaintenant voüer virginité ſi elle ſe reſoult de neſe poinr marier qu'elle ne face ſon mary Roy de France.

A ce que ie vois donc par ces beaux deſſeins, le Roy d'Eſpagne n'eſt pas tant pouſſé d'vn ſainct zele, & de la conſideration de noſtre religion, comme il a enuie d'auoir vn gẽdre Viceroy de France, qui nous maſtine ſoubs les mandemens de ſa Majeſté, iuſques à ce que toutes nos forteresſes ſoient entre les mains des naturels Caſtillans, & lors on luy fera chãger de place auec le Vice-roy de Naples; voylà le zele, voylà le deſir de ce Roy

d'Espagne, voylà son ardeur qui ne vieillit iamais: & ne faut pas qu'en feignant de mespriser, à cause de son aage, la couronne de France, & de se contenter des Royaumes, Duchez & Comtez qu'il en a arraché, & desmembré iusques icy, il nous pense piper, car nous sçauons trop bien que l'auarice & l'ambition ont cela de particulier, qu'elles croissent à proportion que les autres passions diminuër, la ieunesse en est destournee par diuers plaisirs, mais à mesure que l'aage les affoiblit, ceste ambition (principalemẽt en ceux qui sont nais Grands) entre en leur place, s'augmente & prend tous les iours de plus fortes racines. Mais quand nous ne recognoistriõs point en cét Espagnol, vn desir insatiable de s'accroistre, sous quelques pretextes que ce soit, le soing qu'il doit auoir de ses enfans, & l'apprehension de leur laisser en teste vn si grand ennemy, & tout ensemble vn si grand Roy que le nostre, estimons nous en conscience qu'elle ne le touche d'aussi pres, qu'elle ne le pique autant au vif, que nostre particuliere consideration? Voulons nous encores bien plus clairement cognoistre son sainct zele? Pour combien

voudroit-il (ie vous supplie) qu'il n'y eust aucun different de Religion en la Chrestienté, & que nous fussions tous en repos: pour combien voudroit-il que (cõme Dieu à vn soing particulier des grãds Princes) qu'il eut inspiré la Religion Catholique en nostre Roy. Et que par ce moyen tout pretexte estant osté nous fussions en paix. Quoy? si nous estions desormaintenant d'accord sous l'obeissance d'vn si grand Roy, se tiendroit-il bien asseuré au fond des Espagnes? Ne craindroit-il point qu'ayãs recõquis ce qu'on luy a vsurpé en son Estat de Nauarre, pousse d'vne iuste douleur, par vn legitime droit de guerre, il s'en allast victorieux, ioignant les sceptres aux sceptres & les couronnes aux couronnes. N'est-ce pas cét Alexandre François, que l'Aigle de l'Empire voyant desià orné de deux belles couronnes, commence à caresser, desirant ioindre ces deux nations inuincibles, & ces forces fraternelles ensemble: n'est-ce pas ce Roy de la Fleur de Lys, au visage long, au grand nez, qui est appellé par les anciennes Propheties, à la seigneurie du monde, ce grand Roy qui nous a tant esté promis,

Vaillant Monarque, inuincible, inuaincu,
Victorieux, autour de son escu
(Frayeur, horreur, des guerres eschaufees)
Naistront lauriers & palmes & trophées:
Et par sur tous fera voir aux François
Que vault l'honneur acquis par le harnois.
Nul ne vaincra ce Roy de courtoisie:
Mais quand l'espee au poing aura saisie,
Nul tant soit fort & puissant Empereur
N'euitera de ce Roy la fureur.

C'est doncq (à ce que ie vois) pour empescher les victoires d'vn si grand Roy qu'on prend tant de peine à nous faire crier aux aureilles qu'il est relaps, luy qui n'eut iamais autre Religion que celle de sa mere, & qui n'est entré en nos Eglises qu'vne fois, & le cousteau sur la gorge: n'est ce pas aussi pour cela qu'en deniant la toute puissance de Dieu, par vn vray blasphemé on l'appelle impenitét, cõme s'il ne luy pouuoit toucher le cœur? n'est ce pas pour cela qu'õ appelle heretiques tous ceux qui sont d'aduis de l'instruire,) comme il l'a tousiours offert (affin qu'en luy monstrant la verité par les viues raisons de nos bons Euesques on le ramene en nostre Eglise, non à coups d'espee, mais estant le plus fort, estant le victo-

rieux: non par crainte, mais par zele: non pour s'asseurer ses deux couronnes de la terre, mais la troisiesme du Ciel. il faut ainsi crier, pour seruir fidellement le Roy d'Espagne nostre bon maistre, autrement les affaires de sa Majesté iroient mal si ces François s'accordoiét vne fois ensemble. O pauures miserables! nous laisserons nous tousiours ainsi tromper par ces traistres qui sõt tous les moys payez de leurs pensions pour la peine qu'ils ont à nous acharner les vns cõtre les autres & à nous faire croire que toute la Frãce seroit Huguenotte si elle estoit en paix. Pensez que la Noblesse Catholique, toutes ces grandes villes aussi Catholiques, tant de Princes, & officiers de la Couronne: tant de Catholiques (dis-ie) ayderont à nous faire perdre nostre religion Catholique: & que la vingtiesme partie du Royaume pourra forcer tout le reste de suyure son opinion. Ne cognoistrons nous donc iamais que ce Roy d'Espagne nous faict ainsi prescher afin de nous engager à vne guerre perpetuelle, c'est à dire à vne perdition entiere, pour apres que nous serõs extrememét affoiblis nous rendre ses esclaues, & non pas pousſé d'vne charité

Chreſtienne. Et à la verité, quand eſt-ce que nous auons iamais recognu en l'Eſpagnol aucune charité? N'eſt ce pas ceſte charité Catholique, qui nous a oſté (par vne inſigne trahiſon & cruauté plus que Canibale exercee iuſques contre les enfans enfermez dans le ventre des meres:) la Sicile, la plus belle de toutes les Iſles du monde, & le pris propoſé aux tant celebrees guerres de ces deux anciens peuples courageux: Et comme nous eſtions preſts de reconquerir l'Iſle, il rompit le coup par le moyen d'vne promeſſe ſolemnellement iuree d'vn duel de cent, contre cent, à iour nommé, à quoy il feit banqueroute encores que le Pape Martin quatrieſme en fut guarend, qui feit preſcher la Croiſade contre luy, comme homme ſans foy, ſans parole & ſans courage: & qui par vne ſeconde trahyſon auoit empeſché la punition de la premiere. N'eſt-ce pas ceſte meſme charité qui nous a arraché le floriſſant Royaume de Naples, & le Duché de Milan, patrimoines des maiſons d'Anjou & d'Orleans, & qui en outre auoyent couſté tant d'or & de ſang à la France? Enquoy eſt remarquable la perfidie inſigne de Ferdinand

& de l'Archiduc Philippes son gendre, ayeul de nostre ennemy, qui ayans accordé paix publiee par tout, mesmes à Lyon, (sur laquelle s'endormit le Roy Louys douziéme:) s'emparerent de tout le Royaume de Naples l'an 1503. N'est-ce pas ceste mesme charité qui nous retient la souueraineté de Flandres, & du Comté de Bourgongne? Qui nous a volé la nouuelle France, qui est encores arrousee des belles riuieres de Loire, de Seine & de Somme? N'est-ce pas ceste charité Catholique, qui suborna par argent & promesses le cõfesseur d'vn de nos Roys, par les persuasions duquel il demembra de la couronne le Comté de Rousillon? N'est-ce pas aussi ceste mesme charité, ceste mesme humilité Catholique, de laquelle pousse il nous a voulu oster nostre place, & s'asseoir deuant nous? Cõment? quelle indignité, quelle honte à la France, que ce nouueau venu, ce nouueau Chrestien que nous auons tiré de l'Alcoran & de la Synagogue, qui sans nous seroit encores Sarrazin ou Iuif, qu'il ayt seulement osé penser d'entreprendre de marcher deuant nos Roys Tres-chrestiens, successeurs des plus Grands, & plus

anciens Roys du monde ? Mais pauures miserables que nous sommes, nous amusons nous encores à disputer nostre rang: ce n'est pas dequoy il est question: il y va bien d'autre chose: ce Marrane veut estre nostre maistre & nous rendre tous ses subiects, ses subiects bon Dieu ? Quoy ? la France puissante en armes, la France de tout temps la terreur des autres nations, la France qui ne fut iamais assubiectie que par vne necessité de la Prouidence de Dieu, qui vouloit que son fils nasquit sous vn Monarque, laquelle encore estoit lors diuisee en vingt Roytelets: la France que Cæsar a iugé inuincible, si elle se trouuoit iamais sous vn seul Roy: bref la France qui ne tient rien que de Dieu & de l'espee: qu'elle soit maintenant subiecte, qu'elle soit vassale, qu'elle soit esclaue, qu'elle reçoyue des Vice-roys, des Lieutenans Generaux, des Gouuerneurs de l'Espagne, qui à esté fort long temps l'vne de ses Prouinces recognuë encores en l'an 1368. vassale par Henry de Castille pour luy & ses successeurs: qui a tousiours esté au premier conquerant, qui est l'égout, la sentine & le ramas de tous les plus infects & miserables peuples qui ramperent

rampereent iamais sur la terre. O Clouis, Clouis nostre bon Roy, la race de ces meschans Vvisigots, de la charogne desquels, apres auoir tué de vostre main leur Roy, vous engraissates les pleines de Poictou, qui ne se tinrent iamais asseurez de la fureur de vostre espee, qu'ils n'eussent passé les Pyrenees: depuis franchies par vostre fils Childebert qui tua Almaric & prit d'assault la cité de Tolete: ceste meschante race veut auiourd'huy seigneurier vostre France: elle veut rẽdre esclaue vostre peuple. Mais d'où nous souuenons nous de si loing? ce Roy Philippes, ce beau Roy protecteur, n'est-il pas fils de Charles le Quint, ceste ennemy iuré de nos Peres, qui aluma plus de feux en Picardie & en Prouẽce, que n'eust fait le Scithe: qui nous rançõna de trois millions d'or, dequoy nous nous sommes touſiours sentis depuis: qui auoit basty tous ses desseins sur la ruyne de nostre Frãce, la fantasie de laquelle il a laissé par testamẽt à son fils. O braues Macedoniẽs, qui pleuriez de ioye de veoir vostre Alexandre en la chaire de Darius, & qui n'auiez autre regret, que de ce que vos peres n'auoyent participé à ce grand cõten-

tement. Helas! miserables que nous sommes, nous voulons mettre Darius en la chaire d'Alexandre, l'Espagnol au throsne Royal de la France, le Roy Philippes dans le Louure. O François premier! ô Henry second, nos bons Roys, resuscitez pour vn peu : ne voyez vous pas vostre grand & mortel ennemy qui occupe vostre Estat, vostre Courône, vostre ville de Paris, vostre Palais, vostre Louure: qui en prend desià possession par son Ambassadeur, apres auoir fait mourir les deux derniers de vos enfans? Grand & genereux Prince Philippes d'Espagne, si ta bóne fortune ne t'a esleué à l'Empire cóme ton pere: au moins l'as tu bien surpassé en ses valeureux exploits, d'esteindre les Princes de France: Il ne s'estoit osé seruir que du poizon de son *de Monte Cucullo* executé à Lyon, & si des trois enfans du grand François il nous en auoit laissé vn: mais toy, tu es venu à bout de toute la race de Valois, & si au poizon secret de tes Salcedes, tu as par le moyen de ton Ambassadeur, adiousté le cousteau d'vn Iacobin. Pourquoy aussi les eust il espargnez sous le pretexte d'alliance, puis qu'il auoit fait empoizonner sa propre femme

leur sœur, voire estrangler son fils aisné. Courage donc François, opposez vous aux iustes armes, aux armes par tout victorieuses du grand Henry, que Dieu à choisi pour vengeur de tant de sang de Valois, qui luy demande continuellemẽt iustice: suyuez gaillards, suyuez les enseignes de ce bourreau de vos Princes, suyuez les estendars de cét assasin & empoisonneur hereditaire de la maison de France, mettez vous à la bouche des canons de vostre Roy, rougissez la France de vostre sang, à fin qu'elle deuienne Espagnolle. Pour le moins conseruez en quelque piece à l'Infante: n'est-ce pas biẽ la raison, puis qu'elle est l'aisnee, & que sa ieune sœur tiẽt desià le Marquisat de Saluces, le pied qui nous restoit en Italie, qu'on luy a baillé en auancement d'hoirie, auec quatre cens pieces de canon, l'Arsenac de nos Roys delà les Mõts: cét Arsenac qui faisoit tout trembler sous le nom François, cét Arsenac qui faisoit broncher deuant luy les plus fortes murailles: cét Arsenac qui auoit desià frãchy le principal rempart de l'Espagnol, en Italie contre la puissance de nos Roys, & qui nous restoit vn fort gage pour recou-

urer bien toſt Naples & Milan. Pauure France, helas! pauure France, quel breuuage t'a peu tellement aſſoupir que tu ne ſentes point qu'on te deſarme petit à petit, qu'on t'oſte tes foudres de la main, qu'on t'attache à la cadene, pour incontinent apres te ietter en vn fonds de galere, & la te faire miſerablement perir ſous le baſton de tes vieils ennemis: Ou ſi tu le ſens bien, ſi tu le vois bien: quels charmes donc, ma pauure France, t'ont peu tellement troubler l'eſprit, que tu cherches auiourd'huy ta conſeruation, ta protection en ceux qui n'ont iamais cherché que ta ruyne? Et encore que tu eſcoutes les traiſtres, qui à fin qu'on te garrotte mieux à l'aiſe & ſans reſiſtance, te dient à l'aureille qu'on te deſliera quād il te plaira, & que tu chaſſeras ces Eſpagnols toutesfois & quantes que tu voudras: cela eſt ſans doute: Ils ſont tous accouſtumez à ſe laiſſer deſraciner de là, où ils ont vne fois pris pied: Ils ne ſçauent pas faire des citadelles, des grandes & ſuperbes citadelles, cimantees du ſang, & baſties de la ſubſtance des pauures bourgeois: Ils ne ſçauēt pas ſi bié maſtiner les villes par leurs garniſons, & les effrayer tellemēt à force

de potences, de rouës & d'eſchaffauts, qu'il n'y a perſonne qui oſe ſeulement leuer les yeux : ceux de Portugal, de Naples, de Milan, & de Flandres, en peuuent bien parler : & ſans aller plus loing, qui eſt celuy la des maintenãt ſi hardy entre nous qui oſe entreprendre de parler librement contre la garniſon Eſpagnole que nous auons laiſſé couler dans ceſte ville de Paris, endormis par nos preſcheurs, qu'il ne ſe voye ſur l'heure attaché à vne potence comme heretique, & criminel de leze Majeſté diuine & humaine,

O mon pauure Paris tu portes à ce coup
Du cruel Eſpagnol le lamantable ioug:
Tu ſers ſuperbe ville, & Caſtille eſleuee
Fera gloire à iamais de t'auoir maiſtriſee.

Tous ces voleurs, tout ces ſangſuës, tous ces eſcorcheurs de peuple, ces ſeize & leurs ſuppoſts, qui ne viuẽt, qui ne s'engraiſſent que de nos entrailles, & de leurs penſions: ne ſont-ce pas autant de miniſtres de la tyrannie Eſpagnolle? Miniſtres certainemẽt encores foibles, encores faciles à chaſtier, auec tous ces bazanez qui ont remply dix mil de nos enfans, de leurs puantes & infectes maladies, ſi nous

auions quelque reſte du courage François: mais ſi nous laiſſons redoubler ces garniſons, ſi nous perdons ceſte occaſion d'en deliurer tout a faict la Frãce? ſi nous nous laiſſõs endormir à ces belles parolles de nos predicateurs achetées à deniers comptans. Helas! combien de regrets à ce reſueil, quand nous nous trouuerons enchaiſnez de tous coſtez ſi ſerré, que nous ne pourrons nous remuër, non pas meſmes nous plaindre, ayans ſur le ventre le genouil d'vn Caſtillan, qui nous tiendra continuellement le poignard à la gorge pour l'y enfoncer au premier ſouſpir que nous ietterons. ô que les vœus viendront tard apres le naufrage, la repentãce apres la faute faicte: O Anuers, Anuers, qui de la plus belle, la plus riche, la plus floriſſante ville de la terre, as eſté renduë par ſemblables garniſons Eſpagnolles, la plus deſolee, la plus ruinee & deſerte de la Chreſtienté. Eſt-il poſſible que le ſon de ta cheute, & la renommee de ton hydeux & effroyable ſac, n'ayent faict ſages tous les autres peuples, principalement tes voiſins, nous monſtrant ſi clairement que c'eſt que de l'auarice inſatiable, de la cruauté tigreſque, de la ſa-

le & monſtrueuſe luxure de l'Eſpagnol? L'embrazement d'vne grande partie de ton corps: le pillage general des threſors de toute l'Europe aſſemblez en tes beaux Palais: le rauiſſemẽt de tes femmes, filles, & ieunes garçons forcez par ces Mores en la preſence de leurs peres, freres, maris, liez & garotez aux pieds des lits, & au bout les tourmens longs & horribles de tes pauures citoyens, n'ont ils point faict treſſaillir, n'ont ils point faict trembler tous ceux qui les ont entẽdus: A fin de nous oſter l'apprehenſion d'vn ſemblable ſac, & empeſcher la paix. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne faict faire des panegyriques de ſon maiſtre & de ſa nation, accompagnez de blaſphemes horribles contre la memoire de noſtre feu Roy: & d'vn ramas deteſtable de toutes les plus atroces, les plus ordes, les plus abominables iniures qui ſe peuuent meſchamment inuenter cõtre noſtre Roy regnant: Leſquelles, ſur les memoires de ſes Ieſuiſtes, il a fait compiler par l'Auocat de ſon maiſtre en France, moyennant des doublons & des promeſſes de grandes dignitez & honneurs: qui ont eu tant de force ſur cét eceruelé, impudent & ſcelerat,

que de luy auoir fait appeller Treschrestiens les Roys d'Espagne : ce qu'il escrit, dit-il, afin de faire creuer de despit tous ceux qui n'aymẽt point l'Espagnol. Certainement tu ne pouuois pas dire vn mot plus honteux à toute la France, plus punissable en vn qui est nay à Paris, plus intolerable à tous ceux qui ont quelque reste de courage & de generosité. Quelle honte, quelle indignité, que celuy qui se dit Aduocat de la France, apres auoir cõme preuaricateur insigne, rapporté contre les droits & les priuileges de la fleur de Lys, vn grand nombre de passages tronquez, escrits en autre sens, & nullement à propos de ce qui se presente, qu'il a tiré des liures mesmes, de ceux qui y ont si bien & si amplemẽt respondu (cõme ie m'asseure que quand de ceste ville de Paris, on en aura porté des nouuelles iusques à eux, ils ne manqueront de replique *aduersus hominis furiosi non orationẽ, quã ille vti non potest, sed conuitia, quorum exercitationem cum intolerabili petulantia tum etiam diuturna impunitate muniuit,*) Qu'au bout, di-ie, pour vne catastrophe digne de son discours, il soit si hardy que d'adiouster aux autres tiltres superbes de l'Es-

pagnol, ce nom de Treschrestien, acquis par nos Roys, au despens de tant de sang François. O trompette de guerre, flambeau de sedition, qui as participé d'aide & de conseil à la mort miserable de deux millions de pauures François que le fer, la famine, la necessité, l'affliction & la misere extreme ont emporté depuis l'an 85. que tu commenças à nous entonner si furieusement la guerre, auec mille imposture, mille mensonges nouueaux, que nous auons honte de lire maintenãt que le temps nous a fait cognoistre tout le contraire: Tu preuois bien qu'il te faut mourir de douleur & de despit, si on trouue moyen de calmer ceste mer que tu as tant oragee & tourmentee. C'est pourquoy voyant vingt François assemblez à Suresne pour apporter soulagement à tant & tant de si pressantes miseres, Tu es venu tout d'vn coup en ce mesme point, en ce mesme instant, comme vne Alecto, comme vne Megere, & furie infernale, vomir le venin & le poizon que tu couuois de long temps, & gardois pour le respandre lors que cét Ambassadeur d'Espagne te le commanderoit en ces mots,

Disjice compositam pacem sere crimina belli,
Arma velit, poscatque simul, rapiatq; iuuentus.

Ayde nous à rompre ceſte paix & toute ceſte conferance: tu peux, quand il te plaiſt auec ton ſtil, eſmouuoir toute la France: tu dreſſas en 85. ce diſcours du Catholique Anglois qui a tant aidé à exciter ces tragedies & enflammer ces longues guerres: c'eſt à ce coup qu'il faut mieux faire que iamais, c'eſt à ce coup qu'il faut du tout embrazer le ſang genereux de ceſte nation guerriere, c'eſt à ce coup qu'il faut du tout abbatre l'orgueil des fleurs de Lys, leſquelles pour ne plus ſentir tu as il y a ſi long temps mis ſoubs le pied: c'eſt à ce coup qu'il faut attacher aux Frãçois les tiſons de diſcorde, & les viperes dans le ſein: à fin que leur premiere querelle fœcõde en maux, fœconde en morts, pour les mieux moiſſonner dure touſiours: ie veux, plus que iamais voir foudroyer ces Gentils-hommes François les vns contre les autres, ie leur veux voir les meſmes armes, les meſmes coutelas en main pour s'entre-égorger tous furieuſemẽt: ie les veux voir courans de rang en rang, d'eſcadrons en ſcadrons, s'animer au carnage, ie veux

voir le frere ouurir l'eſtomach de ſon propre frere, le pere celuy de ſon enfant. Quoy? la France ſera-elle touſiours remplie, de ceſte Nobleſſe, braue & indomptable aux armes? n'en ſera-elle iamais eſpuiſee? faut-il que touſiours non ſeulement elle arreſte le cours des conqueſtes en Europe de ce grand Roy, de ce grand Monarque, de ce grand terrien: Mais encore qu'elle le menace de luy troubler ſes eſtats, & de luy porter la guerre en Flandres & à Milan? Non, non, c'eſt trop duré, c'eſt trop acquis de gloire, c'eſt trop continué ſes victoires l'eſpace de douze ſiecles entiers: il faut que tout prenne fin, & puis qu'à la grand iournee d'Iury trois contre vn, ne t'ont peu vaincre Nobleſſe Françoiſe, & qu'il n'y a plus rien qui t'oſe affróter en raſe campagne. Il faut pour renuerſer ta puiſſance, emprunter les efforts de ta puiſſance meſmes. Sus donc enfans de Mars ne rempliſſez de rien voſtre cœur que de rage, que le fer flaboye continuellement dans vos poings, entrechoquez vous furieuſement comme Lapithes, faictes ondoyer ſur la plaine voſtre ſang coulant de vos coſtez à gros bouillons. O la belle bataille en laquelle

la victoire sera tres-grande pour nostre bon maistre le Roy des Espagnes, de quelque costé qu'elle tourne.

Voylà (premier Aduocat du Roy Philippes) le vray subiect de ton discours qu'on ne doit pas trouuer estrange puis que tu as esté nourry en la boutique de ton pere du sang & de la chair des hommes: aliment qui t'a rendu cruël iusques la, que tu n'as point de plus grand regret au mõde, que de ce qu'on espargna le sag de S. Louys (duquel tu as vne soif extreme) en l'annee 1560. en la personne de ces deux grands Princes, de ces deux freres à Orleans, & en 72. en leurs enfans à Paris: Tu ne penses qu'aux moyens de reparer ce que tu appelles vne faute si lourde: & de fait apres auoir superbemẽt insulté sur le tõbeau de nostre feu Roy, & auec vn langage insolent loüé & exalté cét execrable & abominable parricide, condamné & detesté de tous les Princes non seulement de la Chrestienté mais de toute la terre, (excepté ton bon maistre d'Espagne, qui la fait executer,) Tu es si temeraire que de vouloir menacer nostre Roy qu'on luy fera le semblable. Va Iesuiste, va faire peur à d'autres. Dieu fait

garder noſtre Roy par ſes Anges, & par tant de fidelles ſujects qui ont ſa vie en mille fois plus grande recommandation que la leur: on ne le peut frapper qu'au trauers de leur corps bien armez : Penſes-tu donc qu'on tuë tous les iours des Roys de France: Croy moy, on veoit pluſtoſt pendre & mettre ſur la roüe vingt mil de tes ſéblables que tuër deux Roys. Voyez François, conſiderez deux & trois fois, conſiderez iuſques à quel degré: voſtre laſcheté, voſtre ſtupidité, voſtre patience honteuſe (il faut que ie parle ainſi, il n'y a remede) à fait monter l'audace, la temerité & l'inſolence de tels miſerables, qui oſent entreprendre de menacer les Roys? apres auoir de paroles iniurieuſes, outrageuſes & ſuperbes, foulé aux pieds les Parlemẽs venerables & ſacrez en tous eſtats, mais ſur tout en celuy de France: auſquels il reproche qu'ils ne font point de Catholiques par la force, par la crainte, par l'aprehenſion des ſupplices & des feux materiels de ce monde. Tu voudrois dõc faire de noſtre religion Catholique, de noſtre religion Chreſtienne, vne religion pleine de ſang, de feu, de meurtre, & de toutes ſortes de cruautez : au lieu

que c'eſt la douceur, la clemence, & l'humilité meſmes : qui n'a rien en ſi grand horreur que la violence & la contrainte: remedes que iamais Dieu n'a fait proſperer, ne voulant qu'on y employe autres armes que le glaiue flamboyant de ſa parole en la bouche des bons Paſteurs & Eueſques qui deſracinent plus d'erreurs en vn iour, que toutes les armees du mõde ne ſçauroyent faire en mille ans, auec la ruyne entiere des plus floriſſants eſtats. Et de fait conſiderons les progrez & les ſuccez en Flandres des armes toutes teintes de ſang de ce grand Roy des Indes, duquel on prend tant de peine d'exalter la puiſſance : Nous trouuerons qu'il y a plus d'huguenots & y ont des armees plus fortes qu'ils n'y eurent iamais : & neantmoins ce Roy d'Eſpagne nous fait promettre qu'il chaſſera tous ceux de France, mais pourquoy en laiſſe-il donc tant en Flandres : Comment eſt-ce que celuy qui a de ſi excellens & ſouuerains remedes contre ceſte maladie, ne ſe guarit luy meſmes ? comment veut-il que le voyãs tout plein d'vlceres nous promettre ſanté, nous l'eſtimions pluſtoſt vn medecin qu'vn charlatan ? Ie voy bien que

c'eſt, il prefere la maladie à la mort, & nous conſeille le contraire: & ſi ce n'eſt cela, pour quelle occaſion eſt-ce donc, que luy, qui veut eſtre creu vn Ange du Ciel, ſans lequel nous ſerions tous Huguenots, a toleré à Anuers ceux de la religion contraire: le peut-on denier? n'en auons nous pas veu les capitulations? Sõmes nous donc encores de ceux la qui croyent, que le Roy d'Eſpagne ne voudroit pas auoir ioinct la France à ſes païs, à condition qu'elle fuſt toute Huguenotte? Pourquoy offre-il donc tant tous les iours à ceux de Holande & Zelande, la conſeruation de leur religion, ſans qu'il ſe face aucun exercice de la noſtre, pourueu qu'ils le vueillent recognoiſtre? La France luy ſeroit-elle en plus grande recommandation que ſon propre pays, où s'il ſeroit plus degouſté & plus difficile à s'accommoder en France qu'en Zelande? Helas! ſommes nous encores ſi aueuglez que nous ne cognoiſſiõs pas qu'il en veut aux corps & non aux ames? qu'il en veut à la France & non aux Huguenots, ſinon entant qu'ils nuiſent à ſon deſſein? autrement pourquoy ne s'accorderoit-il auſſi bien auec ceux de France, qu'il faiſoit a-

uec ceux d'Angleterre, auparauant qu'ils luy euſſent pris l'argent qu'il enuoyoit au Duc d'Alue en l'an ſoixante-neuf, iuſques auquel acte, il auoit alliance offenſiue & defenſiue auec ceux qui auoyent inimitié iuree auec le Pape? O le grand Catholique! ô le grand protecteur de la foy Catholique? ſõ or perdu l'eſmeut & nõ la religion perduë: l'intereſt d'Eſpagne le picqua; celuy de Rome ne le toucha iamais: toutes les fulminations, toutes les plus grandes excommunications cõtre l'Anglois, n'auoient pas eu la puiſſance de luy faire renoncer à l'alliance d'Angleterre: mais quelques doublons perdus le firent auſſi toſt bondir aux nuës.

Qu'on die donc tout ce qu'on voudra, qu'on crie, qu'on foudroye, qu'on meſle le ciel auec la terre, ſi eſt-ce qu'on ne m'oſtera iamais ces deux maximes, l'vne que la religion de l'Eſpagnol conſiſte à s'agrandir, ſon zele à commander à ſes voiſins, ſon ardeur à deuenir Monarque: l'autre, que celuy-la ne merite le nom de Chreſtien qui ne croit, que Dieu ſçaura mieux cent fois cõſeruer la gloire de ſon nom, par l'inſtruction des bons Paſteurs, des bons Eueſques, des bons Curez &

Preſcheurs: que l'Eſpagnol ny autre hõme quelconque ne ſçauroit faire par les ſaccagemens, blaſphemes, ſacrileges & rauiſſemens que la guerre apporte neceſſairement auec elle. Penſons donc en fin, ie vous ſupplie, penſons vn peu à nous: conſiderons d'vn coſté, l'eſtat heureux de tant de villes, de tant de Prouinces, qui ſont en l'obeiſſance de noſtre Roy: d'vn autre coſté regardons noſtre lamentable condition, Nous ne viuons plus, nous languiſſons miſerables attendans chacun iour la mort, qu'vne ſi longue famine nous apporte petit à petit: Conſiderons ce que nous entreprenons de faire, qui eſt de continuer à remplir la Fance de brigandages, de bourrelleries, de faire vn million de vefues & de pauures orphelins, pour aduancer l'vſurpation eſtrangere, & nous rendre les plus miſerables eſclaues de la terre, à l'appetit de ceux qui par leurs pactiõs ſecretes s'eſtãts faits Eſpagnols n'ont plus aucun reſſentiment des douleurs de la France: au contraire ſe reioüiſſent de ſes miſeres, s'enrichiſſent de ſes pertes, s'agrandiſſent de ſa ruyne. Nous pourrions facilement remedier à noſtre mal & ne le faiſons pas. Si aurons

nous quelque iour à reſpondre à ce Royaume, à noſtre patrie, & apres au grand Iuge, de tant de ſang innocent, de tant de pleurs, de tant de langueurs, & de cris d'infinies pauures familles mourãtes de neceſſité deuant nos yeux. Nous aurõs à rendre compte de tant de deſordres, de tant de vices apportez par la guerre, laquelle nous nourriſſons par noſtre nonchalãce & timidité: au lieu de nous mettre tous en repos, & faire marcher nos armees aſſiſtees de toutes ces belliqueuſes nations nos voiſines droiten Eſpagne, pour aller abbattre l'orgueil de ces Negres, qui par noſtre ſtupidité inſultent ſi fieremẽt depuis quelques annees au pays de deçà, nous faiſans deffaire par nous meſmes, & trouuans moyen de triõpher & commander au milieu de nos cruëls carnages. Et à la verité l'heure n'eſt elle point venuë, qu'il faut aller venger les cendres de nos peres, qu'ils ont induit par leurs penſionnaires à s'entreſgorger les vns les autres & commettre tant de parricides publics. Attendons nous vn plus grand Roy, vn plus grand Capitaine? Les rares parties que Dieu a mis en ſa Majeſté font vn tout ſi accomply, qu'il n'eſt

possible de le comprendre, sinon par vne attentiue exstase, comme celle dont nous repassons en nostre esprit, les plus signalees raretez du monde, & qui apres auoir esté longuement admirees, font naistre tousiours quelque nouueau surgeon de rauissement. Pourquoy laissons nous dõc perdre vne si belle occasion? N'y a il pas assez long temps que nous sommes la fable & le ioüet de ceux qui auparauant ne pouuoiẽt ouyr parler de nous sans trembler? En fin n'est-il pas temps, que nous portions à ce Roy d'Espagne la guerre en son propre pays, où la victoire sera aisee, & son fruit prompt & à la main? Ceux de Portugal & de Nauarre nous tendent les bras: le chemin le plus court pour r'auoir Naples & Milan ce n'est pas les Alpes, ce sont les Pyrenees: il faut donner droit à la teste, le coup est mortel. Courage dõc vrays enfãs de Belone, que la crainte de nostre Roy n'en retienne point, c'est la clemence, c'est la foy, c'est la bonté mesmes: le voylà qui nous tend les bras à tous, c'est nostre pere commun, c'est nostre vray pere, nostre pere naturel & legitime, nous sommes tous ses enfãs: mais si nous nous monstrons froids à le reco-

gnoiſtre, ſi nous meſpriſons ſa bonté, ſi nous nous moquons de ſa douceur: Helas! pauures miſerables que pouuõs nous attendre, ſinon les effets de ſa iuſte indignation, de ſa iuſte colere, afin que noſtre chaſtiment ſerue à iamais d'exemple à tous les ſubiects rebelles? Il ſemble que iuſques auiourd'huy il y a eu quelque fatalité en nos troubles: maintenant, ſi rejettans la paix demandee auec tant d'ardeur & d'affection par tous les gens de bien: nous faiſons clairement cognoiſtre que iamais ces guerres ne prendront fin que par la ruine entiere des vns ou des autres, ou pluſtoſt de tous les François enſemble: Si tout d'vn coup nous venons à faire déchoir le peuple de ceſte haute & comme aſſeuree eſperance d'vne ſaincte & eternelle paix: en quel deſeſpoir (ie vous ſupplie) en quel comble d'afflictiõs & de miſeres iettons nous toute la France? Les deux tiers de ſes citoyens ont eſté emportez pendant la fureur de ces longues guerres: Ses fertiles campagnes, ou pleuuoit l'or pur(ainſi que dit Pindare) ou la nature auoit treſ-abõdamment mis tout enſemble, ce qu'elle diſtribuë aux autres païs ſeparémẽt & d'vne main chi-

che, ſont changees en landes hydeuſes: ſes beaux & amples edifices q̃ la richeſſe Françoiſe auoit eſleué iuſques dans les nuës, ſont conuertis en tombeaux : ſes grandes & floriſſantes villes qui n'auoiẽt rien de ſemblable en tout le reſte du mõde, ſont maintenant pleines de pauureté, & de neceſſité extreme : & au lieu de la ioye, de l'abondance & de la richeſſe qu'on y voyoit, la face de la mort s'y repreſente continuellement deuant les yeux. Si Dieu ayant en fin compaſſion de nos miſeres, accomplit nos ſouhaits, en noſtre Roy, en noſtre iuſte Roy & legitime, le plus grand, le plus magnanime que nous pouuions deſirer, faut-il qu'à l'appetit de l'Eſpagnol, qui redoute & apprehende extremement, pour luy & les ſiens, la bonne fortune, & la valeur incomparable, de ce premier Roy de la Chreſtienté, qu'il penſe deſià voir au milieu de Pãpelune auec vne forte & puiſſante armee Françoiſe: faut-il, dis-ie, qu'à l'appetit de noſtre ancien & mortel ennemy, que nous nous rendions ſi indignes de la faueur & de la grace de Dieu: faiſant cognoiſtre à toute l'Europe que quelque langage que nous ayons te-

nu, quelques desguisemens que nous ayons apporté, quelque pretexte que nous ayons pris, que neantmoins en verité & en effect, nous estions Espagnols, de cœur & de courage: & que nous voulõs recognoistre nostre Roy lors qu'il aura rendu la France vassale & tributaire de Castille & non plustost. En fin faut-il que toute l'Europe de l'vne & de l'autre religion s'vnisse contre nous, pour empescher que ceste premiere & plus auguste couronne, ne soit enleuee & vsurpee par l'ambition immense d'Espagne? faut-il que tous les Princes d'Italie ioincts a ceux d'Alemagne, (preuoyans leur ruine indubitable, si la France n'est conseruee en son entier:) fondent sur nous auec leurs grandes & puissantes armees, & que par ce moyen nous acheuions de desoler, & deserter du tout ce Royaume, auparauant nos rebellions le plus opulent, populeux, & florissant de l'Europe? Non, non, il se faut bien garder de tumber en vn tel gouffre de miseres: Tout au contraire, il faut faire cognoistre que les François ont tousiours si auant au cœur le sainct germe de fidelité à leurs Roys legitimes, qu'encores que pour quelque

temps ils ne produiſent en leur actions les fleurs ny les fruicts d'vne ſi belle plante, toutesfois la racine en demeure touſiours viue. Il faut, il faut faire la paix, malgré tous ces Eſpagnols, & toutes ces boſſes & peſtes de la France : & faire retentir les villes, les montagnes, les fleuues & les mers, de l'alegreſſe & ioye incomparable, que nous receurons, en nous embraſſans tous les vns les autres, comme les Romains feirent, le iour que leurs funeſtes guerres finirent, & qu'ils commencerent d'entrer en ceſte ſi lõgue & ſi heureuſe paix ſous le regne d'Auguſte. Sus donc monſtrons à ce coup ſi nous auons en l'ame quelque reſte de vrais François: que le deſir de conſeruer noſtre liberté, & l'apprehenſion d'vne ſi miſerable ſeruitude eſtouffe toutes nos vieilles querelles, enſeueliſſons les dans l'amour de noſtre pays : il n'y a plus d'autres partis que le François & l'Eſpagnol.

SEIGNEVR DIEV qui auez touſiours eu vos yeux de commiſeration ouuerts ſur la France, qui l'auez touſiours remplie de vos particulieres benedictions: C'eſt maintenant que nous auons beſoin de voſtre ſecours, ſur tout à ce qu'il vous

plaise nous dessiller les yeux, nous faire voir quels sont nos vrais ennemis, quel est l'Espagnol, quelle est sa domination, quels sont ses desseins sur nostre pauure & desolee France. Helas ! Seigneur, ne nous abandonnez point en ceste extremité, que nous sommes prests, ou d'estre precipitez en vne seruitude perpetuelle, ou d'affermir & asseurer nostre liberté à iamais. Assistez nostre Roy, nos Princes, nostre Noblesse, nos bons soldats, rejoignez les tous ensemble en vn mesme corps d'armee: plantez l'amour & la concorde au milieu d'eux, effacez entieremẽt tout ce que y pourroit rester de haine & de rancune : Enuoyez leur vos Anges pour les fortifier, rempliſſez leur le frõt d'horreur, le bras de vigueur: & leur inspirez à tous vn ardeur commune d'exterminer promptement de la France, tous ces infects & superbes Castillans. Fauorisez Seigneur & esleuez plus que iamais ceste race de S. Louys, de S. Louys Seigneur, qui ayant par deux fois franchy les mers, est mort aux grandes guerres entreprinses pour l'exaltation de vostre sainct nom: Souuenez vous de ses enfans, ne les effacez point de vostre liure de vie,

ne

ne les vueillez point perdre, pour mettre en leur place leur vieil ennemy, l'ennemy de leur pères : Ains pluſtoſt conſeruez à l'aiſné de ſes heritiers ſon heritage, redonnez à ſa France, ſa premiere ſanté; & par la voye de voſtre S. Eſprit, ſans ſang, ſans force, chaſſez les erreurs, conſeruez les perſonnes, à fin que r'alliez tous enſemble, eſtans d'accord en toutes choſes diuines & humaines, nous mettions bien toſt ſous le ioug, ceux qui nous en menacent auiourd'huy, abuſans ſi hardiment du pretexte de voſtre ſaincte Religion, pour aſſouuir leur ambition & auarice extreme.

DISCOVRS DES GRANDS EFFECTS qui ont suiuy la conuersion du Roy.

Tiré d'vne Harangue faicte à sur la reduction de la ville de Lyon.

Enuoyee à Monsieur DE REVOL Conseiller & Secretaire d'Estat de sa Majesté.

IL ny a nouueauté pour desiree & aggreable qu'elle soit, qui par tout puisse auoir vn prix courant ny vne loüange esgale, chacun s'en seruant selon le contentement que sa propre passion y trouue. Entre le morne silence que la reduction de la ville de Lyon a donné aux vns, & l'alegresse qu'elle a coulé en l'ame des autres, ie ne rencontre personne qui fasse flechir sa propre affection à la raison. C'est pourquoy ie ne me puis taire en vne

si importante occasion où il y va de mon deuoir, & s'il vous plaist m'ouyr & me permettre de parler, ie vous diray que c'est vn coup de Dieu, & n'en desplaise à ceux qui ne se plaisent qu'à nos ruynes, qui ont mal au cœur quand ils s'approchent de l'odeur des fleurs de Lys.

Nous sommes d'accord il y a long temps que Henry de Bourbon premier Prince du sang, premier Pair de France par droitte descente, par l'ordre de la succession, par le droit du sang, la coustume & la Loy du Royaume est appellé à la Couronne. Ceste premiere qualité est en luy si veritable & si parfaite qu'il y a peu de ses predecesseurs qui l'aye eu plus belle ny accomplie. Il est François par la famille de ses ayeulx de l'vne & l'autre ligne, & non simplement François, mais de la premiere branche du sang Royal du costé du Pere, & encores de celuy de sa Mere. Par le Pere, non seulemẽt de Sainct Loys, ou de Capet, mais de Charlemagne & de Dagobert d'où sont descendus les Capets, contre l'ignorance de ceux qui les ont voulu faire estrangers. Par la mere des Albrets Roys de Nauarre, qui sont sortis de Pere en Fils de la maison de

France, par l'interpoſition des filles capables de la ſucceſſion du Royaume de Nauarre.

Il fut eſtimé & honoré pour tel, iuſques à la mort de feu Mõſeigneur le Duc d'Alençon frere du Roy. Lors on fiſt mõter à cheual ce bon homme le Cardinal de Bourbon, & croire qu'en l'aage de ſoixante ans il deuoit ſuruiure à vn Roy, qui outre la gaillardiſe de ſa ieuneſſe & la vigueur de ſa ſanté, ne faiſoit rien qui luy deuſt abreger le terme de pẽſer à ſon ſucceſſeur. On luy diſt, qu'il eſtoit le premier Prince du Sang, que le droit d'aineſſe eſtoit continué en ſa perſonne. Cõme on vit ceſt artifice eſtre trop mince, & l'abſurdité trop deſcouuerte d'impugner que le Roy de Nauarre ne fuſt l'aiſné de ſa maiſon, & ſubrogé au meſme droit de ſon Pere, qui reuiuoit en luy (outre la renonciation que ſon Oncle luy auoit fait de tous les droits, noms, voix, actiõs, preſens & aduenir qui luy pourroient appartenir, pour eſtre iſſu de la maiſon de Bourbon, recognoiſſant par exprez ledit Seigneur Roy de Nauarre ſon neueu pour vray fils, heritier, ſucceſſeur & repreſentant en tout & par tout l'aiſné de

ladite maiſon) on inuenta d'autres obiections, on les ſubtiliza, pour ſous leur apparence, amuſer les ignorans. On dit, que la Couronne de France eſtoit vacante, & appartenoit au premier conquerant, parce que tout ainſi qu'aux ſucceſſions populaires & roturiers les parens eſlongnez de dix degrez de conſanguinité, ne peuuent eſtre heritiers de celuy qui ſeroit de leur famille, & que l'heritage retourneroit au Seigneur haut iuſticier, de meſme la maiſon de Bourbon, n'auoit aucun droit à la Couronne pour en eſtre eſlongnee de dix degrez. On en dreſſa des diſcours, on en fiſt des volumes entiers.

Mais celà ne ſe pouuant camper aux entendemens des bons François, ny prẽdre pied en l'opinion du vulgaire peu capable de telles ſophiſteries, on ſe rüa ſur les iniures, accuſations & inuectiues. On ne ſe contenta en ces premieres faillies de crier ny de courir ſur ce Prince, mettre en auant vne perpetuelle incapacité bon gré mal gré le Pape, on le fait criminel de leze Majeſté, on le cõdamne, on le nõme indigne & incapable de cõmander en France, on s'aſſemble à Blois, de tous les eſtats & endroits du Royaume arriuẽt

les deputez, on le met sur le bureau chacun se declare l'ennemy, sinon de son droit, pour le moins de la Religion qu'il tient, on luy veut faire son proces: tout à rebours, ceux qui le poursuyuent sont plustost executez qu'ils ne sçauent leur condamnation. Voylà le feu allumé aux quatre coins du Royaume, le coup fist vn tel esclat, que tous les Princes voisins s'en esmeurent, les offencez s'armerent pour se venger, les peuples effarouchez les assisterent, & auec eux tournerent la teste droict contre le Roy.

La ville de Paris fut le premier mouuãt, au mouuement de laquelle toutes les villes en moins de six sepmaines firent ceste grande & estrange esmotion qui a duré cinq ans entiers. Elle les incitoit à ce branle par de belles & specieuses raisons contre l'heresie, la perfidie, & la tyrannie. Les coniuroit par le deuoir à la Patrie, par l'amour à sa propre conseruation, de se ioindre à vne si iuste cause, & passer l'vn de ces deux chemins, n'y ayant rien entre-deux, de vaincre ou mourir, plustost que de se remettre sous l'obeyssance du Roy.

La ville de Lyon qui iamais ne ceda à

ville du monde, en fidelité ny obeyſſance enuers ſes Roys, qui n'auoit autre objet que le zele de ſa Religion, en la maladie de laquelle on remarquoit pluſieurs ſignes mortels, ſe laiſſa emporter à ceſte route, ſans que l'apprehenſiõ de toutes les miſeres qu'elle a ſouffert depuis, la detournaſt de broncher en ce pas.

La guerre ſe commence auec vn eſtrange esbranlement de tous les ordres, voire des colomnes de ceſt Eſtat, & la reuolte deuint telle, que la Royauté du Roy fut reduite aux enuirõs de Tours & de Blois, où ſans doute la Ligue l'euſt enterree, ſi le Roy de Nauarre n'euſt tendu la main à ſa Majeſté: qui reprint courage, ayant à ſon coſté l'Hercule de France, & le fleau des rebelles.

Mais comme ceſte enragee mutinerie commençoit à ſe recalmer, que la preſence & l'authorité du Souuerain retenoit en deuoir les plus eſchappez, que Paris ſe veit à la veille d'vne extreme deſolation, le Roy eſt tué.

Et voylà, O abyſme des iugemens de Dieu! celuy qui auoit paſſé le Loire trois mois auparauant, auec quatre cens cheuaux, mille arquebuziers, & quelque in-

fanterie, Chef Souuerain d'vne tres-belle,& tres-grãde armee,où luist l'ordre de tous les Magistrats & Officiers de la Couronne, où la Noblesse à qui mieux mieux se sacrifie pour empescher la dissipation de l'Estat, & prefere le deuoir d'vne fidelité Françoise aux esperances estrangeres, & le dernier harzard au repos & seureté de ses vies & maisons. Voilà Roy celuy qui sept mois auparauant on auoit despouillé du tiltre de premier Prince du sang, de l'espoir du nom, du Sacre, & de la Couronne de ses Princes.

Voilà Roy celuy qu'on auoit chassé tant de fois de la Cour, qui auoit veu en quatre annees dix armees contre luy, dix Lieutenans de Roy en teste, des forces du plus grand Prince, de la plus belliqueuse nation du mõde, qui depuis apres la route d'vne grande armee estrãgere, s'estoit retiré en vn coin du Royaume sans pays, sans hommes, sans argent, Prince pauure du tout, si ce n'est d'esperance. Voilà Roy celuy lequel on auoit declaré inhabile à la Couronne, qu'on faisoit le cadet du Cardinal de Bourbon, qu'on ne recognoissoit plus de l'estoc de Sainct Louys pour en estre esloigné iusques aux dixies-

me degré.

Roy! celuy que toute l'Eſpagne faiſoit le ſubiet de nos miſeres, qui eſtoit du viuant de nos Rois l'argument de toutes les tragedies qu'on y a ioué, qui ne penſoit pas ſuiure vn Roy en la fleur d'vne viue & gaillarde ieuneſſe qui luy euſt laiſſé vne grande apprehenſion du treſpas, ſi la vieilleſſe & non l'empoiſonné couſteau l'euſt emporté à Sainct Denis. Il eſt Roy & ſalué Roy en plaine campagne entre les armes & au ſon des trompettes. La Nobleſſe Catholique qu'on cuidoit ſe ſeparer de ſa ſuitte pour la diuerſité des Religions de l'vn & de l'autre, eſt tellement indignee du deteſtable parricide, déloyalement commis contre la perſonne Sacree & inuiolable de ce grãd Roy tres-Chreſtien, tres-Catholique, & tres-Religieux, euſt en horreur le party duquel ce miſerable monſtre eſtoit ſorty. Et pource aymant mieux ſe conſeruer enſemble que perir deſvnie, elle demeure conſtamment fidelle aux ſucceſſeurs de ſon Roy, ne diſpute point de la legitime vocation de ſa Majeſté, d'autant plus volontiers qu'il embraſſe la conſeruation de la Religion Catholique Apoſtolique

& Romaine, & qu'il promet d'en receuoir l'instruction, & en faire profession.

Il n'y auoit que ce moyen pour reunir ceste diuision, & n'y auoit que la nouuelle opinió qui mist la barriere entre-deux, qui empeschast que le pauure peuple ne se ietta allegrement entre ses bras. Au contraire la crainte d'vn changement de religion, le met hors des gonds, & comme le torrent qui rompt sa chaussée, le iette aux armes auec plus de roideur & d'impetuosité qu'au parauant. Celuy est estimé pour heretique, son bien est destiné au fisque, ses membres aux questions, qui n'a vne demie douzaine de maximes pour soustenir de bec & d'ongles en tous les carrefours, que Henry de Bourbon ne peut estre Roy, encor qu'il fust Catholique, que le pouuoir du Pape ne s'estend pas si auant que d'entreprendre seulemẽt à ouyr ses remonstrãces, beaucoup moins à l'absoudre.

En ce grand abandon de toutes choses qui permet à chacun de mal penser & parler, qui peuple la France de barbarie & de monstres, qui fait les bonnes villes le gouffre des fureurs ciuiles, où il est aisé

de se precipiter & impossible de s'en retirer, il sembloit qu'vn siecle entier, ny le regne de quatre Roys ne viendroit à bout de ceste dissolution.

Car on voit vn deluge d'afflictions sur le pauure peuple. La confusion & le desordre rampe & glisse par tout, les conseils sont debiles, la Iustice est fletrie, les pieds commandent à la teste, les finances se dissipent, l'Estat deuient plus malade que la maladie mesme, & qui plus importe la Religion pour laquelle on a les armes en main perd plus en vn mois qu'elle n'auãce en dix, ny ayant rien plus contraire à son embellissement, decoration & accroissance que l'insolence, la cruauté, la desobeissance & l'impieté de la guerre Ciuile.

Et pensions nous que parmy ces enragees rebellions, l'obeissance que nous deuons à Dieu peut durer longuement? Qui ne scait les iniures que la Religion a souffert, & par ceux qui la deffendoient, & par ceux qui l'assailloient? l'vn & l'autre estimoient galanterie de violer & blasphemer, ruiner en vn moment les labeurs de tant d'annees, scier en deux heures vn arbre creu en quinze siecles.

Le peuple hume à longs traicts le doux air de la licence, il fait sa raison du desordre, il ne reçoit la Loy que de sa bouche, & ne veut plus ouyr parler de maistre. Du mespris du Prince viẽt celuy de Dieu, de ceste impieté naist la desobeissance à l'vn & à l'autre, la longue souffrãce change la coustume, forme l'imitation, & l'exemple de l'vn qui demeure inpuny emporte l'autre à faire le mesme. Si que parmy tant de crimes, de desordres, & d'horreurs, on ne s'estonne plus si les affaires succedent mal. Car comme le destrier qui a desarçonné son maistre, & rompu sa bride, ne cesse de courir iusques à ce qu'il rencontre vn precipice où il se tuë, le peuple qui lasche les resnes de son deuoir & de tout respect, se perd soy-mesme, au bout de sa furieuse carriere. Le voylà comme vn nauire au milieu des flots, qui de bien equipee & munitiõnee qu'elle estoit, n'ayant ny voile ny timon, est preste à se fõdre, & ne se remuë qu'au gré d'vn foible vent qui se rit d'elle.

L'armee du Roy, au contraire comme vn rocher qui braue les ondes & les flots, comme vn grand fleuue qui sort de son riuage pour maistriser la campagne, as-

siege les villes, gaigne les batailles, emporte tout, triomphe par tout. L'Espagne qui se deuroit ou despouiller, ou pour le moins contenter de tant de robbes qui la surchargent, tant de Sceptres qui l'empeschent, & se reposer puis que les iambes luy faillent, se leue debout pour nous faire peur. Elle qui craint que nostre prosperité ne soit son mal-heur, nostre paix sa guerre, q̃ nos ongles croissẽt pour luy arracher ce q̃ les siẽnes nous ont rauy, affuste ses canons cõtre ceſt Estat. Elle qui nous voyant transportez de fureur & de cholere, deuroit cacher le cousteau & le feu, le nous baille en main pour nous despescher nous mesmes, met l'huile & le bois pour entretenir l'embrasement de nos diuisions : mais en vain, car elle enuoye contre les hommes en bon François, des hombres en Espagnol.

Apres la perte d'vne grande bataille la longue & extreme souffrance des villes assiegees, chacun se plaist à detester la guerre, & aspirer la paix. On se desgouste de la viande dont on seruoit le peuple à tout repas, elle commence de faillir, le beau & doux pretexte de la Religion qui auoit tant donné d'appetit à la po-

pulace pour aualler les coutelats & les alebardes, perd son credit, on voit bien que la guerre vise plus à l'Estat qu'à la religion.

Et de fait, aussi tost qu'en l'assemblee de la Ligue à Paris le Duc de Feria sous vn grand manteau de la religion, tout vsé & troüé, eust proposé les moyens d'esbrãler, voire renuerser du tout la loy Salique, il n'y eust homme purement Frãçois qui ne detestast ce remede, comme plus cruël que la maladie mesme.

La Cour de Parlement s'opposa vertueusement au deplorable peruertissement d'vne Loy qui a maintenu ceste Monarchie, a duré tant de siecles entiers, pour deffendre laquelle nos Peres ont empourpré les pleines de Poictiers & de Cressy, de leur sang masle & genereux.

Cependant qu'on crie, qu'on dit le Roy n'estre Roy, & qu'on est bien empesché d'en trouuer vn autre, que chacun le fait, & ne l'ose estre, sa Majesté entend la voix du Sainct Esprit, & son salut, parlant à sa personne, pour la conduire au Sacré Sainct azile de l'Eglise, contre l'erreur & la nouuelle opinion qui dés le berceau l'auoit suyui, & sent en son ame vne for-

te & ferme resolution d'abiurer ces impostures.

Il ne la prent pas à la volee, contraint par la necessité des affaires, ny pour crainte de l'vsurpation estrangere, ny pour la seule iouyssance d'vn laurier temporel, d'vne Couronne de Charlemagne, C'est vne Saincte & diuine inspiration qui se plante en son ame, dés le iour que la mort du Roy luy laissa le sceptre de France en main. Dés lors il fist entendre à nostre sainct Pere le Pape Sixte V. par Monsieur de Luxembourg: au Pape Gregoire XIIII. par le Marquis de Pisani, puis à celuy qui est assis auiourd'huy en la chaire Sainct Pierre, Clement VIII. par monsieur le Cardinal de Gondy, que comme il estoit legitime successeur de la couronne, il desiroit aussi que la succession de la doctrine Catholique, Apostolique, & Romaine fust conseruee en son Royaume, se sous-mettant à son authorité, & à son instruction pour regler la creance de son salut.

Perseuerant en ceste Saincte resolution, il eslongne de sa Cour ceux qui luy auoyent faict croire que le monde auoit demeuré en tenebres depuis Sainct Paul

iusques à Caluin, que le clair Soleil de verité s'estoit eclipsé incontinent apres la naissance de l'Euangile, & s'enfermé dedans les brouillars de Boëme & de Saxe, attendant que les presches seditieux de Iean Hus & de Luther fissent esclatter ceste clarté cachee. Instruit en la verité de nostre religion par des plus doctes Prelats de France il se presente au tẽple du pemier Apostre de France, au milieu des Ombres de ses predecesseurs, & sur leur tombeau assomme & deteste l'heresie, cause de ses trauaux, source de nos malheurs.

Il n'y a circonstance qui bien esplu-chee ne rende ceste action tres-saincte, tres-admirable, tres-miraculeuse, soit qu'on considere l'heureuse disposition & l'abondance de l'annee, la victoire contre les Turcs, ou la prompte recognoissance des rebelles. Vous auez veu premierement comme Dieu cõduit ce Prince parmy tant de trauerses, tant de dangers à trauers le feu & les flammes au throsne de ceste Majesté Royale, comme ce Ioseph persecuté par son propre sang, triomphe en Egypte, comme ce Moyse exposé à la mercy des tempestes ciuiles,

deuient non Coronnel d'vne armee de six cens mille hommes : mais Roy d'vn grand Royaume, & de tant de millions de peuples.

Le Roy pour faire gouster à ses subiets le contentement & le repos d'esprit qu'il trouue en sa conuersion, & en rendre tesmoignage à tout le monde, accorde vne Trefue en vn temps que ses ennemis n'en pouuoient plus. Il enuoye Monsieur le Duc de Neuers à sa Saincteté, se soulmet à ses commandemens, offre sa conscience, le subiect d'vne belle conqueste, luy faict entendre qu'il ne desire qu'vne seule Religió en son Royaume, qu'il sçait bien que l'Egliſe est vne, que la Foy ne se diuise point, que comme vn corps ne peut souffrir qu'vn chef, le Ciel qu'vn Soleil, la religion qu'vn Dieu, aussi la France ne doit auoir qu'vne Egliſe, qui ne peut estre vne où Dieu est diuersement serui.

Si nos miseres ne luy sont sensibles, s'il ne luy plaist de viuemẽt embrasser les occasions presentes, & adoucir la rigueur des formes, non seulement nostre religion, mais encor l'Estat sera la proye de ces longues & cruelles diuisions, qui affligent la France.

On nous dit qu'il eſt l'vn des plus dignes ſucceſſeurs de ſainct Pierre, qui depuis cent ans ait eſté en ſon ſiege. Cela fortifie nos eſperances, r'allume nos courages quaſi eſteints. L'vne des plus aſſeurees confiances qu'on peut auoir au milieu des flots & des vagues eſt quand on ſçait que le Pilotte entend bien ſon Eſtat. Nous eſperions que pour ſauuer ceſte nauire Françoiſe du naufrage, il ſe leueroit debout contre la tempeſte qui la menaſſe, recognoiſtroit quels ſont les vents & les flots qui l'agitent, embraſſeroit la conuerſion d'vne ame tant importante, pour le ſalut de laquelle toute l'Europe deuroit fondre en larmes, en vœux & en prieres.

Mais quand on a veu les longueurs du conſiſtoire, les oppoſitions, & les trauerſes qu'on a donné à la legation du Duc de Neuers, quand on conſidere qu'il eſtoit trop malaiſé de iuger à Rome de ce qui ſe fait en France, que les opinions & les volontez eſtoient forcees & contraintes, quand on a cognu qu'en l'extreme neceſſité de pouruoir au bien public on s'eſt arreſté au milieu des procedures, on a perdu patience, & le peuple affriandé

aux premiers morceaux de la Trefue, n'a ceſſé qu'il ne ſoit affranchi de la tyrannie de la guerre, meſmes aux villes qui ont eſté les premieres à la prinſe des armes.

De là eſt venuë la reduction de la ville de Lyon ſous l'obeiſſance du Roy, ne pouuant plus longuement demeurer en l'incertitude de ſon eſtre. S'aſſubietir plus longuement au milieu de ces ruines, de ces craintes, de ces deffiances, c'eſtoit vne choſe trop douteuſe, & vn malheur trop certain. Elle a ouuert & deſſillé les yeux pour ſçauoir ce qu'elle deuoit faire, & ſous l'aiſle de qui elle ſeroit conſeruee. Elle a cogneu que le Souuerain & dernier remede de ſes calamitez eſtoit d'eſtre ſous l'obeiſſance d'vn ſeul, & ne flotter plus incertainement parmy les vagues des pretextes qui ont eſmeu ces guerres ciuiles.

Elle a trouué qu'elle deuoit auoir vn Roy, & ne le chercher autre part qu'en la ſouche des Roys de France, & en la famille de Sainct Louys, dont eſt deſcendu Henry de Bourbon, Roy de France & de Nauarre, lequel elle euſt pluſtoſt recognu, ſi pluſtoſt il luy euſt pleu faire profeſſion de la religiõ Catholique Apoſto-

lique Romaine, comme il faict auiourd'huy. Lyon c'eſt mis à l'abry de ſon Roy, il a ramé vers le port. Et vouliez vous qu'il demeuraſt touſiours deſcouuert ſous tant de bouraſques, qu'il fuſt touſiours deux doigts pres de la mort, au milieu des ondes de ces rebellions. Il eſtoit ſur le point d'eſtre vn deſert, la fable & riſee de ſes voiſins, & en fin la conqueſte: deſià le commerce qui eſt ſon Perou, ſes rentes, ſes penſions, & ſon principal entretien eſtoit retranché. Il n'y auoit meſtier en vogue parmy les ſiens, que celuy du Capitaine, on tüoit ſes Bourgeois à ſes portes, il languiſſoit, ſa force naturelle defailloit, il court aux remedes, & ne ſçachant meilleur medecin que celuy qui ayme le malade, ſe iette entre les bras de ſon Roy, noye en la mer de ſa clemence & debonnaireté, la ſouuenance de ces deſbauches, le ſupplie de tenir deſormais ſes Citoyés pour ſes vrais fidelles & naturels ſubiects, & ne mettre difference entre eux & les autres, ſi ce n'eſt pour ſe ſouuenir qu'ils ont eſté les premiers qui ſans contrainte l'ont recogneu, & luy ont acquis par leur exemple la meilleure partie de ſon ſceptre. Voylà les

iuſtes raiſons de ce ſoudain changement, ſi changement ſe peut appeller, l'obeiſſance que le ſuiet retire du ioug de l'eſtranger, pour la rendre à ſon maiſtre. On l'eſtimera d'autant plus louable, que le ſeruice du Roy n'altere en rien celuy de Dieu, que la Religion demeure puiſſante en ſa franchiſe', reluiſante en ſa ſplẽdeur, inuiolable & inexpugnable en ſa force. Cependant que la guerre a eſté guerre pour la religion, ils ont contribué & le verd & le ſec, quand ils ont veu que la Saincte conuerſion du Roy rendoit ceſte guerre non plus guerre de Religion, mais pure guerre d'Eſtat, ils n'ont peu temporiſer d'auantage, ny effacer de leurs ames la crainte & reuerence de la vraye image de Dieu, qui eſt le Roy, croyãt que ceux-là portent les armes contre Dieu, qui les portent contre vn Roy tres-Chreſtien & tres-Catholique.

En vn ſi grand deſordre, on a recognu beaucoup d'ordre & de prudence. Les plus aduiſez à la conduite des affaires, iugeoient que ceſte fiebure continuë ne ſe pourroit guerir ſans quelque fort & violent remede, mais par la prouidence de Dieu le mal qui ſembloit incurable,

a esté guery sans tirer vne seule goutte de sang, par la constance & ferme resolutiõ de ceux qui aymoient mieux mourir, que de ne se voir affranchis de la domination contraire à la Royauté, & desueloppez de tant de pretextes qui pour saincts & iustes qu'ils pourroient estre sont tousiours ruineux, & leur meilleur tiltre ne vaut iamais rien.

Bref ceste ville qui a tousiours faict preuue de sa Religion enuers Dieu, de sa fidelité enuers son Roy, a bien monstré que la Fleur de Lys qui depuis tant de centaines d'annees estoit grauee en son cœur, ne se pourroit arracher qu'en fendant & brechant les poictrines de tous ses Citoyés, que elle ne pouuoit supporter ces ames Françoises transsubstanciees en Espagnoles, qui ne cherchoient que de voir ce sceptre brisé, ceste Couronne en pieces, pour en ramasser les esclats, & en recueillir les fleurons. Voilà ce que i'auois à mettre sur le tapis auant que de proposer à V. &c.

LIBRE DISCOVRS SVR LA DELIVRANCE de la Bretaigne.

QVOY? Ce Duc de Mercœur retiendra-il donc touſiours l'emboucheure de la riuiere de Loire, & partie de la Bretagne, cõtre vn Roy de France, vn Roy victorieux, recogneu le plus grand capitaine du monde? Verrons-nous touſiours la ſentine, l'eſgout & le ramas de tous les volleurs & aſſaſſins liez eſtroictement auec ceſte inſolente, cruëlle & infecte nation de Caſtille occuper l'vne des prouinces de l'Eſtat, l'vn des fleurons de ceſte grande & ſuperbe couronne, & rendre tributaires leurs voiſins, & tout le haut de ceſte longue riuiere qui diuiſe les Gaules? Il y a pres de deux ans que tout le reſte de la France eſt paiſible, vny & conioinct à ſa conſeruation contre l'vſurpation eſtrangere: il y a plus long temps encores que les benedictiõs

de noſtre ſainct Pere s'eſpandent ſur ce Royaume tres-Chreſtien. Dieu nous a donné ceſt Eſté la plus ſignalee victoire, & le plus eſclatãt triomphe que le Soleil ait veu depuis cinq cens ans, le Roy a forcé l'vne des meilleures places du mõde à la veuë de l'armee Eſpagnole. Toute la Chreſtienté eſt rauie en l'admiration d'vne telle conqueſte: & la gloire des armes des François reluiſt autant & plus qu'elle fiſt iamais: & neantmoins ce Spartaque ſe fiant ſur vn ſecours imaginaire d'Eſpagne, oſe bien encores nous attendre? Allons donc promptement à luy la teſte baiſſee, allõs chaſtier ceſte preſomption, ceſte temerité, & ceſte inſolence. Allons deliurer de captiuité ces pauures habitans de Nantes qui tendent les bras à leur Roy, & ne deſirẽt rien tant au monde que ſa venuë: deſquels ce Vice-roy de Bretagne aura bien affaire à ſe deffendre au dedans, pendant que nous l'aſſaillirons viuement au dehors: Allons faire congnoiſtre que rien ne peut ſouſtenir l'effort du tonnerre de l'arcenal de France, & que les plus beaux rauelins bronchent deuant nos canons. Allons deraciner l'Eſpagnol de la Bretagne, qui n'a

pas eſté

pas eſté reunie à la Couronne du temps de nos ayeulx, pour la laiſſer demembrer en nos iours.

Conſiderons que par tout diſcours de guerre, Amiés ne deuoit point eſtre pris: mais la valeur incomparable du Roy, ſon courage d'acier, & le trauail incroyable des François, ont forcé la nature, outrepaſſé les eſperances, & ſurmonté le poſſible: & qu'au contraire par toutes raiſons militaires, Nantes ſera foudroyee en ſix ſepmaines. Les forces du pais, celles des prouinces voiſines, & de toute la Guyenne, qui commencent à marcher: l'armee Royale qui s'achemine: les canõs & munitions, qu'on y conduit de tous coſtez: la commodité de la mer & des riuieres, qui fourniront abondamment toutes choſes neceſſaires: les armees nauales, qui rempliront la Loire, retranchans toute eſperance de ſecours: la valeur de nos Soldats, l'experience des Capitaines, l'aduantage de l'heureuſe conqueſte de l'annee derniere nous doibuent donner toute aſſeurance, que ce Catiline ſeruira d'exemple de la iuſtice de ſa Majeſté, laquelle a tant monſtré de teſmoignage de ſa clemence. Auſſi voit on en luy vne ſi e-

ſtrãge ingratitude, qu'il n'eſt pas poſſible que Dieu la laiſſe impunie. Car le feu Roy (que Dieu abſolue) ayãt tant honoré ſa maiſõ que d'y auoir choiſi ſon eſpouſe, & comblé de biens, d'honneurs, de magnificences, & deſpenſes extremes ſes beaux freres & belles ſœurs: ſur tout ce modele d'ingratitude, auquel il fiſt eſpouſer l'vne des plus riches heritieres du Royaume, & arracha à vn Prince du ſang le gouuernemẽt de Bretagne pour le luy donner; Il a eſté neantmoins ſi inſignement deſloyal à ſon bien-faicteur, qu'au lieu de venir mourir à ſes pieds, il luy reuolta vne grãde & tres-importante prouince: & boucha la riuiere de Loyre, ſur laquelle le feu Roy auoit eſté contraint de porter le ſiege de l'Empire. Il excita la rebellion de Poictiers, & incontinent apres appella en part de conqueſte les Caſtillans, qu'il a eſtablis dans Blauet, l'vne des colonies d'Eſpagne, qui nous tiendra touſiours en eſchet, iuſques à ce que nous les en ayons exterminez, auec tous ceux qui les y ont introduits, & qui les y fomentent, ſe mettant en leur protection & ſauuegarde: laquelle neãtmoins ils trouueront foible contre l'effort de la France

puissante en armes: de la belliqueuse France, que nous allons rendre plus espouuantable qu'elle ne fut iamais.

L'emulation d'entre nous à qui fera le mieux, laquelle en 63. reconquist en si peu de iours le Haure de Grace, sans doute les chassera bien tost de Nantes & de Blauet. Chacun voudra faire paroistre son zele enuers sa patrie, sa valeur en presence de son Roy, & son indignation enuers ces traistres à la France, qui destituez de tout pretexte, excommuniez par le Pape, par l'Archeuesque de Tours Primat de Bretagne, & par la Sorbonne, comme rebelles à leur Roy, condamnez de Dieu & des hommes, sont encores si effrõtez que de nous publier heretiques, si nous allons chasser les escharpes rouges de la Bretagne. Pauures miserables, vos artifices sont trop diuulguez: lors qu'ils estoient encores en leur force, ils n'ont pas empesché que nous n'ayons rendu par tout les Fleurs de lis victorieuses: & maintenant que telles ruses sont en mespris aux enfans mesmes, mettez vous encores sur cela vos esperances, contre nous, qui auons le commandement de Dieu, & l'exhortation de nostre

ſainct Pere, d'obeyr à noſtre ſouuerain, ſeruir noſtre pays, & en exterminer les eſtrangers auec vous malheureux qui les y auez appellez, & qui vous perſuadez les y pouuoir maintenir: Croyans que ſi ſa Majeſté va en Bretagne, ce pendant les Eſpagnols engloutirõt nos frontieres de Picardie, & nous feront laſcher priſe. A ce que ie voy, vous eſtes fort mal aduertis du miſerable eſtat, auquel ſe trouuent reduites aux Païs bas les affaires de voſtre protecteur. Il a perdu ceſt Eſté huict bonnes places, argument indubitable de ſa foibleſſe. L'Artois eſt extremement eſtonné de ce grand exploict d'Amiens. La neceſſité eſt telle parmy ſes garniſons, qu'il faut ou qu'ils rançonnent du tout leurs ſujects, ou qu'ils viuent de racines. Le Cardinal n'a pas ſeulement dequoy fournir à la deſpenſe de ſa maiſon: la banqueroute du Roy Philippes luy a fait perdre ſes remiſes de Genes en Anuers. Et voyant ſes pays qui luy ont tant couſté ſe perdre ſans remiſſion, il les veut donner en dot à ſa fille: à fin que l'hiſtoire en remarque la perte ſous vn autre commandement que le ſien.

Or nous les irons voir ceſt Eſté: ce pen-

dant laissant nostre frontiere bastante non seulement pour se defendre, mais aussi pour assaillir, marchons droict en Bretagne, & allons chastier la rebellion, l'ingratitude & malice de celuy, qui voyant Amyés surpris par les Espagnols, & la France toute en allarme, au lieu de faire la trefue qu'il demandoit au parauant, se mit aux champs pour retenir dãs les prouinces voisines vn grand nombre de gens de guerre, qui montoyent à cheual, à fin d'aller trouuer sa Majesté.

O ame Espagnolle, pouuois-tu mieux faire cognoistre, combien tu es traistre & desloyal au pays, qui t'a reschauffé, enrichi, & accreu en honneurs & dignitez, qu'en voulant par tous moyens destourner & empescher ceste grãde & si necessaire conqueste? Si tu auois quelque reste d'affection enuers la France, c'estoit lors qu'il la falloit faire paroistre: tu ne manquois point de beaux exemples. Chacun t'eust embrassé maintenãt, & te dõneroit partie de la gloire de ce triõphe. Mais au lieu de cela tu as voulu enfõcer ceux qui se sauuoyent du naufrage, tu as insulté à l'affliction de la France: & encores, aueugle que tu es, apres ceste grande pro-

sperité que tu n'as peu empescher, tu t'opiniastres en ton vsurpation, attendant quelque coup malheureux pour publier tõ inuestiture de Bretagne. Car quelle autre esperance peux-tu auoir depuis deux ans? Quoy? penserois tu bien que ce grãd Prince acheuãt le cours de ses ans & euitant le cousteau Iesuite, laissast tousiours Nantes & partie de la Bretagne entre les mains d'vn tel homme que toy? Tu n'es point si despourueu de sens, il faut necessairemẽt que tu esperes, qu'il se trouuera encores vn Barriere, ou vn Chastel. Rien autre chose ne te peut auoir faict opiniastrer depuis deux ans en ça, que tu gaignes tousiours temps. Mais en telles imaginations tu trouueras ta ruyne: n'en doubte point. Car Dieu qui s'est seruy de ce fils de sainct Loys, pour restablir l'estat dissipé, le conseruera par sa toute puissance, & croissant chacun iour ses victoires, chastiera bien tost seuerement tes pernicieux effects & ton esperance malheureuse. Ton Roy Philippes plongé dans les delices de l'Escurial, ne te garantira pas des batteries furieuses, que sa Majesté te fera dans vn mois de tous costez. Croy moy, tu maudiras ce grand

monarque de Castille, de qui tu fais auiourd'huy tant d'estat, & sur lequel tu establis le bon-heur de toute ta vie: estant si hebeté de penser que celuy, qui n'a peu conseruer sa conqueste d'Amyés (ville comme inexpugnable) empeschera la prise de Nantes. Tu ne consideres pas, que tes thresors seruiront d'eschelles, ou plustoft d'ailes à nos soldats pour frãchir les murs de ceste belle ville, en laquelle nous trouuerons les clefs de toutes les autres, qui suyuront la capitale, sans les richesses de laquelle & les grandes daces qui s'en tirent, aussi bien tomberoyent elles quand on ne les assailleroit point.

En la prise de Nantes nous prenõs sans doute tout le reste de la Bretagne: & par ce moyen nous ostons la gangrene, qui negligee pourroit vn iour perdre le Royaume. Que sert d'esteindre la plus grande partie du feu qui brusle la maison, si on en laisse encores assez, pour allumer & embraser tout le reste? Petit à petit les Tyrans s'establissent, chassans, ou massacrans les plus courageux, & mettans le pied sur la gorge des autres. Il y a neuf ans, que Nantes ne recognoist plus les Fleurs de lis: empeschons la pre-

ſcription, & nettoyons du tout ceſte grande & ſi importante prouince, que le Roy Charles 8. prefera à tous les pays bas, & au Comté de Bourgongne: à fin que par l'Ocean fuſt borné noſtre Empire, & par le ciel la renommee de noſtre valeur.

Ie vous adiure donc, braues François, par la gloire de vos anceſtres, qui ont percé les mers, & trauerſé les montagnes, pour aller chercher la guerre iuſqu'au milieu de l'Aſie, & de l'Afrique. Ie vous adiure par voſtre propre vertu: par vos bleſſures honorables: & par les lauriers encore tous verds de la conqueſte d'Amyens. Ie vous adiure par la valeur incomparable de voſtre Prince qui a vaincu tout ce qui a eu la reſolution de l'attendre: d'apporter en ceſte derniere entrepriſe, qui finira la guerre inteſtine, tãt d'ardeur, de paſſiõ, & de courage, que nous eleuions le nom de la France par deſſus tout ce qu'il y a de plus ſuperbe & de plus reluiſant au monde.

Iuſques icy noſtre tardiueté a des raiſons, chacun an a eu ſes occupations neceſſaires: mais ceſte annee fatale à la Bretaigne ayant deſià commencé l'en-

treprise, quelle honte seroit ce de ne la paracheuer, & de se laisser vaincre à la seule apprehension du trauail ? Quelle gloire & quelle reputation acquerrions nous à ce Vicetoy de Nantes: quelles rodomõtades Espagnoles feroit-il: en quel desespoir mettrions nous ceste prouince & toutes les voisines, qui depuis deux ans endurent les incommoditez de la guerre, voyans les autres en repos? Que diroyent nos alliez: que penseroit l'Italie & l'Allemagne de voir si tost seicher les palmes de nostre victoire? Quel exemple dangereux à ceux qui voudroient troubler le reste du Royaume: si celuy qui n'a iamais esté reputé hõme de guerre, nourry à l'ombre, & aux delicatesses, qui ne fut iamais assailly par vn Monarque, qui ne soustint iamais siege, qui perdit Rhenes huict iours apres l'auoir prise: auoit arresté par ie ne sçay quel malheur, l'entreprise d'vn si grand Roy, & la resolution de toute la France?

SIRE, C'est trop enduré l'insolence, la temerité, & les outrages de ce st orgueilleux Salmonee, qui dans vostre Royaume fait du souuerain, tenant vn Parlement & des Estats, &

vous menace d'armees Castillanes: cõme si vous ne les auez pas tousiours chassees deuant vous, leur faisant trauerser les profondes riuieres en fuyant le combat, & prenant Amiens à leur veue. Il ne reste plus que ce trauail, SIRE, pour acheuer vostre conqueste de l'heritage de S. Loys: les autres entrepriſes vous ſeront mille fois plus faciles lors que vous aurés à dos toutes les forces de tant de grandes prouinces paiſibles. Au cõtraire, SIRE, tant qu'il y aura vn lieu en France, où il ſera loyſible de ſe dire voſtre ennemy, & d'y fomenter des rebellions, voſtre Eſtat ne ſera point aſſeuré. Quand il faudra, en vous deſobeiſſant, ſortir le Royaume, & aller mendier vne penſion miſerable des Threſoriers de Caſtille, il ſe trouuera peu de gens qui prennent ces reſolutions extremes: mais lors qu'on voit vn aſyle tout proche dans les entrailles de la France, où l'argent, & les autres commoditez abondent, cela donne grande hardieſſe à ceux qui croyent, que ſi leur entrepriſe faut, ils ſeront touſiours quittes pour ſe retirer en Bretagne: & qu'ils ſerõt en fin compris en vn Edict. SIRE, vous eſtes en la neufieſme annee de voſtre regne, tout le cours de voſtre vie n'a eſté que triomphes, que palmes, que trophees, que vous auez remportez de vos ennemis: il eſt temps que vous mettiez fin à ce grand ouurage du reſtabliſſement de

la puissance souueraine, & de la restauration de la monarchie Françoise: Il est temps que nous voyons vostre Iustice florir par tout le Royaume, & les plus grandes forteresses ouurir les portes au premier de vos commandemens. Cela paracheue, SIRE, *rien ne vous sera impossible. Tournez vostre veue de tous costez, cõsiderez les prouinces du Castillan, tout est preparé à vostre conqueste: ils gemissent sous le faix insupportable de sa tyrannie, qui les reduit en toutes sortes de desespoir: vostre seul nom, & l'asseurance qu'ils ont d'estre vn iour deliurez par le bonheur de vostre espee victorieuse, leur donne courage de viure. Mais sçachans*, SIRE, *que la felicité de vos subiets doit preceder la leur, ils ont tousiours la veue iettee sur la Bretagne: croyans qu'apres auoir acheué ceſt ouurage, vostre Majesté tournera les yeux sur eux: & qu'à l'exemple de ces grãds heros de l'antiquité, vous deliurerez les peuples affligez, du ioug de ce cruel Philippes, ennemy commun de la Chrestienté: auquel vostre ame genereuse (s'il y en eut iamais au monde) souhaite contre l'opinion de plusieurs, vne vie de quatre vingts ans. Afin que tout au au contraire de ses projets, il vous voye*, SIRE, *ayant pacifié vostre Royaume, conquis l'Artois, & la Flandre, fiefs de vostre couronne, luy porter le flambeau de la*

14-260

guerre iusques au milieu des Hespagnes: & par le gain de trois grandes batailles deliurer le Portugal, l'Arragon, & vostre Nauarre, de l'insolence, & barbarie de ceste nation Castillane: à laquelle tous les clairs-voyans croyent vostre Majesté auoir arraché la monarchie de l'Europe, que la conqueste de la France par vous seul empeschee leur rendoit indubitable.

FIN.

Juifve 5	1 #	16
pour deux tonneaux		2 liv
pour vne aune de bazin	2	15
pour le tailleur		18
	22 #	19 s 6 d

E598
H959r